







JB

924

S123



HISTOIRE  
GÉNÉRALE.  
DE HONGRIE.

---

TOME PREMIER.

---



# HISTOIRE GÉNÉRALE DE HONGRIE,

*DEPUIS la premiere invasion des  
Huns , jusqu'à nos jours.*

*Claude Louis Fichet*  
PAR M. DE SACY, Censeur Royal ;  
Membre de l'Institut Royal d'Histoire  
de Gottingen, des Académies de Caen ,  
d'Arras, &c.

---

TOME PREMIER.

---

*Decorative flourish*  
A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire  
de l'Académie Française, rue S. Severin.

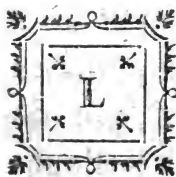
«*Decorative flourish*»  
M. DCC. LXXVIII.

*Avec Approbation , & Privilege du Roi.*

111



# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



HISTOIRE de la patrie doit être sans doute la première étude du citoyen. Un penchant naturel le porte à connoître tout ce qui l'environne, à se retracer les différentes scènes qui ont illustré le théâtre, où le hasard de la naissance l'a placé. Mais s'il ne promène pas ses regards au-delà des frontières du pays qu'il habite, il n'aura qu'une connoissance im-

a 3

426428

28 Jan 24 10 10



parfaite des hommes ; & les appréciant tous par ceux qu'il a vus, il commettra autant d'erreurs, qu'il portera de jugemens sur les nations étrangères. Les voyages sont devenus une partie de l'éducation ; l'histoire des peuples éloignés n'est pas moins nécessaire ; elle peut même suppléer à ces courses dispendieuses , où l'on porte plus de curiosité que de philosophie, où l'on est quelquefois plus jaloux de se montrer soi-même, que d'observer les autres. Tel auroit vu des hommes dans l'histoire , qui n'a remarqué dans ses longs voyages , que des statues & des tableaux. Un coup d'œil ne suffit pas pour approfondir le caractère & les mœurs

d'un peuple poli. Les Sauvages montrent leur ame nue, ainsi que leurs corps ; mais l'extérieur apprêté des nations civilisées, est une enveloppe que les regards de l'observateur ne percent pas sans peine. Chaque peuple de l'Europe a son carnaval perpétuel comme les Vénitiens ; il ne paroît point sans un masque qu'il faut lever , pour voir sa physionomie : le lui ôter est le travail de l'historien , qui ne juge les hommes que d'après leurs actions, & non d'après leurs discours ; qui ne prend point les manieres d'un peuple pour son caractère ; qui , après un examen de plusieurs années, apprécie une nation sur laquelle un jeune voyageur ose prononcer en courant ;

qui enfin faisoit les rapports qu'elle peut avoir avec des peuples qui habitent une autre extrémité de la terre.

La distance des lieux affoiblit, il est vrai, l'influence d'un peuple sur un autre, mais elle ne la détruit pas entièrement. Placés aux deux extrémités de l'Europe, les Hongrois & les François sembloient ne devoir jamais se rapprocher. Cependant, le souffle de la guerre, en les entraînant loin de leur patrie, leur apprit il y a plus de trente ans, combien il étoit nécessaire de se connoître pour se combattre. Les hommes que la distance effraie, lorsqu'il s'agit de se communiquer leurs biens, leurs lumières,

*PRÉLIMINAIRE.* ix  
ne savent que trop la franchir ,  
lorsqu'il s'agit de s'entr'égorger.  
C'est à l'école des Hongrois ,  
comme à celle des Turcs & des  
Allemands , que les Berwick , les  
Villars étudierent l'usage qu'on  
pouvoit faire des Partisans , trou-  
pes jusqu'alors peu connues en  
France. Peut-être , quand les pré-  
jugés de l'habitude seront extir-  
pés , peut-être apprendrons-nous  
d'eux que les chariots , attirail  
incommode dans nos armées , peu-  
vent former autour d'un camp un  
rempart impénétrable. Nous leur  
avons enseigné la maniere d'admi-  
nistrer la justice , & ils ont substitué  
à leurs loix absurdes & barbares ,  
qui dégradoient l'homme , quel-  
ques-unes de nos loix imparfaites ,

qui, du moins, ne l'avilissent pas. C'est au fond de la Hongrie, que Louis XIV, sur la fin désastreuse du plus beau des siècles, chercha un homme de génie, qui fit une diversion utile à ses desseins, & qui occupât ses ennemis, prêts à l'accabler. Les peuples les plus éloignés ont donc des rapports entr'eux; & souvent, d'un pôle à l'autre, ils se trouvent liés par la chaîne des événemens. Ils intéressent le politique par la diversité de leurs intérêts, de leurs richesses; le philosophe, par celle de leurs caractères.

Celui d'un peuple libre est plus marqué, que celui d'une nation qui vit sous un sceptre héréditaire; qui a vu le monarque, a

*PRÉLIMINAIRE.* xj

vu les sujets qu'il gouverne. Le caractère national n'est qu'un reflet du sien. La cour suit l'exemple du maître ; la capitale s'empresse d'imiter la cour , & l'est bientôt elle-même par les provinces. Assis sur le trône de ses peres , le roi ne craint point de changer les usages , d'attaquer de front les préjugés , parce que son trône inébranlable est à l'abri des révolutions. Dans un royaume électif , au contraire , le prince a reçu des loix de ses sujets , avant de leur en donner. Sa royauté n'est , pour ainsi dire , qu'un bail dont les électeurs ont dicté les conditions ; mille révolutions fameuses , dans ces sortes d'états , lui apprennent que le peuple réclame

quelquefois ce qu'il a donné, & qu'un cri de révolte fuffit pour le faire descendre du trône, comme il n'a fallu qu'un cri de joie pour l'y faire monter. Il fait que la nation, jalouse de fes usages, de fes opinions, trouve, dans les changemens les plus légers, un prétexte pour en faire de plus grands, en se donnant un nouveau maître. D'ailleurs, s'il veut qu'elle place sur la tête de ses enfans un diadème qu'elle peut leur refuser, il faut qu'il caresse ses goûts; & il ne peut les caresser, qu'en les imitant: il faut qu'il devienne, pour ainsi dire, leur courtifan, &, qu'attentif à leur plaire, il n'ait d'autres penchans que les leurs. Par-là, le ca-



ractere national se transmet dans toute sa pureté, de générations en générations. C'est peut-être le seul avantage de cette forme de gouvernement, qui d'ailleurs est la source de mille maux.

L'institution des empires électifs étoit sans doute la plus belle dans la spéculation; on vouloit donner la couronne au plus vertueux, mais la crainte la décerna au plus fort, l'avarice la vendit au plus prodigue: de-là les brigues, les factions, les guerres civiles, tous les désastres & tous les crimes. Par-là, des contrées dont la fécondité, aidée par l'industrie du cultivateur, auroit suffi à la subsistance de plusieurs nations, sont devenues des déserts

xiv. ✱ D I S C O U R S

incultes , arrosés du sang des hommes , qui ne leur devoient que le tribut de leurs sueurs. Lorsqu'en Pologne on proposa de rendre la couronne héréditaire, pour mettre un terme aux maux dont la patrie étoit déchirée , pour prévenir les troubles qui précèdent & qui suivent les élections , un palatin s'écria : *Malò periculosam libertatem, quàm tranquillum servitium.* Ce mot est grand , sans doute , mais ce n'est qu'un mot ; & l'expérience a démontré , que , dans les royaumes électifs , le choix de la nation se rapprochoit du cours ordinaire de la nature , & qu'il couronnoit , comme elle , tantôt un prince qui honoroit sa dignité , tantôt un prince qui avoit

*PRÉLIMINAIRE.*    **XV**

besoin d'être honoré par elle. Cette liberté de se choisir un maître , n'a donc pas plus d'avantages que la contrainte d'adopter celui que le droit d'hérédité nous a donné. Mais elle a de plus grands périls; & si des exemples, récents & mémorables , ne suffisoient pas pour démontrer cette vérité , les annales de la Hongrie en convaincront tout lecteur sensé, qui ne mettra point sur ses yeux le bandeau du fanatisme républicain.

C'est cependant ce fanatisme qui a produit la plupart des grandes scènes qui intéressent dans l'histoire; c'est cet amour de la liberté , plus puissant que celui de la gloire , qui exalte l'hom-

me par l'oubli de foi-même, qui l'élève quelquefois jusqu'au-dessus des loix de la nature; c'est lui qui précipite Curtius dans l'abyme, & qui, plus étonnant encore, envoie les fils de Brutus à l'échafaud par l'ordre de leur pere; c'est lui qui arme les restes épars d'un peuple détruit, pour venger une patrie qui n'est plus; c'est lui qui fait préférer au républicain un désert inculte & couvert de cendres, où, sous quelques débris, il croit qu'habite encore la liberté, à des champs féconds & rians, cultivés sans crainte à l'abri d'un trône héréditaire; c'est lui enfin qui, parmi les horreurs des combats & des sieges, entraîne

*PRÉLIMINAIRE.* xvij

des héroïnes sur les pas des héros. Nulle contrée de la terre n'a été aussi féconde en amazones que la Hongrie. On a vu dans ce Royaume l'amante , sans autre parure qu'un casque, guider son amant dans le chemin de la gloire ; l'épouse marcher au péril d'un pas égal avec son époux ; la mere envoyer son fils à la mort , & mourir comme lui , après l'avoir vengé. Que seroit l'histoire , sans ces désastres , sans ces catastrophes , sans ces scènes sanglantes ? Malheureux historiens, c'est aux maux de l'humanité que nous devons le charme qu'on trouve à parcourir nos livres. Eh ! plût au ciel que l'histoire cessât d'être intéressante , qu'elle n'of-

frît plus que le tableau froid & uniforme des peuples occupés de leur bien-être, oubliant la gloire des armes, pour celle de faire fleurir les arts, & que dans les siècles futurs, on n'eût plus d'autres révolutions à écrire, que celles de l'esprit humain ! Un écrivain célèbre a dit : qu'un peuple ne commençoit à être connu, que lorsqu'il cessoit d'être heureux & sage ; & par une conséquence nécessaire, les Hongrois n'ont été sages & heureux, que lorsqu'ils ont renoncé à ce fantôme de liberté, pour lequel ils avoient tant combattu, lorsqu'ils ont reçu un joug qu'ils avoient tant détesté. Ils ont gagné en bien-être ce qu'ils ont perdu en cé-

lébrité : mais jusqu'à cette époque , combien de révolutions ont changé la face de cet état ; combien de flots de sang répandu pour cette liberté , qui n'étoit que le droit de choisir ses chaînes !

Cette liberté même n'étoit point celle de la nation : les nobles seuls en goûtoient les douceurs , au prix de leur repos. Eux seuls formoient la république ; les autres Hongrois n'étoient que des especes d'animaux domestiques , tremblans sous le sceptre de leur seigneur , qui les vendoit avec sa terre , comme les arbres dont elle étoit couverte.

On verra quelle fut l'origine de la servitude en Hongrie , comment ces chaînes s'appésan-



tissant , s'étendant de race en race , envelopperent enfin la nation presque entière. Tous les peuples, les Sauvages même , qui se rapprochent le plus de la nature , ont eu des esclaves ; & si la tyrannie pouvoit cesser d'être injuste en devenant générale , on pourroit dire qu'il fut un temps où l'on pouvoit , sans crime , asservir son semblable , l'acheter ou le vendre. Platon , le sage Platon lui-même , ne permet pas à un esclave , attaqué par un homme libre , de se défendre contre lui ; & la raison qui lui dicta tant de belles loix , ne lui fit point appercevoir l'odieuse absurdité qui lui étoit échappée.

Les serfs , en Hongrie , comme

dans les autres contrées, étoient l'objet des dédains de leurs seigneurs. On les regardoit comme des êtres vils, & dignes de leur sort. C'est ainsi que les hommes, par une convention unanime, renversent quelquefois totalement les idées. Maître de la personne des autres, le plus fort veut l'être aussi de leurs opinions; il leur ordonne de croire comme il leur ordonne d'agir, & souvent il est doublement obéi. Mais citons un moment, au tribunal de la raison, & le maître & l'esclave. L'un ôte à son frere le premier de tous les biens de l'homme, le plus incontestable, celui qu'il tient le plus immédiatement de la nature, la liberté; il l'attache

à une terre , dans l'origine usurpée ; il le compte au nombre des troupeaux qui y pâturent , ou des bœufs qui la cultivent ; il s'oppose au penchant qui lui a montré , loin de cette terre , une compagnie formée pour lui ; enfin , après avoir dévoré , au sein de la mollesse , le fruit des travaux de ce malheureux , il le force à prodiguer son sang pour ses querelles. L'autre , cédant à la force qui pèse sur lui , courbe sa tête sous le joug , couvre la terre de fruits qu'il ne recueillera pas , respecte , comme un droit , ce qui n'est qu'un abus , & se fait un crime de fuir loin de ses maîtres ou de les tromper , en leur dérobant les productions de son

industrie. Lequel des deux mérite l'indignation du sage? Sa pitié fera sans doute pour le foible opprimé ; mais quels sentimens aura-t-il pour l'injuste oppresseur? Il est vrai que la servitude produit nécessairement la crainte , & que cette passion ôte à l'ame l'usage de ses plus belles facultés : mais cette dégradation même ne fait voir qu'un malheur de plus dans l'esclave, un attentat de plus dans le maître. Je fais que, dans l'origine , les premiers auteurs d'une famille , frappés du glaive des loix , ont pu se voir ôter la liberté par la même puissance qui avoit le droit de leur ôter la vie. Mais leur innocente postérité a-t-elle dû être enveloppée dans leur châtiment ! Les

maux sont-ils un héritage comme les biens ! S'il est permis au citoyen de refuser le patrimoine que son pere lui a transmis, ne peut-il de même rejeter les chaînes qu'il lui a laissées ! La loi qui dégrade un noble coupable, s'étend, il est vrai, jusques sur ses descendans : mais elle ne leur ôte qu'un don de la patrie, qu'elle pouvoit réclamer ; & la loi qui ôte la liberté au fils d'un esclave, lui ôte un don de la nature, qu'il n'avoit pas lui-même le droit d'aliéner.

Dans la plupart des royaumes héréditaires, en France, en Angleterre, en Espagne, la servitude a été abolie par degrés ; elle subsiste encore dans toute sa rigueur

gueur , sur - tout en Pologne. En Hongrie, en Bohême , elle n'est devenue moins affreuse que depuis que ces deux couronnes ont cessé d'être électives. Cette observation justifie encore la préférence que les plus sages politiques ont donnée aux états héréditaires , & leur plus grande conformité avec le droit naturel. Dans les royaumes électifs , chaque noble est un petit souverain , qui se fait de sa terre un état despotique ; & qui , pourvu que le produit de sa culture suffise à l'entretien de sa famille , s'inquiète peu si l'excédent de ce même produit peut concourir au bien général du corps politique. Le monarque

*Tome I.**b*

au contraire , regardant comme sa propriété , les états qu'il a reçus de ses aïeux , tend toujours à en accroître la valeur intérieure , lorsqu'il ne peut l'étendre davantage par des conquêtes. Or la servitude arrêteroit les progrès de la richesse nationale , en arrêtant les progrès des arts. On sent assez quelles entraves elle donne à l'industrie ; que le cultivateur , qui n'a point le choix de la terre , ne cultive qu'à regret le champ dont on lui fait une prison ; que l'artisan qui ne peut parcourir sa patrie pour s'éclairer , réduit à ses seules lumières , ne peut perfectionner ses connoissances ; & que tous deux ne travaillant



*PRÉLIMINAIRE.* xxvij

que pour un maître , bornent leurs desirs à soutenir leur débile existence, & à payer le tribut. Jaloux de son autorité exclusive, le souverain ne peut souffrir cette multitude de rois subalternes qui lui font ombrage. L'autorité qu'ils ont sur leurs serfs, lui semble un larcin fait à la sienne. Il est donc intéressé à rendre la liberté à ses sujets, s'il veut régner seul. Il ne l'est pas moins à encourager la population ; c'est un moyen d'étendre sa domination, sans en reculer les limites. Un homme de génie a dit, il est vrai : « il » n'importe pas qu'il y ait beau- » coup d'hommes, mais que ceux » qui existent soient heureux ».

Ce principe feroit juste, s'il n'y avoit sur la terre qu'une seule société politique, ou que chaque état, occupé de son propre bonheur, ne songeât point à troubler celui des états voisins. Mais tous les peuples se trouvant dans un état perpétuel d'attaque & de défense, le royaume le moins peuplé devient la proie de la nation la plus nombreuse. Or la servitude est le fléau de la population. En France, en Angleterre, en Espagne, les enfans sont la richesse de leur pere. En Pologne, en Hongrie, ils sont la richesse du seigneur. Eh ! quel intérêt peut avoir un esclave à se reproduire dans d'autres es-

claves comme lui ! C'est perpétuer la servitude au-delà même du tombeau , & refuser , pour ainsi dire , le bienfait de la mort , qui devoit l'affranchir pour toujours. D'ailleurs , si les bornes de la glebe sont étroites , le seigneur est intéressé lui-même à ne pas multiplier des esclaves , dont la subsistance lui seroit onéreuse.

Mais sans parler de la servitude , sans parler des ravages des Tartares , fléau périodique , qui de siècle en siècle venoit désoler la Hongrie , & ne laissoit qu'autant d'hommes qu'il en falloit pour leur donner une génération nouvelle à détruire dans le siècle suivant , il existe

une autre cause du peu de progrès de la population dans cette contrée.

De vastes forêts la couvrent ; d'immenses prairies, où l'œil s'égaré de toutes parts , offrent aux bestiaux les plus gras pâturages. Mais cette richesse naturelle n'exige point de culture ; un pasteur oisif veille sur un troupeau nombreux : les hommes ne trouvent, dans ces marais , ni travaux à entreprendre , ni salaires à recevoir. Or, l'art de multiplier les hommes, est celui de les occuper. Ce n'est point l'agriculture qui fuit les progrès de la population, c'est au contraire la population qui fuit ceux de l'agriculture. Appelez les hom-

*PRÉLIMINAIRE.* xxxj  
mes au travail , montrez-leur  
la charrue toute prête , & le  
bœuf impatient d'ouvrir le fil-  
lon , alors vous les verrez naître  
en foule , & devancer , par des  
forces & une industrie précoces ,  
le cours tardif des années : l'in-  
digence ne sera plus un obstacle  
à la fécondité des mariages ; les  
enfans , qui étoient le fardeau de  
leur pere , deviendront leurs tré-  
sors.

« C'est l'emploi que , dans de  
» certaines places , on peut faire  
» des hommes , qui les y rassem-  
» ble , dit un sage politique An-  
» glois (a) ; c'est en leur procu-  
» rant , pour leur travail , des

---

(a) Young. Arithmétique politique.

xxxij *D I S C O U R S*

» salaires & des gains, qu'on peut  
» les attirer & les retenir. On  
» les verra se multiplier d'autant  
» plus, qu'il y aura de salaires,  
» & par conséquent des facilités  
» de subsister. Sous quelque point  
» de vue qu'on envisage la po-  
» pulation, on fera toujours forcé  
» de convenir qu'une nation fera  
» d'autant plus nombreuse, qu'elle  
» aura plus de richesse, ou plus  
» de moyens d'occuper les hom-  
» mes. La population a donc sa  
» source dans l'emploi des hom-  
» mes; par-tout où les salaires  
» manquent, la population est  
» foible: elle est florissante où les  
» richesses abondent. L'abondan-  
» ce des hommes n'est point  
» la cause, mais bien l'effet des

*PRÉLIMINAIRE.* xxxiiij

» richesses nationales. L'accroisse-  
» ment ou la diminution de ces  
» richesses, rendra un peuple plus  
» ou moins nombreux. A défaut  
» de richesses, on a moins de  
» salaires à donner, moins de  
» travaux à entreprendre, & par  
» conséquent, moins de moyens  
» de faire subsister les hommes.  
» Le travail crée donc en quel-  
» que sorte la population».

Un ministre qui feroit trans-  
former en terres labourables ces  
vastes prés de la Hongrie, où  
la nature travaille seule sans le  
secours de l'homme, & le laisse  
dans un repos funeste à sa repro-  
duction, verroit croître sous ses  
yeux une génération nouvelle  
& nombreuse. L'exemple des An-

glois & des Ecoffois , nous apprend que cette étonnante métamorphose n'est point au-dessus des forces humaines. On voit maintenant dans la Grande-Bretagne de florissantes & laborieuses peuplades, habiter des lieux où la terre mobile & presque liquide autrefois , ne nourrissoit que les hôtes des marais.

Les forêts , ornement peu utile de la nature dans un état qui n'a point de marine, retraite trop sûre pour les brigands & les bêtes féroces , pourroient encore se changer en champs fertiles , en habitations riantes , où un peuple actif offriroit le spectacle de l'industrie & du bonheur, réunis dans le même asyle.



Les vignobles occupent encore moins les hommes que les champs labourables ; & malgré l'excellence des vins de Hongrie , les avantages qui résultent de l'accroissement de la population , méritent bien qu'on leur sacrifie quelques côteaux couverts de vignes.

En vain proposeroit-on d'y élever beaucoup de manufactures, pour y multiplier les hommes : quand le premier de tous les arts est négligé , il ne faut point accélérer les progrès des autres. Le luxe , utile chez un peuple nombreux , seroit un fléau dans un pays peu habité. On ne doit songer au superflu , que lorsque le nécessaire abonde : les manufac-

tures ne doivent recevoir que l'excédent de la population des campagnes ; & ce seroit un système absurde de peupler les villes, quand les champs sont déserts. D'ailleurs, quels pourroient être les progrès des arts, dans une contrée dont plus de la moitié des habitans est esclave ! La servitude rend l'homme stupide ; le maître est intéressé à le tenir plongé dans cette ignorance qui lui cache ses droits, & la grandeur de son être : elle éteint même dans son cœur jusques à ce feu martial dont tous les hommes ont reçu quelque étincelle, & qui anime également le prince & le dernier de ses sujets.

Les Hongrois, il est vrai,

se sont signalés par des prodiges de bravoure, qui leur ont obtenu un rang parmi les nations les plus belliqueuses. Mais la plupart de leurs guerriers étoient ou nobles ou *ingénus*. D'ailleurs, soit que la religion eût été dirigée par la politique, soit que le hazard des circonstances ait produit cet effet, les nobles trouvoient dans la croyance de leurs serfs, de quoi les transformer en héros, & les relever, pour ainsi dire, de cette dégradation morale que produit l'esclavage.

C'est sur-tout contre les Turcs que leur courage s'est exercé. Les rois & les généraux avoient l'art de faire de ces guerres politiques, autant de croisades : mou-

rir de la main d'un infidele ,  
c'étoit obtenir la palme du mar-  
tyré : égorger un Mufulman , c'é-  
toit immoler une victime agréa-  
ble au ciel. Les intérêts de la  
nation étant devenus les intérêts  
de Dieu même , un double mo-  
tif excitoit le foldat à les foute-  
nir , & le fanatisme échauffoit  
fa valeur. Les évêques marchotent  
à la tête des armées , promet-  
tant à leurs légions des indul-  
gences fans bornes pour prix de  
la victoire. Le ferf , fur leur pa-  
role , couroit à la mort qui de-  
voit lui ouvrir les cieux , & le  
rendre l'égal du feigneur , dont  
il avoit été l'efclave fur la terre.  
C'eft ainfi que le Vieux de la  
Montagne, quoique despote, quoi-

que tyran même , inspiroit un courage héroïque aux hommes les plus vils , en leur persuadant que la mort , lorsqu'on la recevoit pour obéir à son chef , n'étoit qu'un passage à une vie éternelle & délicateuse. Aussi , dans les guerres que les Hongrois eurent à soutenir contre des peuples Chrétiens , ils ne montrèrent point cette même valeur qui les animoit contre les Turcs. Ils étoient des héros , lorsqu'ils attaquoient les Musulmans ; ils n'étoient que des soldats , lorsqu'ils se défendoient contre les Autrichiens. N'ayant alors que leur patrie à défendre , ils n'attendoient que d'elle le prix de leurs exploits : mais cette patrie , pro-

digue & reconnoissante pour les nobles , étoit avare & ingrate pour le payfan qui l'avoit servie. Il avoit prodigué son sang pour l'affranchir du joug des puissances voisines, & elle le laissoit gémir sous celui d'un maître dur & altier. Tandis que courant de périls en périls , il la couvroit de son glaive contre les invasions de ses ennemis , elle oublioit de le couvrir lui-même du bouclier des loix contre les usurpateurs. L'ancien code de Hongrie semble n'avoir été fait que pour outrager la raison , & légitimer le despotisme des nobles. Les loix sont toutes en leur faveur , & ne paroissent s'apercevoir de l'existence du peuple ,

*PRÉLIMINAIRE.* xlj

que pour le frapper lorsqu'il est coupable. Dans les loix pénales, nulle proportion entre le crime & le châtiment; nulle distinction entre les fautes légères & les grands attentats. L'infraacteur de la loi du jeûne & de l'abstinence étoit puni avec la dernière sévérité, tandis que le meurtrier en étoit quitte pour quelques bœufs. S'il ne pouvoit les payer, il étoit condamné à perdre la vie ou la liberté, de sorte qu'on ne punissoit pas son crime, mais son indigence. La plupart de ces loix ont été dictées par des princes plus pieux qu'éclairés, qu'on ne peut mettre au rang des grands législateurs. Plus faits pour gouverner un diocèse qu'un royaume, plus oc-

cupés du salut des ames que de celui de l'état , n'ambitionnant & pour eux-mêmes & pour leurs sujets, que les biens d'une autre vie , ils dédaignoient de songer aux biens de celle-ci. La discipline religieuse étoit presque l'unique objet de leur attention ; les loix civiles leur sembloient peu dignes de leurs soins ; & pourvu que les temples fussent remplis d'adorateurs , peu leur importoit que les campagnes & les villes fussent désertes , que la propriété des hommes fût mal assurée , & que le commerce languît , ou plutôt qu'il n'y en eût pas. Les nobles étoient l'appui du trône , & c'étoit sur eux seuls que se fixoit l'attention du gou-



vernement : ils la méritoient fans doute , & leur fang avoit coulé mille fois pour le maître qu'ils avoient choifi.

« On a vu , dit Montesquieu ,  
» la maifon d'Autriche travailler  
» fans relâche à opprimer la no-  
» bleffe Hongroife ; elle igno-  
» roit de quel prix elle lui feroit  
» un jour. Elle cherchoit chez  
» ces peuples de l'argent qui n'y  
» étoit pas ; elle ne voyoit pas  
» des hommes qui y étoient. Lors-  
» que tant de princes partageoient  
» entr'eux fes états , toutes les  
» pieces de la monarchie , im-  
» mobiles & fans action , tom-  
» boient , pour ainfi dire , les  
» unes fur les autres. Il n'y avoit  
» de vie que dans cette nobleffe

» qui s'indigna , oublia tout pour  
 » combattre , & qui crut qu'il  
 » étoit de sa gloire de périr &  
 » de pardonner ».

Tel est en effet son caractère ;  
 l'honneur fut toujours sa première  
 loi. Après avoir disputé pendant  
 deux siècles à la maison d'Aut-  
 triche , les restes d'une liberté  
 mourante , lorsqu'elle vit l'illustre  
 Marie-Thérèse implorer son se-  
 cours pour elle & pour son fils ,  
 les armes tombèrent de ses mains ,  
 & elle ne les reprit que pour pla-  
 cer son auguste souveraine sur le  
 trône de ses aïeux , qu'elle avoit  
 abhorrés. Il falloit que la Hongrie  
 optât entre la domination Autri-  
 chienne & le joug Ottoman. Pla-  
 cée entre ces deux puissances ,

*PRÉLIMINAIRE.* xlv

ravagée tour à tour par l'une & par l'autre , inculte & sans arts , n'ayant point assez de bras pour la défendre , elle devoit succomber. La puissance de la maison d'Autriche s'accroissoit de jour en jour ; les forces des Hongrois épuisées par les guerres , diminuoient en même proportion. Quelques esprits légers votèrent pour l'empire Ottoman : ils ne songeoient pas que la différence de deux religions intolérantes les feroit vexer doublement par leurs maîtres , & comme sujets & comme Chrétiens ; que les arts , qui sont la force & la splendeur des états , fleurissent peu sous l'empire du Croissant ; que leurs vins délicieux , qui sont presque le seul

objet de leur commerce , ne pourroient être admis chez un peuple où c'est un crime d'accepter ces dons de la nature ; & qu'enfin le despotisme de la maison d'Autriche , moins absolu , moins capricieux , & sur-tout moins cruel que celui de la cour Ottomane , respecteroit davantage les loix du royaume , & leur laisseroit du moins un fantôme de liberté , pour les consoler de la réalité qu'ils avoient perdue.

Le regne de Marie - Thérèse fera , dans la Hongrie , l'époque d'une révolution semblable à celle que Pierre le Grand a faite en Russie. Les arts utiles commencent à fleurir dans cette contrée ; les sciences même y

*PRÉLIMINAIRE.* xlvij

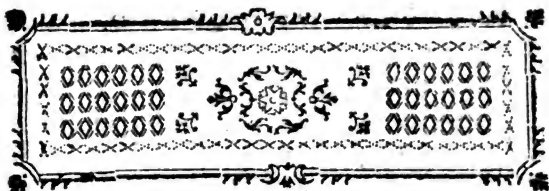
ont répandu un demi-jour bien-faisant. Plus ce peuple s'éclairera, plus le joug Ottoman lui deviendra odieux, plus la domination Autrichienne s'affermira. Le serf porte ses chaînes avec moins de regret, depuis qu'il a dans sa puissante souveraine, un appui contre l'oppression. Le seigneur, plus tranquille, cesse de redouter ses esclaves en cessant de les vexer, & regne sans inquiétude, à l'abri d'un sceptre dont l'immense pouvoir en impose au peuple. Peut-être un jour la noblesse sentira qu'en rappelant tous les hommes à leur liberté primitive, le bonheur public, la force de l'état, les arts, le commerce, la population, l'a-

xlviij *D I S C O U R S , &c.*


griculture , la dédommageront  
assez du sacrifice qu'elle aura fait  
à l'équité , en affranchissant ses  
esclaves !



## INTRODUCTION.



## INTRODUCTION.


 L'ORIGINE des Huns se perd dans la nuit des temps. *Jornandes, rer. Goth. c. XXIV.*  
 Jornandès, historien aussi crédule que les Peuples dont il écrivoit les annales, résout ce problème avec cette ingénuité qui prouve autant d'ignorance que de bonne foi. Selon lui, Philimer, le sixième des rois qui gouvernerent les Goths depuis leur sortie de la Scandinavie, trouva parmi les Scythes soumis à son empire, un nombre prodigieux de sorcieres. Il les bannit de ses états : des déserts affreux furent leur asyle : des esprits impurs vinrent les consoler dans leur solitude. Autant elles avoient inspiré d'horreur aux hommes, autant elles inspirerent d'amour aux démons. Les premiers Huns furent les fruits de ces alliances infernales. Cette fable ne sert qu'à montrer combien les Huns étoient re-

Tom. I.

A

## 2 INTRODUCTION.

doutés dans le temps où Jornandès écrivoit. Les historiens Hongrois n'ont rejeté cette absurdité, que pour lui en substituer d'autres : je vais prendre des guides plus sûrs & plus éclairés.

*Hist. génér.  
des Huns par  
M. de Guignes.*

*Histoire du  
Bas-Empire  
par M. le  
Beau.*

Ce ne fut que dans le quatrième siècle que les Huns furent connus en Occident. Il y avoit déjà plus de deux mille ans que cette nation étoit le fléau de la Chine; elle couvroit un espace de plus de 500 lieues d'Occident en Orient, depuis le fleuve Irtis jusqu'au pays des Tartares Mantcheous. Elle occupoit trois cens lieues du nord au midi, étant bornée d'un côté par les monts Altaï, de l'autre, par ceux du Thibet, & par la grande muraille de la Chine. Ses fréquentes incursions forcerent les monarques Chinois à défendre la frontière septentrionale de leurs états, par ce boulevard qui avoit 400 lieues d'étendue : éternel monument de l'infatigable industrie des Chinois, & de l'ambition effrénée de leurs avides voisins.

Vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, les Chinois, mauvais guerriers, mais bons politiques, furent divisés les Huns; ils se liguerent avec ceux du midi, & chassèrent ceux du sep-



# INTRODUCTION. 3.

tentrion. Ceux-ci s'enfuirent jusqu'aux sources du Jaïk, dans le pays des Bafchkirs. Les historiens d'Occident ont donné à cette contrée le nom de grande Hongrie, parce qu'ils l'ont regardée comme le berceau des Huns. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt leur tombeau. Bientôt assaillis par différentes hordes de Barbares, ils cherchèrent une nouvelle patrie, traversèrent le Volga, entrèrent dans la Sarmatie Asiatique, & traitèrent les Alains comme on les avoit traités eux-mêmes dans le pays qu'ils avoient abandonné. Le mot ALAIN vient d'ALIN qui signifie montagne, parce que c'étoit le séjour ordinaire de ces peuples; mais les rochers les plus escarpés n'étoient point inaccessibles à la fureur des Huns. Les Alains étoient maîtres alors de tout le pays qui s'étend depuis les Palus-Méotides, jusqu'aux montagnes de l'Inde & aux sources du Gange. Moins féroces que les Huns, ils étoient aussi plus beaux & mieux faits. Toujours errans, le monde étoit leur patrie; des tentes leur tenoient lieu de maisons: ils ne connoissoient d'autres richesses que leurs troupeaux. Chez eux, toute mort naturelle étoit ignominieuse: il

*Procop. de  
Bell. Got'h.*

*Ammien.  
Marcell.*

#### 4 INTRODUCTION.

falloit mourir de honte ou d'un coup d'épée. Les chevelures des ennemis qu'ils avoient tués, ornoient les houffes de leurs chevaux. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ont regardé de même les chevelures des vaincus comme les trophées les plus glorieux pour les vainqueurs. Les Alains adoroient une épée plantée au milieu d'un champ, sans doute parce que de tous les dieux, c'étoit celui qui protégeoit le mieux ses croyans. Une enceinte de chariots leur servoit de remparts contre leurs ennemis: cette manœuvre a été long temps usitée chez les peuples du nord & du midi, même après l'invention de la poudre: en Pologne, en Russie, elle étoit connue sous le nom de *Tabor*.

L'expulsion d'un peuple tel que les Alains, doit donner une haute idée de la bravoure des Huns. Les vaincus ne s'enfuirent qu'après avoir vu périr leur chef, & avoir engraisé de leur sang la terre qu'ils quitoient: ils se dispersèrent. Les uns se retirèrent dans les montagnes de la Circassie, & leurs descendans y subsistent encore aujourd'hui; d'autres s'établirent sur la rive occidentale du Tanaïs; un autre essain de ces fugitifs, après avoir erré long-

*Jornandes,  
v. Goth.*

## INTRODUCTION. 5

temps, se fixa vers les bords du Danube. Bornés à l'occident par le Tanais & les Palus-Méotides, les Huns ignoroient qu'il existât au-delà des terres à ravager & des peuples à détruire. Le hasard leur fit faire cette fatale découverte. Un bœuf poursuivi par des chasseurs de cette nation, se jeta dans les Palus & les traversa. Les Huns acharnés à sa poursuite, ne perdirent point sa trace : jusques-là ils avoient regardé les Palus comme une mer immense & profonde. Leurs chasseurs les détromperent ; à leur retour, ils leur rapportèrent qu'au-delà des marais ils avoient trouvé un vaste pays, où la nature féconde prodiguoit sans efforts tous ses dons aux hommes & aux animaux. Il n'en fallut pas davantage à cette nation remuante, pour lui inspirer l'audace de franchir les Palus. Mais, avant de parler de cette émigration fameuse, je crois devoir donner une idée du caractère & des mœurs de ces barbares, qui jouèrent un si grand rôle sur la scène du monde.

Les Huns, si terribles par leur courage, l'étoient même par leur figure. Les peres mutiloient le visage de leurs enfans par de larges incisions. Cette

*Jornandes, ibid.*

*Ann. Marc.*

## 6 INTRODUCTION.

cruauté les endurcissoit à la fois , & contre les maux dont ils devoient être les auteurs , & contre ceux dont ils pouvoient être les victimes. Elle les forçoit à dédaigner le soin de leur parure , leur donnoit un aspect redoutable , & ajoutoit à leur laideur naturelle en empêchant leur barbe de croître ; ce qui a fait dire à Ammien Marcellin : *senescunt imberbes , absque ullâ venustate*. Ignorant l'usage du feu , des racines ou de la chair crue furent long-temps leur seule nourriture. Ils passaient leur vie sur leurs chevaux , & sembloient oublier que la nature leur avoit donné des pieds. Rien n'étoit beau dans leur personne , que leurs yeux vifs & ardents , où toutes les passions se peignoient en traits de flammes. Ils négligeoient même de porter la tête haute & la poitrine ouverte ; stature que les autres nations belliqueuses ont toujours affectée.

*Solvian de  
gubern. Dei.*

Leurs chevaux légers à la course , hardis & fougueux dans les combats , étoient presque aussi hideux que les cavaliers. Les Huns fendoient sur l'ennemi en poussant des hurlemens affreux. Leur premier choc étoit terrible ; mais leur bravoure se démentoit ,

Lorsque la résistance étoit longue. L'art  
 des retraites leur étoit inconnu ; ils  
 lançoient des fleches en fuyant comme  
 en allant au combat. Dans les batailles  
 rangées , une de leurs familles avoit  
 le droit honorable de porter le pre-  
 mier coup. Avant ce signal , il étoit  
 défendu de frapper. L'éducation des  
 femmes étoit aussi dure que celle des  
 hommes : elles cherchoient les périls ,  
 méprisoient la mort , & la recevoient  
 à côté de leurs époux qu'elles éga-  
 loient en valeur. Quelques historiens  
 ont célébré la bonne foi des Huns ;  
 d'autres ont détesté leur perfidie : du  
 reste , extrêmes dans leurs passions , ils  
 ignoroient les charmes de la pudeur ,  
 & les plaisirs d'une vie frugale. Ils sup-  
 portoient gaiement la misère ; mais ils  
 ne savoient pas se modérer dans l'a-  
 bondance. Ce ne fut qu'après avoir  
 passé les Palus & fixé leur séjour dans  
 la Pannonie , qu'ils emprunterent de  
 leurs voisins quelques superstitions  
 grossières , dont ils se formerent un  
 code religieux. Cependant ils avoient  
 quelque idée de l'ame universelle du  
 monde. Leurs chefs s'appelloient Tan-  
 jou \* , de même que les Incas du Pérou  
 prenoient le titre pompeux de fils du Ciel.

\* Fils du

Ciel.

## 8 INTRODUCTION.

soleil. Quelques historiens ont paru douter si ces chefs étoient rois ou simplement généraux ; mais chez un peuple qui ne connoît d'autre profession que les armes, le général, quelque nom qu'on lui donne, est véritablement roi. C'étoit près du Tanjou que les Huns s'assembloient pour délibérer sur les grands intérêts de la nation. Lors qu'on avoit résolu quelque expédition importante, un (1) hérault d'armes, tenant en main un glaive ensanglanté, parcouroit la contrée, & crioit : *ma voix est celle de Dieu ; rendez-vous au lieu qui vous est marqué, pour y conférer avec le reste de la nation.* Ceux qui ne se trouvoient pas au lieu qu'on leur avoit indiqué, s'exposaient aux peines les plus sévères. Dans les premiers temps, on leur fendoit le ventre avec un sabre ; mais depuis on fut punir le crime sans priver l'état d'un sujet utile. Les coupables furent condamnés à un esclavage perpétuel, & qui devint héréditaire dans ces familles infortunées.

Nic. Olahi  
Arch. Srig.  
Hung.

Ann. 376. Toutes les nations qui habitoient la rive occidentale du Tanaïs, passèrent sous le joug des Huns : de ce nombre furent les Alains Tanaïtes. Les

Georg. horn.  
hist.

# INTRODUCTION. 9

vaincus grossirent l'armée des vainqueurs. Ceux-ci, sous la conduite d'un chef intrépide, nommé Balamir, vinrent fondre sur les terres des Ostrogoths. Ces peuples étoient alors gouvernés par Ermenrick, prince si célèbre par ses exploits, qu'on l'avoit surnommé l'Alexandre du nord. Il touchoit alors à sa cent-dixième année. La nature sembloit n'avoir reculé le terme de ses jours que pour le rendre témoin des malheurs de son pays. Ce vieillard vénérable, apprenant qu'une multitude innombrable de brigands venus de la Scythie, couvroit les frontières de son empire, ne put soutenir l'idée de cette dévastation : la douleur le conduisit au tombeau. Vinithaire ou Vithimir qui lui succéda, fit la guerre avec différens succès ; il fut gagner une partie des Huns, qui ne connoissant point les noms sacrés d'honneur & de patrie, ne rougirent pas de porter les armes contre leurs compagnons. Le brave Vinithaire perdit la vie dans un combat près de la rivière d'Erac : il laissoit un fils foible enfant, qui loin de venger les malheurs de la patrie, étoit à peine dans l'âge de les sentir. Alathée & Saphrax, guerriers braves

*Jornandes.  
rer. Goth.*

# 10 INTRODUCTION.

& expérimentés, à qui on avoit confié le soin de l'état pendant la minorité du jeune prince, ne crurent pas qu'il fût possible de s'opposer aux ravages des Huns : ils aimèrent mieux aller à la tête de toute la nation chercher une autre patrie. Ils passèrent le Boristhene, & s'arrêtèrent dans la contrée où est actuellement le Palatinat de Podolie. Athanarick, roi des Visigoths, prévint bien qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces des Huns, & se prépara à les recevoir. Il s'étoit retranché sur les bords du Niester; mais les Huns passèrent le fleuve à la faveur des ténèbres, surprirent les Visigoths dans leur camp & en firent un horrible carnage. Athanarick se retira dans les montagnes avec les débris de son armée. Ce prince, pendant que les ennemis s'arrêtoient à partager ses dépouilles & à consumer les vivres qu'ils avoient trouvés dans son camp, fit, à l'exemple des Chinois, construire un immense retranchement entre le Hierassus\* & le Danube. Les Huns qui avoient tant de fois escaladé le boulevard de l'empire Chinois, n'osèrent insulter celui-ci, parce que les Visigoths étoient encore mieux défendus

*Ammien.  
Marc.*

\* *Le Pruth.*



par leur propre bravoure que par leurs murailles.

Au bruit des victoires des Huns, une terreur générale, accrue à chaque instant par des récits fabuleux, se répandit dans l'Europe & parvint jusqu'aux colonnes d'Hercule. Une partie des Visigoths abandonna les drapeaux d'Athanarick : on vit en un moment une infinité de barbares se précipiter les uns sur les autres, & s'avancer vers la Thrace : ils s'arrêtèrent sur le bord du Danube. Les officiers de l'Empire qui commandoient en Thrace, s'avancèrent sur l'autre rive pour leur disputer le passage : ils furent saisis d'étonnement lors qu'ils virent cette armée composée de près de deux cens mille combattans, dans une posture humiliée & jetant des cris lamentables, demander qu'on lui accordât un asyle. Quelle idée durent concevoir les Romains du peuple belliqueux qui chassoit devant lui, comme de vils troupeaux, une des nations les plus vaillantes de l'Europe ! L'empereur Valens, touché des malheurs des Visigoths, leur permit de s'établir dans la Thrace : ils furent bientôt suivis des Ostrogoths & de tous les peuples qui

habitoient au delà du Danube. Les provinces de l'Empire en furent inondées.

Ann. 404. Les Huns restèrent maîtres de tout le pays qui s'étend depuis le Caucase jusqu'au Danube. Après avoir respiré eux-mêmes & laissé respirer leurs voisins pendant quelques années, ils reprirent les armes, entrèrent dans la Thrace, pénétrèrent dans l'Illyrie orientale & disparurent à l'approche des troupes de l'Empire ; ils laissoient cette contrée dans la plus affreuse désolation : ces barbares qui détruisoient leurs ennemis sans les haïr, secouroient leurs alliés sans les aimer, & ne combattoient

*Philostorg.  
lib. XII.*

que pour combattre, vendirent aux Romains ces mêmes bras qu'ils avoient employés contre eux. Uldin, leur chef, ne rougit pas d'être dans l'armée Impériale le premier soldat de Stilicon : Radagaïse avoit envahi l'Italie ; on marcha contre lui, son armée fut taillée en pieces ; & ce fut aux Huns que les Aigles Impériales durent en partie l'honneur de cette journée. Cet Uldin étoit déjà célèbre par la défaite de Gaïnas roi des Goths, dont il avoit envoyé la tête à l'empereur Arcadius. Bientôt les Huns, par cette inconstance naturelle aux peuples belliqueux,

Ann. 405.

changent de parti ; ils rentrent dans la Thrace.

La jeunesse de Théodose II , les troubles d'une régence, la foiblesse de l'Empire promettoient à Uldin des conquêtes faciles. Mais son orgueil lui fit perdre les avantages que la fortune lui offroit. Il maltraitoit également & les vaincus & les soldats qui l'avoient aidé à vaincre : odieux aux Huns comme aux Romains , il se vit abandonné d'une partie de son armée. Sa retraite fut plutôt une déroute ; les Squirres, qui étoient venus du fond du nord pour partager avec les Huns les dépouilles des Romains , furent enveloppés & rendirent les armes. Le régent Anthenius pouvoit les faire massacrer ; il prit un parti plus doux & moins dangereux : il les fit disperser dans toute l'Asie , & détruisit cette nation sans détruire les hommes qui la composoient. Les Huns étoient affoiblis par la défection de leurs troupes & la dispersion des Squirres. Ils repassèrent le Danube & demeurèrent oisifs ; car les soins de l'agriculture étoient un repos pour eux , & ils ne connoissoient d'autres travaux que ceux de la guerre. Mais, à la mort d'Ho-

Ann. 4084

## 14 INTRODUCTION.

Ann. 425. norius , ils reparurent sur la scène :  
Aëtius leur fit embrasser le parti de  
l'usurpateur Jean contre Théodose.  
Ils combattirent pour lui comme ils  
auroient combattu pour l'Empereur.  
Cette guerre fut meurtrière : dans une

*Philosorg.  
lib. XII.*

bataille plusieurs milliers d'hommes  
périrent , sans qu'on pût décider lequel  
des deux partis étoit vainqueur. La  
fin tragique de Jean mit un terme à  
ces sanglans débats , il périt sur l'écha-  
faud ; & les Huns qui s'étoient fait  
payer pour prendre les armes , se firent  
payer encore pour les quitter. Cepen-  
dant , une de leurs hordes pénétra  
dans la Thrace sous la conduite de  
Ann. 426. Rougas ; ce barbare se flattoit d'entrer  
trionphant dans Constantinople ; il  
périt d'un coup de foudre avant d'exé-  
cuter les menaces : son armée , que la  
peste avoit diminuée , évacua cette pro-  
vince , & y laissa le fléau qui l'en chassoit.

Cependant les Huns n'étoient point  
encore maîtres de la *Pannonie* ( 2 ).  
Cette contrée offroit à leur avidité des  
trésors de toute espèce ; les forêts  
étoient peuplées de gibier ; le poisson  
abondoit dans les rivières ; les monta-  
gnes renfermoient dans leurs entrailles  
les trésors les plus précieux ; les plus

## INTRODUCTION. 15

gras pâturages environnoient les marais, & les plaines étoient si fertiles, qu'elles exigeoient peu de culture. Tant de richesses avoient depuis longtemps excité les desirs des nations errantes. On les avoit vu chasser les premiers habitans, être chassées à leur tour par d'autres conquérans, qui devoient bientôt avoir le même sort. La Pannonie étoit alors habitée par un mélange de Lombards & d'Allemands. On ignore comment les Huns soumi-  
rent cette contrée : quelques écrivains prétendent qu'elle leur fut cédée par Aëtius ; d'autres disent que les Romains, sous la conduite de Matrinus & de Détricus, s'avancèrent sur les bords du Danube pour en défendre le passage ; que les Huns traversèrent le fleuve, à la faveur des ténèbres, sur des outres enflées de vent ; qu'ils surprirent les Romains ; qu'ils les mirent en fuite ; que ceux-ci, revenus de leur terreur, livrèrent de nouveaux combats ; qu'enfin, une victoire décisive livra toute cette contrée aux Huns.

Ceux-ci éleverent une colonne de pierre ornée de trophées : le lieu où l'on voyoit ce monument de leur triomphe, fut appelé Kewehaza, & de-

*Mag. Jofe  
de Twroc.  
Chron. Hung.  
c. XI & XII.  
Bonfin. Dec.  
I. lib. III.*

puis par corruption Keazo. Ils s'avancèrent vers Tuln. Matrinus & Détricus résolus de tenter encore la fortune des armes, vinrent leur présenter la bataille. Les Huns, à la vue des Romains, jeterent des cris affreux, que soutenoit le bruit lugubre des tambours. Le combat s'engagea; les Huns triomphèrent encore, poursuivirent l'ennemi & le forcerent à soutenir un second choc. Matrinus, percé d'un coup mortel, tomba entre les bras de ses soldats, heureux d'expirer avant d'être témoin de la déroute de son armée. Détricus reçut une fleche, & la porta au sénat teinte encore de son sang; elle y fut exposée comme une preuve de sa valeur qui effaçoit la honte de sa défaite.

A peine les Huns furent-ils établis dans la Pannonie, qu'ils devinrent, pour ainsi dire, une milice Romaine. Aëtius avoit plus d'empire sur eux que leurs propres chefs; il les envoya contre les Bourguignons qu'ils exterminèrent; contre les Goths qu'ils forcerent de lever le siege de Narbonne; mais enfin, ils furent vaincus par cette nation que la bravoure de Théodoric avoit ranimée. Rome se repentit bientôt d'avoir appelé dans ses états ces

dangereux auxiliaires; ils portèrent le ravage dans les provinces de l'Empire: Rouas, leur chef, exigea de Théodose II une pension annuelle; & ce qui n'étoit d'abord qu'une solde payée par un maître à son esclave, devint un tribut payé par un vassal à son souverain. Rouas traita Théodose II avec plus de hauteur, qu'il n'eût osé traiter un de ses officiers. Il le menaçoit même de le renverser du trône, lorsque la mort fit évanouir ces projets audacieux. Mais il eut un successeur capable de les exécuter; c'étoit cet Attila dont le nom, après tant de siècles, excite encore une certaine horreur. Dans les dernières expéditions, il avoit déjà fait éclater cette bravoure féroce, cette tranquille fureur, ces talens destructeurs qui le firent surnommer *le fléau de Dieu*. On lui donna pour collègue Buda ou Bleda son frère. Un peuple belliqueux ne pouvoit faire un choix plus conforme à ses penchans. La nature leur avoit donné des talens, l'expérience leur en avoit appris l'usage. Mais Attila étoit si supérieur à son frère, que celui-ci n'avoit pas même le droit d'en être jaloux. Toutes les ruses de guerre lui étoient fami-

Priscus. reth.

Ann. 435.

## 18 INTRODUCTION.

lières : il savoit cacher ses desseins & prévoir ceux de son ennemi. Dans la chaleur de la mêlée, il conservoit cette présence d'esprit qui décide du sort des batailles ; il avoit (3) le teint basané , le regard farouche , les traits durs , la poitrine large , la taille petite , la tête grosse , peu de barbe. Il étoit beau aux yeux des Huns.

Ann. 441.

L'Empire ne s'étoit point encore relevé de ses pertes ; on en craignoit de nouvelles. Tout trembloit au seul nom des Huns , les légions étoient sans courage ; Théodose lui-même augmentoit par sa frayeur celle des peuples qu'il auroit dû rassurer. Il envoya des ambassadeurs pour demander que la paix fût confirmée : la conférence se tint à cheval à la maniere des Huns. Ceux-ci dictèrent les conditions d'un traité aussi honteux pour les Romains que les fourches Caüdines. Le tribut annuel de 350 liv. pesant d'or y fut porté à 700. Les Romains s'engageoient de plus à ne secourir aucun de leurs alliés, lorsqu'ils seroient attaqués par les Huns ; à leur renvoyer , & les Huns transfuges qui avoient cherché un asyle parmi eux , & les Romains prisonniers qui s'étoient échappés des mains des vainqueurs.



Les Huns ne pouvoient demeurer oisifs; leur jeunesse indolente pour les travaux domestiques, étoit infatigable pour ceux de la guerre. Attila & Bleda préféroient la gloire de vaincre des rois à celle de gouverner leurs sujets. Ils tournerent les armes vers les bords du Pont-Euxin : c'étoit là qu'habitoient les Acatziri; la nation étoit divisée en différentes tribus soumises à différens princes. Une querelle élevée entre ces chefs livra toute cette contrée à Attila; il la donna toute entière à son fils Ellac, & n'en excepta que le royaume du perfide Couridach, qui, trahissant la cause commune pour venger une injure particuliere, avoit appelé les Huns dans ces climats : ils rentrèrent dans la Pannonie; mais, bientôt ils repassèrent le Danube pour inonder la Thrace. Théodose se plaint de l'infraction du traité; on répond à ses plaintes par de nouvelles hostilités. Mais, tandis qu'Attila ravage les provinces, il demande les arrérages qui lui sont dus. Il veut qu'on lui envoie des ambassadeurs pour fixer à l'amiable de combien ce tribut doit être augmenté pour l'avenir : dans ces demandes le ridicule se mêle à l'injustice;

## 20 INTRODUCTION.

Attila veut se faire payer par les Romains, pour les égorger dans leurs foyers; tandis que l'Empereur délibère, la Mœsie & l'Illyrie sont conquises.

*Jornandes,  
v. Goth.*

Ce prince étoit alors occupé à faire la guerre à Genferic, roi des Vandales. L'irruption des Huns le contraignit de lui accorder une paix si avantageuse, qu'on auroit cru que Théodose lui-même l'avoit demandée. Il fit un autre traité avec Attila : les conditions en sont ignorées ; mais il est probable qu'elles furent encore plus onéreuses pour Théodose que les premières.

*Prosser.*

Les Huns, après ces expéditions, allèrent consommer près de leurs foyers les fruits de tant de brigandages. Cependant, la puissance de Bleda donnoit de l'ombrage au fier Attila ; les ambitieux regardent toujours un collègue comme un rival ; il l'assassina lui-même ou le fit poignarder par ses gardes : Callimaque prétend que le poison termina les jours de ce malheureux prince. Mais quel que fut l'instrument de ce crime, il est certain qu'Attila en fut l'auteur, & qu'il fit jeter le corps de son frère dans le Danube. Les états de Bleda furent le prix de ce parricide, & Attila fut proclamé

## INTRODUCTION. 21

par tous les Huns. Son empire s'étendoit depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Baltique : les Huns n'étoient pas seuls soumis à ses loix ; les Gepides, les Sueves, les Alains, les Herules, les Sarmates, & plusieurs autres peuples avoient aussi reçu son joug.

L'immensité de ses états, le nombre de ses sujets, la force de ses armées l'avoient tellement enflé d'orgueil, qu'il envoya des députés aux empereurs Théodose & Valentinien, chargés de dire à chacun de ces prin-

*Chron. pasch.*

ces (4) : *Le Roi mon maître & le vôtre vous ordonne de préparer un palais pour le recevoir.*

*Ann. 447.*

Les Romains étoient forcés d'essuyer tous ces outrages que leurs ancêtres avoient autrefois prodigués au reste de l'univers. Les Huns reprirent les armes, lorsque l'épuisement des finances des Empereurs ne leur permit plus de faire de riches présens à ces barbares ; ils ravagerent l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mœsie, la Scythie & toute la Grece. Plusieurs généraux marcherent contr'eux ; mais les uns n'osèrent tenter le combat, les autres furent vaincus. Ils demandèrent la paix : Attila la leur accorda du ton dont un Juge accorde la grace d'un

## 22 INTRODUCTION

coupable en commuant son supplice. Théodose n'ayant pu vaincre ce barbare, résolut de le faire assassiner.

*Prisci. rhet.  
& soph. excer.  
de leg.*

Mais cette voie criminelle ne lui réussit pas mieux qu'une guerre légitime. La conspiration fut découverte: Attila joua le héros dans cette occasion, renvoya les assassins à Théodose, combla ses ambassadeurs de présens, & se contenta de mépriser leur maître.

*Ann. 450.*

Theodose mourut peu de temps après; Marcien, son successeur, montra plus de fermeté contre les Huns: *« j'ai de l'or, disoit-il, pour secourir mes alliés, & du fer pour combattre mes ennemis »*. Attila qui connoissoit le courage & les ressources de ce prince, n'osa l'attaquer. Des conquêtes plus faciles attiroient les Huns en Italie. Valentinien III, empereur d'Occident, étoit un prince foible, endormi sur le trône, sans talent comme sans activité: il voulut forcer Justa-Grata-Honorina, sa sœur, à garder le célibat; telle fut la cause de la perte de l'Italie. L'amour & la haine étoient deux sentimens toujours extrêmes dans le cœur de cette princesse. L'aversion qu'elle conçut contre son frere, fut la première étincelle de l'amour qu'elle con-

cut pour Attila : elle cherchoit moins un époux qu'un vengeur. Quelque temps après qu'Attila fut monté sur le trône, elle lui avoit écrit : » Je te donne » ma main, viens la mériter en sou- » mettant l'Italie «. Attila parut peu sensible aux offres de la princesse, quoiqu'il aimât les conquêtes aisées. Honoria, dédaignée par un roi, reçut un valet dans sa couche. Ce malheureux paya de sa tête des plaisirs qu'il n'avoit goûtés qu'en tremblant. Honoria ne perdit point de vue le roi des Huns; elle lui fit de nouvelles avances, & lui envoya une bague comme un gage de l'union qu'elle contractoit avec lui. Attila se rendit enfin à ses instances; il déclare la guerre à Valentinien, & réclame la moitié de l'empire d'Occident comme la dot de son épouse.

Ce n'étoit point l'amour qui mettoit les armes dans ses mains; la manie des conquêtes étoit sa seule passion. Valentinien envoya au Roi des Huns *Cassiod. l. 1.* un ambassadeur, homme éloquent, qui lui fit sentir le ridicule de ses prétentions. Attila signa la paix pour la violer plus sûrement; il fit de grands préparatifs de guerre, & fut persuader *Hist. crit. de l'établ. de la Mon. Fr. par l'Abbé Dubos, t. 1.* à Valentinien qu'il les destinoit contre *l. 2.*

## 24 INTRODUCTION.

Théodoric , roi de cette partie des Visigoths qui habitoit le Languedoc. En même temps il s'efforçoit de détacher ce même Théodoric de l'alliance des Romains , & partit à la tête de cinq ou six cens mille hommes de différentes nations. Idace & Isidore racontent que son arrivée fut annoncée par des prodiges sans nombre , & que toute la nature se bouleversa à l'approche de ce destructeur du genre humain. Il traversa la Germanie , parut sur les bords du Rhin , & tailla en pieces les Francs à la faveur des discordes civiles qu'excitoit entr'eux la succession de Clodion leur souverain. Il entra dans les Gaules ; soit défaut de discipline dans son armée , soit que par des vues politiques il excitât lui-même l'insolence de ses soldats , ceux-ci commirent des désordres affreux dans quelques villes de l'Empire : les autres villes effrayées lui refuserent leurs portes. Ce refus qu'Attila desiroit fut le signal de la rupture. Vorms , Mayence , Treves , Besançon , Arras , & tant de villes florissantes furent livrées aux flammes , & les habitans ensevelis sous leurs ruines.

Cependant Aëtius rassemble des troupes

*Idac. chron.*

*ad. ann. 450.*

*Isidor. hist.*

*Goth. p. 65.*

troupes dans les Gaules ; Théodoric, suivi de Thorismond & Théodoric ses enfans, & d'une multitude de Visigoths bien armés, vient se joindre aux Romains : des détachemens de toutes les nations de l'Occident grossirent encore le nombre des combattans ; & lorsque les deux armées se rencontrèrent sous les murs d'Orléans, on vit un million d'hommes prêt à s'entr'égorger. Attila s'étoit déjà emparé de cette ville ; mais les ennemis le forcèrent d'abandonner sa conquête, & Aëtius obtint le surnom de *Libérateur de la Loire*. Attila fit sa retraite : Aëtius le poursuivit, & les deux partis furent en présence dans la plaine de Châlons ou de Mauriac. Les circonstances de cette sanglante bataille ne sont guère mieux connues que le lieu où elle se donna. La veille de l'action générale, il y eut un choc particulier entre les Gépides & les Francs ; quatre-vingt dix mille hommes y périrent, & l'on appelloit ce massacre une escarmouche. Une puissance qui de nos jours perdrait un si grand nombre de soldats, seroit abattue sans espoir de se relever. Si on en croit ces récits, peut-être mensongers, cette boucherie ne fit qu'exciter les combat-

Sidon.  
Apoll. Greg.  
Tur. lib. 2.

## 26 INTRODUCTION.

*Jornandés,  
Greg. Tur.  
hist. lib. 2.  
Idacii chron.*

tans à se signaler par un plus grand carnage. Les deux armées se déployèrent dans la plaine, & se heurterent en poussant des hurlemens épouvantables. Deux cens cinquante ou trois cens mille hommes restèrent sur le champ de bataille ; on trouva parmi les morts le vieux Théodoric, qui, dans ce jour, avoit retrouvé toutes les forces de sa jeunesse pour combattre & mourir en guerrier. Malgré tant de sang répandu, l'action ne fut pas (5) décisive. Les Romains, il est vrai, jetèrent des cris de victoire ; mais Attila, incapable de flétrir la gloire de tant d'exploits par une fuite honteuse, rentra dans son camp. Il y fit élever un bûcher, résolu de s'y brûler tout vivant plutôt que de tomber entre les mains d'Aëtius & de servir d'ornement à son triomphe. Ce général voulut engager une seconde action ; Attila fut l'éviter ; Aëtius excita Thorismond & les autres princes qui s'étoient unis à lui, à retourner dans leurs états. On prétend que l'avarice lui avoit dicté ce conseil perfide, & que son but étoit de s'emparer de toutes les dépouilles qui étoient restées sur le champ de bataille. Attila n'avoit attaqué les

*Prosp. fast.*



Gaules que pour tromper l'Italie. Dès qu'il vit les Romains affoiblis par la retraite de leurs alliés , il retourna dans la Pannonie & rassembla de nouvelles troupes. Son armée franchit les Alpes, & descendit dans cette contrée, qui jusqu'alors avoit donné des loix au reste du monde , mais dont l'empire ébranlé par plusieurs secousses , penchoit vers sa décadence. Le Roi des Huns porta les derniers coups à ce colosse. Aquilée fut la première ville dont la conquête flatta son ambition ; elle étoit bien fortifiée. Ses citoyens aguerris conservoient encore l'antique vertu des premiers Romains. Ils étoient résolus de s'enfouir sous les ruines de leur patrie, plutôt que d'ouvrir aux barbares le chemin de Rome : leur défense fut si vigoureuse, qu'Attila fut sur le point de donner le signal de la retraite. Des historiens, peut-être un peu crédules, assurent qu'en cet instant il vit une cicogne dont le nid étoit placé au haut d'une tour, emporter ses petits les uns après les autres, & choisir un asyle dans un marais hors de la place. » Lâches, » dit-il à ses soldats, vous parlez de retraite lorsque le ciel vous annonce

Ann. 452.

*Jornandes  
Otto-Frijin-  
gensis.*

» la victoire: ouvrez les yeux; suivez  
 » le vol de cet oiseau, sa tendresse  
 » prévoyante le forceroit-elle à em-  
 » porter ses petits, s'il ne pressentoit  
 » pas que la ville sera bientôt détruite  
 » jusques dans les fondemens»? L'es-  
 poir d'une prompte conquête ranime  
 les forces de son armée; on jette dans  
 les fossés une grande quantité de selles;  
 on y met le feu, la flamme mine les  
 murailles; elles s'écroulent: à travers  
 la fumée les Huns se précipitent sur  
 la breche, entrent dans la ville, égor-  
 gent pêle-mêle citoyens, prêtres, ma-  
 gistrats, enfans, viellards, & ne font  
 grace qu'à la beauté. Mais les jeunes  
 Aquiliennes ne rachètent leur vie que  
 par la perte de leur honneur. Une  
 femme généreuse, aussi chaste que belle,  
 préfère la mort à l'infamie: sa maison  
 étoit située sur la rive de l'Isonzo; dès  
 qu'elle entend les barbares enfoncer  
 la porte, elle s'enveloppe la tête d'un  
 voile pour n'être point effrayée par la  
 profondeur du précipice, se jette dans  
 la riviere, & victime volontaire de la  
 fidélité conjugale, termine une belle  
 vie par une belle mort. Aquilée est  
 livrée aux flammes; d'autres villes ont  
 le même sort. La consternation se ré-

*Nicolas*

*Olahus.*

*Thurocs.*

*Callima-*

*chus.*

*Diaconus.*

*Luitprand.*

*l. III. c. 2.*

pand dans toute l'Italie; les habitans du golfe Adriatique se retranchent dans des marais inaccessibles, & dans des îles que formoient plusieurs rivières qui alloient par un cours tortueux porter leurs eaux à la mer. Ainsi, la crainte jeta les fondemens de cette superbe Venise, qui fut depuis la terreur de l'Italie; telle est aussi l'origine de plusieurs villes puissantes, qui sont aujourd'hui l'ornement de l'Europe. Dans l'Allemagne, quelques paysans Noriciens qui désespéroient de se défendre dans leurs villages, grimperent sur une montagne où l'on voyoit déjà une tour assez forte: ils y bâtirent des cabanes & les entourèrent de retranchemens. C'est ainsi que Nuremberg s'éleva dans un lieu presque inaccessible, qui sembloit ne devoir jamais être habité que par les hôtes des bois dont il étoit entouré.

Cependant Attila s'avançoit vers Rome, & se promettoit d'entrer triomphant dans cette ville; les Romains trembloient jusques dans le Capitole. L'empereur Valentinien se préparoit à chercher un asyle au-delà des mers; une confusion affreuse regnoit dans la capitale du monde; les femmes éche-

*Hist. gén.  
de Venise,  
par Thom.  
Fougassès.  
Décad. 1. l.  
1. Flori.  
franc. à p.  
Berthault.*

*Constant,  
porph.*

# 30 INTRODUCTION.

velées embrassoient les autels & pouf-  
foient des cris lamentables ; les hom-  
mes osoient à peine prendre les armes.  
Tout-à-coup on apprend qu'Attila  
vient de conclure une treve , & qu'il  
est déjà retourné au pied des Alpes.  
Ce bruit se confirme de jour en jour ,  
cependant on ne le croit pas encore.  
Attila étoit déjà dans les Gaules , lors-  
que les Romains , que la frayeur ren-  
doit incrédules & crédules tour-à-tour ,  
pensoient le voir sous leurs murs. Le  
délabrement de son armée , le défaut  
de vivres , l'ardeur défaillante de ses  
soldats qui étoient rassasiés de butin ,  
la nouvelle trop sûre des secours que  
l'empereur avoit reçus de l'orient , tels  
étoient les motifs de sa retraite qui  
étonna toute l'Europe. D'autres ont  
donné à sa fuite une cause surnaturelle.  
Suivant cette tradition , le pape Saint-  
Léon se présenta au roi des Huns , &  
lui parla avec une éloquence mâle &  
persuasive ; pendant cette conférence ,  
on vit cet Attila , qui avoit terrassé les  
nations conjurées , pâlir , trembler de-  
vant un prêtre. Il accorda la paix du  
ton dont un vaincu l'auroit demandée.  
Ses officiers l'interrogerent sur la cause  
d'une révolution si prompte ; » tandis

*Juven. cœlii.  
calani. Att.  
Sigonius. de  
Occid. imp.  
Cassiod. fast.  
Prosp. fast.*

» que ce pontife me parloit, répondit-  
 » il, j'ai vu près de lui un vieillard  
 » dont les yeux lançoient des éclairs ;  
 » sa main étoit armée d'un glaive qu'il  
 » tournoit contre ma poitrine : il m'au-  
 » roit percé si j'avois refusé la paix ;  
 » j'ai conquis la terre, mais je n'ose  
 » combattre contre le ciel ».

Attila eut le sort de la plupart des  
 conquérans ; il vécut trop d'un jour.  
 Ne pouvant rester oisif dans la Pan-  
 nonie, il conduisit ses troupes contre  
 les Visigoths, & fut vaincu par Thoris-  
 mond leur roi : il revint avec les dé-  
 bris de son armée. La mort qui l'avoit  
 tant de fois épargné dans les combats,  
 l'attendoit sur les bords du Danube,  
 au milieu des plaisirs & des festins. Les  
 conquêtes de toute espèce flattoient  
 son ambition ; mais dans ses derniers  
 jours il fut malheureux en amour com-  
 me en guerre : il admit au nombre de  
 ses femmes la belle Ildico, que quel-  
 ques historiens ont prétendu être fille  
 d'un roi des Bactriens. Ses noces furent  
 célébrées avec plus de luxe que de  
 goût ; les dépouilles de l'Italie en firent  
 l'ornement. Attila, qui jusqu'alors avoit  
 avoit été sobre, but avec excès, se  
 coucha la face tournée en-dessous, &

Ann. 453.

fut étouffé à côté de sa nouvelle épouse, par une hémorragie qui suivit son ivresse. Telle fut la fin de cet homme qu'on auroit dû étouffer au berceau, si l'on avoit prévu sa destinée. Son épouse le pleura, les Huns s'arrachèrent les cheveux, se déchirèrent le visage & chanterent ses exploits d'un ton lugubre : on renferma son corps dans trois cerceux ; l'un d'or, le second d'argent, & l'autre de fer. On déposa dans sa tombe ses armes & les dépouilles les plus précieuses des rois qu'il avoit vaincus. On finit par lui offrir le sang des esclaves qui avoient servi à sa pompe funebre : coutume barbare & digne de ces peuples.

Attila avoit quelques bonnes qualités qui ne feront jamais oublier ses crimes ; il étoit le premier magistrat de son empire ; ses jugemens étoient des oracles. Ses peuples étoient peu chargés d'impôts, & le nombre même de ses femmes n'étoit point onéreux à ses sujets. Il laissoit le luxe à ses courtisans, & se faisoit distinguer d'eux par la noble simplicité de ses vêtemens. Il affectoit devant les étrangers de s'asseoir sur une chaise de bois, de se

servir à table de vases aussi grossiers que son siege. C'étoit un brigand philosophe, qui fouloit aux pieds le luxe des rois qu'il avoit dépouillés. Il partageoit le butin entre ses soldats, & le plus brave étoit le plus riche : c'est cette libéralité qui avoit attiré sous ses étendarts tant de nations accoutumées à vivre de rapine. Callimaque dit qu'il détestoit la flatterie, & qu'un poëte ayant osé lui réciter des vers où il faisoit son apothéose, le monarque indigné fit jeter au feu le poëme & l'auteur. Le même historien ajoute qu'on lui présenta en Italie des histrions qui sautoient avec une légèreté & une souplesse étonnante ; après les avoir regardés d'un œil indifférent, le roi des Huns leur présente un cheval & un arc ; ils ne peuvent se tenir sur l'un ni tendre l'autre. Hommes indignes de vivre, dit-il, vous savez sauter & ne savez pas combattre : vous ne mangerez que quand vous aurez enlevé votre nourriture avec une fleche ; mais des historiens plus dignes de foi, le peignent comme le plus vain de tous les hommes. Pendant ses repas, il faisoit chanter ses louanges par de jeunes filles. Ayant mandé à Coudirach de le ve-

nir trouver au milieu de son camp, celui-ci répondit qu'un foible mortel n'oseroit jamais approcher d'une si grande divinité. Cette basse flatterie eut tout le succès que Coudirach en avoit attendu ; le roi des Huns lui conserva ses états. Autant Attila étoit généreux & juste avec ses soldats, autant il étoit perfide avec ses voisins, impitoyable avec ses ennemis. Il fit la guerre plus d'une fois sans la déclarer, & ne conclut des traités que pour les enfreindre ; son ame féroce ne respiroit que le carnage. Un champ de bataille couvert de cadavres, l'incendie d'une ville prise d'assaut, étoient les seuls spectacles qui pussent flatter ses regards. Sur son enseigne on voyoit un oiseau de proie ; on y lisoit ces mots : *Attila descendant du grand Nemrod, roi des Huns, des Medes, des Goths, des Danois, la terreur du monde & le fléau de Dieu.*

La mort d'Attila laissa respirer l'univers ; la puissance & la gloire des Huns s'évanouit avec lui, semblable à ces torrens qui, après avoir tout inondé, s'anéantissent tout-à-coup & n'existent plus dans la mémoire des hommes, que par les traces durables de leurs ravages. Ellac, fils aîné de



te conquérant , lui succéda. Mais Attila, volage dans ses amours , lui avoit donné beaucoup de freres : leur naissance étoit légitime , parce que tout est légitime chez des barbares. Tantôt divisés entr'eux , tantôt réunis contre Ellac, ces princes prirent les armes. Les Huns vengerent, en se massacrant eux-mêmes , tous les peuples qu'ils avoient massacrés. Les nations subjuguées attendoient en silence quel maître la fortune alloit leur donner. Les Gépides plus généreux, s'affranchirent dès cet instant même. Arderic, leur roi , leva l'étendart de la révolte ; d'autres peuples suivirent cet exemple, & vinrent grossir son armée. Ellac marcha contre les rebelles, si l'on peut appeller de ce nom des peuples qui combattoient pour secouer un joug aussi injuste qu'ignominieux. Les deux armées se rencontrèrent en Pannonie sur les bords du Nétad ; Ellac fut vaincu , trente mille Huns restèrent sur le champ de bataille. Le digne fils d'Attila étoit du nombre des morts. Les Gépides avoient pris les armes pour recouvrer leur liberté ; ils s'en servirent pour faire des conquêtes. Toute la Dace tomba sous leur puis-

*Jornan les,  
de reb. Get.*

Ann. 454.

*Mém. de  
l'Acad. des  
Insc. & Bell.  
Lettres, tom.  
XXVIII &  
XXX. Procop.  
lib. III.*

sance ; cette contrée qui comprenoit tout l'espace qu'occupent actuellement la Transilvanie & la Moldavie, prit le nom de Gépídia ; Sirmium devint la capitale de ce nouveau royaume.

Les freres d'Ellac se retirerent au-delà du Danube, dans la contrée dont ils avoient autrefois chassé les Ostrogoths. La révolte des Gépides fut le signal d'un soulèvement universel. Les Squirres , les Satagaires & les Alains s'emparerent de la basse-Mœsie ; les Ruges , les Cémandriens & les Sarmates se fixerent dans l'Illyrie , près du lieu appelé le château de Mars. Marcien permit aux Ostrogoths de s'établir dans la Pannonie. Quelques Huns qui ne s'étoient point éloignés du Danube , pressés par ces nouvelles peuplades , se cantonnerent dans un lieu appelé Czyglamezew. Mais , ne s'y croyant pas en sûreté, ils se retirerent vers les montagnes de la Transilvanie, sur les frontieres de la Moldavie, & prirent le nom de Sé-kel ou de Sicules. Ils conserverent long-tems des mœurs, des loix, & un caractère différent des autres nations. Les préjugés de la naissance, la distinction des rangs, n'étoient point connus parmi eux : l'agriculteur,

*Georg. Rey-  
chcrsdorf.  
Chorog.  
Transilv.  
Thurocs  
Chronic.  
Stephanus  
Zamosius.  
anal. Dac.  
lapid.  
Hist. des  
Huns par M.  
de Guignes.  
Nic. olahuf.*

le pâtre & le guerrier y jouissoient d'une égale considération. Semblables aux Scythes, ayant peu de sentimens à exprimer, des incisions grossieres faites sur le bois leur tenoient lieu d'écriture. Un égoïsme orgueilleux étoit leur caractère. Ils méprisoient leurs voisins, & s'opposoient presque toujours au bonheur de leurs filles, lorsque leur penchant choisissoit un époux parmi les étrangers. Ils avoient peu de loix, mais elles étoient rigoureusement observées; l'infraacteur étoit puni de mort, sa mémoire abolie, sa maison rasée jusqu'aux fondemens, comme si l'on eut craint de garder un monument du crime. La domination Autrichienne par l'unité de ses opérations, a depuis fait disparaître cette différence de mœurs qui favorisoit les discordes civiles.

Le pays cédé par l'empereur aux Ostrogoths, s'étendoit depuis Vendobona (ou Vienne) jusqu'à Sirmium, ville alors florissante, que Plin place au confluent de la Save & du fleuve Bacuntius, & que les géographes modernes ont confondue mal à propos avec Sirmick. Ces peuples étoient alors gouvernés par trois freres, braves & savans dans l'art des combats, dignes

### 38 INTRODUCTION.

petits-fils de Vinithaire. Ils partagèrent entr'eux la Pannonie ; la partie orientale échut à Valamir, la partie occidentale à Théodémir ; Vidémir régna sur le centre de cette contrée. Tandis que Valamir étoit occupé à jeter les fondemens de son état, les fils d'Attila vinrent fondre sur lui : trop foible pour hasarder une bataille, il épuisa ses ennemis par des escarmouches, & les força à repasser le Danube. Bientôt les Ostrogoths, trop referrés dans la Pannonie, firent une irruption dans le pays des Satages. Les

Ann. 461.

fils d'Attila reparurent aussitôt à main armée dans leur ancien domaine. Cette diversion fut le salut des Satages & la perte des Huns : ceux-ci abandonnèrent le siège de Bassiana (aujourd'hui Posœga), furent accablés dans leur retraite, & perdirent pour longtemps le desir de retourner en Pannonie.

Tant de nations barbares ne pouvoient habiter long-temps en paix des contrées voisines. Les Sueves passent le Danube, portent le ravage sur les terres des Ostrogoths ; chargés de butin, ils se retirent près du lac Pelfo. Théodm ir marche contr'eux, les surprend

Ann. 466.

## INTRODUCTION. 39

au milieu de la nuit , les met en déroute , prend Hunimond leur roi , le traite avec douceur & lui rend la liberté. Ce procédé généreux est étonnant dans un barbare : l'ingratitude d'Hunimond est plus étonnante encore. Il souleve les Squirres , obtient des secours des Romains ; mais les nations ne trembloient plus à l'aspect des Aigles ; Hunimond est vaincu. Valamir, enseveli dans son triomphe , expire percé de coups honorables. Théodémir lui succède : Hunimond rassemble sous ses enseignes les Sarmates , les Gépides , les Ruges unis aux Sueves. Vidémir accourt pour venger le frere qu'il a perdu , & secourir celui qui lui reste. Déjà l'on est en présence ; les Ostrogoths voient sans terreur l'armée ennemie se déployer & couvrir un espace de trois lieues. Cette multitude innombrable cede à leur bravoure , & des milliers d'ennemis sont immolés aux manes de Valamir.

Cependant les Huns , conduits par Hormidas , avoient repassé le Danube sur les glaces ; déjà ils étoient entrés dans la Dace. Anthémis , général des troupes de l'empereur Léon , marche contr'eux , les met en fuite , & bloque

*Priscus  
Jornandes*

*Sidon. carm.  
II.*

dans Sardique (6) les débris de leur armée. La faim les force à en sortir ; ils présentent la bataille aux Romains : dans le fort de la mêlée , le général de la cavalerie impériale passe du côté des Huns. La défection de ce traître n'intimide ni Anthémius qui donne ses ordres avec la même sagesse, ni le soldat qui les exécute avec le même succès. Les Huns sont vaincus ; Anthémius leur accorde la paix ; mais il exige qu'ils massacrent eux-mêmes son perfide collègue : ils obéissent & deviennent les bourreaux. Tel est le sort ordinaire des traîtres.

La facilité avec laquelle les empereurs avoient accordé aux barbares des terres dans leurs états , excita l'espoir avide des fils d'Attila. Ils voulurent avoir part à la bienfaisance de Leon ; mais le souvenir des maux que leur pere avoit faits, n'étoit point encore effacé , ils essuyèrent un refus. Dengizic voulut s'en venger ; il fut vaincu , & périt de la main d'Anagaste : sa tête fut portée à Rome & exposée aux regards du peuple : spectacle plus intéressant pour lui que les jeux du cirque qu'on célébroit alors.

ce Théodoric qui devoit ajouter un nouveau lustre à la famille des Amales, & ranger l'Italie sous ses loix. Son pere Théodémir l'avoit envoyé en ôtage à Constantinople vers l'an 461. Il y resta dix ans : l'empereur le renvoia comblé de présens. Le séjour de Constantinople avoit adouci ses mœurs sans amollir son courage : il avoit pris les talens des Romains sans prendre leurs vices, & conservoit la stoïque simplicité d'un barbare sous l'extérieur d'un homme civilisé. Sa valeur impatiente n'attendit pas l'ordre de son pere pour éclater. A peine arrivé en Pannonie, il fond sur les Sarmates, entre vainqueur dans Singidunum qu'ils avoient enlevé aux Romains, & revient triomphant vers Théodémir qui pleura de joie en le voyant entouré de trophées & porté en triomphe par ses soldats.

Ann. 475.

La mort de son pere & de son oncle lui laissa bientôt toute la Pannonie. L'empereur Zenon connoissoit le nouveau roi, & il suffisoit de le connoître pour le craindre ; il l'invita à venir à sa cour. Théodoric s'y rendit avec cette confiance naturelle aux grandes ames. Zenon lui prodigua les honneurs, le nomma Patrice, & l'adopta pour

## 42 INTRODUCTION.

son fils. Mais, sous ces dehors trompeurs, le monarque cache la haine la plus implacable. Un autre Théodoric occupoit alors le trône des Visigoths. Ce prince, qu'on a surnommé le *Louche* étoit le plus redoutable ennemi de l'Empire. Il avoit épousé la querelle de Basiliscus qui disputoit à Zenon la couronne impériale : l'empereur engagea Theodoric à marcher contr'eux. L'impatient Théodoric céda sans peine à une proposition qu'il eût faite lui-même. Il part : un corps de Romains doit l'attendre au pied du mont Hémus ; un autre doit le joindre à Andrinople. Il arrive & ne trouve point les secours qu'on lui a promis. Il reconnoît la perfidie de Zenon, & marche contre les ennemis de cet empereur. Des guides plus dangereux que ces ennemis mêmes, & vendus à la jalousie du monarque, égarent son armée dans des déserts entrecoupés de précipices & de défilés : il parvient enfin aux pieds des monts Rhodopes : là, il voit les Visigoths retranchés sur la hauteur & campés dans la vallée.

*Marcell.  
chron.*

La politique de Zenon triomphoit, mais les deux Théodoric pénétrèrent ses vues secretes , & sentirent que par



## INTRODUCTION. 43

la destruction mutuelle de leurs forces épuisées dans une bataille, ils alloient accroître la puissance de ce prince : ils s'embrassèrent. Zenon fit la paix avec le roi des Visigoths : Théodoric, plus fier & plus généreux, rejeta les offres de l'empereur, soumit la Thrace & prit Dyrachium. Il fut vaincu par Sabinien ; mais terrible encore dans sa défaite, la Macédoine & la Thessalie devinrent le théâtre de ses exploits. Larisse fut livrée aux flammes : Zenon effrayé demanda en tremblant la paix qu'il avoit offerte, céda la Mœsie & la Dacie aux Ostrogoths, fit élever une statue à Théodoric dans les murs de Constantinople, & le désigna consul. Ainsi, à la honte de l'Empire, ces honneurs qui étoient le prix des héros défenseurs de la patrie, furent décernés à des barbares qui l'avoient ravagée.

Ann. 479.

Ann. 483.

Théodoric revint enfin sur les bords du Danube ; il fixa son séjour dans la ville de Novæ en Mœsie. Les Bulgares s'étoient jetés sur la Thrace : Théodoric n'examina pas s'il étoit de son intérêt de les laisser paisiblement exercer leurs brigandages. Toute la politique de ce prince consistoit à saisir

*Ennod. in  
vit. Theod.  
Procop. de  
bel. Goth.*

#### 44 INTRODUCTION.

avidement toutes les occasions de s'immortaliser par des expéditions mémorables. Il marcha contre ces barbares, les atteignit près du Boristhene, les tailla en pièces, & blessa de sa main leur chef Liberten.

Cependant l'Italie irritoit ses desirs : soit que l'air infect qui regnoit dans les marais de la Pannonie lui fît desirer un climat plus pur, soit que l'ennui de regner sur les mêmes états lui en fît desirer de nouveaux, il partit en 488 suivi de toute sa nation. Tout sembloit favoriser son entreprise. La chute d'Augustule avoit entraîné celle de l'empire d'Occident. Odoacre étoit assis au trône des Césars; Zenon desiroit la perte de ce voisin dangereux; il ceda l'Italie à Théodoric. Mais les Gépides, les Sarmates disputèrent le passage au conquérant : les rigueurs de l'hiver, la faim, la peste, ennemis plus cruels encore, affoiblirent son armée. Il surmonta tous ces obstacles; Odoacre résista quelque temps, consentit à partager l'Italie avec les Goths, & il la leur laissa bientôt toute entière par sa mort. Théodoric, maître de Milan, de Pavie & de Ravenne, fut proclamé, par ses soldats,

roi d'Italie : titre qui lui fut confirmé depuis par Anastase , successeur de Zenon.

Cependant Théodoric , au faite des honneurs , ne perdoit point de vue la Pannonie. Les Gépides , pendant son absence , s'étoient emparés de la partie inférieure de cette contrée. Ils étoient alors gouvernés par Gunderic & Traferic , princes ambitieux que l'intérêt qui les avoit unis divisa bientôt. Le roi d'Italie , aussi profond politique qu'habile général , échauffa leurs discordes , embrassa le parti de Gunderic , & lui envoya des Troupes qui forcèrent son ennemi à repasser le Danube. Cependant Mondon , souverain d'une partie de cette contrée dont il avoit rendu hommage à Théodoric , voit ses états envahis par les Romains & les Bulgares ; il est assiégé dans le château de Herta. En vain il se vante de descendre d'Attila : il falloit prouver son origine par une victoire. Théodoric envoie à son secours une armée commandée par un général expérimenté : celui-ci attaque les alliés sur les bords du Margus , les taille en pièces , ordonne à ses soldats de jeter dans le fleuve les chariots des vaincus , leur

*Histoire du  
Bas-Empire  
par M. Le-  
beau.*

*Ann. 505.*

*Sidon. de  
imp. Occid.*

défend de dépouiller les morts , & il est obéi par des Ostrogoths !

*Ann. 526.*

Les Gépides rétablis de leurs pertes , ne tarderent pas à faire de nouvelles incursions sur les terres de l'Empire. Justinien qui ne vouloit pas épuiser ses forces contre ce peuple belliqueux , appella les Lombards des rives de la Morave , & les invita à venir sous la conduite de leur chef Audouin , s'établir dans la Pannonie & dans le Norique (7). Les Lombards portoient de longues barbes & de longues javelines ; c'est delà que la plupart des auteurs ont tiré l'étymologie de leur nom. Leur taille étoit haute & bien proportionnée , mais leur physionomie étoit ignoble & sans expression. Cependant ils étoient aussi ardens qu'intrépides dans les combats. Ce peuple , quoique peu nombreux , dit Tacite , a su conserver sa liberté au milieu des nations puissantes & ambitieuses dont il est environné. Les combats étoient leurs jeux ; ils égorgeoient sans remords comme sans pitié. Velleïus Paterculus ne balance point à leur donner le prix de la férocité sur toutes les nations de la Germanie ; car alors les hommes se disputoient de méchanceté , & ne con-

*Cornel.  
Tacit. de m.  
Germ.*

*Vel. Paterc.*

noissoient d'autre vertu que la bravoure : ces Lombards étoient un mélange de différentes hordes, toutes plus barbares les unes que les autres. Des arbres, une vipère d'airain, une tête de chevre, obtinrent chez eux les honneurs divins. Les jugemens que les historiens ont portés sur ce peuple, varient comme leurs intérêts & leurs passions. Le moine Gunthaire, dans son poëme intitulé *Ligurinus*, les peint comme des guerriers aussi prudents que braves, amis des arts comme de la gloire, jaloux de leur indépendance, unissant la plus belle ame au plus beau corps. Le Pape Leon III, dans une lettre où il veut détourner Charlemagne de son alliance projetée avec les Lombards, dit que c'est une nation méprisable, perfide, infecte, qui ne produit que des lépreux. Le moine écrivoit comme un poëte mal instruit qui permet tout à sa muse, & Leon comme un pontife irrité qui permet tout à son ressentiment.

*Gunth. po.  
Clar. leg.  
lib. 1.*

*Cod. cara  
epist. 45.*

Audouin, après avoir soutenu contre les Gépides des guerres sanglantes & glorieuses, laissa sa couronne à Alboin, prince entreprenant & audacieux, avide de sang & de gloire, ai-

*Proc. de  
Bell. Goth.  
Ann. 548.*

mant à la fois la mollesse & les armes ; qui couroit aux combats du sein des voluptés, digne enfin par ses vertus & par les vices de regner sur des Lombards. Il fit la guerre aux Gépides : Justinien les secourut après avoir appelé les Lombards pour les détruire. Il vouloit exterminer les barbares par les mains des barbares ; telle étoit sa politique. On en vint aux mains : les Lombards triomphèrent : la victoire leur coûta quarante mille hommes. La défaite des Gépides fut encore plus meurtrière. Après ce massacre , les deux nations mirent bas les armes , pour reprendre des forces & se massacrer de nouveau.

Ann. 551.

Pendant ce calme, un corps de Lombards passa les Alpes , & s'unit à l'armée de l'eunuque Narsès , contre Totila, roi des Goths. Malgré leur bravoure , malgré la part qu'ils eurent à la glorieuse journée de Lentagio , leurs brigandages forcèrent Narsès à les congédier. Ils retournèrent vers Alboin chargés de présens pour ce prince. Il fut moins flatté encore de ces largesses , que de la peinture séduisante que ses soldats lui firent des délices de l'Italie , de la fertilité de son terroir ,  
de

de la beauté de son climat. Alboin conçut aussi-tôt le projet d'aller sur les traces de Théodoric, fixer son séjour dans cette contrée, qui avoit autrefois donné des loix à l'univers. Il combinait le plan de cette grande entreprise, lorsqu'une nouvelle horde de brigands parut sur les frontieres de l'Europe.

Ann. 552.

Les Avars ou *Tartares-geou-gen*, un des peuples les plus puissants qui aient habité la Tartarie, avoient soumis les Turcs à leur empire. Ceux-ci retirés dans les antres du Mont Altaï, près des sources de la riviere d'Irtis, étoient occupés à forger des armes pour leurs vainqueurs. Du sein de la servitude & de l'infortune, on vit s'élever un homme de génie qui fut le libérateur de son pays. Tou-muen fit pour les Turcs, dans les forêts du Mont Altaï, ce que Gustave fit depuis pour la Suede dans les forêts d'Halicarnie; il s'étoit déjà distingué dans l'armée des Geou-gen, & avoit, en les servant, appris à les vaincre. Il tourna contre leur Kam (8), ces mêmes armes que ses compagnons forgeoient pour lui: le Kam fut vaincu & se tua de désespoir. Le fils de Tou-muen acheva la révolution que son pere avoit

*Hist. des Huns par M. de Guignes. t. 1. p. 2.*

*Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lett. t. XXVIII.*

si heureusement commencée. Toute la Tartarie reconnut ses loix : les Avars furent presque tous réduits en esclavage ou taillés en pieces. Les restes épars de cette nation autrefois si florissante, allèrent chercher une retraite à la Chine & chez les Mécrites. Le Kam des Turcs tourna ensuite ses armes triomphantes contre les Ogors ou Sogors, qui habitoient les bords du fleuve Til : ceux ci furent défaits, & dirigèrent leur marche vers l'Occident. Après avoir erré long-temps, ils passèrent le Volga & s'arrêtèrent entre ce fleuve & le Tanaïs. La renommée y avoit déjà porté la nouvelle des succès des Turcs, & de la déroute des Geou-gen. Les nations Huniques qui habitoient l'ancien pays des Alains, en voyant les Sogors, les prirent pour des Avars, & n'osèrent s'opposer à leur passage. Les Sogors profitèrent de la méprise, & de la terreur que répandoit un nom qui ne leur appartenoit pas, mais qu'ils pouvoient justifier par la force de leurs armes. Bientôt ils desirèrent l'alliance des Romains, & Justinien consentit à recevoir leurs députés dans la capitale de l'empire.

Ann. 558.

Le Kam des Avars ( c'est ainsi que



nous appellerons désormais les Sogors) nomma Candik chef de cette ambassade. Le peuple accourut en foule pour voir ces étrangers dont l'extérieur étoit imposant & terrible ; leurs cheveux pendoient sur leurs épaules en longues tresses ; leurs habits ressembloient à ceux des Huns. » La nation » qui nous a députés vers toi, dit Candik à l'empereur , est brave & nom- » breuse ; seule elle est en état de faire » trembler tous tes ennemis devant » toi. Pour prix des services qu'elle » t'offre , elle ne demande que des » terres & une pension annuelle ». La vieilleffe de Justinien ne lui permettoit pas de refuser des secours que ce barbare offroit du ton dont il auroit déclaré la guerre ; il fit aux députés de riches présens & de plus riches promesses. Les Avars se hâtèrent d'en mériter l'effet en marchant contre les Igours & les Sabirs , & par des expéditions plus désastreuses encore sur les côtes du Pont-Euxin (9) ; puis s'approchant du Danube , & pénétrant dans la petite Scythie , ils sommerent l'empereur de tenir sa parole. Les succès de ces alliés , trop puissants pour n'être pas redoutables , alarmoient

*Théoph.  
confes. car-  
nologia.*

Justinien. Ce prince courbé sous le poids des affaires & des années, n'avoit ni assez de fermeté pour leur déclarer la guerre, ni assez de forces pour la soutenir : il prit le parti de les amuser par de feintes négociations.

Ann, 567.

Les Avars devinrent encore plus formidables par l'absence d'un prince, qui dans d'autres circonstances eût été leur plus cruel ennemi. Alboin étoit occupé plus que jamais du projet de conquérir l'Italie; dans la crainte d'être troublé dans sa route par les François, il avoit tait alliance avec eux. Les Sueves, les Bavarrois & les Saxons, loin de s'opposer à son entreprise, étoient prêts à marcher sous ses drapeaux; les seuls Gépides l'inquiétoient. Il craignoit les effets de la haine dont ces peuples étoient animés contre les Lombards; Alboin résolut de les détruire avant de se mettre en marche. Dans ce dessein, il députe vers le Kam des Avars, lui offre son amitié, & l'invite à marcher avec lui contre les Gépides. Celui ci dissimule la joie secrète qu'il ressent d'une pareille ambassade, fait éprouver des lenteurs aux envoyés, & ne consent à se mettre en campagne, qu'après qu'on lui a pro-

## INTRODUCTION. 53

mis de lui abandonner le pays des vaincus : il exige même que les Lombards lui envoient sur le champ le dixieme de leurs troupeaux.

Les Gépides attaqués d'un côté par les Lombards, & de l'autre par les Avars, succomberent sous le nombre de leurs ennemis. Ce que le glaive épargna reçut des fers, & cette journée fut le tombeau de cette nation vaillante, dont le nom s'évanouit pour jamais. Le roi Cunimond y périt de la main du féroce chef des Lombards ; Alboin du crâne de ce malheureux prince, fit faire une coupe enrichie d'or, dont il se servit depuis dans les festins solennels (10); coupe fatale qui fut cause de sa mort. Les Avars s'emparerent de tout le pays qu'habitoient les Gépides, à l'exception de Sirmium, dont les habitans ouvrirent les portes aux troupes de l'empire. Alboin, ayant rassemblé une multitude innombrable de familles, se mit en marche pour descendre en Italie. Avant son départ, il appella près de lui les principaux chefs des Avars & leur céda la Pannonie entiere, à condition que si jamais il étoit vaincu ils la lui rendroient.

*Ann. 568.*

*Greg. Tur.  
re. franc. lib.  
iv.*

L'étendue du terrain cédé aux

# 54 INTRODUCTION.

Ann. 572.

Avares par le roi des Lombards, ne suffisoit point à leur ambition ; ils pénétrèrent dans la Germanie & se répandirent dans la Thuringe, Sigebert, roi d'Austrasie, à qui cette province appartenoit, marcha contr'eux : il les avoit déjà repoussés sur les bords de l'Elbe quelques années auparavant. Le succès de cette seconde expédition ne fut pas si heureux ; la figure hideuse des Avares, les cris perçans qu'ils pouissoient en allant aux combats, & que le son des timbales rendoit encore plus lugubres, enfin cette frayeur involontaire dont l'homme le plus courageux ne peut se défendre à la vue d'un objet extraordinaire, tout concourut à leur assurer la victoire. Les François reculerent épouvantés : de-là sans doute est venue cette fable ridicule, que les Avares avoient fasciné les yeux de leurs ennemis, & qu'ils ne durent la victoire qu'au pouvoir de leurs enchantemens. Le roi d'Austrasie investi de toutes parts, n'échappa des mains de ces barbares qu'en leur faisant de riches présens.

*Vitiqunt.  
h. f. sax.*

Ann. 573.

*Théoph.  
Conf. Chono-  
nogr.*

De retour en Pannonie, les Avares déclarerent la guerre à l'empire, non avec les cérémonies usitées entre les

# INTRODUCTION. 55

nations policées qui savent s'égorger avec décence , mais en chargeant de fers les ambassadeurs de Justin ; ils ne voyoient qu'avec un œil envieux l'ancienne capitale du royaume des Gépides au pouvoir des Romains : ils étoient d'ailleurs irrités contre l'empereur qui, à son avènement au trône, avoit reçu leurs députés avec hauteur. Baïan, leur chef, assiégea Sirmium ; mais la garnison fit une si belle résistance , que le Kam fut obligé de tourner ses forces d'un autre côté ; dix mille Huns Coutrigours , sujets des Avars, passerent la Save & dévastèrent la Dalmatie. Tibere , comte des Excubiteurs, & qui depuis fut élevé à l'empire, s'avança à la tête d'une armée pour arrêter ces dépradations ; mais ses troupes , à la vue des Avars, saisies du même effroi que celles de Sigebert, prirent la fuite. Cette déroute des Romains fut suivie d'un traité de paix par lequel ils abandonnerent de nouvelles terres aux Avars ; ils restèrent cependant maîtres de Sirmium : cette ville fut une seconde fois le flambeau de la guerre, sous le regne de Tibere : Baïan l'assiégea avec toutes ses forces. Il avoit eu la précaution

*Menand.  
Confess. exer.  
de leg.*

*Georg. Cedren. Comp. histor.*

*Hist. des Huns par M. de Guignes.*

*Hist. du Bas-Empire par M. Lebeau.*

Ann. 580.

de faire construire un pont vis-à-vis Singidunum, afin d'empêcher Sirmium de recevoir des secours de la Mœsie. L'empereur envoya Théognis, plus pour négocier avec les Avars, que pour leur faire la guerre. Le Kam reçut cet officier, près des bords de la Save; il étoit assis sur un trône d'or, surmonté d'un dais magnifique resplendissant de pierreries. Cette conférence ne fit qu'aigrir davantage les esprits; mais le peu de troupes qu'avoit Théognis, ne lui permettoit pas de hasarder une bataille: l'empereur, occupé contre les Perses, étoit hors d'état de lui envoyer du secours. Ce monarque consentit enfin à livrer Sirmium aux Avars; il couvrit sous de fausses apparences d'humanité, la foiblesse du gouvernement, & parut sacrifier ses droits à son penchant pour la paix. Ce n'est pas un grand effort d'être avare du sang des hommes, quand on est dans l'impuissance de le répandre.

Ann. 582.

Maurice, qui succéda à Tibère, usa des plus grands ménagemens pour se concilier l'amitié des Avars; mais c'étoit en vain que cet empereur se flattoit de gagner le cœur de ces brigands. L'arrogance du Kam redou-

bloit en même proportion que la complaisance du monarque. Maurice nourrissoit dans ses parcs différens animaux rares, Baïan en demanda un à l'empereur. Maurice fit choisir parmi ses éléphans le plus grand & le plus beau, & lui en fit présent. Mais le barbare n'eut pas plutôt vu ce colosse animé, qu'il le renvoya avec dédain. Un lit magnifique, enrichi d'or & d'un travail admirable, ne fut pas mieux reçu. Baïan vouloit qu'on ajoutât vingt milles pieces d'or aux quatre-vingt milles qu'on lui payoit tous les ans. L'empereur s'apperçut bien que, quand même il accepteroit cette condition humiliante, la paix n'en seroit pas plus assurée ; le Kam se mit en marche, prit Singidunum, Augusta & Viminac dans la Dace, Acqs fut exempte de la fureur du barbare. Ses concubines s'y étoient retirées pour prendre les bains d'eau chaude, qui rendoient cette ville célèbre. Ce fut une sauve-garde pour les habitans : de-là les Avars s'avancèrent vers le mont Hemus, & ravagèrent les environs d'Anchiale. Commen-tiole, qui fut envoyé par Maurice pour reprocher à Baïan sa perfidie & sa cruauté, faillit à perdre la vie pour

prix de son audace : l'année suivante la paix fut conclue. Maurice se vit réduit à promettre de donner désormais au Kam des Avars , cent mille piéces d'or de pension.

Ann. 536.

L'abaissement & la soumission de l'empereur, ôtoient au Kam tout prétexte de recommencer la guerre : ne pouvant nuire ouvertement, il excita les Slaves à se révolter. Maurice informé par un transfuge de ses secrettes menées, refusa de payer le tribut accoutumé. Aussitôt la guerre se rallume; le Kam entre dans la Scythie & la Mésie, s'empare des villes de Bononia, de Ratiare, de Dorostole, de Pannofa, & de plusieurs autres. Les Romains n'avoient à opposer à leurs ennemis que six mille hommes de troupes réglées : le peu d'accord des généraux augmentoit encore la foiblesse de cette petite armée. On avoit confié le commandement à Commentiole ; c'étoit un de ces favoris, qu'on voit souvent s'élever à force de cabales & de noirceurs dans le palais des rois, mendiant d'abord des protections, puis renversant leurs protecteurs; chefs de parti après avoir été partisans, toujours empressés sans être nécessaires; persuadés



que tous les talens peuvent être supplées par celui de plaire au souverain; profonds dans l'art des intrigues, & ignorant tous les autres; se défiant de tout, excepté de leur mérite, & se chargeant de faire la guerre & la paix sans être ni politiques, ni guerriers. Tandis que Castus, à la tête de deux mille hommes, battoit les Avars au pied du mont Hemus; que le Kam surpris près de Noves par Martin, cherchoit son salut dans la fuite, Commentiose restoit renfermé dans Marcianopolis, environné de vils adulateurs qui le conjuroient de ne pas exposer une tête si chère au hasard des combats. Les succès de ses collègues réveillèrent la jalousie du courtisan; il s'avança vers le mont Hemus: l'armée engagée dans un défilé, étoit prête à tomber à l'improviste sur celle des Avars, mais la chute d'une bête de somme arrête tout-à-coup la marche. Les soldats s'imaginent qu'ils sont surpris; ils retournent sur leurs pas, se poussent, se pressent pour sortir du défilé. Les cris & le tumulte sont entendus du camp des Avars, la même frayeur les saisit; loin de profiter de la déroute des ennemis, ils croient

eux-mêmes être surpris, se débandent & fuient au loin dans les campagnes. Le Kam se hâta d'effacer la honte de ce désordre en s'emparant d'Appiaria. L'empereur rappella Commentiole, & envoya à sa place deux officiers expérimentés, qui firent lever aux Avars le siège d'Andrinople, & les taillèrent en pièces, moyen bien plus sûr pour contenir cette nation remuante, que les pensions & les présens.

Ann. 593.

Dès que les Avars eurent réparé leurs pertes, ils recommencerent les hostilités. Déjà ils ont ravagé la Mœsie; Priscus marche contr'eux, mais accablé par le nombre, il est obligé de se retirer dans les murs de Zurrulle; cette ville qui ouvroit aux ennemis le chemin de Constantinople, alloit tomber dans leurs mains si l'empereur n'eût imaginé un stratagème pour les écarter. Il confia à l'un de ses gardes une lettre pour Priscus, par laquelle il lui mandoit de tenir encore quelques jours dans la place, qu'une flotte s'avançoit vers la Pannonie, & qu'avant peu la famille du Kam, son peuple & ses trésors seroient en sa puissance. Cette lettre fut interceptée ainsi qu'on l'avoit prévu; le Kam trompé

# INTRODUCTION. 61

abandonna le siège , signa un traité avec Priscus , & vola au secours de ses états. Ses démêlés avec l'empire ne l'empêchoient pas de faire des incursions chez les autres peuples. Ses troupes ravagerent la Thuringe vers l'an 596. La reine Brunehaut se hâta d'éloigner ces étrangers avides , en leur prodiguant l'or. Singidunum à peine relevé de ses ruines , devient encore le théâtre des fureurs du Kam , & le peu d'habitans qui avoient repeuplé ce désert , sont entraînés en esclavage dans la Pannonie ; Priscus trop foible pour tenir tête aux Avars , s'efforce encore de rétablir Singidunum, qui sembloit ne renaître avec plus de splendeur, que pour offrir une plus belle proie aux barbares : bientôt le Kam porte le fer & le feu dans la Dalmatie & sur les bords de la mer Adriatique. Tout cède, tout fuit à son approche : quarante villes florissantes ne sont plus que des monceaux de ruines. Priscus le fuit, le harcele, évitant avec soin d'engager une action générale. S'il n'eut point la gloire d'arrêter le ravages des barbares , il eut du moins celle de leur arracher le fruit de leur brigandage. Toutes les dépouilles des vaincus que

*Mezerai.*

*Ann. 599.*

le Kam faisoit transporter à Sirmium, tomberent au pouvoir des Romains.

Ann. 6co.

Les fautes de Commentiole n'avoient point dégoûté l'empereur de ses services ; il fut sans doute les rejeter sur la fortune ou sur ses collègues, & reparut avec une brillante armée. Mais ce ne fut que pour la laisser tailler en pièces par les Avars, & donner à l'empire l'exemple d'une des plus ignominieuses défaites qu'il eût jamais essuyées. De tant de combattans, le premier qui s'enfuit fut le général : une partie de l'armée, après une défense assez vigoureuse, rendit les armes. Commentiole se retira vers Driziperes, dont les habitans le chassèrent à coups de pierre. La nouvelle de cette défaite répandit l'alarme dans la capitale de l'empire. On s'attendoit, à chaque instant, à voir les Avars aux portes de Constantinople ; quelques-uns même proposoient de se retirer à Chalcédoine. Mais le Kam, au moment qu'il remplissoit tout d'épouvante, étoit lui même dans le deuil & dans les larmes. Un fléau plus terrible que la guerre, la peste dévastoit son camp ; la mort habitoit sous ses tentes. Déjà la fleur de son armée avoit été moissonnée ; déjà sept de ses fils

avoient succombé à la contagion, lorsque l'on vit arriver un député de l'empereur. Le Kam tout entier à sa douleur, resta onze jours sans vouloir l'entendre. Enfin le douzième il lui donna audience & reçut les présens de Maurice ; il proposa même le rachat des prisonniers. La somme qu'il demandoit n'alloit pas à quarante-cinq sols de notre monnoie pour chaque soldat. L'empereur, soit par avarice, soit qu'il eût envie de se venger des légions qui s'étoient mutinées plusieurs fois, refusa cette somme. Ce refus devint le signal de la mort pour les captifs ; le Kam en fit égorger douze mille. Après cette boucherie, les deux monarques signèrent tranquillement le traité de paix : elle étoit à peine conclue, qu'elle fut violée. Commentiole fut une troisième fois nommé chef de l'armée : heureusement pour l'empire il tomba malade à Viminac. Priscus marcha contre les ennemis, les vainquit en cinq combats, & leur fit expier dans des flots de sang les maux qu'ils avoient faits aux Romains. Ses avantages donnerent de l'ombrage à Maurice qui, également odieux à ses sujets & à ses ennemis, craignoit autant les

Ann. 601.

succès de ses généraux que leurs défaites. Il rappella Priscus, & donna le commandement à Pierre son frere, homme sans génie, dont l'inexpérience étoit un garant de sa fidélité. Mais c'étoit en vain que l'empereur croyoit éviter sa destinée. Les troupes se mutinerent & mirent Phocas sur le trône des Césars. Les pertes que Priscus avoit fait essuyer aux Avars, firent ce peuple à rester quelque temps dans l'inaction. La huitieme année du regne d'Héraclius, ce prince voulant cimenter de nouveau la paix qui régnoit entre les deux nations, invita le Kam à le venir trouver à Héraclée. L'empereur n'épargna rien pour lui faire une réception magnifique ; mais les Avars, par un trait de perfidie bien digne d'eux, attaquèrent ce monarque qui s'étoit arrêté à Sélimbrie, enleverent les préparatifs de la fête qui leur étoit destinée, & porterent le ravage jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople. L'empereur regagna sa capitale, ayant quitté les marques de sa dignité de peur d'être reconnu. La guerre des Perses l'empêcha de venger cette injure ; il se vit obligé de faire

Ann. 619.

la paix avec ces barbares qu'il auroit dû punir.

Ann. 620.

C'est vers ce temps que les historiens placent l'établissement des Croates & des Serves dans les contrées qui portent encore leur nom. Les Croates faisoient partie des Slaves : ils habitoient au pied des monts Carpates, mais leur pays ne pouvant leur suffire pour subsister, ils passèrent le Danube & vinrent s'établir dans la Dalmatie, dont ils chassèrent les Avars. De-là se répandant à droite & à gauche, ils étendirent leurs conquêtes depuis les montagnes de l'Istrie jusqu'au fleuve Drino : ce pays comprend aujourd'hui la Croatie, la Dalmatie & une partie de l'Albanie. Les Croates embrassèrent alors le christianisme : un trait bien remarquable, c'est que le Pape exigea qu'ils jurassent en recevant le baptême, que jamais ils ne feroient de courses sur les terres de leurs voisins, & qu'ils ne sortiroient point des bornes de leurs états. Il ne falloit pas moins sans doute que le frein sacré de la religion, pour contenir l'humeur inquiète & remuante de ces peuples. Les Serves, autre nation Slave, étoient originaires de la Sarmatie Asiatique : ils s'étoient d'a-

*Lucius. de  
regn. dal. &  
cr. l. l. c. XI.*

*Constant.  
Porphy. 31.*

bord fixés sur la rive occidentale du Danube dans la basse Hongrie ; mais s'y trouvant trop à l'étroit, ils obtinrent de l'empereur Héraclius tout le vaste pays que terminoient d'un côté la frontière de la Thrace & le Danube, & de l'autre la Croatie & la Save. C'est la contrée qui porte aujourd'hui les noms de Bosnie & de Servie. L'empereur favorisa ces nouvelles colonies dont il se réserva *la suzeraineté*.

Les Avars rassasiés de sang & de richesses, commencerent à sentir tout le prix d'une vie douce & tranquille. Las de dévaster les terres de leurs voisins, ils s'occupèrent à cultiver les leurs ; & si l'on en excepte le siège de Constantinople, & quelques autres expéditions peu glorieuses, ils ne jouèrent plus qu'un rôle obscur dans l'histoire. Leur pays étoit divisé en neuf cantons ou cercles, dont l'entrée étoit défendue par d'immenses retranchemens hérissés de palissades. Dans l'intérieur de cette vaste enceinte, étoient des villages sans nombre & des cités florissantes : c'étoit-là que cette nation belliqueuse, ayant changé ses armes destructives en instrumens d'agriculture, vécut long-temps en paix ; heu-

*Monach.  
Sangall. de  
reb. Car. M.  
T. 2. c. 2.*



## INTRODUCTION. 67

reuse si la fatale manie des combats ne se fût emparée de nouveau d'elle sous le regne de Charlemagne. Les Avars secoururent les Lombards attaqués par les François, & porterent le fer & la flamme dans la Baviere; telle fut la source de leurs malheurs. Charles tourna contr'eux ses armes triomphantes : la victoire le suivit par-tout. Il franchit ces retranchemens qui sembloient inaccessibles. Son armée divisée en deux corps descendit le long du Danube, tandis que sa flotte nombreuse voguoit sur le fleuve. Par-tout il renversa les idoles & brûla les temples, car la conversion des Avars fut le prétexte de leur destruction; & Charles, qui pouvoit leur reprocher tant de brigandages, ne les punissoit que de leur idolâtrie.

*Ann. 788.*

*Eginard.  
ann. Annal.  
de Loisel.*

*Scrip. Hung.*

Il vint mettre le siege devant Sincambrie (11); le Kam des Avars s'y étoit retiré avec ses trésors & les dépouilles de toutes les nations. Le siege fut opiniâtre de part & d'autre. La désolation étoit dans la ville, la faim pressoit les habitans; & les coups redoublés des machines qui faisoient écrouler leurs murailles, leur annonçoient les François & la mort. La clé-

*Ann. 791.*

*Scrip. Hung.*

mence de l'empereur leur étoit connue; leurs députés embrasserent les genoux, & lui dirent qu'ils alloient lui ouvrir leurs portes, & qu'ils ne demandoient que la vie. » Je la leur accorde, dit » l'empereur «; aussitôt il fit publier dans son camp cette loi qu'on regardoit alors comme un excès de tolérance. » Je défends d'attenter aux jours » de ces infideles; laissez la liberté à » tous ceux qui embrasseront l'évangile, » amenez en esclavage tous ceux qui » ne voudront pas renoncer à l'idolâ- » trie ». Le Kam qui aimoit mieux périr que de se voir enchaîné au char de son vainqueur, se refugia dans la citadelle, s'y défendit quelque temps & se donna la mort. Charles se saisit de tous les trésors de ce malheureux prince, & lui fit faire de pompeuses obseques. Il étoit bien juste qu'il se chargeât du soin des funérailles d'un homme dont il s'étoit fait l'héritier : ce fut avec les dépouilles des Avars, qu'il fonda & enrichit la fameuse Eglise (12) d'Aix-la-Chapelle.

Tel fut le terme de la gloire & de la puissance des Avars : en vain voulurent-ils quelque temps après relever l'étendart de la révolte, & proclamer

*Ann. eccles.  
reg. Hung.  
à. Melch.  
Inchof. S. J.  
t. 1. p. 12.*

un nouveau Kam. Pepin , roi d'Italie, marcha contr'eux, les tailla en pieces, rasa leurs principales villes, & ramena vers son pere son armée resplendissante d'or & de richesses. Ces trésors qui avoient resté tant de temps enfouis en Pannonie , répandirent l'abondance parmi les François, & leur inspirèrent le goût des arts : de-là prirent naissance ce luxe & cette pompe qui décorèrent la cour de Charlemagne , & dont le récit nous paroît fabuleux. *Les François, dit Eginard, qui avoient jusqu'alors languï dans la pauvreté, regorgerent tout-à-coup de richesses. La desolation entiere de la Pannonie, la solitude affreuse de cette contrée qui naguere étoit couverte d'un peuple innombrable, & où maintenant l'œil cherche en vain les débris de la capitale de cet empire & du palais des rois, seront un monument éternel du courage des François* (13). Tout céda aux armes de Charles; des rives du Raab aux bords de la Save, tout reconnut son empire.

*P. Rauzani.  
ép. r. Hung.*

*In vitâ.  
Car. mag.*

Mais c'étoit en vain que ce prince reculoit de tous côtés les bornes de ses états, & qu'il augmentoit avec tant de peines & de soins un fardeau qui devoit écraser ses foibles successeurs.

L'empire d'Occident déchiré au-dedans par des guerres intestines , attaqué au-dehors par les barbares , devoit bientôt n'offrir qu'un spectacle hideux de crimes, d'anarchie & de dévastation; & tandis que des nuées de brigands, sortis des antres glacés de la Norvege, en couvroient les provinces maritimes, le Caucase vomit d'autres monstres qui renouvelèrent les fureurs d'Attila.

Nous avons déjà parlé des Turcs; les bornes de cet Ouvrage ne nous permettent pas de rapporter les fables que les historiens Orientaux ont débitées sur leur origine. Qu'il nous fuffise de dire qu'ils descendoient de ces Huns Septentrionaux, que les Huns du midi firent à quitter leur patrie. Cantonnés d'abord dans les monts Altaï, ils subirent le joug des Tartares Geou-gen : nous les avons vu sous la conduite de Toumuen, sortir de leurs antres & de leurs forêts, faire de l'empire de leur maître une vaste solitude, & régner après eux. La puissance des Kams ne fit que s'accroître depuis cette époque. Les Turcs couvrirent de leurs nombreux essaims les environs du mont Caucase & les déserts de la Sibérie. Redoutables aux Chinois par la force de leurs armes,

*Hist. génér.  
des Huns par  
M. de Guignes.*

ils entretenoient avec les Romains des liaisons de politique & de commerce. Parmi les hordes qui s'établirent sur les frontieres de l'empire Grec, la plus puissante étoit celle des Khozars; elle occupoit cette Peninsule connue sous le nom de Crimée. Au nord des palus Mœotides & de la Khozarie, habitoient d'autres Turcs que Constantin Porphyrogenete appelle Mazars (μαζαροι) : ils furent connus en Europe sous le nom de Madgiares ou Hongrois (14) : ils étoient soumis aux Khozars, qu'ils suivoient dans leurs expéditions en qualité de troupes auxiliaires. L'officier qui les commandoit avoit le titre de Vaivode : Lébédias (15) qui étoit revêtu de cette dignité quelque temps avant leur migration, rendit de si importants services au *Cagan* des Khozars, que ce prince ne crut pouvoir les payer dignement que par la main de sa fille.

Une autre nation non moins vaillante habitoit entre le Volga & le Jaik; c'étoient les Patzinaces, à qui leur bravoure avoit fait donner le nom de *Kangar*; quelque belliqueux que fut ce peuple, il fut cependant forcé de céder aux armes des Khozars, aidés des Uses leurs voisins. Les Patzinaces

*Mém. de l'Acad. des Sciences & Belles-Lettres, t. xxx)*

*Lazius. Theoph. Sigef. Bayer epist. ad M. Bel.*

*Georg. Horni. orig. americ.*

*Const. Porp. de adm. imp. cap. 40.*

*Lucius, l. 3. c. 1.*

quitterent les bords du Volga, & se retirèrent dans le pays des Madgiars qui, vaincus à leur tour, allèrent chercher une autre patrie. Les uns se retirèrent vers le fameux détroit appelé *portæ Caucasæ* & la Georgie, les autres sous la conduite de Lébédias, s'arrêtèrent sur les bords du Tanaïs, dans une contrée qui portoit le nom d'Etel-Cufu. Une bourgade nommée Lébédian (16), retient encore le nom de leur chef. Les Madgiars restèrent toujours fideles aux Khozars. Le Cagan voulut même nommer Lébédias, chef de tous les Turcs soumis à son empire. Mais ce général, aussi modeste que brave, désigna Arpad (17), fils de Salmutz, comme plus digne de cet honneur. Arpad fut donc élevé sur un bouclier, suivant la coutume des Khozars. Cependant les Patzinaces vinrent attaquer une seconde fois les Hongrois & les forcèrent d'abandonner l'Etel-Cufu. Ceux-ci traversèrent la Russie, passèrent par Kiow, & s'arrêtèrent dans des montagnes où se trouvoit une quantité prodigieuse d'aigles; on prétend que ces tyrans des airs firent de si grands ravages dans leurs troupeaux, qu'ils furent obligés d'abandonner

*Lentps.  
ticen. eccl.  
levit. lufloc.*

*M. Jo. de  
Thwrocs  
chron.  
Hungar.*

donner leur nouvelle demeure. Le pays où ces fugitifs se fixerent, avoit autrefois été habité par les Daces : ils lui donnerent le nom d'Erdeleu. Thurocs prétend qu'ils ne l'appellerent ainsi, que parce que les fleuves promenoient avec leur sable des paillettes d'or : cette opinion est dénuée de toute vraisemblance. Le mot *Erdeleu* vient de lui d'*Erdéu* qui, dans la langue Hongroise, signifie forêt : le nom de Transilvanie que cette contrée porte encore aujourd'hui, donne une nouvelle force à cette opinion.

Les Hongrois, si l'on en croit nos historiens, étoient cruels, hautains & querelleurs. Quand ils avoient tué un ennemi, ils lui arrachotent le cœur, le coupoient par morceaux, & s'en servoient comme d'un antidote souverain pour certaines maladies; ils se rasoient les cheveux sur le devant de la tête : leurs armes favorites étoient des arcs faits avec de la corne, dont ils se servoient avec une dextérité étonnante, Ils dédaignoient de s'enfermer dans les villes, & ignoroient la science des campemens. Soit en paix, soit en guerre, ils vivoient dispersés dans les plaines. Des feux allumés d'espace en espace.

*Petr. rany.  
épit. rer.  
Hung.*

*Ant. Bonfin.  
rer. Hung.*

*Sigl. chron.  
Hung.*

*Abrah.  
Bakschai,  
chron. de reb.  
Hung.*

*Apend. épiſt.  
de orig. Hun-  
gar. cum Si-  
gl. à Math.  
Bel. édit.*

*Jo. Archid.  
hiſt. Salon.  
c. XIV.*

*Reginon.  
chron.  
Ann. met.*

*Georg.  
hornii. hiſto-  
ria.*

servient de signal pour le ralliement. Pleins de mépris pour les autres nations, ils égorgérent sans pitié ceux qui servoient sous des enseignes étrangères. Il est intéressant pour l'humanité, de remarquer que cette sévérité n'empêchoit pas la désertion. On lit dans Luitprand que la garde de Nicephore étoit composée de Hongrois ; cet exemple , & tant d'autres , servent à prouver combien est vaine la politique qui veut retenir les soldats dans le devoir par la terreur des supplices. C'est avoir une mauvaise idée du cœur humain, que de croire que la crainte de la mort soit plus puissante que la voix de l'honneur.

*In legat.*

Les anciens historiens assurent que les Hongrois adoroient Hercule & Mars ; cette conjecture est au moins très-hasardée : s'ils avoient un culte, il devoit ressembler à celui des autres Turcs qui rendoient les honneurs divins aux quatre élémens ; le nombre des Hongrois sortis de la Scythie étoit de deux cent seize mille hommes. Pour être moins gênés dans leur marche, ils avoient divisé leur armée en sept corps, composés d'un nombre égal de combattans ; le commandement en fut



confié à sept chefs : Arpad, Bolchu, Gyula, Cund, Léel, Verbulchu, Urs. Sept forteresses s'élevèrent sous les yeux de ces chefs, & défendirent le pays d'Erdeleu contre les insultes des nations voisines, On prétend que dans la suite ce lieu prit le nom de *Sibenbourg* ( les sept châteaux ).

Depuis la destruction des Avars, la Pannonie n'étoit plus qu'un immense désert : les Slaves qui s'y étoient établis avec l'agrément de l'empereur à qui ils payoient tribut, s'occupoient à réparer les ravages de la guerre, lorsque Cusid envoyé par les Hongrois, vint leur annoncer que ce peuple avoit aussi résolu de fixer sa demeure sur les bords du fleuve. Zuentibolde, roi des Slaves aima mieux s'en faire des alliés que des ennemis, & consentit à lui donner des terres à cultiver. Cusid rapporta à ses compagnons des fruits de cette contrée & un vase plein d'eau du Danube. Arpad assemble ses guerriers, leur montre les richesses champêtres dont Cusid est revenu chargé. On s'empresse autour de lui, on l'interroge sur la qualité du sol, sur la température de l'air, sur la situation des lieux; il en fait la peinture la plus

attrayante : alors, disent les historiens Hongrois, Arpad fait une libation & s'écrie : Hercule & Mars, Dieux tout-puissans des nations belliqueuses, c'est sous vos redoutables auspices que nous entrons dans la Pannonie : mettez enfin un terme à tant de courses, de combats & d'alarmes. Fixez-nous dans cette contrée, affermissiez-y les fondemens de notre empire, conciliez-nous le Dieu qui préside au cours du Danube. Ces hommes si pieux étoient pourtant pleins d'artifice. Cusid fut de nouveau député vers le roi des Slaves, pour lui faire présent d'un cheval richement enharnaché. Dès que Zuentibolde l'eut reçu, les Hongrois lui déclarèrent qu'il se hâtât d'évacuer la province qu'il avoit follement vendue pour un cheval (18). Zuentibolde marcha à leur rencontre, & les attendit sur la rive du Danube : le combat fut long & sanglant : ce n'étoient point deux armées rangées avec méthode qui combattent avec flegme pour des querelles qui leur sont étrangères; c'étoient deux nations innombrables, animées par les plus grands intérêts, qui s'égorgeoient sans ordre & sans pitié. Les Slaves furent vaincus, le roi s'enfuit vers le Da-

Ann. 889.

# INTRODUCTION. 77

nube, il y périt ; une multitude de Slaves eut le même sort : le reste reçut des vainqueurs la mort ou des fers.

C'est ainsi que la Hongrie, qui s'appelloit alors grande Moravie, tomba au pouvoir des Madgiars. A peine leurs nombreuses tribus s'étoient-elles partagé cette nouvelle demeure, qu'excités par Léon VI, ils portèrent le fer & la flamme chez les Bulgares. Ces peuples, dont nous avons déjà parlé, étoient Huns d'origine. Ils habiterent d'abord les environs du Volga & de l'Hypanis, contrée qui mériteroit peut-être mieux le titre de mere des nations que la Scandinavie. Vers le milieu du septieme siecle, un essaim de Bulgares, sous la conduite d'Asparuch, s'approcha du Danube, & s'empara de la Mœsie, qui prit alors le nom de Bulgarie, qu'elle porte encore aujourd'hui. Siméon, un des successeurs d'Asparuch, ne put résister aux Hongrois ; il fut vaincu, & s'enfuit à Dorostole. Les ennemis se retiroient chargés de butin, & traînant après eux une infinité de prisonniers. Mais les Bulgares, revenus de leur premiere frayeur, les attaquent, les dissipent, & lavent dans des flots de sang la

*Hist. génér.  
des Huns par  
M. de Guignes.*

*Mém. de  
l'Acad. des  
Inscript. &  
Belles-Lettres, t. xxx.*

*Luitprand.  
hist.*

*Vitiquint.  
hist. sax.*

*Hist. d'All.*

*Abrég. de  
l'hist. génér.  
d'Ital. par  
M. de Saint-  
Marc.*

Ann. 901.

honte de leur défaite. Les Allemands, loin de secourir Zuentibolde, avoient favorisé l'invasion des Hongrois. Ils étoient irrités contre le roi de Moravie, qui avoit essayé de secouer le joug de l'empire; mais une triste expérience leur apprit bientôt qu'il est quelquefois moins dangereux de souffrir les hauteurs d'un vassal puissant, que de s'en venger : les barbares entrent en Germanie, égorgent, brûlent, pillent tout ce qui se trouve sur leur passage, désolent la Bavière, la Souabe & la Franconie, & passent en Italie, où ils commettent les mêmes horreurs. En vain Béranger, à la tête d'une armée nombreuse & formidable, veut-il arrêter leurs progrès, il est vaincu. Les Hongrois retournent en Pannonie couverts des plus riches dépouilles.

Ann. 906.

Ils ne restèrent pas long-temps dans l'inaction. Cinq ans après ils repassèrent le Danube, défirent les Allemands près d'Ausbourg. Léopold, duc de Bavière, périt à cette journée, en donnant aux siens l'exemple de la valeur la plus héroïque. Une seconde bataille, où Burchard, dernier duc de Thuringe, est tué, leur livre toute l'Allemagne. Louis IV, pour sauver ses

états, est obligé de se soumettre à leur payer une pension annuelle , tribut ignominieux qui , en avertissant les barbares de leur force , redoubloit leur cruauté & leur insolence. L'Italie les vit une seconde fois ; les habitans des campagnes abandonnent leurs hameaux , & se réfugient dans les villes. Redoutables par leur bravoure , odieux par leur cruauté , les Hongrois buvoient le sang des vaincus , & fa- vouroient ce breuvage exécrable avec le même plaisir que le lait de leurs troupeaux. La plupart de leurs prisonniers expiroient au milieu des flammes. Enfin leur barbarie rend moins incroyable tout ce que les voyageurs ont raconté des peuples antropophages qui habitent l'Amérique septentrionale. Rien n'étoit sacré pour cette soldatesque effrénée , ni la timide pudeur des vierges , ni la vertu noble des femmes , ni la pompe auguste des temples. C'étoit sur-tout sur les ornemens des autels & sur les châsses des saints , monumens précieux de la magnificence des rois & de la piété des peuples , qu'ils portoient avec plus d'avidité leurs mains impies. Venise , au milieu des eaux , sembloit seule

*Histoire de  
Venise , par  
Fougasse, &c.*

80 INTRODUCTION.

dans l'Italie n'avoir rien à redouter des armes des barbares ; mais les Hongrois , montés sur des barques légères , parurent sous ses murailles. Ils étoient prêts à s'en rendre maîtres , lorsque le Doge Pietro Tribuno sortit à la tête de la flotte Vénitienne , & les contraignit à regagner le continent.

La mort de Louis IV fut suivie d'une guerre civile en Allemagne. Parmi tous les prétendans à l'empire , Conrad fut préféré. Arnould, duc de Baviere , ne voulut point se soumettre à son rival , & alla cacher son dépit chez les Hongrois , qu'il engagea à venger son injure. Ceux-ci entrent en Allemagne , & s'avancent vers Aufbourg. Conrad courut au secours de la place ; il se jetta à l'improviste sur le camp des Hongrois , les tailla en pieces , & leur enleva une partie des dépouilles dont ils étoient chargés. Une multitude de ces barbares périt dans le fleuve , le fer en moissonna plusieurs milliers , un grand nombre rendit les armes, le reste ne se fit jour que par des prodiges de courage , & alla porter dans la Pannonie la nouvelle de cette sanglante défaite. Parmi les prisonniers étoient Léel & Bolchu , tous deux distingués

Ann. 911.

Ann. 915-  
19.

*Thyrocz.*  
*c. XXV.*  
*Bonfin. dec.*  
*1. l. 20.*

par leur rang , plus distingués encore par leur courage. L'empereur voulut satisfaire son orgueilleuse curiosité , & voir ces terribles ennemis que le sort des armes avoit remis dans ses mains. On les lui amena : » Barbares , leur » dit Conrad , quel outrage avez-vous » reçu des Chrétiens ? De quel droit » venez - vous ravager leurs terres , » & les égorger dans leurs foyers » ? » Nous sommes , comme le fut Attila , » *le fléau de Dieu* , répondit l'un des » captifs , il nous a créés pour punir » vos crimes , & nous a confié le soin » de sa vengeance ». L'empereur irrité leur dit que ce jour étoit le dernier de leur vie. » ma clémence , ajouta-t-il , » veut bien encore vous laisser le choix » du supplice ». « Qu'on m'apporte , dit » Léel , la trompette dont je me servois » dans les combats pour exciter le courage de mes troupes , & je répondrai ». On la lui apporte , il s'approche de l'empereur & le frappe à la tête. Le coup fut si violent , que l'empereur tomba. » Meurs , lui dit Léel , va-t-en » annoncer aux enfers ma prochaine » arrivée , & prépare - toi à m'y servir (19). Le peuple furieux les traîna à Ratisbonne , où ils furent étranglés.

*Scrip. Hung.  
Hift. d'Aft.  
Anaceph.  
chron. ad  
cal. faft. bel-  
gic.*

Tout s'émeut ; tout tremble en Occident au feul nom des Hongrois. La Lorraine , l'Auftrafie & l'Alface deviennent le théâtre de leur brigandage. Bâle, Treves, Metz, Aix-la-Chapelle ne doivent leur falut qu'à la bonté de leurs murailles. Bientôt Pavie n'est plus qu'un monceau de cendres. Quarante Eglifes fuperbes ne femblent élever au milieu des ruines leurs débris magnifiques, que pour être un monument odieux de la fureur des barbares. Tout un peuple immense a péri dans les flammes ; deux cents infortunés, feul reſte de cette ville opulente, ne rachètent leur vie qu'en payant huit boiffeaux de pieces d'argent ramaffées dans les ruines.

*Frodoard.  
chron.  
Luitpr. hift.*

Cependant Henri l'Oifeleur, fuccesseur de Conrad dans l'empire d'occident, avoit réſolu de venger la mort de fon prédéceſſeur, & d'arrêter par des digues puiffantes les incuſſions des barbares. Il ſentit qu'il falloir, pour y réuſſir, des moyens préparés avec lenteur, combinés avec ſageſſe. Son but n'étoit pas de donner à la Germanie un calme momentané, mais un repos curable. Dans cette vue, il ordonna que dans toute l'étendue de ſes états,



l'aîné de chaque famille prendroit les armes, & qu'il préleveroit sur l'héritage de sa maison une somme nécessaire à son équipement. L'empereur accorda aussi une paie fixe à tous ses soldats; mais il leur déclara qu'ils ne feroient point licentiés à l'approche de l'hiver, qu'ils resteroient armés dans les quartiers, afin de veiller à la sûreté des frontieres. Il avoit déjà fait construire dans la Westphalie un immense retranchement, dont les vestiges subsistent encore sous le nom d'*Hunengreve*. Il entoura les villes de remparts, & jetta les fondemens de plusieurs places, qui sont devenues depuis des Capitales florissantes. Tels étoient les asyles qu'il offroit aux habitans de la campagne, lorsque les Hongrois viendroient l'inonder.

Ann. 924.

Il força la neuvieme partie des hommes libres à fixer leur séjour dans ces enceintes, dicta des loix pour la police de ces villes, accorda aux habitans de glorieux privileges, & régla le partage de l'autorité municipale. Ces soins politiques ne lui faisoient point négliger les soins militaires; il exerçoit ses troupes, leur apprenoit à charger avec promptitude, à soutenir avec fermeté,

à se déployer , à se resserrer sans défordre. Une discipline sévère régnoit dans son camp ; pour aguérir ses soldats par degrés , il les conduisit d'abord contre les Slaves & les Bohémiens , peuples moins belliqueux que les Hongrois. Ceux-ci ne l'attendirent pas, ils avoient pressenti que ces préparatifs les menaçoient. Ils quitterent les bords du Danube , & vinrent lui présenter la bataille près de Mersebourg. Ils furent vaincus ; l'empereur les força d'évacuer l'Autriche , & rétablit le margraviat que Charlemagne avoit fondé dans cette province.

Ann. 934.  
Vitiqunt.  
his. sax.  
Luitpr. hist.  
Sigler.  
chron. rer.  
Hung.

Je ne m'arrêterai point à décrire les différentes invasions que les Hongrois firent depuis en Allemagne, en Thrace & en Italie. Ces expéditions présentent des tableaux trop monotones. Par-tout ce sont de paisibles cultivateurs qui se réfugient dans les villes & sur les montagnes , des rois qui achètent la paix aux poids de l'or, des brigands qui se retirent dans leur pays chargés de trésors & de malédictions. Enfin les Hongrois parurent se dégoûter d'une célébrité qui les rendoit l'exécration de l'Europe : insensiblement ils prirent les mœurs des na-

tions qui les environnoient. Le système féodal, aussi conforme à leur mépris pour les travaux rustiques, qu'il est contraire aux loix de la nature, s'introduisit parmi eux. Les terres furent cultivées par des étrangers que le fort des armes avoit fait leurs esclaves, ou par des Hongrois que la sévérité des loix avoit réduits au même état. Les principaux chefs de la nation prirent le titre de barons & de comtes, d'autres Hongrois s'attachèrent à eux-ci. Leur fonction étoit de les suivre à la guerre; ce qui leur a fait donner le titre de *servientes* & de *milites*, (hommes d'armes). Ils possédoient des fiefs dans la mouvance des seigneurs, ce qui leur a fait aussi donner le nom de *milites prædiales* (20).

Les richesses que les Hongrois avoient rapportées de leurs différentes expéditions, attirèrent parmi eux une infinité d'étrangers, & sur tout de Juifs, que leur génie mercantil porte par-tout où il y a de l'or & des dupes. Ces commerçans répandus en Hongrie, firent naître aux habitans de nouveaux besoins, augmentèrent la somme de leur jouissances, & multiplièrent chez eux les sources du bon-

heur. L'état prenoit de jour en jour une consistance politique, & l'évangile acheva cette grande révolution. Déjà le christianisme avoit fait quelques progrès parmi les Hongrois. Deux de leurs chefs, Gylas & Bolchu s'étoient fait baptiser à Constantinople, mais ces germes naissans furent bientôt étouffés. C'étoit à Etienne I<sup>er</sup>, qu'il étoit réservé d'achever cette importante révolution. Il étoit fils de Geyfa, petit-fils de cet Arpad, qui commandoit les Hongrois dans leur migration. Geyfa fut baptisé par Saint Adalbert. Il mourut vers l'an 997, & laissa ses états à son fils.





# HISTOIRE GÉNÉRALE DE HONGRIE.

---

## LIVRE PREMIER.



ETIENNE fut le premier chef des Hongrois qui porta le titre de roi ; il renversa les idoles , adopta l'évangile & l'établit dans ses états (1) : la cour de Rome lui accorda le titre de roi ; & après sa mort crut devoir le placer au nombre des saints. Je ne puis dissimuler cependant qu'Etienne n'avoit pas dans le caractère cette douceur qui distingue les élus. Après avoir vaincu le duc Cupan dans une bataille rangée, il fit couper son corps en quatre morceaux qu'il envoya dans quatre villes

Ann. 1000.

*Antonii  
Bonfinii re-  
rum Hunga-  
ricarum deca.  
dis II liber  
I.*

*Vita sancti  
Stephani ab  
Episcopo  
Chartuitio  
conscripta &  
à L. Surio  
edita.*

*P. de Rewa.  
de Mon. &  
S. Coron.  
regn. Hung.*

*Magistri  
Joannis  
Thwroc  
chronica  
Hungaro-  
rum ab ipsius  
gentis incu-  
nabulis ad  
initia Ma-  
thiæ regis.  
M. Sigleri.  
chron. rer.  
Hung. lib. I.  
Abrah.  
Bakskhai.  
chron.  
Geneal. reg.  
Hung. à Pist.  
nodan.*

*Ann. 1031.*

*Annal. de  
Hildesheim.*

différentes. Ce procédé n'étoit ni chrétien, ni héroïque ; il fut moins cruel envers Gyula son oncle, duc de Transilvanie , & se contenta de le charger de fers après l'avoir dépouillé de ses états : l'opiniâtreté de ce prince qui rejettoit l'évangile, fut le prétexte de cette conquête ; le saint oublia que lorsque la force des raisonnemens ne suffit pas, il ne faut point employer celle des armes. La Transilvanie fut ainsi réunie au royaume d'Hongrie. Etienne soumit avec la même rapidité les Bulgares & les Slaves. Las de vaincre & de gouverner , résolu de passer le reste de ses jours dans une pieuse retraite , il alloit descendre du trône & y placer son fils Emeric, duc de la Russie rouge , lorsque ce jeune prince fut enlevé (2) par une mort prématurée : le roi sentit aussi les approches de la sienne , & voulut , avant de fermer les yeux , donner un maître à la Hongrie. Les égaremens de Vazul , prince du sang royal , l'avoient forcé de le faire enfermer ; persuadé que les rigueurs d'une longue captivité avoient épuré son cœur , il le rappella & lui permit de paroître devant lui ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit Vazul mutilé , couvert de sang , les yeux

crevés. C'étoit la reine (3) Gisele, qui, pour s'emparer du gouvernement & rendre le prince incapable d'en manier les rênes, lui avoit fait ôter la vue. Etienne ne put retenir ses larmes : sa douleur abrégéa ses jours, & il tomba dans une langueur mortelle. Quatre nobles avides de nouveautés, impatiens de lui donner un successeur, conspirent contre sa vie. L'un d'eux entre le soir dans l'appartement du roi, il porte un glaive caché sous son manteau; mais à l'aspect du respectable monarque, ce fer échappe de ses mains; » qu'alliez-vous faire, lui dit Etienne? » vous percer le cœur, répond l'assassin; allez, reprend le roi, songez à réparer ce crime; pour moi je ne songe point à m'en venger. Ce fut l'an 1038 que la Hongrie perdit ce prince dont le nom plus révérend de siècle en siècle, est encore cher aux Hongrois. On a vanté les conseils qu'il donnoit au duc Emeric : » mon fils, » lui disoit-il, soyez le pere & l'ami de tous les nobles, & n'en réduisez aucun en servitude. Mais un roi doit être le pere & l'ami de tout son peuple, & le dernier des hommes ne doit point être esclave. Son système

Ann. 1034.

Ann. ecclésiast.  
reg. Hung. à  
M. Inchof.  
p. 353.

Decret. S.  
Steph. ad  
Emeric. du-  
cem. cap. IV.

politique étoit l'union intime de la noblesse & du souverain , le concert de leurs opérations , l'échange de leur autorité , l'ensemble de leurs mouvemens. Les nobles avec les députés des villes libres , avoient seuls le droit de donner leurs suffrages pour l'élection d'un roi & d'un palatin (4) : ce dernier étoit le premier officier de la couronne, placé entre le roi & le peuple ; il étoit l'organe des volontés de l'un & des plaintes de l'autre.

Le roi ne pouvoit faire la guerre ni la paix sans l'aveu de la nation représentée par les nobles & les députés. Etienne fut le législateur de la Hongrie ; son code devint la base de la constitution politique du royaume (5) ; & l'on verra dans la suite de cette histoire , les Hongrois verser leur sang pour la défense de ces loix. Le pape Sylvestre accorda à Etienne le diadème , le nom de roi , & la permission de partager ses états en dix évêchés , dont Strigonie fut la métropole. Le bref donnoit encore au roi de Hongrie , le droit de conférer tous les bénéfices ecclésiastiques du royaume ; privilege qui fut depuis disputé à ses successeurs par la cour de Rome , mais qu'ils furent conserver malgré les ef-



forts des papes. Miceſſas, duc de Pologne, jaloux de voir un prince voiſin revêtu des ornemens royaux, demanda la même faveur au pontife ; il ne put l'obtenir. Les ſouverains du monde étoient alors les courtiſans des papes ; & la cour de Rome qui les favoriſoit & les diſgracioit tour-à-tour , avoit ſouvent moins d'égards pour eux qu'un roi n'en a pour ſes officiers. Wladimir, duc de Ruſſie, ne s'expoſa point à un refus honteux ; quoique ſa conversion lui donnât des droits ſur les bienfaits de Sylveſtre , il ne demanda point le titre de roi, & ſe contenta d'en avoir l'autorité.

Cependant la diete ſ'aſſemble en Hongrie pour donner un maître à la nation. Giſele joignoit à une ambition démeſurée ; une éloquence infidieuſe. Profonde dans l'art des intrigues , elle ſavoit acheter ou forcer les ſuffrages ; elle fit tomber le choix de la nobleſſe ſur Pierre ſon frere, qui fut ſurnommé l'Allemand ; c'étoit un homme altier, ſans vertus, ſans talens, & qui n'avoit rien d'extraordinaire que l'excès de ſes vices : il inſulta les nobles , opprima le peuple , attira les Allemands dans ſes états, leur confia la garde des pla-

*Thwrcøz  
chron.  
Bonſinius.  
decad. II.  
Sigleri  
chronologia  
rerum Hun-  
garicarum.*

*Ann. 1039.*

Ann. 1042.

ces, revêtit ces superbes étrangers des plus hautes dignités du royaume, abolit les anciens usages, & ( ce qu'on lui pardonna moins encore ) attaqua de front les plus vieux préjugés. La nation se souleva, Pierre fut renversé du trône, Aba y fut placé ; Pierre alla chercher un asyle en Baviere, Buda son ministre fut déchiré par morceaux, & l'innocence de ses deux enfans ne les sauva point de la fureur du peuple ; ils eurent les yeux crevés. Mais l'empereur Henri III menaça d'envahir la Hongrie, de ramener Pierre triomphant, & de le couronner de sa main à la vue de ses peuples châtiés par tous les fléaux de la guerre. Aba servoit encore mieux les intérêts de Pierre, en se rendant odieux par ses violences. Comme lui il méprisoit (6) la noblesse, attentoit tous les jours à ses privileges : une partie des Hongrois rappella Pierre à grands cris ; le reste attendit en silence la révolution qui alloit changer les tyrans sans changer la tyrannie. Mais comme le soldat vend toujours son sang à celui qui le paie, Aba trouva une armée & marcha contre les Impériaux : la bataille se donna près de Javarin ; la victoire fut

*Bonfinius.**Aquila**franca.**Adlzreitter.**Glaber ro-**dolph. clun.**monach.*

13 Juillet

1044.

long-temps disputée, mais enfin les Hongrois furent culbutés. Aba se retira dans un village; il y trouva la mort qu'il fuyoit, ses propres soldats le massacrèrent : l'empereur, sur le champ de bataille, couvert d'un cilice, prosterné au pied d'une croix, remercia Dieu de lui avoir laissé égorger quelques milliers de Hongrois pour leur donner un tyran. Pierre fut couronné de nouveau dans l'église cathédrale d'Albe-Royale, en présence de Henri à qui on prétend qu'il fit hommage de ses états : le peuple le reçut avec horreur, & le proclama d'une voix tremblante.

*Ann. rer.  
Hung. à M.  
Inchhof.  
Aventin.  
ann. Boior.*

Les cruautés de ce prince avoient déjà forcé trois Seigneurs Hongrois, Bela, André & Leventha, de chercher une autre patrie: la Pologne leur avoit offert une retraite, Miceslas II y régnoit alors; prince foible & voluptueux, qui ne chérissoit dans le rang suprême que le pouvoir de se livrer sans contrainte à son penchant pour la mollesse & pour les plaisirs. Le duc de Poméranie lui refusa le tribut qu'il lui devoit; Miceslas se laissa entraîner à la guerre par ses soldats qui brûloient d'en venir aux mains.

*G. Duglossi,  
hist. Polon.*

*Vigenere.  
chron. & ann.  
de Pologne.*

Le duel étoit à la mode: le sort des armes étoit l'arbitre de toutes les querelles. Le peuple, persuadé que le ciel faisoit toujours triompher l'innocence, attendoit l'issue d'un combat pour juger qui de deux accusés étoit coupable. La bravoure & l'adresse tenoient lieu de toutes les vertus: les rois aussi ignorans alors que le vulgaire, étoient les esclaves & souvent les victimes de ce bizarre préjugé.

Le duc de Poméranie envoya un cartel à Miceflas; ce prince indolent & timide le refusa: ses enfans ne montrèrent pas plus de courage; les soldats frémissaient, ils disoient hautement que la lâcheté du souverain alloit couvrir la nation d'un opprobre éternel. Bela s'offrit à combattre; » je déroge peut-être, dit-il, à la gloire de ma naissance, en mesurant mes forces avec cet infidèle; il m'en coûte beaucoup plus d'efforts pour vaincre ma fierté, qu'il ne m'en coûtera pour vaincre votre ennemi; mais j'y suis résolu ». Les deux champions entrèrent dans la lice; du premier choc le Poméranien fut renversé sans vie aux pieds de son vainqueur; la main d'une fille de Miceflas & le duché de Poméranie, furent

*Ann. eccles.  
reg. Hung. à  
M. Inchof.  
t. 1. p. 387.*

le prix de cette victoire. André & Le-  
 ventha , jaloux du bonheur de leur  
 frere , allerent cacher leur dépit en  
 Russie : ils la trouverent en proie à  
 toutes les fureurs des guerres civiles ;  
 les douze fils de Wladimir , chacun à  
 la tête d'une faction , se disputoient leur  
 héritage les armes à la main. La haine  
 entre des freres est plus atroce , plus  
 impitoyable qu'entre des étrangers. La  
 Russie fut long-temps un théâtre d'hor-  
 reurs. Enfin Jaroslas triompha de ses  
 rivaux ; seul maître d'un vaste empire ,  
 il y ajouta encore la Lithuanie. Les  
 peuples de cette contrée furent con-  
 damnés à donner tous les ans aux  
 Russes un certain nombre de fouliers.  
 Si ce tribut prouve la foiblesse des  
 vaincus , il prouve aussi la pauvreté  
 des vainqueurs. Jaroslas reçut dans ses  
 états les deux princes fugitifs. Du fond  
 de cet asyle ils se ménagerent des in-  
 telligences en Hongrie , se formerent  
 une faction ; issus du même sang que  
 Saint Etienne , ce titre seul suffisoit  
 pour leur assurer l'affection des peuples :  
 ils reparurent ; la multitude se préci-  
 pita sous leurs drapeaux. Le clergé qui  
 avoit favorisé le parti de Pierre , étoit  
 odieux aux Hongrois ; & leur haine

*Ann. 1045.*

*Ann. eccles.*

*reg. Hung. à*

*M. Inhof.*

*p. 392.*

*Thwroc. c.*

*XI.*

confondant la religion avec les ministres, ils demanderent à grands cris que les églises fussent rasées, & que de leurs débris on relevât de nouveaux temples à leurs anciennes divinités. André & Leventha qui, dans ces siècles d'ignorance, voyoient les souverains du monde avilis sous la tutelle des prêtres chrétiens, regarderent le rétablissement du paganisme comme un coup d'état utile à leurs projets; on rendit aux chrétiens toutes les persécutions qu'ils avoient fait essuyer aux idolâtres; leurs prêtres furent massacrés, leurs églises livrées aux flammes. On saisit l'évêque Gérard, on l'accable d'outrages, on le traîne sur un rocher dont le pied étoit baigné par le Danube; on lui ordonne de se précipiter dans le fleuve: le héros chrétien s'y jette avec un front aussi serein, que s'il y fût descendu pour prendre un bain délicieux. D'autres prélats, au milieu des tourmens qu'invente la haine des idolâtres, montrent un courage au-dessus de la douleur & de la mort. Pierre s'enfuit; il est enveloppé, il se jette dans une maison, s'y défend pendant trois jours avec toute la rage du désespoir; enfin il est pris, on le charge de

*Bonfin.*

*Thwroc.*

*Ann. 1047.*

de fers, on le traîne vers André qui lui fait crever les yeux. Ce prince, objet d'horreurs pendant sa prospérité, objet de pitié dans sa disgrâce, mourut peu de jours après. Léventha ne lui survécut guere, & André appella près de lui son frere Béla pour l'opposer aux ennemis dont il étoit menacé. L'empereur Henri III venoit d'abatre l'orgueil de Godefroi, duc de la basse Lorraine, & malgré tous les efforts de ce vassal ambitieux, avoit donné le duché de la haute Lorraine à Gérard d'Alsace, qui fut la souche de l'auguste maison de Lorraine. Il se flattoit de rétablir de même en Hongrie l'empire de la cour de Rome, inséparable du sien. Il entra dans ce royaume suivi des troupes qui avoient triomphé sur les bords de la Meuse & du Rhin. André s'avança à sa rencontre; il avoit dans son armée des soldats si adroits à manier l'arc & si agiles à la course, qu'ils firent les plus grands ravages dans le camp des Impériaux; ceux-ci, pour se dérober à la grêle de fleches qui pleuvoient sur eux, s'étendoient dans les tombes qu'ils avoient creusées pour leurs compagnons, s'y couvroient de leurs boucliers, & trouvoient dans

l'asyle de la mort, la sûreté de leurs jours. La famine rendoit leur situation encore plus affreuse : l'empereur demanda la paix; le mariage de Salomon fils d'André & de Sophie fille de Henri, fut le sceau du traité. Le jeune Salomon fut reconnu par les Hongrois pour l'héritier de la couronne; mais André n'étoit pas sans inquiétude sur le sort de son fils; il connoissoit l'ambition & les talens de Béla : plein de ces alarmes, il fait venir deux de ses plus intimes confidens : » Bela va paroître, » leur dit-il ; vous voyez cette couronne signe de l'autorité royale, & » cette épée symbole du pouvoir ducal, » je lui demanderai laquelle il préfère; » s'il prend la couronne, égorgez-le » sur le champ; s'il choisit l'épée, laissez-lui la vie«. Un officier tout dévoué à Béla avoit entendu ces mots, & lorsque ce prince parut, il lui dit à demi-voix : » choisissez l'épée. Mon » frere, lui dit André, la nation me » laisse le choix de mon successeur ; » mon cœur partagé entre vous & mon » fils, ne fait auquel des deux donner » la préférence; prononcez vous-même » entre votre neveu & vous; optez » entre l'épée & la couronne«. La cou-

Ann. 1053.

Ann. eccles.  
reg. Hung.  
p. 428.



ronne appartenir à Salomon, répondit Béla; quant à l'épée je ne la prends que pour le défendre: André fut séduit par cette réponse, mais la retraite de Béla en Pologne l'éclaira bientôt sur les desseins de son frere. En effet, ce prince reparut bientôt suivi d'une armée nombreuse, composée de Polonois & de Poméraniens que le souvenir de ses anciens exploits avoit rassemblés sous ses drapeaux: elle fut encore augmentée dans sa marche par une infinité de Hongrois, que l'amour du changement ou d'autres intérêts avoient détachés du parti d'André. Béla, avant d'entrer en Hongrie, avoit divisé ses troupes en trois corps qui se réunirent sur la rive de la Teisse. André, fier des secours qu'il venoit de recevoir de l'empereur & du duc de Bohême, s'étoit emparé de la rive opposée: les Allemands passerent le fleuve & engagerent le combat: il fut long & sanglant. Mais enfin ces mêmes Allemands ayant lâché pied, les Hongrois qui combattoient en faveur d'André, abandonnerent tout-à-coup son parti, & se rangerent du côté de Béla. Le malheureux André prit la fuite, fut fait prisonnier, trompa la vigilance de

*Dlugoss.  
hist. Pol.  
Adlzeitter.  
Thwroc. c.  
XLIV.*

*Ann. 1038  
—9.*

ses gardes , erra long-temps & périt dans la forêt de Bakon; Salomon, quelque temps avant la bataille, s'étoit retiré en Allemagne.

Ann. 1060.

Cependant Béla, redoutable par la force de ses armes , se rendoit plus puissant encore par l'amour de son peuple. Le commerce n'avoit été jusqu'alors qu'une espece de brigandage, où la ruse & la force ouvroient seules le chemin de la fortune : le roi fit battre une monnoie fixe & inaltérable, établit des marchés, & dicta des loix pour terminer les querelles des marchands. Il prit sous sa sauve-garde les familles & les biens des seigneurs qui avoient suivi Salomon dans sa retraite; & sa clémence politique rappella plusieurs de ces exilés : il admit à son conseil deux vieillards de chaque bourgade, & s'en repentit bientôt. Le peuple, par la bouche de ces oracles, demanda qu'on chassât de nouveau les prêtres qui étoient rentrés en Hongrie, & qu'on ne laissât dans tout le royaume aucune trace du christianisme (7). Le prince, au lieu de missionnaires, envoya des soldats & des bourreaux; les massacres dont ils souillèrent leurs mains, rendirent la religion chrétienne encore

plus odieuse. Mais la nation effrayée n'osa plus élever sa voix en faveur de ses idoles ; Béla fut peu de temps après écrasé sous les débris d'une maison qui s'écroula.

Ann. 1063.

L'empereur Henri III étoit mort ;

*Bonfin.  
Dlug. hist.*

Henri IV son fils lui avoit succédé : il

*Pol.*

étoit dans l'âge heureux où l'habitude de dissimuler n'a pu encore étouffer

*Mart. cro  
mer de reb.  
g. Polon.*

dans le cœur des princes les sentimens les plus doux. Ami tendre & généreux, il secourut son beau-frere, lui donna une armée & le fit couronner à Albe-Royale. Geysa, fils de Béla, chercha son salut dans la fuite ; ses freres Ladislas & Lambert le suivoient ; les Polonois accoutumés à tendre les bras aux princes Hongrois lorsqu'ils étoient persécutés, reçurent ceux-ci avec bonté.

Ann. 1064.

L'empereur reprit bientôt le chemin de ses états. Dès que Geysa eut appris que son rival étoit sans défenseur, il reparut à la tête d'une armée de Polonois. Les Hongrois toujours volages, toujours avides de révolutions, accoururent sous les drapeaux : Salomon se retira dans Muzon. La Hongrie étoit sur le point de se voir livrée à toutes les horreurs d'une guerre civile, lorsque les évêques proposerent un accommodement.

ment. Ils conjurèrent le roi de relâcher un peu de ses droits; ils lui représentèrent tous les maux dont son obstination feroit suivie; la patrie livrée à des étrangers avides, également opprimée par ceux qui défendoient la bonne cause, & par ceux qui combattoient contr'elle. Leur éloquence empruntoit une nouvelle force des armes de la religion : ce ne fut pas cependant sans peine qu'ils parvinrent à engager Salomon à consentir à la paix. Le fils de Béla se laissa persuader plus aisément : les succès rendent généreux. Geysa n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la couronne, il trouva plus beau de la céder à son rival : il se contenta du titre de duc, & signa le traité de paix. Quelque temps après il se rendit à la ville des Cinq Eglises; & là, en présence du clergé, de la noblesse & du peuple, il prit la couronne de Hongrie & la posa sur la tête de Salomon : il vouloit montrer aux Hongrois par cette cérémonie, que si Salomon devenoit paisible possesseur du trône, ce n'étoit que parce qu'il sacrifioit ses droits à leur bonheur. Jamais ce prince n'avoit paru si grand ni si digne de régner : l'assemblée re-

tentiffoit de cris de joie; & si tous les honneurs furent pour Salomon, tous les vœux & tous les cœurs furent pour Geyfa.

Cette paix étoit l'ouvrage du clergé. Qu'il est beau de voir les ministres des autels réconcilier ainsi deux princes du même sang, & faire entendre la voix de la religion à des cœurs hautains, qui méconnoissent celle de la nature & de l'humanité! Une seule action pareille étoit plus capable d'étendre l'empire de l'évangile, que les tortures & les cruautés qu'on avoit employées dans les regnes précédens. La Hongrie heureuse & tranquille rendit pour la première fois grace au ciel d'être chrétienne. Les Bohémiens qui avoient fait une irruption dans les états de Salomon, furent repoussés : les Hongrois portèrent le fer & la flamme dans leur pays, & revinrent chargés des dépouilles des vaincus. Les Valaques qui, quelques temps après, tenterent une pareille expédition, furent taillés en pieces : bientôt les Bulgares passèrent la Save près de Belgrade, se répandirent dans la basse Hongrie & y commirent des ravages affreux. Salomon couvrit la Save d'une flotte nom-

breuse & descendit à la rencontre de ces barbares ; on en vint aux mains, & l'on vit un combat naval entre deux armées resserrées dans le lit étroit d'une rivière. Les Bulgares armés de trompes d'airain, lançoient le feu grégeois qui couloit sur les eaux, & qui en un instant dévorait les hommes, calcinoit les pierres & fondoit les métaux ; invention infernale, exécration secrète que le genre humain a heureusement perdue ! Il lui reste encore assez d'armes pour se détruire.

Une partie de la flotte Hongroise fut consumée par les flammes ; malgré ses ravages les Bulgares furent vaincus. Salomon étoit sur-tout redevable de cette victoire à la bravoure de Geyza & de Ladislas , qui , depuis qu'ils étoient rentrés en Hongrie , étoient devenus les plus fermes appuis de cette couronne que leur pere avoit portée : ils montrèrent le même courage au siège de Belgrade ( 8 ). Cette ville fit pendant trois mois la plus vigoureuse résistance. Une jeune Hongroise , qui depuis long-temps souffroit dans ses murs toutes les rigueurs de la captivité la plus dure, mit le feu aux différens quartiers de la ville. Le vent

qui souffloit avec violence, propagea l'incendie. Ce fut à la lueur de ces flammes que les Hongrois entrèrent par la breche, égorgerent une partie des Bulgares, & poursuivirent le reste jusqu'aux portes de la citadelle. La victoire fut complete ; les richesses que les Bulgares avoient enlevées dans leurs courses, tomberent entre les mains des Hongrois. Les Ducs Geyfa & Ladiflas se plaignirent de ce que, dans le partage des dépouilles, le Roi n'avoit point mesuré sa reconnoissance à leurs services : la querelle s'échauffa. Il est humiliant de voir des princes se disputer, comme de vils brigands, le fruit de leurs rapines. Le comte de Vid, jaloux des succès de Geyfa, aggrisoit l'esprit de Salomon contre lui. *Deux glaives, disoit-il, ne peuvent être renfermés dans le même fourreau : » si » vous ne prévenez les desseins auda- » cieux de ce prince, vous en serez la » victime».* Salomon le crut, & prit les armes contre les ducs. Ceux-ci trouverent des partisans. Chez un peuple guerrier, il suffit d'être connu par quelques exploits pour former une faction ; la fortune y décide quel est le maître légitime & quel est le

rebelle : le plus heureux ou le plus brave paroît toujours le plus juste. Salomon triompha dans le premier combat , mais il ne dut ce succès qu'à un stratagème indigne de son courage. Bientôt les ducs punirent cette perfidie ; une plaine située au pied du mont Moniorod , fut le théâtre de leur vengeance. La bataille fut sanglante ; l'impétueux Ladislas , pour attirer sur lui seul toutes les forces de Salomon , avoit fait placer près de lui les enseignes de Geyfa ; c'étoit ce dernier sur-tout que Salomon vouloit faire tomber sous ses coups. Il marche droit à ses enseignes trompeuses : mais bientôt il reconnoît son erreur , & fait diversion pour chercher Geyfa ; pendant ce mouvement Ladislas le prend en queue , & son frere l'attaque de front. Telle fut la cause de sa défaite. Des milliers de soldats furent égorgés , la fuite même fut funeste à la plupart de ceux qui furent assez lâches pour y avoir recours ; d'autres se précipiterent au milieu des ennemis , & y trouverent une mort glorieuse. Salomon alla chercher un asyle à Presbourg (9). Le jeune Ladislas avoit fait dans cette journée des prodiges de



bravoure : le terme du combat fut celui de sa fureur. Ce prince avoit l'ame élevée & sensible ; lorsqu'il passa sur le champ de bataille , le spectacle du sang qui fumoit encore , des monceaux de morts entassés , remua puissamment son ame ; les cris des mourans percerent son cœur , il ne put retenir ses larmes ; il marchoit au milieu des morts d'un pas lent , la tête baissée , l'œil fixe , lorsque tout-à-coup il aperçut le corps du comte d'Erney : c'étoit un des ministres de Salomon , uniquement occupé du bonheur du peuple & de la gloire de son maître ; il avoit fait de vains efforts pour écarter loin de lui les conseils empoisonnés des flatteurs qui l'entouroient. Cette guerre , que d'injustes soupçons avoient allumée , lui faisoit horreur , & c'étoit à regret qu'il avoit suivi le prince dans cette expédition. » Hélas ! » infortuné comte , dit Ladislas , le » ser auroit dû respecter tes jours ; tu » fus ami de la paix , & si Salomon » eût suivi tes conseils , nos mains ne » seroient point souillées du sang de nos » freres » . Il prit entre ses bras ce cadavre , l'embrassa & l'arrosa de ses larmes ; puis il ordonna à ses soldats

de l'inhumer avec une pompe lugubre & militaire. A quelques pas plus loin, il rencontra le corps du comte de Vid.  
 » Ah ! malheureux , dit - il , tout ce  
 » désastre est ton ouvrage ! Voilà le  
 » terme de tes desseins ambitieux ,  
 » c'est toi qui troublas la patrie ». Les  
 soldats s'approchèrent de son cadavre ,  
 & prenant de la terre qu'ils lui jet-  
 terent dans la bouche : » *misérable ,*  
 dirent-ils , *toi qui ne fus jamais rassasié*  
 » *d'honneurs , rassasie-toi de cette terre*  
 » *qui va renfermer tes restes* ». Ladislas  
 fit cesser cette insulte , & rendre les  
 Ann. 1075. devoirs funebres à son ennemi (10).

Geyfa fut couronné ; Salomon fit de vains efforts pour rentrer dans ses états. En vain il voulut persuader à l'empereur que la Hongrie étoit un fief de l'empire , que l'outrage qu'il avoit reçu rejaillissoit sur lui-même ; le monarque fatigué de tant de disgraces , ne lui accorda qu'avec peine des secours dont il n'attendoit aucun succès. Il ne se mit en campagne qu'à regret. Ses troupes réunies à celles de Salomon firent le siege de Nitria. Opus Bator , guerrier qui joignoit à un courage héroïque une force prodigieuse , se distingua à ce siege par

les plus grands faits d'armes. Il s'étoit déjà rendu célèbre par ses exploits , & étoit demeuré fidele à Salomon dans sa disgrâce. L'empereur entendit parler de ce héros , le fit venir , le combla d'éloges & de présens : puis se tournant vers le roi de Hongrie , il lui adressa ces mots : Y a-t-il dans vos états beaucoup de guerriers semblables à celui-ci ? Autant qu'il y a de Hongrois , répondit Salomon , qui , quoique persécuté par les sujets , ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à leur valeur. En ce cas , reprit l'empereur , je crains bien que vous ne remontiez jamais sur le trône.

Cependant les habitans de Nitria se défendoient avec vigueur. L'empereur , dégoûté de la longueur du siege , peut-être même gagné par les présens de Geyfa , retourna en Allemagne. Salomon fut cacher son dépit dans Presbourg. Il y fut bientôt investi par les Hongrois. Ladislas changeoit chaque jour d'armes , d'habits , d'enseignes & venoit défier Salomon. Un jour il accepte le cartel , il se fait un silence des deux côtés ; les soldats , du haut de des retranchemens , contemplent les deux champions ; ils s'avancent. La-

dislas court gaiement à son ennemi ; Salomon l'attend , hésite , tourne le dos & s'enfuit. » misérable , s'écrierent » les soldats indignés , tu veux regner » & tu ne fais pas combattre ! Tu » n'oses braver la mort pour ta propre » cause , quand nous mourons pour » toi. Salomon pâle , interdit , & plus mourant que si Ladislas lui eût percé le cœur , bégaya ces mots d'une voix tremblante. » Mes amis , j'ai vu devant ce » guerrier deux anges armés de glaives , » plus étincelans que la foudre , dont » ils menaçoient ma tête « . Quelques soldats rirent d'une excuse imaginée pour justifier sa lâcheté ; mais d'autres croyant combattre contre le ciel en combattant contre Ladislas , allèrent se rendre dans son camp , & le reste du parti de Salomon se dissipa. Geysa triomphant alloit offrir à son ennemi la paix & une partie du royaume , lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée l'an 1078. La noblesse réunir ses suffrages en faveur de Ladislas : ce jeune prince au feu de la jeunesse unissoit toute la prudence d'un âge avancé ; il combattoit en soldat , il commandoit en général ; doux , affable , son peuple étoit sa cour & sa famille :

*Diugoff.*  
7. III.

Ann. 1078.

équitable même contre ses intérêts, il ne voulut point prendre la couronne avant que Salomon ne la lui eût cédée; celui-ci abdiqua, s'en repentit aussitôt, & souleva les Valaques (111); Ladiflas marcha contr'eux : » mes amis, » dit-il à ses troupes, si dans la mêlée » quelqu'un de vous sent son courage » s'affoiblir, qu'il songe qu'en fuyant » il va ouvrir la Hongrie à ces bar- » bares; qu'il va livrer sa famille en- » tière à des hommes indignes de ce » nom, sans pitié pour l'enfance, sans » respect pour la pudeur. Ayez toujours devant les yeux les suites déplorables d'une défaite, & la victoire est à nous. Pour moi la Hongrie me verra triomphant ou ne me verra plus ». On apperçut les enseignes des Valaques, on entendit leurs cris, on les vit se faire un rempart de leurs chariots couverts des dépouilles qu'ils avoient enlevées dans leurs courses. Ladiflas fit publier dans son camp une défense sévère de tuer ceux qui voudroient embrasser l'évangile; soit que dans la chaleur du combat les Hongrois eussent oublié cet ordre qui captivoit leur furie, soit que tous les Valaques préférassent la mort au Chris-

tianisme, on en fit un carnage effroyable. Salomon fut pris, & alla dans un cloître méditer sur l'inconstance des choses humaines.

Ladislas poursuit le cours de ses triomphes, porte le fer & la flamme en Pologne, subjugué les Croates, les réunit à son empire, & tire une vengeance éclatante des Russes qui avoient eu la perfidie de fomenter l'invasion des Valaques. N'ayant plus de nations à soumettre, il songea à rendre son peuple heureux, éleva des églises, adoucit l'humeur féroce de ses sujets, encouragea le commerce, dicta des (12) loix & les fit observer. Ce prince mourut comblé de gloire l'an 1095 : Coloman qui lui succéda ne servit qu'à le faire regretter davantage. Ce fils aîné de Geyza étoit un prince féroce, altier, vindicatif, qui fut le tyran de ses sujets & le fléau de ses voisins; il fit la guerre aux Russes sans la leur déclarer; l'ennui d'une vie inactive fut le seul motif de cette invasion: il égorgeoit des milliers d'hommes pour mettre de la diversité dans ses plaisirs. A peine eut-il goûté la gloire des armes, qu'il jura de consacrer toute sa vie à cet idole; il fut presque toujours

*Lucius. de  
regn. croa.  
l. III. c. I.  
Thom. arch.  
Spal. hist. c.  
17.*

*Ann. 1095.*

occupé hors de ses frontieres à porter la guerre chez ses voisins. Alors la Hongrie respiroit ; mais lorsqu'il venoit se délasser de tant de travaux au sein de ses états, il n'y portoit que la terreur & l'oppression ; toutes ses démarches tendoient vers le despotisme. C'étoit pour se rendre indépendant des loix de l'état, des résolutions de la noblesse & des plaintes du peuple, qu'il tenoit toujours les troupes en haleine. Mais il s'aperçut trop tard que lorsqu'on veut être maître chez ses voisins, il faut renoncer à l'être chez soi : il étoit sans pitié pour ses ennemis, sans reconnoissance pour ses officiers, sans amitié pour ses parens. Son frere Almus lui donna de l'ombrage ; la vertu est toujours suspecte aux tyrans : il lui fit crever les yeux : son fils Béla qui venoit à peine de les ouvrir à la lumière, en fut privé avec la même barbarie. Bientôt Coloman lui-même fut au bord de la tombe ; il ordonna aussitôt d'arracher son frere du monastere où il étoit & de le faire périr, comme s'il avoit craint de laisser son crime imparfait. Mais les moines défendirent le prince avec beaucoup de courage ; l'assassin n'échappa à la mort que par une

Ann. 1113.

*Długoss.  
hist. Pol. l.  
4.*

prompte fuite: Coloman expira avec le regret des méchans, celui de n'avoir pu commettre tous les crimes qu'il avoit projetés: ce barbare allioit la dévotion à tous les vices, & récitait l'office divin tous les jours (13).

Ann. 1114.

Etienne II, l'un de ses enfans, lui succéda. Il est aisé d'être un bon roi quand on remplace un tyran. Les premières années de ce regne donnerent les plus belles espérances: on murmuroit cependant des vils penchans qui livroient le cœur du prince à des courtisannes artificieuses. Les grands indignés, & craignant que la tige royale ne vînt à s'éteindre, lui présentèrent la fille de Robert Guiscard, roi de la Pouille. Il ne put résister à ce charme que la vertu ajoute à la beauté; il n'avoit connu que la débauche, il connut l'amour & épousa la princesse. Bezen, duc de la Russie rouge, détrôné par son frere, vint implorer l'assistance des Hongrois. Etienne impatient d'exercer son courage, se déclara contre l'usurpateur; bientôt les deux armées furent en présence; Bezen s'étoit avancé imprudemment pour observer les mouvemens des rebelles; la mort fut le prix de sa témérité. Alors tous les barons Hongrois



s'écrierent qu'il étoit inutile de continuer la guerre; qu'il ne falloit pas exposer le salut de la patrie pour venger la mort d'un étranger; Etienne furieux répondit qu'il falloit vaincre ou périr; il menaça des supplices les plus cruels ceux qui oseroient parler de retraite. Les barons daignerent à peine l'écouter; ils firent publier dans le camp un ordre général de rentrer en Hongrie, les soldats les y suivirent, & le roi fut contraint de s'y rendre. Cette audace des grands montre assez quelle étoit alors la foiblesse des rois: les souverains qui aspiroient à l'autorité absolue, impatiens d'y parvenir, hasardoient des coups d'état décisifs, qui souvent accéléroient leur ruine.

On commençoit à soupçonner en Hongrie que la guerre étoit rarement nécessaire & toujours funeste. Ce peuple belliqueux se lassoit de l'être; les guerres de caprice n'avoient plus d'attraits pour lui; il ne voyoit plus avec plaisir le spectacle des champs désolés, des villes ruinées: le repos sembloit avoir quelque prix à ses yeux. Le turbulent Etienne fit cesser cette paix profonde; il alla sans raison, même sans prétexte, porter le ravage

*Hist. Boh.*  
2. 5.

dans la Bohême, la Bulgarie & la Servie. Par-tout il laissa des traces sanglantes de son passage, & mérita le surnom de *Foudre de guerre*. Enivré par tant de succès, il voulut mesurer ses forces avec celles de Jean Comnène, empereur d'Orient; il fut vaincu. Le sang Hongrois fut prodigué; le roi reparut couvert de honte; la nation devint indocile, Etienne devint cruel. Chaque jour fut marqué par des vengeances nouvelles; le mérite fut banni de la cour; le crime seul eut accès auprès de lui: un prince injuste veut d'injustes ministres, & n'en manque jamais. La noblesse se souleva; Etienne appella en Hongrie les Valaques, nation engraissée de rapines. Ces brigands désolèrent le royaume; tandis qu'ils poursuivent leurs ravages, le roi est attaqué d'une maladie mortelle: les Hongrois voient le tyran sur le bord du tombeau, & osent enfin prendre les armes pour leur propre défense. Les Valaques plus accoutumés au pillage qu'aux combats, sont taillés en pièces; les débris de leur armée se retirent près d'Etienne: leurs officiers entourent son lit, lui montrent les blessures dont ils sont couverts, lui peignent le massacre de leurs

compagnons, la Hongrie révoltée, le nom du roi méprisé. Ce récit ranime le monarque; la fureur se peint encore dans ses yeux mourans, il se souleve & dit d'une voix presque éteinte : » si » je recouvre mes forces, la mort de » chacun de vos compagnons sera » vengée par celle de dix Hongrois ; » ne craignez rien pour mes jours, » vous m'avez rendu la santé en réveillant ma vengeance ». Les Valaques aussi-tôt se précipitent sur lui pour l'embrasser : on prétend que les caresses de ces barbares hâterent sa mort : dès qu'il en sentit les approches, il demanda l'habit de moine, comme si un froc avoit pu couvrir ses crimes ou calmer ses remords : il mourut en cet état. C'est dans ces derniers momens qu'on fait distinguer la férocité du courage; l'un se change en foiblesse, l'autre est toujours le même.

Béla II fut proclamé ; on se souvient qu'un tyran lui avoit fait crever les yeux; cruauté exécrationnable dont Suetopolk, duc de Russie, avoit donné l'exemple trop suivi par tous les usurpateurs; ils croyoient ainsi s'épargner l'horreur d'un homicide, & rendoient leurs concurrens incapables d'aspirer

Ann. 1134

au trône. Béla avoit vécu dans la retraite, & avoit médité profondément sur les devoirs des rois & sur les intérêts des états. Une princesse assez sage pour préférer la beauté de l'ame à celle du corps, lui avoit donné sa main : quatre enfans étoient nés de cette union. » Braves Hongrois, dit » la reine au peuple, voilà votre roi, » vous voyez dans quel état il se présente devant vous ; il n'aura jamais » le plaisir de voir cette nation qu'il » chérit : le barbare qui lui a crevé les » yeux n'est plus ; mais les cruels qui » ont donné à Coloman ce conseil affreux, vivent encore : ils jouissent de » la vue, ces perfides, qui en ont privé » mon époux ». La populace à l'instant se jette sur les barons qui avoient dicté à Coloman cette barbarie ; les uns sont chargés de fers, d'autres sont décapités ; soixante-huit seigneurs périrent dans ce massacre : il est probable que beaucoup d'innocens furent enveloppés dans la perte des coupables, & que des esprits haineux saisirent cette occasion pour satisfaire des ressentimens secrets. Cependant Borich, bâtard de Coloman, prétendoit à la couronne. Les Russes & les Polonois qui cher-

choient un prétexte pour porter le ravage dans la Hongrie, embrassèrent ce fantôme & l'opposèrent à Béla. Ce prince fut conjurer l'orage; sa politique força les deux puissances liguées à rentrer dans leurs frontieres. Borich abandonné par elles, ramassa quelques brigands à la tête desquels il vint attaquer Béla. Mais la fortune des armes se déclara pour le parti le plus juste; Béla revint triomphant, gouverna ses sujets avec sagesse, tempéra la justice par la clémence, rétablit les loix & sur-tout les mœurs, & fit voir que la barbarie de Coloman ne l'avoit point privé des yeux de l'ame. L'histoire lui reproche cependant un défaut, odieux dans un sujet, détestable dans un prince; le vin aliénoit souvent sa raison; alors les courtisans lui arrachotent des ordres qu'il n'osoit révoquer lorsque le sommeil avoit rendu le calme à ses sens troublés. Pauch & Saül, tous deux nobles & tous deux dignes de l'être, furent les victimes de son ivresse. Dans un de ces festins où la crapule se mêloit à la somptuosité, les ennemis de ces deux hommes vertueux demandèrent leur mort & l'obtinrent. Béla mourut l'an 1141; il avoit élevé Geysa II

Ann. 1141.

son fi's, dans les principes les plus sages; & dès au sortir du berceau, on lui avoit fait bégayer ces maximes, que les rois commandent aux hommes, mais que la loi commande aux rois; qu'ils sont nés pour le peuple & que le peuple n'est point né pour eux; que les impôts sont destinés aux besoins de la nation qui les paie, & non pas aux plaisirs du prince qui les reçoit; qu'enfin l'autorité suprême n'est qu'un dépôt confié dans ses mains. Telles furent les leçons de son enfance; il les suivit dans un âge avancé. Forcé de défendre ses frontieres ravagées par les Allemands, il prit les armes avec regret, s'en servit avec succès & les quitta avec gloire.

*Austr. chron.  
Bonfin. rer.  
Mung.*

La manie des croisades dépeuploit alors l'Europe; les rois, la noblesse, le peuple, la croix sur l'épaule, la rage dans le cœur, alloient en Palestine dans l'espérance d'égorger des Sarrasins sur la tombe d'un dieu qui étoit mort pour ces infideles; ces pieux assassins (car toutes les fois que la guerre est injuste, chaque meurtre qu'elle cause est un assassinat), les croisés, dis-je, préludoient sur leur passage aux horreurs qu'ils devoient commettre dans la Terre sainte. Persuadés qu'un

qu'un pardon général les attendoit à Jérusalem avec la victoire, ils se hâtoient de mériter les indulgences par des crimes sans nombre. L'empereur Conrad III, qui s'étoit mis à la tête de ces croisés, demanda pour son armée passage dans la Hongrie (14); on le lui accorda. Ces hôtes perfides vécurent dans le royaume comme ils auroient vécu dans un pays ennemi, levant des contributions, & demandant du pain le fer & la flamme à la main. C'est ainsi que mendoient ces humbles pélerins. Louis le jeune, roi de France, accompagnoit l'empereur dans cette expédition; mais plus modéré, il s'efforçoit de contenir la licence de ses soldats. Borich qui dans sa retraite épioit le moment de rentrer en Hongrie, avoit offert ses services à Louis, & lui avoit promis de le suivre en Palestine. Mais son dessein étoit de signaler son passage en Hongrie par une révolution, & de s'y fixer si la fortune lui étoit favorable. Bientôt il fut découvert : Geysa pria le roi de le lui livrer. La tente d'un roi, répondit Louis, est un asyle aussi sacré qu'un temple. Borich trembla pour sa tête; l'amitié du roi de France n'étoit point

Ann. 1152.

Gest. Lud.  
f. Lud. gross.

un garant assez sûr pour dissiper ses alarmes ; il s'enfuit & ne reparut jamais.

La Palestine n'étoit pas le seul théâtre des guerres de religion. La Prusse encore idolâtre, esclave de ses prêtres & de ses préjugés, rejettoit la lumière de l'Evangile. Boleslas IV, duc de Pologne, qui avoit enlevé cette couronne à son frere, avoit été forcé par l'empereur de céder la Silésie à son rival. Ce prince qui cherchoit à réparer cette perte par quelques conquêtes nouvelles, entreprit de subjuguier & de convertir les Prussiens. Tant qu'il ne fit la guerre qu'à des dieux de bois & à des prêtres désarmés, ses triomphes furent rapides ; mais lorsque les Prussiens s'aperçurent qu'il en vouloit moins à leur idolâtrie qu'à leur liberté, & qu'il cherchoit plutôt à augmenter le nombre de ses sujets que celui des adorateurs du vrai Dieu, la révolte fut générale. Les prêtres rentrèrent dans leurs temples ; on fit de nouveaux dieux aussi facilement qu'on avoit brisé les premiers : Boleslas reparut ; son armée fut taillée en pieces. Cet échec calma l'inquiétude des Hongrois, à qui l'humeur belliqueuse de Boleslas donnoit de l'om-

*Joa. Dlugl.  
s. Long. hist.  
Folen.*

*Dissert. XIV.  
d. Orig. Re-  
lig. chr. in.  
Pruss. à Chr.  
Hart.*



brage. Geyfa II passa le reste de sa vie dans un calme profond, dont il consacra tous les momens au bonheur de ses sujets; il emporta leurs regrets au tombeau (15) l'an 1161. Sa mort fut suivie des troubles les plus funestes; tant qu'il vécut, l'amour de son peuple lui tint lieu d'une armée. Ses freres Ladislas & Etienne furent contraints de dissimuler l'ambition dont ils étoient dévorés; mais à peine eut-il fermé les yeux, que Ladislas leva l'étendard de la révolte contre Etienne III, fils & successeur de Geyfa. Le parti le plus juste, opprimé si souvent dans les royaumes électifs, le fut encore dans celui ci; mais l'usurpateur ne jouit que six mois du fruit de ses crimes. La mort le frappa dans le cours de ses prospérités: Etienne son frere succéda à ses projets perfides, & voulut fermer à son neveu le chemin de remonter au trône; celui-ci fut le l'ouvrir l'épée à la main; tous deux moururent l'an 1173, l'un avec le nom d'usurpateur, & l'autre avec le titre de *pieux*. Béla III frere d'Etienne III, fut reconnu d'une voix unanime. La sûreté publique fut le premier objet de ses soins: les grands chemins étoient infestés de voleurs (16),

Ann. 1161.

Ann. 1173.

les forêts leur servoient de retraite; il est probable que ces brigands étoient des croisés qui s'étoient séparés de l'armée, & qui étoient restés en Hongrie. Béla purgea ses états d'un fléau si funeste, éteignit les factions naissantes, partagea le royaume en plusieurs provinces ou *comtés*, & y établit des gouverneurs sous le nom de *comtes* : ce titre annonce assez l'égalité qui régnoit entre ceux qui le portoient, mais ils avoient plus d'empire sur le peuple, que le roi qu'ils représentoient n'en avoit sur eux-mêmes. Béla ne songea pas qu'il étoit dangereux pour un souverain, d'avoir des représentans si semblables à lui-même. On verra ces comtes aggrandir leurs domaines, augmenter leur puissance, devenir la terreur des rois : le souverain qui les avoit créés fut donner un frein à leur ambition naissante; il porta le flambeau de la vérité dans le dédale des loix, abrégea les procédures, fut magistrat lui-même, donna un libre accès près du trône à son peuple : avare du sang de ses soldats, il ne fit la guerre que par nécessité. Politique profond, mais toujours équitable, il respecta les traités & força ses ennemis à les respecter. Le

ciel devoit conserver plus long-temps un si grand prince à la Hongrie; mais une mort prématurée l'enleva l'an 1190. Casimir le juste, roi de Pologne, avoit pris ce prince pour modele, il eut les mêmes vertus & commit les mêmes fautes. Vainqueur de Miceslas son frere, que la nation avoit proclamé avec enthousiasme & qu'elle chassa avec ignominie, une police nouvelle établie dans le royaume, les villes embellies, le commerce & l'agriculture favorisés, firent aisément oublier son usurpation; on crut que le prince légitime étoit celui qui rendoit l'état florissant. Il abolit un usage barbare, dont on trouve aussi quelques traces dans l'histoire de Hongrie. Lorsqu'un gentilhomme Polonois voyageoit, les paysans étoient obligés de le loger & de le nourrir avec toute sa suite. En partant, il exigeoit encore que son hôte malheureux lui donnât de l'argent & des vivres: ainsi ces orgueilleux fainéans passaient leur vie à mendier avec arrogance, des aumônes forcées qu'ils accumuloient. Enrichis par ces voyages, ils se fixoient enfin dans une terre, & passaient au sein de la mollesse les restes d'une vie inutile & vagabonde. La noblesse s'éleva con-

tre la loi qui proscrivoit cet abus, mais Casimir fut mépriser ces murmures à l'exemple de Béla: (17) celui ci laissoit deux fils, Emeric & André; la nation qui respectoit toujours le droit d'aînesse, quand des raisons particulieres ne la forçoient point à l'oublier, couronna Emeric. \* Il justifia par sa conduite le choix de la noblesse & les vœux du peuple : tempérant dans ses plaisirs, équitable sur le trône, il ne fit rien qui fut indigne & du nom d'homme & de celui de roi. Mais André son frere, jaloux de sa vertu & sur-tout de sa grandeur, voulut lui ravir le sceptre; il assemblea des factieux, leur peignit Emeric comme un fourbe habile qui ne caressoit la nation que pour l'opprimer plus sûrement. Le peuple est crédule, André a bientôt une armée; le roi paroît à la tête de ses troupes: les deux partis se mesurent des yeux; on va en venir aux mains, tout-à-coup Emeric s'avance la couronne sur la tête, le sceptre à la main, couvert de tous les ornemens royaux. Un air de douceur tempere sa majesté: » je ne vous apporte point la mort, » dit il, mais une amnistie générale; » rentrez dans le devoir, & tout est

\* Ou Henri.

Ann. 1191.

Thom.

Archid.

Spal. hist.

ou cal. Jo.

Luc. cap. 24.

» oublié. Mais si vous persistez dans  
 » votre rebellion, je vous apprendrai  
 » dans un moment que si je pardonne  
 » ce n'est point par foiblesse, & que  
 » mon courage égale au moins ma clé-  
 » mence ». Les armes tomberent des  
 mains des rebelles : André abandonné  
 de tous ses partisans, vint se jeter aux  
 genoux du roi, qui le releva & lui  
 rendit son amitié. Il se fit à l'instant  
 une révolution subite dans le cœur  
 d'André; ce chef de factieux devint le  
 plus soumis de tous les Hongrois ; il  
 fut l'appui du trône qu'il avoit voulu  
 renverser. Les troubles de l'Allemagne  
 n'étoient pas si faciles à étouffer que  
 ceux de Hongrie. Philippe & Othon  
 dispuoient l'empire ; la guerre fut  
 longue & meurtrière : en vain les deux  
 concurrens essayerent-ils tour-à-tour  
 d'attirer les Hongrois dans leur parti ;  
 le sage Emeric demeura spectateur  
 oisif de ces grandes querelles, mais la  
 Bohême y joua un rôle funeste.

Cette contrée étoit elle même en  
 proie aux factieux. Après la mort du  
 duc Henri, les états furent partagés sur  
 le successeur qu'ils devoient lui donner.  
 Les uns nommoient Uladislas, & les  
 autres Prémislas. Ce Prince étoit fils

d'Uladislas III, à qui ses exploits ont fait donner le surnom de Victorieux. Premislas avoit été d'abord marquis de Moravie ; élevé dans la mollesse de la Cour, il traitoit le peuple avec mépris, & les nobles avec hauteur. La dureté de son caractère révolta les Moraves ; ils le chassèrent de son marquisat. Il étoit sans amis, sans argent, sans crédit ; mais fier encore, & courageux dans son malheur, il ne voulut point devoir la vie à la pitié des hommes. Ses bras lui restoient, il en fit usage. On construisoit un pont à Ratisbonne ; il se confondit parmi les ouvriers ; instruit à l'école du malheur, il ne traita plus de fable ce qu'on lui disoit des besoins du peuple.

Cependant la faction qui l'appelloit au duché de Bohême, l'emporta ; il fut rappelé. Loin d'affermir son autorité chancelante, il donna à Philippe des secours dont il avoit besoin pour lui-même. L'empereur, pour reconnoître ses services, lui donna le titre de roi, que les papes prétendoient seuls avoir le droit d'accorder. Premislas avoit d'abord épousé la fille de Théodoric, marquis de Misnie ; mais il la répudia pour épouser Constance, fille de

*Joh. Dubr.  
hist. Boh. l.  
24.*

*Joh. Dubr.  
hist. Boh. l.  
25.  
Arnold.  
Cronic. l. VII.  
c. 2.*

Béla III, roi de Hongrie. Ce nouvel hymenée déplut à Philippe, qui ordonna au roi de Bohême de reprendre sa première épouse. Celui-ci préférant les intérêts de son amour à l'amitié de l'empereur, se jeta dans le parti d'Othon. La fidélité avec laquelle il servit ce Prince, lui mérita le nom d'*Ottocar*, qu'il transmit à ses successeurs. Emeric ne vit pas la fin de ces différends. Il mourut vers l'an 1204, après avoir conclu un traité de paix perpétuelle avec la Pologne. Il avait épousé Constance, fille d'Alphonse, roi d'Aragon.

*Jo. Luc. de  
reg. Dalm.  
& Cr. l. IV.  
c. 1.*

*Genealog.  
r. Hung. à  
Pistorio, No-  
dano.*

André laissa sans jalousie monter le jeune Ladislas II, fils du feu roi, sur le trône. Ce prince vécut trop peu pour se faire connoître entièrement, assez pour se faire regretter; son regne ne dura que six mois. La sage conduite d'André avait fait oublier les écarts d'une jeunesse fougueuse; on ne se souvenoit plus que des services qu'il avait rendus à l'état. Son regne fut long & glorieux; mais dès les premières années, la manie des croisades l'enleva à ses états. Le pape lui ordonna de porter la guerre en Palestine: il obéit; le pape ordonna à tous les chefs des nations, armés pour cette expédition, de re-

*Sigl. cron.  
rer. Hung.*

*Ann. 1204.*

connoître André pour leur chef, & tous ces Princes obéirent. Tel étoit alors l'empire de la cour de Rome. Les rois ne pensoient, n'agissoient que par ordre des pontifes; leurs caprices dictoient la paix ou la guerre, & les Souverains s'estimoient heureux, quand cette cour impérieuse daignoit les maintenir dans la possession de leurs états.

Ann. 1216.

*Archid.  
Spal. c. 26.*

André II, comme un autre Agamemnon, partit à la tête de tant de peuples réunis. Chaque membre de ce corps immense étoit animé de passions différentes. Les uns étoient guidés par l'amour de la gloire, les autres par l'espoir du butin; ceux-ci par un zèle fanatique, ceux-là par le pouvoir de l'exemple; tous par une haine implacable des Sarrafins, de qui ils n'avoient jamais reçu d'outrages. Il est probable que ce peuple qui n'avoit rien de barbare que son ignorance, ne connoissoit pas même le nom de la plupart des peuples civilisés, qui allaient violer le droit des gens en Asie. André étoit à Constantinople, lorsque sa cour fut le théâtre d'une scène tragique, qui l'auroit fait mourir de douleur, si une am-exaltée par le fanatisme n'étoit pas au-dessus de tous les revers de la fortune.



Ce prince avoit laiffé la reine en Hongrie ; c'étoit Gertrude , fille de Berthold , duc de Moravie & de Carinthie ; fi André n'eut pas le fort de la plupart des princes qui allerent , fans leurs époufes , gagner des indulgences à Jérufalem , il fut plus malheureux encore. Il avoit confié les rênes du gouvernement aux mains de Bankban ; c'étoit un palatin plein d'honneur , brave jufqu'à la férocité , équitable jufqu'à la rigueur. Peu profond dans les loix , il avoit une confcience pure , qui valoit mieux qu'un code. Son époufe , féduifante par fa beauté , intéreffante par fes graces , respectable par fa vertu , fervoit de compagne à la reine , & tâchoit de la confoler de l'abfence de fon époux : rien n'étoit plus facile. Le comte de Moravie accourut auffi du fond de fa Province , pour charmer les ennuis de fa fœur ; dès qu'il vit l'époufe du régent , l'amour fe rendit maître de fes fens ; quelques entretiens l'enflammerent encore davantage ; enfin il oſa lui faire l'aveu de fa paſſion. Le ſilence de l'indignation fut la réponſe de la princesſe ; il devint preſſant ; la dame alors éclata en reproches ſi vifs , que le comte jugea qu'ils étoient ſinceres. Ce

*Bonfin. dec.  
II. lib. 7.*

*P. de Rewa.  
de Mon. e. f.  
cor. R. Hung.  
c. III.*

*Jo. Dlugoff.  
p. 614.*

prince, assez peu délicat pour oublier que le plaisir cesse d'en être un lorsqu'il n'est point libre & réciproque, voulut arracher par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses prières. La reine devint sa confidente, sa complice, & se chargea dans cette intrigue d'un rôle odieux & méprisable. Sous un prétexte mensonger, elle attire la femme de Bankban dans un appartement écarté, & l'y enferme; le comte de Moravie y étoit déjà, il assouvit sa passion, & s'enfuit dans ses états. La malheureuse victime de cette violence paroît devant son époux, les yeux baissés, la rougeur sur le front, lui avoue l'outrage involontaire qu'elle lui a fait, nomme l'auteur du crime & sa cruelle complice. Le régent furieux veut d'abord immoler à sa vengeance le comte de Moravie, mais il étoit déjà disparu; cet époux outragé court à l'appartement de la reine, & lui plonge un poignard dans le sein; il assemble la cour aussi-tôt, montre le cadavre encore sanglant, présente le poignard, instrument de sa haine, révèle toute cette horrible aventure; on frémit, on le plaint; il part aussi-tôt, court à Constantinople, le présente au roi, lui raconte la pas-

sion du prince, la résistance de sa femme, l'infame complaisance de la reine, son propre outrage & sa vengeance. Le roi qui devoit au moins douter un moment de sa honte, plus indigné de la perfidie de son épouse que de la fureur du régent, pardonne à Bankban; le renvoie en Hongrie, & lui permet de continuer ses fonctions.

Cependant André part, arrive en Ann. 1217. Syrie, entre vainqueur dans Damiette, Hist. Eccles. de Fleury. l. LXXVIII. écrase les Sarrafins dans plusieurs combats. Coradin oppose la ruse à la force, & la prudence au courage; nouveau Fabius, il observe ses ennemis, les fatigue, les harcele, & rend inutile cette valeur impétueuse que donne le fanatisme; la famine regne dans l'armée des croisés; les soldats murmurent, les chefs s'impatientent; André lui-même se rebute, & veut retourner en Hongrie. Le patriarche de Jérusalem le menace de l'excommunier, s'il ne pour-  
suit cette injuste entreprise. André méprise ces foudres, remonte sur les vaisseaux, & rentre dans ses états, où il ne rapporta que le surnom de *Jérosolimitain*.

Il avoit signalé son arrivée dans la Palestine par des massacres, son retour

en Hongrie le fut par les soins qu'il donna au gouvernement. Il affermit l'ancienne constitution de l'état, rappella les anciennes loix, en créa de nouvelles; mais ce décret, que l'histoire a tant vanté, ne mérite pas tous les éloges qu'elle lui a donnés. En le parcourant d'un œil philosophique, on rencontre à chaque ligne ce préjugé féroce, qui persuade aux grands qu'eux seuls méritent l'attention des législateurs, & qu'on ne doit songer à la conservation du peuple, qu'autant qu'il est utile à la noblesse. André ne s'y occupe que du bonheur & de la sûreté des gentilshommes. Il les appelle exclusivement *servientes patriæ*, serviteurs de la patrie; comme si le marchand qui l'enrichit, le laboureur qui la nourrit, n'étoient pas aussi ses serviteurs; surtout il oublie que la beche est aussi noble que l'épée, & qu'il est au moins aussi beau de nourrir le genre humain que de le détruire. Il s'ôte à lui-même & à ses descendans le pouvoir d'arrêter un gentilhomme, avant de l'avoir cité & convaincu en justice; mais l'homme du peuple demeure exposé à tous les abus de l'autorité souveraine; André exempte ensuite les nobles & les gens

Ann. 1222.

d'Eglise, de tous les impôts de quelque nature qu'ils soient. Le roi s'engageoit encore à n'exiger d'aucun noble l'hospitalité dans ses voyages, à moins d'y être convié. Il jura d'observer ce décret, permit à ses sujets de prendre les armes contre lui, s'il osoit jamais l'enfreindre, & en fit une chaîne durable pour lier les mains de ses successeurs; & dans la suite on força les rois à leur couronnement, de jurer à haute voix qu'ils l'observeroient dans toute sa rigueur. Ce Prince qui avoit porté la guerre si loin de ses états, ne fut les défendre lorsqu'ils furent attaqués par les Tartares en 1233. Les ravages qu'ils commirent alors, ne furent que le prélude de ceux qu'ils devoient commettre dans la suite.

La Hongrie place André au rang de ses plus grands rois. Les historiens, ou par crainte, ou par intérêt, vendoient leur plume aux nobles, & le peuple ne voyoit les rois que par les yeux des historiens; il n'est donc pas étonnant qu'on ait tant célébré un roi qui s'étoit dépouillé de ses droits en faveur de la noblesse. Mais lorsque l'on considère qu'André sacrifia plusieurs millions d'hommes au bonheur de quelques mil-

liers ; lorsqu'on se rappelle qu'il abandonna ses états pour aller , sans sujet , tremper ses mains dans le sang des Sarrafins ; enfin lorsque l'on songe avec quelle indifférence il reçut l'assassin de la reine , ces réflexions affoiblissent beaucoup l'estime que l'on avoit conçue pour lui.

Ann. 1236.

Bonfin. dec.

II.

Thwroc.  
shron.

Petrus de  
Rerū. cent.

III.

Béla IV, son successeur & son fils , embrassa un système opposé ; il fut le tyran de la noblesse , & n'en fut pas plus doux pour le peuple. Le mécontentement de la cour se communiqua bientôt aux provinces ; le peuple n'étoit pas moins animé contre le roi ; on lui reprochoit des crimes sans nombre & sans exemple ; lorsqu'il voyageoit dans ses provinces , il ne laissoit sur son passage que des monumens de sa cruauté , traitoit ses sujets comme ses ennemis , ravageoit leurs champs , enlevoit leurs bestiaux , & permettoit à ses courtisans de déshonorer par d'infâmes violences , les familles qu'ils avoient ruinées par leurs brigandages. Son arrogance égaloit sa fureur ; il ne permettoit qu'aux évêques de s'asseoir en sa présence , & les barons ne se montroient devant lui que dans l'appareil humiliant de la servitude ; les veuves des nobles

tués dans les combats , demeuroident sans appui ; ceux qui étoient tombés entre les mains des ennemis languissoient loin de leur patrie, sans que Béla daignât songer à racheter leur liberté ; il s'emparoit de toutes les dépouilles des vaincus , & regardoit comme son patrimoine le prix du sang de ses soldats. Il ne faisoit rendre à ses barons qu'une justice lente & dispendieuse, par des officiers corrompus , qui vendoient leurs suffrages.

Haï de ses sujets, le roi voulut se fortifier de l'alliance des étrangers. Il maria sa fille Cunegonde à Boleslas V , roi de Pologne. Cette princesse étoit la plus belle de son temps , & sembloit l'ignorer. Quoique jeune & dans l'âge des plaisirs , elle avoit le caractère grave & sérieux, qui fait respecter la vieillesse & pardonner la laideur. Une piété vive , des préjugés de vertu , peut-être même sa complexion , lui donnoient de l'éloignement pour le mariage. En allant en Pologne , elle obéit à la raison d'état, vit le roi sans plaisir & sans peine , & lui donna la main par devoir. Cette indifférence même, & cette pudeur naïve qui s'effarouche de l'idée seule des plaisirs que la religion

*Dlug. hist.  
Pol.*

*Ann. 1239.*

permet & que la nature ordonne , auroient dû enflammer les desirs de Boleslas. Mais ce monarque, par une conformité singulière, avoit le même penchant pour le célibat que son épouse ; il vécut avec elle, l'aima, l'estima, ne lui donna jamais lieu de se plaindre de la vivacité de ses transports, & mourut avec le surnom de *chaste*, qui n'a pas été souvent donné aux rois. Cependant Béla venoit de jour en jour plus odieux à ses peuples. On l'accusoit d'avoir eu des entretiens secrets avec les chefs des Cumans, & d'avoir introduit dans le royaume ces ennemis du nom Hongrois ; tels étoient les attentats dont on chargeoit Béla IV. La haine publique les exagéroit encore ; le roi pour se laver d'un soupçon injurieux, fit arrêter Kuthen, chef des Cumans, qui étoit à la cour, & le fit conduire dans une forteresse. Cependant les Tartares après avoir ravagé la Russie, couvroient déjà les frontières de la Hongrie. Ils étoient au nombre de cinq cent mille hommes, parmi lesquels on pouvoit compter deux cent mille combattans. Bath, la terreur de l'Orient & du Nord étoit à leur tête : il avoit sous ses ordres une foule de chefs, qui ne sont célèbres



que par des larcins; c'étoit un Boche-  
 tor, un Cadan, un Coacton, un Herm,  
 un Ocadar, gens plus barbares encore  
 que leurs noms, qui seroient morts  
 sur un échafaud chez un peuple policé,  
 mais qui étoient adorés par une na-  
 tion accoutumée à vivre de rapines.  
 Les Cumans qui les avoient appellés,  
 furent les premières victimes de leur  
 férocité : de-là pénétrant plus avant,  
 ils entrèrent la flamme à la main dans  
 Vatzén. Les habitans se retranchèrent  
 dans une église, résolus de périr au  
 pied des autels : la défense fut vigou-  
 reuse. Les barbares lancent des tor-  
 ches sur le toit du temple, les flammes  
 l'ont bientôt dévoré, la voûte s'écroule  
 & ensevelit sous ses ruines une foule  
 d'hommes, de femmes, d'enfans, les  
 uns brûlés, les autres écrasés. Béla de-  
 meuroit dans une inaction honteuse;  
 Frédéric le belliqueux, duc d'Autriche,  
 accourut au secours des Hongrois; il  
 avoit peu de troupes, mais son génie  
 & le courage de ses soldats doubloient  
 les forces de son armée. Il apperçut  
 près de Pesth (18) un parti de Tar-  
 tares; dès qu'il le voit, il vole à sa ren-  
 contre; les Tartares fuient selon leur  
 coutume; le duc les poursuit, en atteint

un dans la retraite, lui porte un coup si furieux que sa lance se brise. Le Tartare tombe, un chef veut le relever, mais à l'instant où il s'incline, le duc armé de son cimeterre lui abat un bras; les Tartares effrayés se dissipent & le duc revient triomphant. La gloire dont il s'étoit couvert rendit Béla plus odieux aux Hongois. » Quelle honte, » disoient-ils! un étranger nous défend » & notre roi nous abandonne! Il » laisse respirer ce Kuthen dont la » vie est dans ses mains, ce Kuthen » l'auteur de tous nos maux; c'est » lui qui a ouvert l'entrée de la Hongrie aux Tartares, après l'avoir » fait ravager par les Cumans. Que » Kuthen meure, qu'il expire au milieu des supplices; déchirons ses membres, que ses entrailles soient la pâture des vautours, mais avant d'expirer, qu'il souffre mille morts«. La populace en furie court au château où Kuthen étoit renfermé, brise les portes & s'élance sur sa proie: au premier bruit, Kuthen & ses officiers s'arment d'arcs & de javelots. Leur résistance est vaine; on leur tranche la tête, & leurs cadavres sont jettés par les fenêtres du château. Ce ne fut qu'après la

mort de Kuthen qu'on reconnut son innocence ; il n'étoit complice, ni de la révolte des Cumans, ni de l'invasion des Tartares. Les Cumans furieux reprirent les armes, passèrent le Danube, égorgeant tout ce qui se présentoit, brûlant les villes & les villages : chaque fois qu'ils égorgeoient un Hongrois, ils lui disoient : *reçois la mort pour expier celle de Kuthen.* Des milliers d'hommes furent sacrifiés aux mânes de ce chef.

Cependant les Tartares faisoient de nouveaux progrès ; le roi ne songeoit qu'à sa propre sûreté. Les barons, à son exemple, satisfaits de défendre leurs châteaux, oublioient la défense de la patrie : deux prélats indignés de la lâcheté des généraux, jetterent leurs mitres, endossèrent le har-  
nois, & allèrent combattre les Tartares ; mais ils furent vaincus. L'évêque de Varadin, enfoncé dans un marais, enveloppé par les ennemis, après avoir vu ses plus braves soldats tomber autour de lui, se fit jour l'épée à la main & rentra dans la ville. Béla se laissa enfin entraîner aux combats par tous les évêques du royaume ; il se mit à la tête d'une armée & alla camper non

*Archid.  
Spal. hist.  
Salon. c.  
XXXVII.*

*Epist. Roger.  
sup. destr.  
reg. Hung. p.  
Tart. sac.*

loin d'Agria. Les Tartares s'approchent de son camp pendant la nuit, & dès le premier crépuscule forment une attaque générale. Les Hongrois encore endormis se réveillent en sursaut ; de la surprise ils passent à l'effroi, une confusion horrible regne dans les tentes, le soldat méconnoît la voix de l'officier, on se dispute les armes au lieu d'en faire usage ; les Tartares témoins de ce désordre, le redoublent par leur furie ; des nuées de fleches obscurcissent l'air, Béla s'efforce en vain de ranger les Hongrois en bataille ; Coloman, son frere, parvient à rallier quelques corps fugitifs, les mene à la charge, arrête un moment les Tartares ; mais il est prêt à plier, il appelle du secours, & ce cri sert de prétexte aux soldats effrayés pour sortir du camp, & s'enfuir loin des Tartares au lieu de courir à eux ; le roi lui-même cachant toutes les marques de son rang pour sauver à la fois son honneur & sa vie, s'enfuit & se jette dans une forêt ; l'intrépide Coloman fait sa retraite en grand homme, & couvre les débris de l'armée. Barthelemi, évêque des Cinq - Eglises, fut presque le seul des prélats qui préféra une fuite ignominieuse à une mort

honorable. Il laissa sur le champ de bataille Mathias, archevêque de Strigonie (19), favori de Béla ; & Ugolin, archevêque de Colocza (20), le chef & le protecteur de la noblesse & du peuple ; George, évêque de Javarin, qui portoit l'amour des lettres jusqu'au milieu des camps ; Renaud, évêque de Nitria, patriote zélé ; brave soldat , prélat vertueux, & une foule de prêtres, de gentilshommes, de soldats, les uns percés de fleches, d'autres consumés par les flammes, une multitude engloutie dans les marais, le reste étendu sur les chemins & dans les champs. Ces cadavres corrompirent l'air, l'infection devint mortelle, & les blessés expirèrent suffoqués par ces exhalaisons funestes. Les Tartares partagerent tranquillement les dépouilles. Le sceau du roi (21) étoit tombé entre leurs mains ; ils s'en servirent pour tromper les Hongrois, & répandirent dans tout le royaume des lettres qui portoient l'empreinte royale : ils ordonnoient sous le nom du roi, à tous les habitans des campagnes, de se tenir dans leurs maisons, & de ne rien croire des bruits qu'on semoit de l'approche des Tartares : cette ruse réussit. En vain Béla

voulut faire de nouvelles levées ; fideles aux ordres qu'ils croyoient émanés de lui , les Hongrois restoient près de leurs foyers dans une sécurité profonde.

Cependant Béla accablé de fatigue, sans suite , sans armes, s'enfuyoit vers les confins de l'Autriche où la reine s'étoit retirée ; il s'arrêta près d'un ruisseau ; le sommeil le surprit , & du moins pendant quelques momens il oublia ses malheurs. Tout-à-coup il est éveillé par le bruit d'une troupe nombreuse ; c'étoit le duc d'Autriche qui arrivoit avec sa suite. Béla sentit l'espérance renaître dans son ame à l'aspect de son défenseur : le duc l'invite à mettre le Danube entre les Tartares & lui. Le roi plein de confiance dans l'amitié du duc s'abandonne à ses conseils ; mais à peine ont-ils repassé le Danube , que le duc prenant un ton sévère, redemande à Béla une somme considérable qu'il prétendoit lui avoir prêtée. C'étoit la querelle du loup & de l'agneau : la demande étoit aussi ridicule qu'injuste. Le créancier nageoit dans l'abondance , & le débiteur étoit presque nud. Le roi ne racheta sa liberté qu'en engageant une partie de ses

ses domaines. Frédéric traita de même tous les Hongrois qui tomberent entre ses mains. Les frais de la guerre qu'il avoit entreprise pour eux, servirent de prétexte à son avarice : ainsi l'on découvrit le motif politique de la générosité apparente que le duc avoit affectée au commencement de cette guerre; on reconnut enfin qu'il n'avoit secouru Béla que pour le dépouiller. Echappé des mains avides d'un protecteur si dangereux, le roi fixa sa retraite dans une isle du golphe Adriatique. C'est-là qu'il attendit que les Tartares ne trouvant plus rien à dévorer dans la Hongrie, allaient porter les mêmes ravages dans d'autres climats.

Thom.  
Arch. Spal.  
hist. Salon. c.  
XXXIX.

La ville de Varadin étoit aux abois; après un siege assez long, les murs s'écroulerent sous les coups redoublés des béliers : les Tartares entrèrent par la brèche; en un moment les rues furent jonchées de cadavres, les temples devinrent des théâtres profanés par les plus infames débauches, & ces vainqueurs farouches égorgerent leurs victimes sur les autels mêmes, après avoir assouvi leurs desirs effrénés; ils ne sortirent de Varadin que lorsque l'infection des corps les en chassa. Quelques

Tom. I.

G

habitans échappés au carnage s'enfoncerent dans les bois. Le tableau de leur misere tracé par l'un de ces malheureux, excite à la fois l'horreur & la pitié ; forcés d'enterrer les cadavres pour prévenir la corruption de l'air, leurs mains languissantes creusoient des tombeaux pour les morts , & des fosses pour eux - mêmes. Ils ne trouvoient d'asyle que dans le sein de la terre ; & tandis qu'ils croyoient sauver leurs jours dans ces affreuses retraites, les chevaux des Tartares les écrasoient souvent sous leurs pieds ; des fruits sauvages étoient leur seul aliment : dans les champs, dans les villes, les peres ne rachetoient leur vie qu'en livrant leurs plus belles filles à ces barbares. Au sac de Strigonie, trois cens dames, toutes dans la fleur de leur âge, toutes parées de leurs plus riches atours, crurent que le pouvoir de leurs yeux embellis par leurs larmes, toucheroit ces barbares : on les conduit vers le chef. Mais cet homme féroce, aussi insensible aux traits de l'amour que sourd au cri de l'humanité, leur fit trancher la tête en sa présence. Enfin la famine chassa les Tartares : les Hongrois sortirent de leurs forêts pour contempler un spec-



tacle déplorable. Leurs yeux cherchoient en vain les chemins & les champs, tout étoit couvert de buissons; dans ce vaste désert on ne reconnoissoit plus de traces de l'habitation des hommes; à peine découvroit-on quelques ruines d'espace en espace. Dans l'enceinte des villes on ne rencontroit que les débris des temples & des maisons; l'herbe croissoit dans les rues & couvroit les os & les crânes des morts, dont le temps avoit consumé la chair. Béla reparut enfin & remonta sur son trône, lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à combattre. Ce prince aida aux Hongrois à effacer les traces de tant de ravages. Il montra, contre les Autrichiens, plus de courage qu'il n'en avoit fait paroître contre les Tartares: Frédéric trouva dans cette expédition le châtiment de sa perfidie; il fut tué dans un combat qui se donna sous les murs de Neustadt. Mais cette expédition n'effaça point la honte de sa retraite; & quoique dans les dernières années de sa vie, il fit tous ses efforts pour ramener à lui les cœurs aliénés, les Hongrois ne lui pardonnèrent pas de les avoir lâchement délaissés.

Ann. 1244.

Ann. 1246.

Ce fut sous son regne que l'on vit

*Albert  
Krantz.  
Geneb. in  
Greg.*

dans toute l'Europe des fanatiques armés de fouets se déchirer les épaules en chantant les louanges de Dieu ; persuadés que les macérations effaçoient tous les crimes. Brigands, assassins, ils faisoient couler leur propre sang pour laver celui qu'ils venoient de répandre ; quelques-uns même s'imposoient la peine avant de commettre l'attentat qu'ils méditoient, afin de l'exécuter à loisir sans inquiétude & sans remords. Cette secte odieuse & ridicule est cependant un des moindres maux que le fanatisme ait enfantés. Soit que Béla crût que ces malheureux méritoient ce châtiment par l'extravagance même avec laquelle ils se châtioient, soit qu'il fût lui-même un des sectaires, il laissa un libre cours à cette frénésie ; il mourut sans avoir rien fait de grand. Etienne IV, son fils, hérita de sa couronne & non pas de sa foiblesse. Guerrier infatigable, il bat les Bohémiens, repousse les Moraves, & force les Bulgares à lui payer tribut. Ce prince conquérant vécut trop pour le bonheur du genre humain, & trop peu pour la gloire de sa nation. Ladislas III son fils, couronné en 1272, signala son avènement au trône par une victoire rem-

*Ann. 1270.*

*Joh. Luc. de  
eg. Dalm.  
& Cr. l. 17.  
c. 19. p. 179.*

*Ann. 1272.*

portée sur les Bohémiens ; le roi Ot-  
 tocar II y perdit la vie & la couronne :  
 Oldamir , duc des Cumans , s'avance  
 pour venger la mort de son allié ; La-  
 dislas vole à sa rencontre , on en vient  
 aux mains. Un Hongrois nommé Lo-  
 rand , terrible par son adresse , plus  
 terrible par sa bravoure , fixe sur lui  
 les regards de deux armées : il se pré-  
 cipite au milieu des ennemis , écrase  
 les uns , dissipe les autres ; son exemple  
 inspire plus de courage aux soldats  
 que la présence du roi même. Cepen-  
 dant la victoire balance , on se bat avec  
 acharnement , on triomphe à la droite ,  
 on cede à la gauche. Enfin un orage  
 s'avance , le nuage creve , un vent im-  
 pétueux pousse la pluie dans les yeux  
 des Cumans ; les Hongrois saisissent  
 cette circonstance , pressent leurs en-  
 nemis & les taillent en pieces. Cette  
 journée fut le terme des succès de La-  
 dislas. Les Tartares rentrèrent dans la  
 Hongrie , & renouvelèrent toutes les  
 horreurs dont cette contrée avoit été  
 le théâtre (22) ; la plupart des payfans  
 périrent , les nobles furent contraints  
 de labourer leurs terres & de s'atteler  
 à la charrue , parce que les Tartares  
 avoient emmené les bestiaux. Ces sei-

gneurs sentirent enfin par eux-mêmes combien l'état de leurs serfs étoit déplorable, mais ils furent humiliés sans devenir plus modestes, & leur prospérité leur rendit dans la suite tout leur orgueil. Au milieu de cette désolation, on voit paroître un légat du pape, que les Hongrois redoutoient plus qu'ils ne craignoient les Tartares; il leur ordonne de raser leurs barbes, de couper leurs cheveux; c'étoit bien du costume de la nation qu'il falloit s'occuper dans ces temps de détresse. Le légat fit plus; il excommunia Ladislas; dès cet instant ce prince devint plus odieux à ses sujets qu'il ne l'étoit à ses ennemis. Il se jeta dans le bras des Cumans qui le massacrèrent l'an 1290; André III le *Vénitien* lui succéda: il étoit petit-fils d'André II. Il étoit alors en Italie; l'empressement de monter sur le trône ferma ses yeux sur les périls qui l'attendoient en Autriche: il passa par cette contrée; Albert, duc d'Autriche, qui fut depuis Empereur, le fit arrêter: aucun prétexte ne coloroit cette violence, il arracha à son captif une promesse forcée d'épouser Agnès sa fille, serment contre lequel André réclama dès qu'il fut dans

Ann. 1290.  
*Hist. d'All.*  
*par le Pere*  
*Barre. t. VI.*

*Parchitius.*  
*Hist. des Ré-*  
*vol. de Hon-*  
*grie.*  
*Wolfgang.*  
*Lazius.*  
*Comm. rer.*  
*vienn. l. III.*  
*p. 26.*

**D E H O N G R I E. 151**  
ses états. La nation craignoit le joug  
Autrichien, & ce fut elle qui lui dicta  
cette démarche; son cœur ne lui dic-  
toit pas un parjure. Docile aux conseils  
de la noblesse, il fit la guerre à l'Au-  
triche, & la fit avec succès. Mais vain-  
queur d'Albert, & vaincu par les char-  
mes d'Agnès, il se servit de l'empire  
que lui donnoit sa victoire, pour con-  
traindre les Hongrois d'approuver son  
mariage. André ne laissa point d'en-  
fans mâles; il fut le dernier rejeton  
de la race de saint-Etienne, qui avoit  
donné tant de souverains à la Hongrie.





## LIVRE SECOND.

*Ann. 1301.*

*Ponfin. rer.  
Hung.*

*J. Thur.  
chr. Hung.  
Petr. de rew.  
de Mo. & S.  
c. r. Hun.*

*Michael.  
rit. d. reg.  
ung. l. II.*

*Ann. 1305.  
Epitom. rer.  
ung. à Petr.  
Ranz.*

*Mic. Sigler.  
rer. Hung.  
chronol.*

*Lucius de  
reg. Dalm.  
& Croat. l.  
IV.*

*Abrah.  
Bakskai,  
cronol. de  
reb. Hung.*

*Rainald.  
ann. cc. lxx.*

**B**ONIFACE VIII étoit alors sur le saint siege; c'est ce pontife qui eut des démêlés si violens avec Philippe le Bel, roi de France. Il crut qu'on ne lui disputeroit pas le droit de disposer d'un trône vacant (23), lui qui prétendoit ôter les couronnes aux têtes les plus illustres. Les Hongrois avoient élu Venceslas, fils du roi de Pologne & de Boheme; une bulle le renversa de son trône, il eut la foiblesse d'y renoncer. La nation moins docile couronna Othon de Baviere; ce prince veut parcourir ses nouveaux Etats. Il est fait prisonnier en Transilvanie par le vaivode, & est forcé de renoncer pour jamais au trône. Alors Charles Robert ou Charobert, de l'illustre maison d'Anjou, s'avance à la tête d'une armée, portant d'une main la bulle qui lui adjugeoit la couronne, de l'autre une épée pour la conquérir: la nation obéit en mur-

murant , & proclame Charles d'une voix tremblante. Ce prince lit aisément dans tous les yeux la haine qu'on lui a jurée. Les courtisans même ne daignent pas le flatter ; quelques villes se soulèvent. Chaque jour est marqué par de nouveaux outrages. Ici c'est un seigneur qui lui refuse l'entrée d'un château ; là c'est un scélérat qui conspire contre lui & contre toute sa famille.

Ce misérable se nommoit Felician Zaach ; sa fortune avoit été rapide & son ambition s'étoit accrue avec elle. Il avoit conçu l'horrible dessein de massacrer Charles , pour se rendre nécessaire à l'état parmi les troubles nouveaux que feroit naître la vacance du trône. Dans cette vue il s'étoit introduit dans le palais du roi ; courtisan habile , il avoit gagné la confiance de ce prince. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux bienfaits qu'il lui prodiguoit ; ou par de nouveaux secrets qu'il déposoit dans son sein. Quelques auteurs , pour affoiblir la noirceur d'un crime qu'ils ne peuvent concevoir , prétendent que Casimir (24), frere de la reine Elisabeth , avoit attenté à l'honneur de Claire , fille de Felician ; qu'il avoit en vain demandé

Ann. 1318.

*Histor. ed.  
p. Mich.  
Mad. de Bar-  
bazan. ad  
calc. Jo. Luc.*

Ann. 1330.

vengeance, & que le dépit lui avoit mis le poignard à la main; ce fut à Vissegrade (25) qu'il résolut de se souiller du sang de son maître. Tandis que le roi & toute sa famille étoient à table dans une sécurité profonde, il entre & porte à ce prince le premier coup; la fureur ou la crainte trompa sa main tremblante; le roi fut légèrement blessé. Il alloit redoubler; la reine se précipita au-devant des coups & fut blessée elle-même. L'assassin court aux jeunes princes André & Louis: leurs gouverneurs leur font un rempart de leur corps. Jean Patoski accourt à leurs cris, fond sur Félician & lui plonge son épée dans la poitrine. Echappé de ce péril, on tend au roi un piège plus dangereux; on l'engage dans une guerre injuste contre le vaivode de Valachie: il part, tombe dans une embuscade, est contraint de signer une paix honteuse. On le poursuit contre la foi du traité, il voit tous ses soldats égorgés près de lui, & ne s'évade qu'à la faveur d'un déguisement ignominieux. A son retour, il trouve la nation changée; on a oublié que c'est Boniface VIII qui lui a donné la couronne, on songe seulement qu'il l'a mé-

*J. Dlugoff.  
hist. Pol. l.*

*IX.  
Hist. M.*

*Mad. de  
Barb. cap.  
XXIX.*

*Cromer. de  
orig. & reb.  
gest. reg.  
Polon.*

*Dlugoff.  
hist. Pol.  
Cromer.*



ritée. On plaint ses malheurs, on admire ses vertus ; on l'avoit détesté lorsqu'il arriva avec tout l'appareil du rang suprême ; tous les cœurs volent au-devant de lui, lorsqu'il revient couvert des livrées de la misère, les Hongrois le replacent sur le trône & jurent de l'y maintenir : il devint d'autant plus puissant, que la soumission du peuple étoit libre. La Hongrie fut heureuse au-dedans, triomphante au-dehors. Terrible lorsqu'on l'attaquoit, mais rarement agresseur, le roi châtia ses ennemis en s'emparant de leurs états, & les bornes en furent reculées au-delà de tout ce que ses prédécesseurs avoient conquis. Il soumit la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Bulgarie, la Servie, la Cumanie, reçut de nouveau le serment de vassalité des Russes.

Ann. 1342

Charles Robert mourut l'an 1342. Tout le royaume offrit un spectacle majestueux de douleur ; mais tous ces regrets cessèrent quand on vit le jeune Louis I effacer la gloire de son pere ; profond négociateur, habile général, soldat intrépide, magistrat équitable, ministre fécond en ressources, zélé patriote, ami fidele, il eut & les talens qui font l'homme célèbre, & les vertus

Ann. 1343.

*M. Jo. de  
kikullew.  
chr. Ludov.  
reg.*

qui font le grand homme. Le premier essai de son courage soumet ces mêmes Saxons que Charlemagne n'avoit pu dompter qu'après bien des combats. Le bruit seul de son nom suffit pour réprimer les Valaques. Les Tartares, plus fiers de la bonté de leurs chevaux que de leur propre valeur, paroissent sur ses frontieres; il les attaque, les bat, les poursuit, les atteint, les taille en pieces, & les débris de leur armée vont porter jusques sur les côtes du Pont-Euxin la terreur dont ils sont frappés. Un événement tragique dont Aversé fut le théâtre, appella Louis dans le royaume de Naples; mais pour jeter un jour plus lumineux sur cette histoire, il faut remonter à l'origine de ces troubles.

*Du Tillet.  
Rec. des Rois  
de France.*

*Hist. des  
Rois des deux  
Sicules de la  
M. de France  
Jo. pistor.  
Nida. geneal.  
reg. Hung.*

*Mém. de  
Brantome.  
Jean. &  
Math. Vil-  
lani.*

*Froissard.*

Charles II, dit le boiteux, avoit épousé Marie fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Neuf fils & cinq filles furent les fruits de cette union. Charles Martel l'aîné, prince d'une grande espérance, mourut du vivant de son père. Il laissoit un fils; c'est ce Charobert qui gouverna la Hongrie avec gloire, & dont nous venons de parler. Louis, second fils du roi de Naples, préféra l'ombre du cloître aux hon-

neurs de la cour, & fut depuis placé au rang des saints. Le troisieme des enfans de Charles le boiteux se nommoit Robert, & s'empara du royaume après la mort de son pere, arrivée en 1309. Le roi de Hongrie voulut en vain faire valoir ses droits; Robert fut mettre le pape dans ses intérêts, & après bien des débats, devint paisible possesseur du trône. Charles, duc de Calabre, son fils unique, fut enlevé par une mort prématurée; il ne laissoit d'autre rejeton de sa race que deux filles, Jeanne & Marie, foibles enfans, objets des caresses & des inquiétudes de leur aïeul. Robert craignit que son neveu ne reprît un jour ces anciennes prétentions. Pour étouffer jusqu'au germe des divisions, il déclara que Jeanne succéderoit à sa couronne, à condition qu'elle épouserait André, second fils de Charobert. Le jeune prince conduit dès l'âge de six ans à la cour de Naples, y avoit été élevé sous les yeux du roi; on l'avoit instruit de bonne heure des loix & des coutumes du pays qu'il devoit gouverner un jour.

André, par sa candeur, par les manieres douces, avoit gagné tous les cœurs, excepté celui de la princesse.

*Abr. de  
l'hist. d'Ital.  
p. S. Marthe.  
Lucius. lib.  
VI. cap. 16.*

La nature dont les penchans sont rarement d'accord avec les projets de l'ambition, avoit fait naître dans le cœur de Jeanne une aversion invincible pour son époux. Les effets de cette haine éclaterent à la mort de Robert; Jeanne prétendit que si le mariage permettoit à André de partager son lit, sa naissance ne lui permettoit pas de partager son trône, & qu'en lui donnant sa main elle n'avoit pas cru lui donner son sceptre; elle lui refusa le titre de roi & s'opposa à son couronnement. Le saint siege avoit été transféré par Clément V de Rome à Avignon. Les papes n'avoient point changé de système en changeant de patrie; ils prétendoient que la toute-puissance les avoit suivis en Provence, & des bords du Rhône comme de ceux du Tibre, ils aspiraient toujours à gouverner les rois & les peuples. Clément VI embrassa la cause d'André, prince docile & timide, qu'il espéroit conduire plus aisément que l'altière Jeanne; on prétendoit que cette princesse, si fière avec son époux, oubloit sa hauteur avec Louis, prince de Tarente, son parent: elle devint grosse; & soit médisance, soit calomnie, on hasarda dans Naples

Ann. 1343.

*Ge. horni.  
hist. Eccles.  
Geneb. in.  
Clem. V.*

& dans Avignon de malignes conjectures sur cet événement : André soutenoit que la naissance prochaine de cet enfant devoit lever tous les obstacles & hâter son couronnement; le pape qui, si l'on en croit quelques historiens, avoit vendu son suffrage à la cour de Hongrie , menaçoit Jeanne de son courroux, si elle différoit encore cette cérémonie, qui devoit rendre le calme au royaume agité. Jeanne parut y consentir, mais elle imposoit des conditions dures. Si elle mouroit sans enfans, dès cet instant même André devoit descendre du trône , & Marie, duchesse de Duras , sœur de Jeanne, devoit y monter.

Tout étoit prêt pour le sacre; le roi revint à Naples, il passa par Averse & s'y logea avec la reine dans le couvent de S. Pierre de Majella : il alloit se mettre au lit, on demande à lui communiquer des dépêches importantes : on l'attire hors de l'appartement de la reine, on en ferme la porte; à l'instant même on lui met la main sur la bouche pour étouffer ses cris, on l'étrangle , on le jette par la fenêtre dans le jardin : les conjurés descendent & s'approchent du cadavre pour l'enterrer ou le jeter dans

Ann. 1344.

un puits; mais ils trouvent la nourrice de ce malheureux prince, qui tenoit dans ses bras son corps déjà glacé, & qui s'efforçoit de le ranimer: soit que son désespoir la rendît terrible, soit qu'ils craignissent de s'exposer aux regards d'un témoin qui pouvoit les trahir, l'aspect de cette femme généreuse les fit reculer; ils disparurent. Le bruit de cet assassinat se répand dans la ville; les femmes donnent des pleurs à leur jeune monarque, les hommes furieux courent aux armes, les portes du couvent sont enfoncées, & dans ce premier désordre, innocent ou coupable, tout ce qui se présente tombe sous les coups des bourgeois. Tous veulent venger André, aucun ne songe à l'inhumer; ce ne fut que plusieurs jours que son cadavre obtint de la pitié d'un chanoine les honneurs de la sépulture.

La reine qui avoit vu tant d'innocens sacrifiés à la vengeance de son époux, craignit d'avoir le même sort & s'enfuit à Naples. Le peuple observa ses gestes, ses regards, ses discours, son silence, & l'on disoit tout bas qu'elle ne jouoit pas bien la douleur, & qu'elle paroissoit déjà consolée

de son veuvage. Peu de temps après elle accoucha d'un prince, & la naissance de cet enfant réveilla des souvenirs scandaleux. Le pape fulmina les plus terribles anathêmes contre les meurtriers d'André, *de quelque condition qu'ils fussent*. Cette bulle ne suffisoit pas aux ressentimens de Louis, roi de Hongrie, qui ne déguisoit pas les soupçons qu'il avoit jetés sur la reine & sur les princes de son sang. Il intéressa plusieurs têtes couronnées à punir cet attentat, & déclara au pape que si sa sainteté ne se hâtoit de découverir les assassins & d'ordonner leur supplice, il iroit lui-même leur faire leur procès à la tête d'une armée. Le pape nomma des commissaires, Jeanne rit de leur procédure ; elle déclara elle-même qu'elle alloit informer contre les meurtriers de son époux, & les poursuivre avec la dernière rigueur. Le roi de Hongrie ne fut trompé, ni par les démarches de la cour de Rome, ni par les protestations de Jeanne ; il voyoit dans cet événement une occasion éclatante d'acquérir de nouveaux états, la vengeance de la mort de son frere étoit un voile honnête dont il couvroit ses projets ambitieux, & quel-

*Histoire des  
rois des deux  
Sic. tom. 1.*

*Hist. Eccl.  
L. XCV.*

Ann. 1346.

ques politiques soupçonnoient que le meurtre d'André ne lui avoit pas causé plus de douleur qu'à Jeanne elle-même. Cette princesse épousa Louis, prince de Tarente; cette démarche, au moins imprudente, donna une vraisemblance ineffaçable aux bruits injurieux que l'on semoit contr'elle; & lorsqu'elle envoya au roi de Hongrie un député pour lui faire voir son innocence, ce prince répondit : » si la reine avoit » respecté les jours de son époux, elle » n'auroit point outragé sa mémoire » par ce mariage scandaleux, & ce se- » cond attentat est une preuve du pre- » mier «.

Ann. 1347. Louis, résolu d'enlever la couronne de Naples, ou par la force des armes, ou par des négociations heureuses, leva des troupes en Hongrie, & acheta des créatures en Provence. Un homme sorti de la poussière, étonnant par sa fortune, plus étonnant par son génie, avoit, après tant de siècles, relevé les débris de l'ancien tribunal de Rome; c'étoit Nicolas Rienzi. Le peuple l'aimoit comme un père & le respectoit comme un maître. Les grands le voyoient d'un œil jaloux; mais il étoit si vertueux ou jouoit si bien la vertu,



qu'aucun d'eux n'osoit, ni l'insulter publiquement, ni lui nuire en secret. L'équité de ses jugemens lui avoit gagné la confiance de la plupart des princes de l'Europe : un plébéien devint arbitre entre des têtes couronnées, & tel fut le juge que choisirent Jeanne & Louis. Rienzi sentoît bien qu'il ne pouvoit prononcer en faveur d'une des deux puissances, sans se faire une ennemie de l'autre ; il sut temporiser, éloigner la décision, & vendre fort cher aux deux partis un suffrage qu'il ne donna à aucun d'eux. Louis impatient de se voir joué par cet habile politique, envoya en Italie l'évêque des Cinq-Eglises, son frere naturel. C'étoit un prélat guerrier, qui donnoit à son clergé l'exemple d'une vie austere, & à ses soldats celui d'un courage à l'épreuve des plus grands dangers ; il remporta quelques avantages. Enfin Louis vint en personne à la tête de ses troupes : la plupart des souverains d'Italie firent alliance avec lui. Les Florentins briguerent son amitié par une fastueuse ambassade ; mais le pape que Jeanne avoit su mettre dans ses intérêts, voulut l'arrêter dans sa course triomphante. Un légat vint lui faire des proposi-

tions de paix , & le menaça de tous les foudres de l'église s'il oſoit continuer ſes hoſtilités. » Le pape, répondit » Louis , n'a pas le droit de mettre » des bornes à ma vengeance ; il m'a » voit promis de punir les meurtriers » de mon frere , & ſon ſang crie encore ; les coupables reſpirent, ils bravent ma colere à l'ombre de leur » trône & du ſaint ſiege , & l'on me » menace de m'excommunier, moi qui » n'ai pris les armes que pour punir » cet attentat ! Ainſi le pontife réſerve » ſon courroux à l'innocence , & ſes » faveurs au crime : qu'il m'excommunie, j'y conſens , je crains peu ces » vains foudres : il eſt là-haut un juge » ſuprême qui connoît l'équité de ma » cauſe , & qui réformera un jour les » déciſions des pontifes ».

Louis pourſuivit ſa route & ſoumit des provinces entieres ſans coup férir ; ſoit terreur, ſoit perfidie, ſoit que les peuples ne vouluſſent pas prodiguer leur ſang pour une femme qu'ils accuſoient d'avoir verſé celui de ſon époux , la déſertion devint générale. La capitale ſeule demeuroit fidelle ; Jeanne y rassembla les principaux ſeigneurs & les magiſtrats, & leur parla

en ces termes : » ce n'est point à vos  
 » yeux que je prétends justifier ma  
 » conduite ; vous êtes déjà persuadés  
 » de mon innocence. Le souffle de la  
 » calomnie qui a infecté les provinces,  
 » n'a point pénétré dans cette capitale ;  
 » mais tandis qu'on m'adore à Naples ,  
 » on me déteste en Calabre , on me  
 » méprise dans l'Abbruzze , le Labour  
 » m'abandonne , on me soupçonne  
 » dans Avignon , & le reste de l'Eu-  
 » rope m'accuse. Je n'ai que trois Juges  
 » qui me soient favorables ; dieu , ma  
 » conscience & ma ville de Naples.  
 » Leur témoignage suffiroit sans doute  
 » à la paix de mon ame ; mais votre  
 » bonheur m'est plus cher que le mien,  
 » & c'est pour me mettre en état de  
 » reparoître un jour sur mon trône &  
 » de vous combler de bienfaits, que je  
 » vais à Avignon faire éclater mon in-  
 » nocence aux yeux du souverain pon-  
 » tife. Ma retraite va ouvrir une libre  
 » carrière à mes ennemis ; ne résistez  
 » point aux Hongrois , ouvrez vos  
 » portes à Louis , je vous dégage de  
 » vos sermens ; ce peu d'autorité qui  
 » me reste ne vous a déjà coûté que  
 » trop de sang , c'est malgré moi que  
 » vous l'avez versé. Ma couronne m'est

» moins précieuse que la vie du der-  
» nier de mes sujets. Que Louis regne;  
» si vous êtes heureux sous ses loix,  
» votre félicité me tient lieu du trône  
» que je perds ; le soin de votre bon-  
» heur me fit accepter la couronne,  
» ce même motif me la fait quitter au-  
» jourd'hui ; mais si Louis vous op-  
» prime sous un joug de fer , si mon  
» innocence reconnue me rend mes  
» droits au trône , rappelez-moi, alors  
» vous me verrez braver les plus grands  
» périls pour renverser la tyrannie , &  
» répandre mon sang pour vous com-  
» me vous avez exposé le vôtre pour  
» moi ». Ce discours fit la plus vive  
impression sur tous les esprits ; les uns  
s'écrioient : » mourons, ensevelissons-  
» nous sous les ruines de Naples » ;  
d'autres vouloient sortir & présenter  
la bataille au roi de Hongrie. La reine  
inébranlable dans sa résolution , or-  
donna même aux princes du sang de  
rendre hommage à Louis ; c'étoient Ro-  
bert & Philippe de Tarente, Charles  
de Duras, Louis & Robert ses freres,  
tous accusés par la voix publique, sou-  
vent mensongere, d'avoir trempé dans  
l'assassinat du feu roi. La reine s'em-  
barqua pendant la nuit , & aborda sur  
les côtes de Provence.

Cependant la ville de Naples députa vers Louis , pour l'inviter à venir prendre la couronne dans sa capitale. Les princes du sang se rendent auprès de lui , une foule de gentilshommes se presse sur ses pas. Il leur jure qu'il n'attentera , ni à leurs biens , ni à leur liberté. Cette promesse rassure Charles de Duras , sur qui tomboient les soupçons les plus graves. La cour étoit alors à Averse : le roi se fait conduire au couvent de Majella ; » voilà donc , » dit Louis , le théâtre où s'est commis » le plus noir attentat que la méchan- » ceté des hommes ait pu concevoir ; » c'est dans ces murs que mon mal- » heureux frère expira entre les mains » de ses bourreaux ; c'est-là que son » corps resta long-temps sans sépulture. » Je veux voir le lieu même où il » rendit les derniers soupirs ; je veux » l'arroser de mes larmes ; Duras , con- » duisez-moi à ce lieu fatal : vous le » connoissez. Moi, Sire ! reprit Duras , » j'atteste le ciel que je ne suis jamais » entré dans ce lieu funeste ; bannissez » de votre esprit ces lugubres idées , » ce n'est pas dans un jour de triomphe » qu'il faut verser des pleurs & honorer » les morts «. Le roi , sans l'écouter , se

fait conduire dans la gallerie où son frere fut étranglé ; il veut qu'on lui montre la fenêtré par laquelle il fut précipité ; puis se tournant tout-à-coup vers Duras : » traître, dit-il, c'est » donc ici que tu tranchas le cours d'une » si belle vie ; c'est ici que pour te rapprocher du trône , tu fis périr ton » roi. Le théâtre de ton crime va devenir celui de ton supplice : ton sang » va couler au lieu même où tu fis » répandre celui de mon frere , & ton » cadavre aura le même sort que le » sien : c'est bien le moins que le coupable soit traité comme l'innocent. » Duras veut se justifier, un coup d'épée lui coupe la parole ; un Hongrois l'étend aux pieds du roi , le perce de plusieurs coups ; on le jette par la fenêtré , & Louis défend qu'on lui accorde les honneurs de la sépulture ; les autres princes étoient muets & immobiles d'étonnement. Aucun d'eux n'osa , ni élever la voix , ni saisir son épée pour défendre le duc ; ils furent tous arrêtés : le corps de Duras demeura long-temps exposé aux insultes du peuple. Telle fut la fin d'un prince qui pouvoit un jour monter sur le trône de Naples ; il avoit enlevé Marie, sœur

sœur de Jeanne, & l'avoit épousée : ce coup d'état conduit par l'amour avoit manqué d'embraser tout le royaume; la veuve de l'infortuné duc s'enfuit tenant deux de ses filles entre ses bras; les deux autres étoient portées par des domestiques fideles: la Provence fut l'asyle de cette famille infortunée: elle y trouva Jeanne dans les fers. Les Provençaux s'étoient assurés de sa personne, parce qu'ils craignoient que par quelque échange elle ne cédât leur province à la France dont le gouvernement alors leur étoit odieux.

Cependant Louis entroit dans Naples, & traitoit ses nouveaux sujets avec un mépris dont ils se promettoient bien de se venger un jour. Les principaux seigneurs lui présentèrent un dais magnifique, il le refusa; des orateurs vinrent pour le haranguer, il ne daigna pas les entendre: il exigea des Napolitains une contribution très-onéreuse. On n'osoit murmurer, mais un mécontentement général étoit peint dans tous les yeux. Louis ne régnoit que par la force; les garnisons seules contenoient les villes prêtes à se soulever: une circonstance déplorable le força d'abandonner l'Italie.

A la suite d'un tremblement de terre qui avoit renversé de fond en comble des villes florissantes , & qui avoit ébranlé toute la surface de l'Europe , une peste affreuse désola tout l'univers : elle étoit causée peut-être par les vapeurs souterraines qui s'étoient exhalées dans cette convulsion de la nature , & qui avoient infecté l'atmosphère : elle frappa également les animaux & les hommes. Les habitans des villes fuyoient dans les campagnes , & y portoient le principe de mort qu'ils renfermoient dans leur sein ; l'agriculture languissoit , le commerce étoit interrompu , le seul soin d'enterrer les morts occupoit les vivans : le monde ressembloit à un vaste cimetière , & l'on prétendit que ce fléau avoit en trois ans enlevé un tiers du genre humain (26). Il avoit fait peu de progrès jusqu'alors en Hongrie , mais le royaume de Naples étoit un théâtre de désolation : le roi en parcourut toutes les provinces , dans la vue , disoit-il , de soulager ses sujets , & de donner des ordres pour arrêter ou ralentir du moins l'épidémie. Il fortifia les garnisons , distribua les postes , & rentra précipitamment en Hongrie.



A peine eut-il disparu, que le habitants de Naples envoyèrent des députés à Avignon ; ils trouverent Jeanne sortie de sa captivité, impatiente, ainsi que Louis son époux, de remonter sur le trône. Ils l'engagerent au nom des Napolitains à rentrer dans ses états, mais elle étoit sans finances. Le pape faisit cette occasion pour agrandir les domaines du saint siege. Jeanne lui vendit pour 80000 florins d'or la ville d'Avignon & son territoire, & l'empereur Charles IV affranchit le pontife & ses successeurs de toute foi & hommage pour le comtat. Jeanne engagea encore ses bijoux, s'embarqua avec quelques troupes, aborda près de Naples, & fut reçue dans cette ville malgré les garnisons Hongroises qui occupoient les châteaux: Louis, son époux, se mit à la tête de l'armée pour soumettre le reste de ses états. Mais la fortune des armes ne le seconda pas aussi bien que l'inconstance des Napolitains, il essuya plusieurs échecs; d'un autre côté, Louis, roi de Hongrie, continuoit ses poursuites juridiques contre la reine; il pressoit le pape de prononcer, & le menaçoit de toute sa colere, si sa clémence politique épar-

*Geneb. in  
Clem. VI.  
Hist. Eccles.  
par Fleury.  
tom. XX.  
Hist. des  
Papes par  
And. Du-  
chesne.  
Recherches  
de la France  
par Etienne  
Pasquier.*

*Ann. 1342*

Ann. 1350.

gnoit les coupables. Le légat du pape vendu aux intérêts de Jeanne, engagea les Allemands à désertre les enseignes Hongroises. On croyoit que cette défection feroit perdre au roi de Hongrie toute espérance de rentrer dans Naples : on se trompoit. Louis reparut avec de nouvelles troupes plus terrible que jamais ; on le voyoit à leur tête dans les sieges comme dans les combats : une blessure le força de lever le siege de Canosa ; il en reçut une autre sous les murs d'Averse ; mais résolu de vaincre ou de périr, il emporta cette place. La reine s'enfuit au bruit de cette conquête. Le roi marche vers Naples, rentre triomphant dans le château neuf, & cantonne ses troupes dans les différens quartiers de la ville. Il fait déclarer aussi-tôt que pour châtier la trahison des habitans, il auroit dû livrer leurs biens au pillage, mais qu'il veut bien encore se contenter d'une contribution. Cet ordre que Louis appelloit un acte de clémence, parut aux Napolitains un excès de tyrannie.

Les esprits s'échaufferent, on courut aux armes : les Hongrois accablés de lassitude ne pouvoient résister ; le roi

effrayé & de la fermeté des Napolitains & de la foiblesse de ses troupes, donna sur le champ le signal de la retraite & se campa dans la Pouille. Le pape n'attendoit que cette circonstance pour renouveler ses propositions de paix; on convint d'une treve. On devoit continuer l'instruction du procès de Jeanne: si elle étoit déclarée coupable, le royaume de Naples appartenoit au roi de Hongrie; mais la paisible possession étoit assurée à la reine, si elle étoit innocente. Il étoit difficile de laver entièrement cette princesse; mais docile aux conseils des cardinaux, elle avoua qu'entraînée par un *maléfice diabolique* dont elle ignoroit l'auteur, elle avoit ordonné *malgré elle-même* le meurtre de son époux. Le pape la déclara innocente du *maléfice & de ses suites*. La déposition de la reine & la déclaration du pontife parurent très-ridicules aux yeux des gens sensés, mais le peuple stupide & crédule fut séduit. Louis lui-même qui sentoît que le royaume de Naples étoit aussi difficile à conserver que facile à conquérir, parut satisfait de ce jugement quoiqu'il en sentît l'absurdité: il signa le traité de paix & renonça à ses prétentions.

*Matt. Vill.  
l. II. c. 23.*

Jeanne lui fit offrir 300000 florins d'or pour les frais de la guerre : » je » n'ai point pris les armes , dit-il aux » ambassadeurs , pour entasser des » richesses , mais pour venger mon » frere; remportez cet argent , & que » la reine apprenne à me connoître «.

Ann. 1353.

De nouvelles victoires le consolèrent de la perte de l'Italie : les Lithuaniens dévastèrent le royaume de Russie (27). Louis l'apprend, vole au secours de ses sujets , tombe sur les Lithuaniens , les abat , les écrase , fait leur duc prisonnier , & ne lui rend la liberté qu'après qu'il a promis de lui rester fidele & d'embrasser le christianisme. Bientôt il arrache aux Vénitiens les places dont ils s'étoient emparés dans la Dalmatie. Cette superbe république, accablée par la force de ses armes , implore sa protection & trouve un appui dans son vainqueur. Tous les princes de l'Europe briguoient à l'envi l'amitié de Louis. Albert duc d'Autriche , les papes Innocent VI, Urbain V & Grégoire XI reçurent de lui tour-à-tour de puissans secours : la Bosnie & la Bulgarie qui s'étoient révoltées , furent soumises par la force de ses armes. La grandeur &

la puissance du roi n'étoient point encore à leur comble : Casimir le grand étoit mort ; il avoit désigné Louis pour son successeur. Les Polonois confirmèrent ce choix , & offrirent leur couronne au roi de Hongrie , peut-être de crainte qu'il ne s'en emparât. A la vue des ambassadeurs, Louis dissimule sa joie ; & cachant son ambition sous une feinte modestie , semble redouter le poids de deux sceptres , & céder avec peine aux prières réitérées des Polonois & des Hongrois.

On eut bientôt occasion de voir combien la modération qu'il affectoit étoit peu sincère. En 1374, il renouvella ses prétentions sur l'Italie : il se ligua avec Charles V, roi de France ; & voici le plan qu'avoit tracé la politique ambitieuse de ces deux monarques. Louis, comte de Valois, second fils de Charles , devoit épouser Catherine, fille aînée du roi de Hongrie ; on devoit , après la mort de Jeanne, placer les deux époux sur le trône de Naples. On voulut forcer le pape & la reine à les déclarer héritiers présomptifs de la couronne , mais Catherine mourut , & ces projets de grandeur s'envelirent dans sa tombe avec elle. Louis

*Ann. 1370.*

*Anonym.  
Archid.*

*Gnesn. ap.*

*Somnesb.*

*Dlugloss.  
hist. Pol.*

*Cromer. de  
reb. g. Pol.*

*Stan. Sarnic.  
ann. Polon.*

*Ann. 1374.*

*Geneal. reg.  
Hung. a.*

*Pis. nod.*

*Sainte-Marthe, hist. geneal. l. 18.*

Ann. 1377.

G. praf. y.  
J. hift. Hung.

réprima les courfes des Lithuaniens qui s'étoient jetés de nouveau fur la Ruffie, & passa le refte de fes jours au fein de la gloire & de la paix, occupé du bonheur de fes peuples & de la splendeur des deux couronnes qu'il portoit. Si à la gloire de conquérir Louis n'eût pas ajouté celle de gouverner fagement fes conquêtes, il n'eût été que le fléau du genre humain, on l'auroit détesté en l'admirant. Mais peu de princes ont poussé aussi loin que lui le respect pour les loix : il en fit un code pur, clair, précis, qui ne laissoit aucune ressource, ni à la mauvaise foi des plaideurs, ni à l'avarice des juges : l'épreuve par *le feu & l'eau bouillante* fut abolie, & ce préjugé étoit peut-être plus difficile à détruire que les Tartares & les Saxons. Ce prince aimoit les favans & l'étoit lui-même. Sa protection éclairée dirigea les arts vers des objets utiles à l'humanité : l'espece de culte que la nation lui rendoit, ne mourut point avec lui. A peine eut-il fermé les yeux en 1382, que la noblesse proclama Marie, sa fille aînée, non sous le titre de reine, mais sous celui de *roi* : cette princesse étoit fiancée à Sigismond, électeur de Bran-

Memor. Pet.  
d. Paul Pa-  
tric. Jadr. ad  
ann. 1382.

debourg, prince jeune & sans expérience comme elle. La reine mere Elisabeth prit les rênes du gouvernement, mais elle les confia au plus ambitieux des hommes; c'étoit Nicolas de Gara, palatin du royaume. La nation murmure, s'échauffe, appelle Charles, roi de Naples, surnommé le petit, & le couronne. Mais au milieu de son triomphe, il est assassiné. Le palatin avoit conseillé ce meurtre, Elisabeth l'avoit ordonné, & Blaise Forgats l'avoit exécuté. Les Hongrois laisserent sans vengeance le roi qu'ils avoient proclamé, leurs mains trempèrent même dans le sang de ses gardes, & son assassin fut reçu comme un génie tutélaire; mais bientôt la fortune change, Jean Horvat Ban de Croatie fait périr Gara, Forgats, Elisabeth, & charge de chaînes la princesse Marie; Sigismond paroît à la tête d'une armée, Horvat lui rend son épouse & expire lui-même au milieu des supplices; Marie le suivit de près dans la tombe. Sigismond oublia que si la vengeance est odieuse à l'instant même de l'outrage, elle est exécrationnable lorsqu'après de longues années elle va rechercher d'un œil froidement cruel, des injures que le temps

Ann. 1384.

Ann. 1386.

Jo. Luc. lib.  
V. c. 2.

Ann. 1387.

H 5

doit avoir effacées. Trente-deux seigneurs , objets de son ressentiment , eurent la tête tranchée ; aucun d'eux ne montra de foiblesse dans ce moment terrible , aucun ne donna à Sigismond le plaisir barbare de le voir à ses genoux & de lui refuser la vie. Ils expirèrent sur l'échafaud avec autant de fermeté que sur un champ de bataille. Leur mort trouva des vengeurs ; les fils de Gara se mirent à la tête des factieux , le roi fut arrêté , on le traîna avec ignominie dans le château de Ziclos , & on lui laissa la vie pour dernier supplice. Ladislas , roi de Naples , fils de l'infortuné Charles , fut proclamé ; une nouvelle révolution remplaça Sigismond sur le trône. Le malheur ne l'avoit point corrigé : ce fut par des Arrêts de mort & de proscription qu'il signala son retour.

Ann. 1400.

Malgré tant de cruautés , il fut proclamé empereur en 1411 ; sa bravoure avoit enlevé tous les suffrages. Ce prince jouissoit dans l'Europe d'une estime mêlée de crainte : les princes qui se faisoient la guerre le reconnoissoient pour médiateur , parce qu'ils craignoient de l'avoir pour ennemi. Quelque temps après qu'il eut été proclamé



empereur, il s'achemina vers l'Italie; le but de ce voyage étoit de prendre des mesures pour appaier les troubles de l'Eglise. Mais il ne réussit pas mieux dans ce projet, que dans celui de reconcilier la France avec l'Angleterre. Pendant son absence les Valaques & les Turcs se jeterent sur ses états: Loſonce marcha contr'eux; mais ce général ayant témérairement engagé le combat, fut accablé (28) par les ennemis, & laissa sa vie sur le champ de bataille.

Sigismond désespéré de voir chaque jour le regne de l'erreur s'accroître, traita les hérétiques avec la même sévérité qu'il avoit traité ses ennemis. Son fanatisme donna à l'Europe indignée les mêmes spectacles que lui avoit donné sa vengeance; Jean Hus, Jérôme de Pragues, & plusieurs de leurs sectaires moururent au milieu des flammes. Venceslas, roi de Bohême & frere de Sigismond, anima les Hussites contre ce prince: il regardoit le supplice des hérétiques, ordonné par l'empereur, comme un attentat sur son autorité. Il se préparoit à venger des hommes, qu'il eût fait périr lui-même si on l'avoit prévenu: déjà Jean Troſnow, plus connu sous le nom de Ziska, étoit à la tête

*Genebr. in  
Greg. XII.  
Onulph. ad  
ann. 1415.  
Georg.  
Horn. Hist.  
Eccles.*

des hérétiques; mais la mort enleva  
*Ann. 1419.* Venceslas avant qu'il eût vengé celle de  
 Jean Hus & de Jérôme. Ziska échauffe  
 ses partisans, & leur fait jurer de re-  
*Ann. 1420.* fuser la couronne à un prince tout cou-  
 vert du sang de leurs docteurs. Sigis-  
*Bell. huff.* mond entre en Bohême à la tête d'une  
*Boh. Aud.* armée, les rebelles marchent à sa ren-  
*Zach.* contre, les deux armées se trouvent  
*Theobal.* en présence près d'Auska : la bataille  
*jun.* se donne & Sigismond est vaincu. Ce  
 prince rassemble de nouvelles forces,  
 pénètre jusqu'à Pragues, se rend maître  
 du château, s'y fait couronner & in-  
 vestit la ville; mais Ziska paroît, le  
 siège est levé; les Impériaux, toujours  
 harcelés dans leur retraite, évacuent  
 la Bohême. Sigismond, pour donner  
 plus de force aux foudres de la guerre,  
 emploie ceux de l'église; il fait prê-  
 cher une croisade contre les hérétiques  
 de Bohême : les princes chrétiens se  
 liguent, une armée de cent trente-  
 mille hommes de diverses nations, se  
 rassemble sous ses enseignes; mais à la  
 tête de cette multitude, Sigismond n'est  
 pas plus heureux; il ne fait que pa-  
*Ann. 1424.* roître & s'enfuir. Ziska meurt (29),  
 mais son génie lui survit, & ses sec-  
 taires jurent une haine éternelle à Si-

gismond. Procope-Rase succede au bonheur comme au rang de Ziska; il bat les Impériaux près d'Aussig, & va les chercher jusques sur les frontieres de l'Empire. Enfin, après bien des combats & des négociations infructueuses, Sigismond fut reconnu par la plus grande partie de la noblesse. Cependant Rohac, brave capitaine, sectaire enthousiaste, se retire dans un château avec un corps de rebelles : il y est assiégé, on l'attaque avec furie, il se défend de même, fait des sorties vigoureuses, & pénètre souvent jusqu'au milieu des Impériaux. Mais dans un de ces combats, tandis qu'il protege la retraite de ses soldats, il est pris & va terminer à Pragues, sur un gibet, une carrière digne d'un terme plus glorieux.

Ann. 1423

Ann. 1436.

Les troubles qui avoient agité l'Allemagne & l'église, empêcherent longtemps Sigismond de se faire couronner à Rome suivant l'usage des empereurs : il passa en Italie en 1432. Milan lui ouvrit ses portes; il reçut dans cette ville la couronne de Lombardie. Il entra dans Sienne au milieu des acclamations d'un peuple ivre d'amour & joie. Il avoit parmi ses officiers un chevalier qui joignoit à la fraîcheur de

Bonsign.

bel âge tous les charmes d'une figure intéressante. Une jeune citoyenne nommée Lucrece faisoit alors l'admiration des Siennois : elle étoit si belle qu'on avoit oublié son nom pour l'appeller Vénus. Le chevalier fut lui inspirer tout l'amour dont il brûloit déjà pour elle. Ils passaient leur vie au milieu de plaisirs sans cesse renaissans, lorsque l'empereur annonça son départ. Lucrece fit de vains efforts pour retenir l'objet de son amour; le devoir l'emporta dans son cœur sur sa passion. Il suivit l'empereur; mais en arrivant à Rome, il apprit que sa malheureuse amante étoit morte de désespoir. Il vouloit la suivre dans le tombeau, mais ses amis arrêterent les effets de son désespoir. L'empereur reçut les ornemens impériaux de la main du pape & revint en Allemagne. Il avoit possédé quatre couronnes sans paroître en mériter aucune (30); il les laissa toutes en 1437 à son gendre Albert, archiduc d'Autriche. Les Hongrois s'étoient empressés à couronner ce prince, avant qu'en Allemagne & en Bohême on songeât même à le proclamer. L'exemple de Sigismond qui, pour ne s'occuper que des affaires de l'Empire, abandon-

*Neufmair. de  
S. l'v. 3. p. 407.*

*met dans la fin  
bureau!*

Ann. 1437.  
Wolfg. Laz.  
comm. rer.  
vienn. l. III.  
p. 106.

noit à des ministres celles de Hongrie, donnoient de l'inquiétude à la noblesse sur ce nouveau choix. Les grands exigèrent que l'archiduc, avant de recevoir la couronne de Hongrie, s'engageât par serment à refuser celle de l'Empire. Albert le promit ; mais il crut ce serment anéanti par les suffrages des électeurs, & monta sur le trône Impérial. Ce fut sous le regne de ce dernier que l'on vit éclater cette rivalité des Allemands & des Hongrois, qui s'est transmise d'âge en âge ; chaque dignité dont le roi décoroit un Allemand, étoit aux yeux des Hongrois un larcin qu'Albert leur faisoit : les Allemands voyoient avec la même envie les Hongrois que ce prince combloit de ses faveurs. Son regne qui fut court, ne fut mémorable que par les ravages que les Turcs commirent dans la Servie & dans la Transilvanie.

Albert en mourant (31) laissa la reine Elisabeth enceinte ; on ignoroit quel seroit ce fruit des amours d'Albert. Cependant diverses factions vouloient disposer de la couronne en faveur de leurs chefs : le respect que les principaux seigneurs avoient conservé pour la mémoire du feu roi, différoit

Ann. 1429.

Ann. 1440.

l'élection. » Pourquoi , disoient-ils ,  
 » offrir notre couronne à des princes  
 » voisins, qui voudront, en regnant sur  
 » nous, faire regner des loix étrangères ?  
 » Attendons que la reine ait mis  
 » au jour le dépôt précieux qu'elle  
 » porte dans son sein: si c'est un prince,  
 » il sera notre élève avant de devenir  
 » notre maître; il sucera avec le lait,  
 » l'amour de la patrie & des loix Hon-  
 » groises; formé par nos leçons , in-  
 » truit par nos exemples, il saura res-  
 » pecter les droits de la noblesse, &  
 » chacun de nous, en le couronnant,  
 » aura un ami sur le trône ». Cet avis  
 auroit prévalu peut-être , si Jean Cor-  
 vin , vaivode de Transilvanie, si connu  
 sous le nom de Huniade, n'eût élevé  
 la voix: son rang lui donnoit le droit  
 de parler , ses services lui donnoient  
 celui d'être écouté. » Je respecte au-  
 » tant que vous, dit-il, les mânes d'Al-  
 » bert, mais j'aime encore plus ma pa-  
 » trie. Voyez de combien de périls elle  
 » est menacée ; les Turcs couvrent  
 » déjà ses frontieres, déjà ils égorgent  
 » nos concitoyens, ils ravagent leurs  
 » terres ; tandis que nous délibérons  
 » tranquillement sur le choix d'un  
 » maître, les troubles & la foiblesse d'une

*Callimach.*

*de reb. ab*

*Uladisl. g.*

*l. 1.*

*Dlugloss.*

*hist. Pol.*

*Vigener.*

*Chron. & an.*

*de Poloig.*

*Cromer. hist.*

*Polon.*

*Lud. Tub.*

*comm. de*

*temp. s. lib.*

*1. s. 2.*

» régence leur ouvriront un passage  
 » jusqu'au centre de la Hongrie. Quels  
 » secours attendez-vous d'une femme  
 » & d'un enfant qui n'a pas même en-  
 » core vu le jour ? Il nous faut un roi  
 » qui sache ce que pèse un sceptre &  
 » ce que pèse une épée. Ce n'est point  
 » avec un fantôme de souverain que  
 » nous repousserons les forces de l'em-  
 » pire Ottoman. Nous avons besoin  
 » d'un prince laborieux pour nous  
 » gouverner, intrépide pour nous dé-  
 » fendre α..... Ce discours entraîna  
 tous les esprits ; on résolut d'offrir la cou-  
 ronne au roi de Pologne, Ladislas, fils de  
 Jagellon. Il étoit jeune, mais ses talens  
 avoient devancé la marche lente &  
 tardive des années : il savoit donner &  
 recevoir un conseil. La reine fit tous  
 ses efforts pour l'écarter du trône ; elle  
 mit au jour un prince. Le sort de cet  
 enfant inquiétoit les Hongrois ; pour  
 étouffer dans leur naissance les factions  
 qui commençoient à fermenter, on pro-  
 posa de marier la veuve au successeur  
 de son époux. Mais les charmes de la  
 reine étoient déjà flétris par l'âge ; le  
 jeune Ladislas n'avoit pas encore assez  
 de pouvoir sur son propre cœur, pour  
 l'affervir aux loix de la politique. Il

22 Février  
1440.

*Chron.*  
*Leutschov.*  
*insc. ad. cal.*  
*Bonsf.*

vouloit une épouse jeune & belle , dont les tendres caresses pussent lui faire oublier les travaux & les chagrins du gouvernement : la reine outragée par ce refus , trouva dans le plaisir de se venger un motif de plus pour soutenir les intérêts de son fils ; elle rassembla près d'elle une faction puissante.

La Hongrie se vit exposée aux périls d'une guerre civile, dans le temps où les Turcs couvroient ses frontieres. Ladislas entra dans ses nouveaux états à la tête d'une armée aussi brillante que terrible : les armes des soldats étoient si éclatantes, qu'on les auroit pris tous pour des capitaines. Une foule de Hongrois moins somptueux, moins riches, mais plus terribles peut-être que les Polonois , accoururent dans leur camp. La marche de cette armée étoit lente & majestueuse. Chaque jour, de nouvelles fêtes égayoient le spectacle de la guerre. Les Hongrois ne pouvoient se lasser de voir Ladislas ; son nom étoit répété avec enthousiasme par les deux nations. Mais tandis qu'elles s'abandonnent à ces transports , un nuage épais obscurcit l'air, la foudre gronde, la grêle



déchire les tentes, le vent les emporte, tous les élémens semblent conjurés contre Ladislas. Une révolution subite se fait dans tous les esprits ; les Polonois eux-mêmes croient que le ciel manifeste son courroux par cet orage ; ce préjugé refroidit tous les cœurs : si quelques officiers plus sensés n'avoient, par leur éloquence, effacé l'impression que cet accident avoit fait sur la multitude, Ladislas abandonné par son armée, auroit été contraint de rentrer en Pologne.

Cependant la reine s'étoit emparée de la couronne déposée à Vissgrade ; elle l'avoit placée sur la tête de son fils Ladislas, âgé de quatre mois, & portoit de ville en ville cet enfant qui ignoroit & sa propre grandeur, & les maux qu'il alloit causer à sa patrie. Les habitans de Javarin lui rendirent hommage ; mais ceux de Bude ouvrirent leurs portes à Ladislas, son entrée fut pompeuse & imposante. Des barques richement sculptées, ornées de banderolles de diverses couleurs, allèrent le recevoir avec son armée à l'autre rive du Danube : la ville offroit un spectacle moitié militaire, moitié religieux ; la garnison étoit sous les

armes; les prêtres & les moines, couverts de leurs vêtemens sacrés, bordoi-  
rent les rues. Ladislas fut porté en  
triomphe à son palais au milieu des  
acclamations du peuple, & le silence  
de la nuit même fut troublé par les  
cris d'allégresse. La réduction de Bude  
fut suivie de celle des villes les plus  
importantes. La plupart des partisans  
de la reine vinrent se ranger près de  
Ladislas, & les prélats les plus puis-  
sants du royaume suivirent cet exemple.  
Quelques princes voisins de la Hon-  
grie s'empressèrent à saluer le nouveau  
roi : l'archevêque de Strigonie, qui  
avoit couronné le fils posthume d'Albert  
changea comme la fortune, négocia  
secrètement avec Ladislas & se rendit  
à Bude. Le roi qui savoit combien ce  
prélat avoit d'empire sur l'esprit de la  
noblesse & du peuple, lui fit l'accueil  
le plus gracieux. L'archevêque essaya  
de justifier sa conduite ; Ladislas af-  
fecta de paroître persuadé. Il accorda  
une amnistie générale à tous ceux qui  
avoient embrassé le défense de son enne-  
mie. Cette princesse faisoit relever les  
fortifications de Javarin, rassembloit  
des troupes en Bohême, promettoit  
de prompts secours aux villes qui lui

étoient fidelles, & menaçoit d'une ruine entiere celles qui reconnoïtroient le Roi de Pologne. Javarin fut bientôt assiégé : Ulric comte de Cilley, se jeta dans cette place. Ce guerrier étoit attaché à la reine par les liens du sang, & sur-tout par ce tendre intérêt que l'ame la moins sensible ne peut refuser à la vertu persécutée. La gloire de défendre un foible enfant, une princesse malheureuse, lui sembloit préférable aux honneurs & aux richesses que lui offroit un roi triomphant. Il aimoit mieux périr pour le parti le plus juste, que de triompher avec le parti le plus fort. Mais il ne put allumer dans le cœur des habitans le courage dont il se sentoit animé ; il s'enfuit secrètement, résolu de se rendre près de la reine à Presbourg (32). Les Polonois avertis de sa marche le poursuivirent : plusieurs de ses compagnons furent pris, aucun ne le trahit. Il marchoit pendant la nuit à travers les bois, & pendant le jour il se cachoit dans des cavernes. Les prisonniers assuroient que le comte étoit en sûreté bien loin des lieux où on le cherchoit ; mais un Polonois fut par un mensonge adroit leur arracher leur secret : il leur dit que le comte

venoit d'être tué dans la forêt ; alors on les vit pâlir , se regarder d'un œil consterné , & répandre des larmes. On jugea que le comte n'étoit pas loin ; on se saisit de toutes les issues de la forêt ; on découvrit sa retraite , & il fut pris. On le conduisit à Bude ; il fut présenté à Ladislas , au milieu de la cour de Hongrois & de Polonois qui l'entouroient. » J'aurois mieux aimé , lui dit le roi , en vous voyant dans mon palais , recevoir un ami qu'un prisonnier ; vous avez préféré ma haine à ma bienfaisance ; votre vie est dans mes mains , mais il me suffit de vous mettre hors d'état de me nuire , & vous ne perdrez que la liberté : il fut conduit en prison. Ladislas qui voyoit la Lithuanie soulevée par Casimir son frere , la Hongrie troublée par la faction de la reine , assembla les seigneurs Hongrois & leur parla en ces termes : » Je ne suis point venu pour conquérir une couronne , mais pour la recevoir ; je ne veux point regner sur un peuple dont la moitié rejette mes loix ; j'ai en Lithuanie des troubles plus importans à étouffer. La Pologne a besoin de ma présence , & j'y trouverai des su-

« jets plus fideles. Je pars ; si pendant  
 » mon absence les factions se dissipent,  
 » si un nouveau choix unanime & libre  
 » me rend le sceptre , je reviendrai  
 » alors , & j'irai avec vous terrasser les  
 » Turcs ; ce sont les seuls ennemis que  
 » je veux combattre. Je ne suis point  
 » né pour n'employer mes armes qu'à  
 » soumettre des rebelles ».

Les Hongrois lui représenterent que  
 cette révolte étoit presque éteinte ;  
 que la soumission de Bude & la prise  
 du comte de Cilley lui livroient tout  
 le royaume ; que la reine, sans armes  
 & sans appui , n'avoit plus d'autres  
 partisans que quelques ames sensibles  
 que ses malheurs avoient touchées.  
 » Enfin , ajouterent - ils , on est libre  
 » d'accepter ou de refuser une cou-  
 » ronne ; mais lorsqu'on l'a reçue on  
 » n'est plus le maître de la quitter :  
 » gouvernez vos sujets fideles , c'est à  
 » nous de réduire ceux qui ne le sont  
 » pas ; voyez à vos genoux un peuple  
 » qui vous adore ; ferez-vous tomber  
 » sur sa tête les châtimens qu'ont mé-  
 » rité quelques factieux. A l'instant où  
 » vous avez adopté la Hongrie pour  
 » votre patrie , l'état vous a adopté  
 » pour son enfant. Sire, pardonnez-

» nous une vérité peu respectueuse  
 » peut-être, mais en nous quittant, vous  
 » seriez aussi coupable que les rebelles  
 » qui vous résistent ». C'étoit accuser  
 Ladislas d'un crime qu'il n'avoit pas  
 envie de commettre : malgré son in-  
 différence apparente, la couronne avoit  
 des charmes pour lui : il céda aux in-  
 stances de la noblesse.

Un scélérat ignoré crut que cette  
 révolution lui ouvroit un chemin à la  
 fortune ; il demande à Ladislas une  
 entrevue & l'obtient. Il lui dit qu'il  
 avoit été long-temps le dépositaire des  
 secrets les plus cachés de la reine Elisa-  
 beth ; qu'elle lui avoit promis une  
 somme considérable, s'il pouvoit em-  
 poisonner Ladislas ; qu'il avoit résolu  
 d'être l'instrument d'un si noir attentat,  
 mais que bientôt le remords étoit entré  
 dans son ame ; qu'il conjuroit le roi de  
 songer à sa sûreté, & qu'Elisabeth pou-  
 voit trouver, pour servir sa vengeance,  
 un bras plus affermi dans le crime. Le  
 traître espéroit par cet aveu d'un for-  
 fait imaginaire, obtenir un riche pré-  
 sent : il se trompa. Le roi le regarda  
 d'un œil fier, le malheureux pâlit.  
 » Tu n'es qu'un fourbe, lui dit La-  
 dislas, je connois les sentimens de la  
 » reine ;

» reine ; elle me hait, je le fais, mais  
 » elle est incapable de se venger par  
 » d'autres voies que celle de l'hon-  
 » neur « : il ordonna aussi-tôt qu'on  
 chassât ce misérable de sa cour. Les  
 seigneurs Hongrois demandèrent sa  
 mort : » si ce complot est réel , disoient-  
 » ils , il doit périr puisqu'il y a trempé ;  
 » si ce n'est qu'une chimere , il doit  
 » périr encore pour avoir calomnié  
 » une princesse qui a régné sur nous « .  
 Ladislas ne put le sauver ; après avoir  
 subi les tortures les plus cruelles , il  
 fut écartelé.

Un seul obstacle s'opposoit au sacre  
 de Ladislas ; la reine avoit en sa puis-  
 sance la couronne de Hongrie. C'est  
 une ancienne tradition que ce précieux  
 diadème fut apporté autrefois par un  
 ange à saint Etienne lors de sa con-  
 version. Comme on n'espéroit pas pou-  
 voir de long-temps recouvrer cet or-  
 nement , objet d'une vénération super-  
 stitieuse , les grands eurent recours au  
 seul expédient qui leur restât pour en  
 imposer au peuple. Ils ouvrirent la  
 chasse où étoient renfermés les restes  
 vénérables du premier roi de Hongrie ;  
 & prenant la couronne dont sa tête

*Pistorius.*

*Tom. I.*

*I.*

étoit ornée , ils la posèrent sur celle de Ladislas. Cette cérémonie attira dans le parti du roi de Pologne les sectateurs les plus zélés de la reine : elle s'enfuit en Autriche , & se remit avec son fils entre les mains de l'empereur Frédéric.

Ann, 1442.

Amurath II, qui avoit paru lent & timide lorsque la discorde lui ouvroit l'entrée de la Hongrie , montra beaucoup d'ardeur lorsque le calme , rétabli par la retraite d'Elisabeth , laissa aux Hongrois le temps de rassembler leurs forces. Le sultan investit Belgrade & divisa son armée en deux corps , dont l'un étoit à ses ordres , l'autre étoit commandé par Ali pacha ; la ville revêtue de remparts hauts & solides , défendue par le Danube & la Save qui baignent ses murs , opposoit encore aux Turcs une garnison nombreuse & des bourgeois aguerris. Jean de Vran étoit à leur tête ; cet officier étoit d'une famille distinguée de Florence. Il avoit dans l'esprit toutes les ruses d'un Italien , & dans le cœur tout le courage d'un Hongrois. Amurath fit jetter dans la place des lettres attachées à des fleches ; il invitoit les



soldats à trahir leur patrie , à lui livrer la ville , & leur promettoit les plus magnifiques récompenses. Vran les lut à sa garnison assemblée. » Si je parlois » à des soldats vulgaires , ajouta-t-il , » je leurs dirois que les promesses que » leur prodigue le sultan ne sont pas » plus sacrées que les traités qu'il a » violés ; que la mort ou l'esclavage » seront le prix de la perfidie qu'il » vous dicte : mais je parle aux héros » défenseurs de la Hongrie , & je fais » qu'il n'en est pas un parmi vous qui » sacrifiât son devoir à l'espérance cer- » taine de la plus haute fortune. Je » n'empêcherai donc point les Turcs » de répandre parmi vous ces écrits » honteux qui prouvent leur foiblesse : » je vous permets de les recevoir , de » les lire , & je sais qu'avec des hom- » mes tels que vous ils ne sont pas » dangereux ». Cette confiance excita les soldats à s'en rendre dignes ; Amurath fit livrer un assaut furieux , ses troupes furent culbutées ; le combat avoit été si meurtrier , qu'on prétend que l'on vit couler de la breche des ruisseaux de sang. La mêlée duroit encore lorsque tout-à-coup le feu prend

*Hist. de  
l'Empire  
Ottom. de  
Sagrado.*

aux tours & se communique aux maisons voisines, les assiégés saisissent les débris enflammés & les lancent sur les assaillans ; des charpentes entières s'écroulent sur eux, les uns sont écrasés, les autres expirent au milieu des flammes ; le reste s'enfuit, mais bientôt ils jettent des bateaux sur le Danube & reviennent à la charge ; les Hongrois les attendent au haut de leurs murailles, armés de pierres énormes & de poutres brûlantes : une partie des bateaux est écrasée par la chute de ces masses, une autre est consumée au milieu des eaux. Les Turcs échappés au naufrage gagnent le reste des barques, mais leur poids les submerge : ils entraînent leurs compagnons dans leur perte, les assiégés sortent dans d'autres nacelles & achevent la défaite des assiégeans. Le sultan outré de dépit leve le siege : Jean Huniade l'atteint dans sa retraite, écrase son arriere-garde, pénètre jusqu'au corps de bataille : là, le carnage redouble, Amurath précipite sa marche, Huniade le suit toujours, le harcele ; le sultan charge le pacha de Natolie de protéger la retraite de son armée avec un corps de troupes fraî-

ches : Huniade court sus au pacha. Cinq fois dans un jour on en vient aux mains , cinq fois Huniade est vainqueur. Enfin , il acheva d'exterminer les Turcs pendant la nuit ; & lorsque le jour reparut , on compta trente mille Musulmans sur le champ de bataille. La Servie , la Moldavie , la Bulgarie , que la terreur avoit soumises au sultan , reçurent Huniade & rendirent hommage au roi de Hongrie.

Cependant l'appui de la maison d'Autriche avoit rendu à la reine ses prétentions & ses espérances : la plupart des seigneurs oublièrent les sermens qu'ils avoient prêtés entre les mains de Ladislas , une armée de Moraves & de Bohémiens vint se joindre aux Autrichiens ; Jean Huniade rassembla les forces de la Hongrie & marcha contre les alliés. Ce grand homme ne combattoit que par nécessité : avare du sang de ses soldats , de celui même de ses ennemis , il faisoit presque toujours des propositions de paix à la veille d'une bataille , & le lendemain le carnage cessoit dès qu'il étoit vainqueur. S'il fut quelquefois impitoyable pour les Turcs , c'est qu'il voyoit que sa clé-

mence encourageoit leur perfidie. Le sang des souverains Hongrois étoit toujours respectable à ses yeux ; c'étoit à regret qu'il portoit contre Ladislas le posthume, des armes qu'il n'avoit destinées qu'à la destruction des Ottomans. Il envoya un député à la reine pour lui proposer une entrevue ; cette fiere princesse répondit : » il n'est plus » temps de négocier, mais de combattre ; » avant de vous mettre en marche , » vous avez dû prévoir l'issue de cette » expédition. Si vous vouliez parler » menter , ce n'étoit pas la peine d'as- » sembler une armée, vous aviez be- » soin d'ambassadeurs & non pas de » soldats. Mon fils & moi nous ne » traitons plus que les armes à la main , » & le sort de la guerre dictera les » conditions de la paix ». Le député revint au camp, les généraux étoient assemblés , on attendoit avec impatience la réponse de la reine, on l'écouta avec surprise ; Jean Huniade se leva & tint ce discours. » Vous avez » entendu la réponse d'Elisabeth : j'a- » vois préféré la gloire de rendre le » calme à la Hongrie, à celle de vaincre ; » j'ai désiré la paix, je l'ai offerte, je

» l'ai demandée; mais puisque la reine  
 » & ses partisans veulent que le sort  
 » des armes en décide; souvenez-vous  
 » de la foi que vous avez jurée à La-  
 » dislas. Je sens comme vous qu'il est  
 » dur de tremper ses mains dans le  
 » sang de ses compatriotes, & ce n'est  
 » pas sans peine que je vous conduis  
 » contre ces Hongrois rebelles qui ont  
 » grossi l'armée d'Elisabeth. Mais ou-  
 » bliez qu'ils sont Hongrois: en effet  
 » ils ne le sont plus; ils portent, il  
 » est vrai, les mêmes habits, les mêmes  
 » armes que vous, mais ils ont d'au-  
 » tres intérêts, d'autres passions. Ils  
 » ont violé leurs sermens, vous êtes  
 » fideles aux vôtres; ils ont trahi l'état,  
 » & vous le défendez: ils ne sont plus  
 » vos compatriotes. Vous avez dans  
 » les Autrichiens, les Bohémiens, les  
 » Moldaves, des ennemis à combattre,  
 » & vous n'avez dans ces Hongrois  
 » que des traîtres à punir «.

Ce discours échauffa les esprits des officiers; l'arrivée des secours que la république de Pologne envoyoit, accrut l'ardeur du soldat qui brûloit d'en venir aux mains. Jean Huniade ne le laissa pas long-temps languir dans

*Philipp.  
 Callim. d. r.  
 ges. a. Ul. l.  
 II.*

l'impatience; le posthume étoit à la tête des Autrichiens, la bataille se donna, le jeune prince fut vaincu. Les périls d'un combat, les horreurs d'une déroute étoient un spectacle nouveau pour lui. La terreur avoit glacé tous ses sens; en vain la reine voulut l'exciter à tenter une seconde fois le sort des armes; en vain cette généreuse princesse lui représenta que pour un roi détrôné il n'y avoit point de milieu entre la victoire & la mort: il fallut lui laisser le temps de revenir de sa surprise. Le général Iskra avoit rassemblé les débris de l'armée; il étoit resté en Hongrie, & tâchoit de réparer la perte de la bataille par de légers succès dans des escarmouches. Jean Galéari investit Cassovie, mais l'approche de l'hiver & la désertion de ses soldats le forcèrent de lever le siège dans le temps même où les habitans, pressés par la faim, alloient capituler. Malgré ces revers, les Hongrois vivoient dans une sécurité profonde; tandis qu'on s'égorgeoit dans les campagnes, les villes offroient le spectacle de l'allégresse publique. Dans Agria on se livroit à toutes les extravagances

des anciennes bacchanales : ce n'étoit que festins où regnoit cette gaieté crapuleuse qui commence où la raison finit; les soldats couroient les rues en fredonnant des chansons bachiques; les sentinelles endormies à leur poste, oublioient leurs armes & leur devoir; les Autrichiens attentifs à ce qui se passoit dans la ville, escaladerent les murs à la faveur des ténèbres.

Un jeune homme d'une fortune médiocre, mais d'une figure intéressante, adoroit une fille jeune & belle comme lui; il avoit su lui plaire. Les parens de sa maîtresse, insensibles aux prières de ces deux amans, augmentoient leurs plaisirs par les obstacles même qu'ils leur opposoient : l'amour fut tromper leur vigilance. Le jeune homme, à la faveur des ténèbres, fut introduit dans la chambre de sa maîtresse : vers le milieu de la nuit il est réveillé par un bruit confus; il croit d'abord que c'est un reste des folies de la veille, & prend les cris qui frappent son oreille pour un concert de gens ivres. Mais bientôt le bruit redouble; il distingue les cris des mourans, le cliquetis des armes, le bruissement des flammes. Les deux

amans ne doutent plus que les ennemis ne soient entrés dans la ville ; le jeune homme aime mieux exposer sa vie que l'honneur de son amante ; & craignant qu'on ne la surprenne dans ses bras , il s'élance par la fenêtre armé d'une épée , & se laisse tomber dans le vestibule de la maison ; son amante descend après lui pour lui ouvrir la porte ; il sort , il est enveloppé ; l'honneur de combattre sous les yeux de sa maîtresse redouble ses forces & son courage ; deux Autrichiens tombent sans vie à ses pieds , plusieurs autres sont blessés. Enfin le nombre l'accable , ses forces l'abandonnent , il nage dans son sang , il expire. A cette vue , la jeune fille furieuse , égarée , saisit l'épée du mort , perce un des Autrichiens , blesse les autres , les met en fuite , revient sur ses pas , tourne l'épée contre sa poitrine , tombe & meurt sur le corps de son amant. Les Autrichiens frappés de terreur & d'admiration ; restent muets & contemplent de loin ce spectacle à la lueur des flammes ; leur étonnement les rendoit immobiles ; ils n'osèrent piller la maison de cette fille généreuse , & peu s'en fallut qu'ils ne tombassent



eux-mêmes entre les mains des bourgeois qui s'étoient rassemblés pour se défendre ; les Autrichiens se hâtèrent de sortir de la ville , mais ils furent enveloppés & taillés en pieces par un corps de Hongrois ; leurs généraux furent faits prisonniers. Depuis cette époque, Elisabeth n'essuya plus que des revers ; après avoir refusé la paix avec tant de hauteur, elle la demanda, mais sans bassesse ; Ladislas fut contraint de la lui accorder. L'approche des Turcs le rendit moins difficile sur les conditions : la reine mourut peu de temps après. Le peuple qui n'admet point d'événemens naturels, accusa Ladislas de l'avoir fait empoisonner. En vain ce prince parut regretter Elisabeth , & prodigua à sa mémoire tous les éloges qu'avoit mérité son courage ; cette douleur, ou vraie ou simulée , ne fit qu'affermir la nation dans sa croyance. Cependant Amurath envoie des espions sous l'auguste nom d'ambassadeurs, pour examiner l'état de la Hongrie, sonder ses forces , & voir si ce royaume lui offroit une conquête aisée. On devina le but de leur mission , ils furent renvoyés avec mépris. Amurath

n'attendoit que cette occasion pour porter la guerre en Hongrie ; il y reparut à la tête d'une armée plus nombreuse que la première, mais il trouva encore l'infatigable Jean Huniade, actif, vigilant, invincible. La première armée d'Amurath est détruite par des escarmouches ; une seconde la remplace, elle est taillée en pièces dans deux batailles rangées ; une troisième s'avance, Huniade à la tête d'un camp volant lui coupe les vivres, & laisse à la famine le soin de chasser les Turcs & de vaincre pour lui. Cinquante mille Turcs se rassemblent dans la Thrace, & s'arrêtent près de Sophia. Huniade court à eux avec de nouvelles forces, les attaque, les dissipe & les poursuit : des milliers de Turcs périrent dans le combat ou dans la déroute. Karambei qui voulut venger leur défaite ne fut pas plus heureux : il fut pris & ne racheta sa liberté qu'en payant une somme de cinquante mille ducats. Amurath fut contraint de demander la paix : par le traité, ce prince restituoit la Servie au despote Georges qu'il avoit détrôné, lui rendoit sa famille & ses trésors qu'il avoit enlevés. Il cédoit la Moldavie à

Ann. 1443.

1444.

Ladislas, & ne retenoit pour lui qu'une partie de la Bulgarie. Le brave Huniade eut tout l'honneur de cette paix glorieuse; Ladislas en recueillit le fruit: heureux s'il n'avoit pas souillé sa gloire en violant le traité!

Ce fut à la persuasion du cardinal Julien Cesarini, légat du pape Eugene, que le roi commit ce parjure. Le cardinal lui représenta que tout devenoit légitime lorsqu'il s'agissoit de la défense de la religion; qu'il n'avoit pas le droit de conclure la paix avec la cour Ottomane, sans le consentement du pape (33); que les Turcs avoient eux-mêmes violé tant de traités, qu'ils n'avoient pas le droit de se plaindre si l'on suivoit leur exemple; qu'au reste ils seroient moins scrupuleux que lui, & que s'il ne les accabloit à l'improviste, il les verroit bientôt au sein de ses états. Huniade s'éleva contre ce conseil avec cette énergie que donne au héros le sentiment de l'équité. » Sire, » dit-il, il n'est point de pontife qui » puisse vous affranchir des loix de l'honneur. Vous avez juré la paix, ce serment est plus sacré que toutes les bulles. » Quand vous accumuleriez triomphes

*Vetus.  
Chron. mur.  
Eccles. Brass.  
insc.  
Hist. de  
l'Emp. Ott.*

Ann. 1444

» sur triomphes, une guerre commencée  
» par une perfidie sera toujours honteu-  
» se. Le pape croit-il à son gré changer le  
» crime en vertu, & faire d'une infidélité  
» une action légitime? Et vous, prélat,  
» vous dont le ministère pacifique ne  
» doit avoir d'autre but que le repos de  
» l'univers, vous qui devez chercher à  
» convertir les infideles au lieu de les  
» détruire, est-ce à vous à souffler dans  
» le cœur du roi toutes les fureurs de  
» la guerre? Qui le croiroit, qu'un vieux  
» soldat parle en faveur de la paix, tan-  
» qu'un cardinal ne respire que le car-  
» nage? » Huniade ne fut point écouté,  
il fut contraint de suivre le roi dans  
cette expédition qui lui faisoit horreur.  
Le roi qui se croyoit tout-puissant,  
tant qu'Huniade combattoit pour lui,  
rassembla ses forces & marcha vers les  
frontieres de la Turquie. Amurath qui  
pendant ces momens de calme avec la  
Hongrie, n'avoit pas cessé d'avoir les  
armes à la main contre d'autres enne-  
mis, fit sa paix avec eux & s'avança à  
la rencontre de Ladislas. Ce fut dans  
les plaines de Varna que les deux ar-  
mées se trouverent en présence. Amu-  
rath qui prévoyoit que cette bataille

seroit décisive, crut que ses soldats auroient besoin de toutes leurs forces & leur accorda quatre jours de repos; il s'étoit placé au corps de bataille; la cavalerie étoit commandée par Caras, beglierbey de l'Asie, & par Biraxi. Huniade, pour faire perdre aux Turcs l'avantage du nombre, avoit rangé son armée au pied d'une montagne dont il étoit maître; ses flancs étoient défendus d'un côté par la Varna, de l'autre par des retranchemens de chariots (34), de maniere qu'il ne pouvoit être enveloppé. Il avoit conjuré le roi de demeurer dans le poste qu'il lui avoit marqué, jusqu'à ce qu'il le fît avertir de se mettre en mouvement.

Cependant le signal se donne, Huniade marche droit à l'aîle que commandoit Caras, la renverse & la met en fuite; Caras périt en voulant rallier ses troupes, la terreur passe de rang en rang dans l'armée Turque, Amurath lui-même est prêt à s'enfuir: alors tirant de son sein le traité conclu avec Ladislas, & levant les yeux au ciel, le sultan s'écria: *Dieu des Chrétiens, si tu es le vrai dieu, venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes disciples.* La victoire étoit

certaine, lorsque la bravoure imprudente de Ladislas & la jalousie fectette des seigneurs Hongrois changèrent la face du combat ; ils persuadèrent au roi qu'Huniade vouloit se réserver à lui-seul tout l'honneur de cette journée , & ne laisser à son maître que la foible gloire d'être témoin du succès de ses armes. Les Evêques de Strigonie & de Varadin élevoient la voix avec plus de force encore ; ils donnoient au roi les conseils qu'il eût pris de lui-même , si le respect qu'il avoit pour Huniade ne l'eût retenu ; il pique des deux , toute la noblesse le suit, il s'élance au milieu des Turcs, les renverse, les met en fuite & poursuit ses succès. Amurath se désespere & croit la bataille perdue ; Ali pacha qui avoit conservé son sang-froid au milieu de ce désordre , rassure le sultan : » cette attaque qui vous effraie, » dit-il , quelque meurtrière qu'elle » puisse être, nous est un gage de la » victoire. Ladislas vient d'abandonner » un poste qui le rendoit invincible ; » sa fougue l'a emporté loin du reste » de son armée, nos ennemis sont divisés ; marchons ». Ce peu de mots

ranime & le sultan & les Janissaires ; on court vers Ladislas , il est enveloppé , son cheval s'abat , il expire au moment même sous une grêle de traits & sous les pieds des chevaux. Huniade fait une charge infructueuse pour le dégager : la mort du roi décide du sort de la bataille ; les Hongrois frappés de terreur s'enfuient vers la rivière , les Turcs les y suivent : là , le carnage est si affreux , qu'on voit des ruisseaux de sang se mêler aux eaux de la Varna. Le brave Huniade à la tête des soldats qu'il put rassembler , se fit jour à travers les ennemis , & se retira dans un si bel ordre , qu'il les fit douter un moment de la victoire. Amurath se promena sur le champ de bataille & contempla avec une joie barbare les monceaux de cadavres dont il étoit entouré. » Regardez - tous ces » morts , dit-il à Asab-Beg , c'étoient » tous guerriers dans la fleur de l'âge « . » Je le crois , répondit le vieux soldat , » des vieillards n'auroient pas commis » l'imprudence qui nous a fait vaincre « . Le sultan fier d'un succès dont il n'étoit redevable qu'aux fautes de ses ennemis , fit élever une colonne surchar-

gée d'inscriptions fastueuses ; une pyramide fut construite avec les os des morts : la tête de Ladislas fut portée en triomphe, & le sultan partagea les dépouilles des vaincus entre les souverains de l'Asie & de l'Afrique ses voisins ou ses vassaux. Les Hongrois attribuerent au courroux du ciel ce malheur dont ils ne devoient accuser que l'imprudence du roi & de ses courtisans ; ils prétendoient que lorsque Ladislas avoit voulu mettre son casque sur sa tête, il avoit eu beaucoup de peine à l'enfoncer. Un orage qui avoit renversé la tente de ce prince, leur avoit paru encore un présage funeste, & leurs historiens aussi crédules que le peuple, ont répété ces fables (35).

Après un si grand désastre, les Hongrois qui voyoient Amurath s'avancer vers le centre du royaume, sentirent que tout étoit perdu si des dissensions domestiques facilitoient les conquêtes du sultan ; & sans donner à des concurrents dangereux le temps de se disputer la couronne, la nation, d'un cri unanime, proclama Ladislas le posthume. Ainsi un choix libre lui mit sur la tête une couronne que toutes les forces de



l'Autriche n'avoient pu lui conquérir. Ce prince étoit encore incapable de regner par lui-même ; la régence fut confiée à Jean Huniade : après avoir défendu l'état avec courage, il le gouverne avec sagesse. La nation demande son jeune maître, Frédéric le lui refuse. Amurath reparoit, essuie de nouvelles pertes, & trois fois vaincu par le régent, menace encore la Hongrie d'une nouvelle irruption. Huniade tourne ses armes contre Frédéric & lui arrache Ladislas. L'empereur laisse partir le jeune prince & garde la couronne, objet du culte superstitieux des Hongrois, & plus révérée par eux que le roi qui la portoit. Le régent lui laissa sans regret ce vain ornement, qui n'est rien quand le pouvoir suprême en est séparé. Tel étoit l'état de la Hongrie, lorsqu'un homme singulier étonna l'Orient par une révolution entreprise avec audace, conduite avec sagesse, achevée avec le bonheur le plus soutenu.

Ann. 1449.

Ann. 1450.

Georges Scanderberg avoit été longtemps le boulevard de l'Albanie contre les Turcs, comme Huniade celui de la Hongrie. La nature lui avoit donné

Paul. Jov.  
élog.

Rainald.  
ann.

*Hist. des  
pl. ill. & sc.  
hom. p. The-  
vet.*

une force incroyable , & l'éducation une adresse surprenante. Il étoit né avec un goût décidé pour les armes : on prétend même qu'il avoit une épée tracée sur la peau. Dans un âge très-tendre il osa défier un Tartare d'une taille gigantesque , & lui fit mordre la poussière. L'Epire étoit son patrimoine; après la mort de son pere Amurath se déclara tuteur du jeune prince , & dépouilla son pupille comme il étoit d'usage entre les souverains ; il l'envoya contre les Hongrois , & la défaite des Turcs par Huniade en 1443 fut la première leçon qu'il reçut dans le métier des armes; le pacha Karambei qui commandoit l'armée , étoit tombé entre les mains des vainqueurs ; Scanderberg rassembla quelques fuyards , entra dans l'Epire , soumit l'Albanie , & engagea dans ses intérêts la république de Venise & tous les princes voisins. Amurath envoya contre lui l'élite de ses troupes , trois fois elles furent vaincues; le sultan vint lui-même mettre le siege devant Croie , Scanderberg pénétra dans ses retranchemens , porta la terreur jusques dans la tente d'Amurath , qui mourut de dépit de n'a-

voir pu prendre la place. Méhémet II son successeur , après avoir calmé les troubles du ferrail , & sacrifié à la sûreté ses deux freres qui étoient encore au berceau , fit partir de nouvelles troupes , qui allèrent contre Scanderberg essuyer de nouveaux échecs ; il les tailla en pieces , força ses vassaux soulevés à rentrer dans le devoir , passa dans le royaume de Naples où le roi Ferdinand l'appelloit à son secours , terrassa les ennemis de ce prince , reparut en Epire , triompha des Turcs dans plusieurs combats , fit périr au milieu des supplices deux assassins qui avoient promis sa tête à Méhémet , battit le sultan lui-même , & mourut couvert de gloire en 1467, au moment où la Cour de Rome alloit publier une croisade , dont l'illustre Albanois devoit être le chef,

Tandis que les Turcs effuyoient de si grandes pertes dans l'Albanie , ils se consoloient par la conquête de la Grece & de Constantinople. L'empereur Constantin Paléologue n'avoit que du courage & peu de forces ; mais il falloit du génie pour engager les princes Chrétiens à embrasser sa défense , & les

Ann. 1453.

princes Mahométans à faire une diversion en sa faveur; toutes les puissances Chrétiennes virent avec indifférence les Turcs fixer en Europe le siege de leur empire. Les Hongrois eux-mêmes, chez qui cet événement devoit répandre les alarmes les plus vives, firent peu de mouvemens pour s'y opposer. On avoit attaqué les Mahométans, lorsque tranquilles en Asie & en Afrique, leur puissance ne pouvoit donner d'ombrage aux Chrétiens; & l'on ne daigna pas se liguier contre eux lorsqu'on les vit entrer en Europe, & dépouiller de ses états le légitime successeur des empereurs Orientaux. Bientôt Méhémet parut sous les murs de la capitale à la tête d'une armée formidable; les assiégés se reposoient en partie sur les chaînes qui défendoient l'entrée de leur port; mais ils virent avec étonnement soixante-dix vaisseaux transportés à force de bras du côté de Galatha & lancés dans la baie. Constantin à la tête de ses Grecs & de quelques Vénitiens, commandoit sans être obéi, combattoit sans être secondé. Déjà la breche est praticable; les Turcs au lieu de reprendre des forces, jeûnent

*Chalcond.  
hist. des  
Turcs.*

*Paul. Jov.  
élog.*

*Histoire  
de l'Empire  
Ottom. par  
le P. Can-  
tim. t. II.*

pour se rendre le ciel favorable & se préparer à l'assaut : le signal se donna, les Turcs montent avec autant d'ordre que d'ardeur ; la porte romaine est emportée ; Constantin s'efforce de rallier ses soldats, il crie & n'est point écouté. » Lâches, leur dit-il, si vous ne voulez pas me conserver ma couronne, arrachez-moi la vie, épargnez-vous l'horreur de voir votre empereur entre les mains des infidèles ». Ses soldats le plaignent, mais ils n'osent, ni lui donner la mort, ni défendre ses jours : l'empereur furieux se dépouille des marques de sa dignité, se jette l'épée à la main au milieu des Turcs, & meurt percé de coups. André Paléologue, héritier des droits & des revers de Constantin, céda à Charles VIII, roi de France, un empire qu'il n'avoit plus ; & Charles qui ne put conserver Naples, ne songea pas à envahir la Grece. L'antique patrie des arts fut habitée par ces barbares : on entendit des derviches hurler, *alla, alla*, sous ces mêmes portiques où les Socrate & les Platon instruisirent l'univers ; un despote qui allioit la mollesse à la férocité, regna dans les lieux où fut Sparte ;

Ann. 1456.

Dlugloss.  
Albert.  
Krantz.  
Chron. Eccl.  
Brass.  
J. Dubrav.  
hist. Boie.

Les monumens du génie qui avoient échappé aux ravages du temps furent détruits par l'ignorance. Méhémet toujours insatiable, voulut ajouter la Hongrie à ces nouveaux états. Huniade l'arrêta au milieu de ses succès : le sultan avoit formé le siege de Belgrade. Tandis que d'un côté une armée innombrable attaquoit la place, de l'autre la flotte répandue sur la Save & le Danube, empêchoit qu'on y jettât du secours. Corvin étoit alors à Bude; il rassemble ce qu'il peut de nacelles & de bateaux, descend le fleuve, culbute, prend ou disperse les vaisseaux des Ottomans & se jette dans Belgrade : il y fut reçu comme un génie tutélaire. Le courage des assiégés sembloit accru de moitié, depuis qu'ils avoient Huniade à leur tête. Jamais ce grand homme ne montra tant de bravoure & de prudence qu'à ce siege à jamais mémorable. On compta, en un seul jour, douze Turcs tués de sa main. Le sultan irrité attestoit son prophete, gourmandoit ses soldats, & juroit de mourir ou de s'emparer de Belgrade. *Il est aisé de mourir*, lui dit un chef des Janissaires, *mais non de vaincre Huniade.*

Enfin

Enfin, après avoir fait d'inutiles efforts, après avoir vu dans un seul assaut périr trente mille de ses sujets, le vainqueur de Constantinople donna le signal de la retraite. Les Hongrois payerent bien cher ce succès; Huniade mourut des suites de ses fatigues, honoré des pleurs de sa patrie, des éloges de son ennemi, & des regrets de l'Europe entière. Né dans la foule, il s'éleva, à force de belles actions, aux premiers emplois. Il fit taire chez une des nations les plus vaines de l'univers, ce préjugé bisarre qui repousse l'homme sans naissance de la carrière des honneurs. Avare du sang des soldats, dans un siècle fanatique, il épargnoit même celui des infidèles. Guerrier modeste autant que généreux, il avoit à la fois cette simplicité de mœurs qui plaît au sage, & cet extérieur magnifique qui en impose au peuple. Un jour il envoya dire au comte de Ciley de le venir joindre dans son camp; Ulric répond fierement qu'un prince de sa naissance n'est pas fait pour servir sous les drapeaux d'un homme d'une race obscure. *Dites au comte*, repartit Huniade à celui qui lui apporta cette réponse, *que j'ai le plus grand respect pour les héros de sa*

*Æneas. Silv.  
de dict. & f.  
Sig. & Fr.  
imp.*

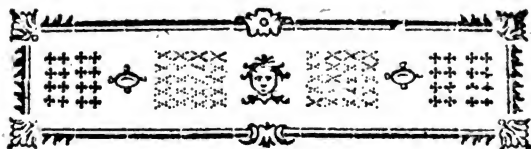
## 218 HISTOIRE DE HONGRIE.

race ; mais que de nos jours , lorsque le Turc menaçoit nos provinces , ce ne sont point ces mêmes héros qui les ont défendues , c'est Huniade , c'est moi , & je crois avoir , en les imitant , acquis le droit de commander à leur descendant. Il existe encore dans la chrétienté un monument de la gloire de ce grand homme ; la fête de la Transfiguration fut instituée par le pape Caliste III , pour remercier dieu de la défaite des Turcs.

Joa. Duhrav.  
Geneb. in  
Cal. III.  
Bellarm.  
lib. 3. d.  
Sanct. cap.  
13.







## LIVRE TROISIEME.

**L**A haine que le comte de Ciley avoit jurée à Jean Corvin ne s'éteignit point avec lui. Ulric craignit que les enfans de ce héros, qui avoient hérité de l'amour que le peuple avoit pour lui, ne s'élevassent au même degré de puissance; il tenta d'égorger Ladislas Corvin, l'un de ces princes; mais il fut massacré lui-même par les Hongrois. Bientôt un supplice cruel vengea le roi de la mort de son grand oncle, & Ladislas périt sous le fer d'un bourreau. La nation qui n'avoit pas eu assez de courage pour défendre le malheureux Corvin, se révolta contre son persécuteur. Le roi fut contraint de chercher un asyle hors de la Hongrie. Il mourut à Pragues au milieu des fêtes qui se préparoient pour son mariage avec Magdelaine de France, fille de Charles VII. On le crut empoisonné, & la haine des Hongrois sembla justifier les soupçons

K 2

*Anton. Bonfin. rer.*

*Hung. Déc. 111. l. 8.*

*Petr. de Rewd. de Mon. & S. Cor. r. Hung. cent. v.*

*Ejusdem. de Sacr. Coron. Commentar. Mich. Ritii Neap. de regib. Hung. l. 11.*

*Mich. Singler. Chron. rer. Hung. l. 1. c. 5.*

*Abrah. Bakschay. chronol. rer. Hung.*

*G. Prey. S. J. ann. rer. Hung.*

*Ann. 1457.*

*Du Tillet, Rec. des Rois de France.*

P. Rans.  
 Epitom. r.  
 Hung. ind.  
 XXVIII.  
 Genealog.  
 rer. Hung. a.  
 Pistor. No-  
 dan.  
 Respubl. &  
 Stat. Hung.  
 T. Cortesii.  
 Math. Corv.  
 reg. Hung. in  
 conium.  
 Ludov. Tu-  
 ber. com. de  
 temp. su.  
 Æne. Silv.  
 hist. Boiem.  
 c. LXVIII.  
 Jo. Dubrav.  
 hist. Boiem.  
 l. XXIX.  
 Henzl. ab,  
 Henaen. ann.  
 Silof.  
 Alb. Crantz.  
 l. XII,

Ann. 1458.

qu'on avoit sur la cause de sa mort.

Mathias, second fils de Jean Huniade, étoit alors prisonnier à Vienne. Il y avoit été envoyé par le feu roi, lors de la disgrâce de son frere. Les malheurs du jeune Corvin, la gloire de son pere, la fin tragique de Ladislas ; tout concouroit à intéresser les Hongrois en sa faveur. Il fut proclamé roi d'une voix unanime. George Podzébaski avoit été élevé au même honneur par les états de Bohême, après la mort de Ladislas le posthume. Ce prince se hâta de tirer le jeune Mathias des mains des Autrichiens. Ce n'étoit point un penchant généreux, ni l'envie de secourir un infortuné, qui avoient inspiré à George ce dessein. Le séjour de Pragues ne fut pour Mathias qu'une nouvelle prison. Il fallut que les Hongrois rachetassent au poids de l'or leur roi légitime. On eût dit que Jean Huniade eût transmis à son fils son ame sublime ; une ardeur martiale animoit ses regards ; on le voyoit s'enflammer au récit des batailles ou des combats singuliers. » Qu'est devenu ce temps, disoit-il, » où un roi étoit le premier soldat » de son armée, où ces intrépides

» chefs ne payoient point des bras  
 » étrangers pour vuider leurs querel-  
 » les ? Quand les reverra-t-on ven-  
 » ger eux-mêmes leurs injures aux  
 » yeux de deux nations assemblées ,  
 » & prodiguer leur sang pour épar-  
 » gner celui de leurs soldats ? Que  
 » font tant de rois invisibles , qui ne  
 » sont pas même connus de leurs  
 » troupes ? Pour moi , je ne me sens  
 » pas né pour vivre au fond d'un pa-  
 » lais ; & mes soldats n'essuieront ni  
 » périls ni fatigues , si je ne les par-  
 » tage avec eux ». Dans sa jeunesse ,  
 il n'avoit pu souffrir d'autre lecture  
 que l'histoire fabuleuse de ce Roland ,  
 neveu de Charlemagne , qui ne fut  
 qu'un brave soldat , & dont les ro-  
 manciens ont fait un Hercule. Ces  
 chimeres héroïques avoient tellement  
 échauffé l'imagination du prince , que  
 personne n'osoit lui en faire sentir  
 l'in vraisemblance. Il excelloit dans  
 l'art de manier une lance , de diriger ,  
 de captiver la fougue d'un cheval .

Avant qu'il pût exercer son cou-  
 rage dans des combats réels , les tour-  
 nois , images de la guerre , le conso-  
 loient de l'inaction où l'on retenoit  
 sa jeunesse. Il apprit qu'un Chevalier

*Galeot.  
 Marc. de dict.  
 & fact. Matt.  
 reg. c. XII.*

allemand nommé Holubar, par des succès constans dans cet exercice, avoit mérité le titre d'invincible. Il le fit venir, & voulut se mesurer avec lui. C'étoit un homme d'une taille gigantesque, d'une force plus qu'humaine : ils entrèrent dans la lice; du premier choc Holubar fut renversé, & se cassa un bras dans la chute. Le roi prit soin de lui, le combla de présens & le renvoya dans sa patrie.

Cependant la couronne étoit encore entre les mains de l'empereur Frédéric; on prit les armes pour la lui enlever, des milliers d'hommes périrent pour ce morceau d'or qu'ils croyoient fabriqué par les anges. Mais, après l'avoir acheté par tant de sang, on ne l'arracha des mains de l'empereur qu'en lui payant soixante mille écus d'or. Frédéric auroit cru sans doute commettre une impiété, s'il avoit mis à plus bas prix cet ouvrage des immortels.

*P. de Rewa.  
p. 452 & 674.*

*Ann. 1463.*

Tandis que six des principaux seigneurs de Hongrie, suivis d'un cortège nombreux, alloient chercher à Newstat ce précieux diadème, Mathias se monroit par ses exploits digne de le porter. Il savoit combien la domi-

nation Ottomane étoit odieuse aux habitans de Jaycza (36); il avoit fait fonder leurs sentimens par des espions. Ils avoient tous répondu qu'ils le recevroient comme leur libérateur; il passe la Save à la tête d'une armée, & entre dans Jaycza sans coup férir. Mais la citadelle, défendue par sa situation, par ses remparts & par une garnison nombreuse, le menaçoit d'une longue résistance; Haran-Bei, qui y commandoit, douta bientôt du succès de sa défense; il demanda à capituler; Mathias ne balançoit point sur les conditions honorables qu'on accorde à de braves assiégés; mais Haran-Bei exigea qu'on lui laissât amener en esclavage tous les chrétiens qu'il avoit pris. » Je ne suis venu ici que pour les délivrer, répondit Mathias, & si vous les conduisez en Turquie, ce ne sera qu'en leur frayant un passage à travers mon armée; je verserai mon sang, s'il le faut, pour sauver jusqu'au dernier de ces malheureux ». Haran-Bei n'insista plus. Les chrétiens furent libres. vingt-sept villes se rendirent au bruit de cette conquête. Mahomet parut quelque temps plongé dans la plus

profonde mélancolie. On trembla même pour ses jours ; mais enfin il sortit de sa léthargie , rassembla trente mille hommes , & malgré les rigueurs d'un froid très - piquant , vint mettre le siège devant Jaycza ; jamais ville ne fut ni plus vivement attaquée , ni plus courageusement défendue. Les assiégés n'avoient pas le temps de respirer. Soldats , vieillards , femmes , enfans même , tous étoient occupés , jours & nuit , à repousser les assauts ou à réparer les breches. Mahomet donne enfin un assaut général ; les Turcs montent sous ses yeux avec une ardeur héroïque , les habitans le reçoivent avec un courage tranquille ; mais bientôt la mêlée s'échauffe , les murs sont couverts de mourans & de morts ; un Turc se fait jour à travers les assiégés , monte à la principale tour , & va y arborer son étendard , un Hongrois court à lui , le prend entre ses bras , le serre & se précipite avec lui dans le fossé. Enfin , après un combat long & opiniâtre , les assaillans furent contraints de rentrer dans leur camp. Bientôt une terreur panique les força d'en sortir pour se retirer dans la Macédoine. Un bruit

se répandit que Mathias s'avançoit à la tête d'une armée innombrable , & que déjà on appercevoit l'avant-garde dans le lointain. C'étoit Henri de Scépuse qui accouroit au secours de la place. Mais n'ayant pu rassembler assez de forces pour les mesurer avec celles des Turcs, il crut que le nom de Mathias suffiroit pour dissiper les ennemis, & ne se trompa point.

Le jeune roi fut couronné à Albe-Royale , & s'efforça de rétablir le calme dans ses états ; mais, d'un côté, les Turcs toujours vaincus & toujours agresseurs , rava geoient ses frontieres ; de l'autre, l'empereur, au mépris des traités , échauf-foit une faction qu'il avoit formée ; les peuples conquis , excités tantôt par le Turcs, tantôt par les Autrichiens, levoient l'étendart de la ré-  
volte ; Mathias força les habitans de la Transilvanie à rentrer dans le de-  
voir, tturna ses armes contre les Mol-  
daves , & les rangea sous ses loix. Il revenoit triomphant, mais fatigué de ses courses glorieuses, il voulut pren-  
dre quelque repos à Moldaw Bania. Tandis qu'il s'abandonne aux dou-  
ceurs du sommeil, & que ses soldats,

*Nic. Olaf.  
f. æt. chron.*

Ann. 1464.

Ann. 1465-7.

avec la même sécurité , quittent leurs armes & ne veillent ni sur le roi ni sur eux-mêmes , tout-à-coup on entend dans tous les quartiers de la Ville pétiller des flammes rapides ; les charpentes se déchirent avec un fracas affreux , les maisons s'écroulent , l'incendie se propage , & forme au milieu de la nuit un jour plus affreux qu'elle. Etienne , vaivode de Moldavie , auteur de ce désastre , vient à la tête de ses troupes fondre sur les Hongrois ; le roi s'éveille en sursaut , se précipite à travers les tourbillons de flammes & de fumée , appelle ses soldats ; la ville retentit des sons confus & perçans des instrumens guerriers , le soldat court aux armes , & reprend ses sens ; on se rassemble à la lueur de l'incendie , quelques pelotons arrêtent les Moldaves , d'autres pelotons se forment & se rangent en bataille ; on combat avec plus d'ordre ; la victoire , pendant quatre heures , passe d'un parti à l'autre , mais enfin la fermeté des Hongrois l'emporte ; Etienne fuit & n'emporte avec lui que la honte d'une trahison inutile.

Ann. 1468.

Mathias , tranquille sur son trône ,



adoré de ses sujets, redouté des Turcs, respecté des Autrichiens, estimé de toute l'Europe, ne songeoit plus qu'à faire des heureux & à l'être lui même : le pape soufla l'ambition dans son ame. Ces temps barbares n'étoient point encore écoulés, où les pontifes faisoient marcher les rois contre les ennemis de l'église, comme on envoie un esclave au travail ou un soldat à son poste. Les sectes des Hussites avoient fait de grands progrès en Boheme. Ces hérétiques méritoient moins le courroux de la cour de Rome que sa pitié. Si leur foi étoit erronée, leur morale étoit pure. Ils pouissoient la vertu jusqu'au stoïcisme. Ils étoient doux & modestes ; leurs vêtemens étoient simples & leur vie frugale ; le mensonge étoit à leurs yeux un crime digne des derniers supplices. Satisfaits d'une médiocre fortune, ils craignoient le danger des richesses & des honneurs ; le commerce leur étoit interdit, parce qu'il est la source de l'avarice, & de toutes les fraudes qu'elle invente. La profession d'artisan étoit la seule qu'ils osassent embrasser ; ils ne vivoient que du travail de leurs mains. Leurs femmes étoient

*Inquisitoris  
fidei relatio.*

chastes & parloient peu. Tel est le tableau de leurs mœurs tracé par un inquisiteur de la foi que le pape avoit envoyé en Bohême. Ils parurent d'autant plus dangereux au saint siège, que leur conduite faisoit aimer leurs erreurs. N'ayant pu les convertir, on résolut de les détruire. Mathias, docile aux ordres du pontife, marcha contre ces malheureux. George Podzibraski, après avoir en vain essayé d'appaîser le pape, rassembla ses troupes & les commanda en personne; il ne put défendre ses frontières: toujours poursuivi, toujours combattant, toujours vaincu, il se retira vers le centre du royaume; il y trouva les cœurs attiédîs, les uns perfides, les autres disposés à l'être; ceux que leur intérêt ou leur lâcheté attiroit dans le parti des Hongrois, s'écrioient que c'étoit combattre contre le ciel, que d'embrasser la défense d'un prince hérétique qui n'avoit pas voulu sacrifier de vaines opinions à la sûreté de l'état. La plupart de ces seigneurs se liguerent contre leur prince, & lui jurèrent une haine éternelle; comme ils lui avoient juré une fidélité inviolable. Le légat du pape, par ses artifi-

ces, par ses promesses, sur-tout par ses bienfaits, les excitoit à la révolte : Mathias, devenu plus puissant par cette défection, couroit de conquêtes en conquêtes, & publioit qu'il n'avoit pris les armes que pour obéir au saint siege, & venger l'église. Le pontife ne fut point ingrat; il lui donna tout ce qu'il pourroit conquérir. Sa reconnoissance ne lui étoit pas onéreuse; le saint pere trouvoit ainsi un expédient ingénieux pour agrandir les domaines du roi sans resserrer les siens. La guerre dura sept ans. Plus de quarante mille Hussites furent massacrés; aucun ne fut converti. George étoit réduit aux dernières extrêmités; la plupart de ses villes étoient au pouvoir des Hongrois; Mathias régnoit sur ses plus belles provinces; les Bohémiens, sans force & sans courage, se laissoient tantôt enchaîner comme de lâches esclaves, tantôt égorger comme de vils troupeaux. George sentit qu'un traité seul pouvoit lui conserver ce que ses armes ne pouvoient défendre; il demanda au roi Mathias une entrevue (36); leurs intérêts y furent discutés avec chaleur, & ils se séparèrent sans rien conclure.

Ann. 1469.

*Galeot.  
Mart. de dic.  
& f. Matt. r.  
c. 1.*

Les deux fils de George suivirent l'ennemi de leur pere avec autant de confiance qu'ils auroient suivi George lui-même. Ils entrèrent avec Mathias dans Olmutz. Laurent Roborelli, légat du saint siege, parut tout rayonnant de joie, lorsqu'il vit entre les mains des Hongrois ces deux rejettons d'une race fatale à l'Eglise. » Voici ,  
 » dit-il au roi, une belle occasion de  
 » terminer cette guerre par une paix  
 » utile pour vous, glorieuse pour la  
 » religion, ruineuse pour ses ennemis ;  
 » ces jeunes imprudens vous ont suivi,  
 » ils n'ont point de sauf-conduit,  
 » que tardez-vous à les faire arrêter ?  
 » Victorin, l'un des deux, est dévoré  
 » d'ambition, ses talens ont déjà éclaté ;  
 » hâtez-vous de vous saisir de sa  
 » personne ; s'il vous échappe, il vous  
 » enlèvera un jour ces conquêtes qui  
 » vous ont coûté tant de sang & de  
 » travaux. George aime ses fils, &  
 » pour briser leurs chaînes, il sacrifiera  
 » une partie de ses états. Qu'osez-  
 » vous dire, interrompit Mathias indigné ?  
 » Est-ce de votre bouche que  
 » doit sortir un si lâche conseil ? Quoi,  
 » vous voulez que je viole le droit  
 » des gens ; que je fasse arrêter deux

» jeunes princes qui m'ont cru assez  
 » grand pour respecter leur malheur ?  
 » Je suis plus fier de leur confiance  
 » que de toutes mes victoires. Ils n'ont  
 » point de sauf-conduit, il est vrai,  
 » mais ils ont ma parole qui vaut  
 » mieux qu'un traité. Quand je ne leur  
 » aurois rien promis, je ne serois pas  
 » moins fidele aux loix de l'honneur.  
 » Monsieur le légat, je vais répondre  
 » à votre conseil par un autre : ne  
 » m'en donnez jamais de semblables  
 » à l'avenir, vous ne le feriez pas  
 » impunément ». Le légat sourit à la  
 bonne foi du prince.

Un grand exemple auroit dû im-  
 poser silence à Roborelli, si dans une  
 ame Italienne l'intérêt même n'étoit  
 pas détruit par le desir de nuire. Ma-  
 thias, peu d'années auparavant, avoit  
 traité un légat de Pie II avec la même  
 fermeté. Ce prélat annonça son arri-  
 vée à la cour par des intrigues. Il  
 connoissoit peu Mathias. C'étoit par  
 des calomnies qu'il prétendoit gagner  
 les bonnes grâces de ce prince. Il lui  
 peignit la plupart des seigneurs Hon-  
 grois comme des esprits inquiets,  
 ennemis du pouvoir suprême, & qui  
 tramaient les plus noirs complots. Le

*Gal. Mart.*  
*d. dic. & f.*  
*M. r. c.*  
*XIII.*  
*Hist. Eccl.*  
*de Fleury, l.*  
*CXII.*

roi vit la fourbe; il fit assembler la noblesse & appella le légat: » voilà, » dit-il, tous ces nobles que vous accusez de conspirer contre moi; » osez soutenir publiquement ce que » vous m'avez dit en secret; la vérité » ne craint point de paroître au grand » jour. » Le légat confus, & qui, parmi ceux même qu'il avoit calomniés, reconnoissoit ses bienfaiteurs, pâlissoit, rougissoit, & n'osoit ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux; le roi lança sur lui un regard terrible. » La fidélité de ces seigneurs, dit-il, » m'est aussi connue que votre perfidie; si le respect que j'ai pour le saint » siege ne retenoit mon indignation, je » vous apprendrois comme on traite » les calomniateurs dans ma cour. » Sortez de mes états, & sachez qu'un » légat est un ministre de paix, qui » ne doit porter par-tout que la concorde & la vérité. » Telle étoit l'ame de Mathias : l'inquiétude, les soupçons, les alarmes qui assiegent les tyrans, étoient bannis de son cœur & de sa cour. Un jour on vint l'avertir qu'on avoit préparé du poison pour attenter à sa vie. » Si j'étois injuste, » répondit-il à l'accusateur, si mon

» peuple étoit malheureux, je te croi-  
 » rois; mais je suis bon, je suis équi-  
 » table; si je meurs d'une mort vio-  
 » lente, ce sera sur un champ de ba-  
 » taille & non dans mon palais. Mon  
 » peuple veille à ma sûreté, tandis  
 » que je veille à son bonheur ». Un  
 courtisan vint lui offrir d'empoison-  
 ner le roi George; » ce n'est point  
 » avec le poison, reprit ce prin-  
 » ce, c'est avec l'épée que je fais la  
 » guerre ».

*Gale. M.  
c. XV.*

Dans tout le cours de sa vie, il  
 montra la même horreur pour toutes  
 les bassesses politiques. La ruse & l'ar-  
 tifice lui sembloient des armes indi-  
 gnes de lui, & ce fut sans leur se-  
 cours qu'il soumit la Moravie, la  
 Silésie & la Lusace. Cependant il se  
 laissoit d'une guerre qui, de quelques  
 noms sacrés qu'elle fût décorée, ne  
 devoit lui laisser que celui d'usurpa-  
 teur. Il consentit de conclure avec le  
 roi de Bohême un traité de paix qui,  
 en lui conservant ses conquêtes, lui  
 assuroit la couronne après la mort  
 de Podzébraski. Mais cet accord n'eut  
 pas lieu. George n'eut pas le temps  
 de goûter les douceurs d'une paix  
 qu'il n'avoit achetée qu'en privant sa

*Dubr. l. 30.  
Henel. ab  
Hennen. ann.  
Siles.*

postérité du droit de lui succéder. La mort l'enleva à l'âge de cinquante & un ans , le douzieme de son regne. C'étoit un prince foible , dont le caractère étoit peu décidé , supportant les malheurs avec assez de courage , mais ignorant l'art de les réparer ; trop incertain pour rien entreprendre de grand , trop peu ferme pour achever ce qu'il avoit entrepris.

Sa mort replongea la Boheme dans un nouvel abyme de malheurs. Mathias n'eut pas plutôt appris la mort de son rival , qu'il s'avança vers Iglaw avec un corps de neuf mille hommes. Mais cette démarche , loin d'intimider les Bohémiens , ne fit que les irriter. Ils eurent horreur d'un prince qui venoit briguer leurs suffrages à la tête d'une armée. Ils proclamèrent Ladislas , fils de Casimir IV , roi de Pologne , & le couronnerent à Pragues. Mathias fit de vains efforts pour empêcher cette élection. Une révolution subite le rappella bientôt en Hongrie. Les évêques de Strigonie , des Cinq-Eglises , tous deux ses créatures , tous deux comblés de ses bienfaits , & qui l'avoient excité à prendre les armes contre les Hussites , avoient ouvert

*Paul.  
Stransk.  
Resp. Boh.  
c. VIII.*

*Ann. 1470.*

*Dlugloff.  
hist. Pol. l.*

*13.  
Vigenere.  
ch. de Poloig.  
Dubr. hist.  
Boi. l. 31.*

*Hen. ab.  
Henn. ann.  
Siles.*

*Ann. 1471.*



l'entrée du Royaume à Casimir, second fils du roi de Pologne. Mathias accourt, assiege Casimir dans Nitria; le Polonois sort de la place, échappe aux gardes du camp & disparoît.

Mathias vainqueur, songe moins à punir ses sujets rebelles, qu'à se venger du roi de Pologne, dont les intrigues avoient fomenté la révolte. Il marcha bientôt vers la Silésie à la tête d'une armée. Le roi de Pologne vint l'y attaquer. Les Hussites, impatiens de se venger des Hongrois, se rangent sous ses drapeaux. Les Russes, les Tartares, les Lithuaniens viennent grossir la multitude. Mathias se retire dans Breslaw. Ses soldats étoient en petit nombre; mais, pour faire disparoître le péril à leurs yeux, il se servit d'un moyen qui montre à quel point ce grand homme avoit étudié le cœur humain. Au lieu du tumulte & des alarmes d'un siege, la ville retentissoit de cris d'allégresse & du son des instrumens. Du sein des fêtes, des danses & des repas, les soldats s'élançoient à la mort, & lorsqu'ils revenoient chargés de dépouilles & couverts de blessures, les dames de la cour, dont la parure rendoit encore

Ann. 1473-  
1474

Bonfin. Dée.  
IV. l. 3.

la beauté plus piquante, voloient au-devant d'eux, & payoient de leurs éloges le sang qu'ils venoient de verser. Une noble émulation régnoit dans l'armée; chaque chevalier offroit à sa dame les prisonniers qu'il avoit faits dans le combat, & déposoit à ses pieds les marques glorieuses de sa victoire. Cette ardeur de se distinguer aux yeux de la beauté, enflammoit tous les cœurs, & faisoit autant de héros des plus lâches soldats.

Les premiers succès des Hongrois en imposent aux ennemis; la terreur s'empare de Casimir, elle se communique à ses soldats; on parle de se retirer sans combattre; Mathias craint que sa proie ne lui échappe; il fait sonner la charge, & force les ligues des Polonois; ce fut moins une bataille qu'une déroute: l'infanterie de Casimir fut écrasée sous les pieds de sa cavalerie. Les Hongrois firent une multitude de prisonniers, que Mathias ne relâcha qu'après les avoir fait mutiler. Cette barbarie flétrit sa gloire: Casimir & Ladislas demanderent la paix & l'obtinent. Par le traité, Ladislas gardoit la Lusace & partie de la Silésie qui confine à la Bohême;

il cédoit à Mathias le reste de la Silésie & toute la Moravie. Mais si Mathias mouroit sans enfans, toutes ces conquêtes devoient rentrer sous la domination de Ladislas ; s'il laissoit un héritier, Ladislas pouvoit racheter cette Province moyennant une somme de deux cent mille écus d'or : (37) ce traité fut signé le 12 février 1475.

*Siglerii  
Chronol. rer.  
Hung. l. I.  
c. V.*

La paix régnoit en Hongrie & en Bohême, mais elle étoit loin encore du cœur de Mathias ; la guerre étoit son élément, le repos lui étoit plus odieux que la mort même. Il alla, sans sujet, porter le ravage dans l'Autriche, la Styrie & jusqu'au fond de la Bavière. Frédéric III ne rachete ces provinces qu'en payant une somme de cent vingt mille ducats pour les frais de la guerre. Mathias fut bientôt rappelé dans ses états menacés par toutes les forces de l'empire Ottoman. Il se préparoit à les repousser ; mais le pape & la république de Venise lui refusèrent les secours d'hommes & d'argent qu'ils lui avoient promis pour cette expédition : Mathias, en habile politique, fut, par des moyens secrets, forcer les Turcs à tourner contre cette république infidelle, tous les coups

*Ann. 1477.*

*Abr. chron.  
de l'h. d'Al.  
p. M. Pseffel.*

*Ann. 1478.*

qu'ils destinoient à la Hongrie. Les Vénitiens alors abaissèrent leur fierté jusqu'à demander du secours à un prince à qui ils venoient d'en refuser. Mathias ne daigna pas les entendre. Les Turcs mirent tout à feu & à sang sur les terres de la république qui fut contrainte d'accepter une paix onéreuse. Vainqueurs de cette puissance, les Ottomans dirigerent leur marche vers la Transilvanie ; le vaivode ,

*Ann. 1479.*

*Chro. Brass.  
Ecclef. pa-  
riet. inscr.*

Etienne Battori, n'attendit pas que Mathias vînt se joindre à lui pour attaquer les Turcs ; il leur présenta la bataille & remporta sur eux une victoire si sanglante , que lui-même parut avoir horreur d'un succès si désastreux pour l'humanité. Trois ans

*Ann. 1482.*

après, deux seigneurs Hongrois, Paul Kinisy & Pierre Doczy, avec le peu de forces qu'ils purent rassembler dans leurs terres, arrêterent un nouveau corps de troupes Musulmanes , qui menaçoit d'inonder la Hongrie ; trois mille Turcs demeurèrent sur le champ de bataille. Les Ottomans, dont les forces ne sembloient point diminuées par tant d'échecs successifs ; reparurent l'année suivante, traversèrent la

*Ann. 1483.* Croatie , & ne laisserent que des rui-

nes sur leur passage; ils entrèrent dans la Carinthie, pénétrèrent dans la Carniole, brûlerent les villages, pillerent les villes, & amenerent dix mille hommes en esclavage. Ils se retiroient chargés de butin & traînant après eux les malheureuses victimes de leur fureur, lorsqu'ils furent assaillis par le despote Loup & Frangipani, gouverneurs de ces provinces; ce fut moins un combat qu'une déroute; tous les prisonniers furent délivrés; les Turcs laisserent au pouvoir des vainqueurs, & les fruits de leurs brigandages, & leurs propres richesses.

Mais bientôt Mathias apprit que les troupes de l'Empereur Frédéric ravageoient ses frontieres; il part à la tête d'une armée, soumet l'Autriche, entre en triomphe dans Vienne, & meurt en cette ville peu d'années après. Ce prince fut l'Alexandre de la Hongrie (38); il laissoit de vastes états & point d'héritier légitime. Quelques auteurs ont prétendu que sa mort ne fut pas naturelle: ils ont accusé la reine Béatrix de l'avoir empoisonné avec un breuvage qu'elle lui présenta elle-même: d'autres ont rejeté ces soupçons sur quelques cour-

Ann. 1485.

Wolfg. Laz.  
com. rer. Vii  
l. III.

Dubrav. hist.  
b. l. 32.

Chron. Bras-  
sov.

N. Olah.  
su. æt. chron.

Ann. 1490.

risans perfides. Le peuple ne veut jamais voir un événement ordinaire dans la mort des rois , sur-tout de ceux qui ont rempli l'univers du bruit de leur renommée. L'opinion la plus commune est que Mathias attaqué depuis long - temps de toutes les infirmités qui produisent une vieillesse précoce , fut enlevé par une apoplexie. La noblesse de Hongrie se hâta d'indiquer une assemblée pour l'élection d'un nouveau roi; la cour étoit alors fréquentée par des ambassadeurs de différentes puissances, qui acheterent des suffrages pour leurs maîtres. En vain Mathias , peu de jours avant sa mort , avoit dit aux Hongrois : » Le terme de mes jours » n'est peut-être pas éloigné; je ne » puis vous présenter pour mon successeur, que mon fils naturel Jean » Corvin. Mais ses vertus légitimeront sa naissance. Mon amitié pour » vous a plus de part à ce choix, que » ma tendresse pour lui. Songez aux » malheurs qu'ont éprouvé vos ancêtres , pour avoir placé la couronne sur des têtes étrangères : les » mêmes maux vous menacent, si vous » cherchez un maître hors de la Hongrie «.

grie α. Quelques barons oferent en effet parler en faveur de Jean Corvin, & le proclamer; mais mille voix que l'or de Ladislas avoit rendu éloquentes, s'éleverent & leur imposèrent silence. Maximilien, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric se mit sur les rangs; Jean Albert, frere de Ladislas, fut aussi son concurrent, mais le parti de Béatrix l'emporta. Soit ambition, soit amour, elle espérait que Ladislas la replacerait sur le trône dont elle étoit descendue.

Ladislas étoit en Bohême lorsqu'il reçut cette nouvelle; sa joie ne calma point les alarmes que lui donnoit la puissance de ses concurrens. Il leva des troupes comme s'il avoit fallu arracher la couronne aux Hongrois, & non pas la recevoir de leurs mains. Ils s'avancèrent jusqu'à Schempt: c'étoit une forteresse située vers les frontières de la Hongrie, dans un marais inaccessible; ce fut de-là qu'il observa les mouvemens qui se passoient dans les nouveaux états que la fortune lui offroit; il crut faire perdre à l'archiduc Maximilien les vues qu'il avoit sur la Hongrie, en lui cédant Vienne & l'Autriche. Il se trompa; ce prince

*Ludov. Tub.  
Dalm. ab.  
comm. de  
temp. f. lib.*

*1. Istuanf. de  
reb. Hung. l.*

*2. Brev. append. de Lad.  
p. Sambuch.*

*Henel. ab.  
Hennensfeld.*

*Chron. in  
Leutschov.  
templ. insc.*

*Wolfgang.  
Laz. comm.  
rer. Vienne, p.  
109.*

ambitieux entra dans le royaume, prit Albe-Royale & plusieurs autres places. Mais il ne fut point profiter de ses succès, ou plutôt l'indocilité de ses soldats arrêta le cours de ses prospérités; ils étoient chargés de dépouilles; & comme s'ils avoient moins fait la guerre pour leur maître que pour eux-mêmes, satisfaits du fruit de leurs brigandages, ils retournerent en Autriche & l'entraînerent dans leur retraite. Alors Ladislas entra dans Bude à la tête de son armée, dissipa sans effort le peu de garnisons Autrichiennes qui gardoient les villes qu'elles avoient pillées, & fut couronné dans Albe Royale: il fit la paix avec l'archiduc. Sa reconnoissance devoit placer Béatrix dans sa couche; la raison d'état l'en chassa bientôt (39).

*Ann. 1491.*

*Lud. Tuber.  
com. l. II.  
f. 6.*

*Ann. 1492-*

*93.*

*Cromer.  
Henel. ab  
Henn. ann.  
Siles.  
Istuanf. l.  
III.*

Il fit alliance avec Jean Albert, son frere, que la nation Polonoise venoit de proclamer roi d'une voix unanime. Ce prince avoit déjà signalé son courage contre les Turcs. Le sultan Bajazet II ne vit pas sans inquiétude l'amitié renaissante de deux princes dont la rivalité avoit d'abord flatté ses vues politiques; il vit avec



plus de chagrin encore les ambassadeurs Vénitiens accueillis à la cour de Pologne & à celle de Hongrie. Malgré ces obstacles, Bajazet voulut tenter la fortune des armes; un corps de troupes redoutable s'avança vers les montagnes de la Transilvanie. Au bruit de leur approche, deux mille payfans qui gardoient les troupeaux aux pieds de ces montagnes, se rassemblent, s'animent, jettent la houlette, prennent des armes, & voilà des bergers transformés en héros: ils se placent en embuscade sur le sommet des rochers, & s'emparent du détroit de la *Tour rouge*; les Turcs s'engagent avec confiance dans le défilé, mais bientôt ils sont assaillis de toutes parts; leur multitude accroît le péril, leurs armes retardent leur fuite, & la plupart sont massacrés. Les Turcs ne reparurent que long-temps après, & vinrent mettre le siège devant Jaycza, ils y furent encore écrasés par une troupe de Hongrois. Ceux-ci furent moins heureux contre Maximilien qui s'empara de Presbourg, mais qui, accoutumé à vaincre sans fruit, fit la paix lorsque tout trembloit devant lui.

*Hist. de  
l'Emp. Ott.  
p. Sagredo,  
tom. I.*

*Ann. 1514.*

*Nic. Ol.  
chron.*

*Istuanf. l.  
v.*

*Sigler, chro.*

*Hist. chron.  
Pannonia*

*auth. Theod.  
de Bry, p. 21.*

Les Turcs las de recevoir des échecs en Hongrie, avoient porté leurs armes en Perse : ils croyoient que Ladislas, naturellement pacifique, peut-être indolent, ne profiteroit pas de la dispersion de leurs forces pour accabler l'empire Ottoman. Mais le cardinal Thomas d'Erdod, archevêque de Strigonie, prélat guerrier, plus fait pour commander une armée que pour gouverner un diocèse, alluma dans le cœur du roi une ardeur frénétique, peu conforme au caractère doux de ce prince. Il réveille tout le fanatisme des croisades, annonce au peuple qu'on va venger la religion en massacrant les infidèles ; que la palme du martyre est préparée au ciel pour tous ceux qui périront dans cette guerre. Il ajoute que les croisés n'auront d'autre solde que des indulgences. Une paie si modique n'empêche pas l'enthousiasme de se propager, & d'enflammer tous les cœurs. Une multitude de payfans se rassemble ; on les reconnoît à leurs croix, & sur-tout à leur licence ; leur fureur impatiente n'attend pas, pour s'assouvir, qu'ils aient des Turcs à égorger : ils ont pris les armes contre les Mahomés-

tans & ils les tournent contre les Chrétiens. Les biens de la noblesse & de l'église sont mis au pillage; les barons sont égorgés dans leurs châteaux, les prêtres aux pieds des autels.

George Sé-kel (ou le Sicule), & Grégoire son frere, s'étoient mis à la tête de ces brigands. Ladislas qui n'avoit pas eu le courage de résister aux conseils du cardinal, n'eut pas celui d'en arrêter les funestes effets. Jean de Zapola, vaivode de Transilvanie, fut moins sourd aux plaintes de la noblesse; il rassembla une armée, marcha contre ces croisés, & les tailla en pieces près de Témefwar. Les chefs tomberent entre les mains des vainqueurs : on frémit au récit de leur supplice. George fut lié nud sur un cheval; on lui mit sur la tête une couronne de fer rouge, on lui ouvrit les veines, & l'on força son frere de boire son sang. Son cadavre fut dévoré par vingt de ses complices, à qui on avoit fait souffrir, pendant plusieurs jours, une faim cruelle. Enfin, pour comble d'horreurs, le corps de Grégoire Sé-kel, coupé en morceaux, fut mangé par ses propres soldats qui, pour racheter leur

*Diar. J. Cuspin.*  
*Istuanf. l. V.*  
*Hist. de l'Emp. Ott. Chron. & hist. univers. p. Gasp. Peucer. l. V. p. 355.*

vie, furent obligés de se repaître de ce mets exécrable. Tous les croisés qui étoient échappés au carnage, furent réduits en servitude. Telle fut la fin de cette croisade, prêchée par un cardinal, dont Sambuch vante la prudence & la sagesse (40).

Ladislas gémissoit sur tant de maux & n'osoit les réparer; le repos étoit le seul objet de ses desirs. L'empereur Maximilien, sans aimer la paix, étoit dégoûté de la guerre. Sigismond, roi de Pologne (41) sentoît la nécessité de vivre en bonne intelligence avec ses voisins, pour se mettre en état de repousser les Tartares. Ces trois princes eurent une entrevue à Vienne, on y conclut un traité d'alliance, par lequel Louis, fils de Ladislas, devoit épouser Marie, petite-fille de Maximilien, & Ferdinand, petit-fils de cet empereur, devoit s'unir à la princesse Anne, fille de Ladislas & sœur de Louis : ces deux époux devoient monter sur le trône de Hongrie, si Louis ne laissoit point d'héritiers mâles: la nation murmura contre ce traité. On disoit hautement que le roi ne pouvoit pas disposer ainsi, pour l'avenir, d'une couronne

Ann. 1515.  
Eutr. hist.  
Boic. l.  
XXXII.  
Hen. ab.  
Henn. ann.  
Siles.  
Contr. Matr.  
int. ser. Lu-  
dor. Hung.  
reg. & Mar.  
etc. in Calc.  
Bonf.  
Jo. Cusp.  
d'ar. de  
congr. Ma-  
xim. &c. a.  
M. Belio. ed.

qui n'étoit pas héréditaire mais élective.

*Nic. Olah.  
chron. ad  
ann. 1516.*

Ladislas mourut l'année suivante; c'étoit un prince sage autant que courageux, [qui faisoit la guerre moins par goût que par nécessité. Tous les momens qu'il n'eut point les armes à la main, furent consacrés aux soins du gouvernement : ce fut par son ordre que le jurisconsulte Verbeuzy rassembla, dans un seul corps, les loix Hongroises & les décrets des princes. Cet ouvrage est encore aujourd'hui regardé par les Hongrois, comme le dépôt le plus sacré de leurs droits & de leurs prérogatives ; en faisant recueillir ainsi les loix, Ladislas n'osa y rien changer. Forcé de respecter les préjugés d'une nation amoureuse de ses usages & même de ses abus, il n'eut point le courage d'abolir tant de coutumes bizarres qui dégradoient l'humanité. Les paysans demeurèrent esclaves chez un peuple qui s'appelloit libre ; on ne laissa même à ceux de Transylvanie, d'autres juges que leurs seigneurs, loi barbare qui assuroit l'impunité à ces tyrans, & fermoit tout asyle au foible opprimé.

*Istuanf. l.  
v.*

*Joann. Samb.  
app. rer. Ung.*

Louis II (42), fils de Ladislas, succéda aux trônes de Hongrie & de Bohême; ce prince étoit trop jeune pour s'occuper d'objets graves, trop foible pour oser combattre les préjugés de sa nation. Ses qualités naturelles, son port noble & majestueux, son esprit plus délicat que solide, en faisoient un prince aimable & non pas un grand prince; c'est sous son règne que la Hongrie vit s'éclipser sa gloire. Il s'étoit fait une révolution dans les mœurs de la nation, qui en produisit une dans sa puissance. Ce n'étoit plus ce peuple féroce, qui ne connoissoit d'autre bien que son arc & ses fleches, d'autre plaisir que celui de se baigner dans le sang de ses ennemis. Aux mœurs des anciens Scythes, les Hongrois avoient fait succéder la mollesse de l'Italie & le luxe de l'Asie. La noblesse ne se faisoit plus reconnoître par ses exploits & son amour pour la patrie, mais par son faste. Les grands ne paroissoient en public, qu'accompagnés d'un nombreux cortège de valets, de musiciens & de courtisans. Bude le disputoit en éclat aux autres capitales du monde, mais les frontières étoient

*Neugebav.  
hist. Polon.  
Comment.  
rer. Mosc. a.  
Baro. a. Her-  
terstein. p.  
108, 109.  
Ind. Tuber.  
comm. de  
temp. su. l.  
XI. j. 2.*

désertes, les châteaux & les places fortes abandonnées. Les prélats surtout étaloient un luxe à la fois militaire & galant, & doublement scandaleux. Les loix étoient sans vigueur, le roi sans autorité. Ceux même que l'on avoit chargés de l'instruire, jaloux de régner sous son nom, prolongeoient son enfance, étouffoient au milieu des plaisirs ce germe précieux de la vertu, cet élan sublime d'une ame jeune & bien née vers la gloire.

Son conseil commit une grande imprudence en maltraitant les ambassadeurs de Soliman II : cette insulte fut le prétexte d'une guerre sanglante. Les Esclavons, les Moldaves, les Valaques furent punis de la faute de leur maître, & Soliman fit massacrer quinze ou vingt mille hommes pour venger deux ou trois Turcs qui avoient reçu un mauvais accueil à la cour de Louis. Belgrade tomba au pouvoir des infidèles ; mais le siège de Rhodes, en occupant ailleurs les forces du Sultan, donna aux Hongrois le temps de respirer. Soliman reparut bientôt à la tête d'une armée de deux cent cinquante mille hommes : il ne faut pas

*Comment. a  
bar. ab. Her-  
berstein.*

*Lud. Tuber.  
comm. l. XI.  
Nic. Ol.  
chron. ad  
ann. 1521.*

apprécier ces forces par le nombre des Turcs. Le luxe des officiers, celui même des simples soldats, attiroit dans le camp une foule de valets fainéans, spectateurs inutiles pendant le combat, brigands avides après la victoire.

Louis n'attendit pas les secours que le vaivode de Transilvanie, & quelques princes voisins lui avoient promis; il étoit impatient, & dans toute son armée il n'avoit pas un général dont l'expérience pût captiver cette ardeur qui sied mieux à un soldat qu'à un roi. Dès qu'il apprit que les Turcs passioient la Save, un délire héroïque s'empara de son ame; il craignit que ses sujets ne l'accusassent de lâcheté s'il retardoit le jour du combat, qu'il croyoit être le jour du triomphe. La gloire de l'ennemi qu'il alloit attaquer excitoit sa jalousie, sans intimider sa jeunesse. Les Mammelus terrassés, Belgrade emporté d'assaut, Rhodes conquise, n'étoient à ses yeux que des raisons de plus pour se mesurer avec ce conquérant qui avoit étonné le monde par tant de merveilles fatales au genre humain. Il se mit à la tête des troupes qu'il put rassembler,



& marcha à grandes journées contre les Turcs. D'ailleurs, aussi superstitieux que brave, il regardoit cette guerre comme une croisade, & croyoit que mourir de la main d'un Turc étoit un titre pour être reçu triomphant dans les cieux.

La Hongrie fixoit l'attention de toute l'Europe. On jugeoit aisément par l'animosité des deux partis, qu'on en viendrait bientôt à une bataille décisive; l'attente de ce grand événement tenoit en suspens toutes les puissances voisines, prêtes à partager avec le vainqueur la dépouille du vaincu. Le choix que Louis avoit fait de ses généraux, faisoit espérer aux troupes que le ciel combattroit pour elles. Presque tous les corps étoient commandés par des évêques. (43) L'armée & le roi lui-même étoient aux ordres d'un cordelier; il se nommoit Paul Tomory. Ses intrigues l'avoient élevé sur le siége archiépiscopal de Colocza. Son courage s'étoit depuis long-temps exercé dans les combats. Sieges, attaques, retraites, escarmouches, marches, contre-marches, tous les détails de la guerre lui étoient familiers.

Les Turcs & les Hongrois se trou-

verent en présence près de Mohacs.

29 Août  
1526.

*Dubr. hist.*

*Boie. lib.*

*XXXIII.*

*Paul.*

*Stransk. ref.*

*Boi.*

*Samb. app.*

*Broderith.*

*descript.*

*Hist. des*

*tro. de Hong.*

*p. F. de Ge-*

*nille.*

*Istuanf. l.*

*VIII.*

*Hist. de*

*l'Emp. Ott.*

*Hist. chron.*

*Pannoniæ*

*auth. Theod.*

*de Bry, p. 25.*

*Chron. &*

*hist. univers.*

*p. Gasp. Peu-*

*cer. l. VII.*

*p. 391.*

(44) Lorsque ceux-ci furent rangés en bataille, le palatin qui devoit commander, mais à qui Paul Tomory ne laissoit d'autre emploi que celui de haranguer les soldats, leur tint ce discours : » Mes amis, c'est pour Dieu, » c'est pour la patrie que vous commandez. Vous marchez contre un » ennemi que vous connoissez, que » vos peres ont vaincu, dont vous » avez triomphé vous-mêmes. Soyez » dignes de vos ancêtres, foyez dignes de vous. Ne songez point à la » multitude des Turcs. Les braves gens » ne comptent leurs ennemis que lorsqu'ils les ont terrassés : d'ailleurs, » dieu combattra pour vous, dieu » qui d'un souffle anéantit les puissances & dissipe les armées. C'est » dans vous que réside le salut de la » chrétienté toute entière ; si vous » fuyez, toute l'Europe devient esclave & Musulmane. Mais éloignons ces tristes idées ; je vois vos yeux s'animer d'un feu tout céleste, » je lis sur vos fronts le présage de » la victoire. Ne nous arrêtons plus » à discourir, & combattons ». En finissant ces mots, il voit briller le

long d'une colline une épaisse forêt de lances. Gaspard Raskay part aussitôt pour aller reconnoître ce corps & prévoir ses mouvemens ; il étoit déjà trois heures après midi, les Turcs sembloient résolus de rester dans leur camp ; les Hongrois se lassoient de leur inaction, & les soldats crioient déjà qu'il falloit, ou rentrer sous les tentes, ou combattre. Paul Tomory donne aussitôt le signal, & toute l'armée s'ébranle au bruit de la musique guerrière, & des concerts des soldats qui chantent des cantiques. On attaque d'abord les lances qu'on avoit apperçues, on les renverse, & André Battory vient annoncer au Roi que la victoire est sûre ; on poursuit les fuyards, & dans cette course les chevaux foulent aux pieds les morts & les mourants : enfin on en vient aux mains avec le corps d'armée des Turcs. Soliman étoit au centre ; il n'avoit pas confié le commandement de ses troupes à son Muphti, mais à de vieux généraux : son artillerie nombreuse & bien servie tonne avec un fracas effroyable ; l'aîle droite des Hongrois en est écrasée ; déjà le désordre est parmi les soldats, & la

campagne est couverte de fuyards. Broderith qui combattoit près du roi, dit que dans ce moment ce prince disparut, soit qu'il se fût précipité au milieu des ennemis, soit qu'il eût été entraîné par ses gardes qui craignoient pour ses jours. Cependant le reste de l'armée combat avec la même ardeur ; elle s'avance jusqu'à dix pas de l'artillerie qui l'écrase, le vent chasse la fumée dans les yeux des Hongrois, ils ne portent plus que des coups incertains ; enfin ils sont forcés de descendre dans une vallée marécageuse où la plupart sont engloutis. Le reste combat encore ; mais bientôt la déroute devient générale, & tout fuit. La bravoure des Hongrois avoit inspiré tant de terreur à leurs vainqueurs, que ceux-ci n'osèrent les poursuivre. Paul Tomory ne survécut point à la défaite de son armée, & l'on trouva sept prélats étendus sur le champ de bataille. On chercha long-temps le corps du roi ; ce ne fut que plusieurs jours après qu'on le trouva englouti dans un marais avec son cheval. Les Turcs parcoururent la Hongrie, moins en vainqueurs qu'en brigands. Bude fut

livrée au pillage ; la magnifique bibliothèque que Mathias avoit rassemblée à grands frais fut dispersée. Trois statues de bronze d'un travail admirable , furent emportées à Constantinople , & fondues pour faire du canon. Les champs furent ravagés ; on vit des femmes enterrer leurs enfans tout vivans , de peur que les cris de ces malheureuses créatures ne découvrirent leur retraite. Tout le pays qui s'étend des rives de la Drave à celles du Raab , ne fut bientôt plus qu'un immense désert.

Quelques soldats échappés au carnage s'étoient retranchés à Mároth, maison de plaisance de l'archevêque de Strigonie. Une foule de payfans suivis de leurs enfans & de leurs femmes , attendoient les Turcs & la mort dans le même asyle. Ils furent bientôt enveloppés ; le désespoir ranimoit leurs forces ; les peres faisoient à leurs enfans & à leurs femmes un rempart de leurs corps. Pendant deux jours ils repoussèrent tous les assauts ; mais le troisième , les Turcs pénétrèrent dans le village , égorgerent tout ce qui se présenta , sans pitié pour le sexe ni pour l'âge. Peu de Hongrois

*Broderick*

se déroberent à la mort par une prompte fuite. Un capitaine connu par quelques exploits, c'étoit Michel Dobozy, saute sur son cheval, prend sa femme en croupe, & se fait jour l'épée à la main à-travers les vainqueurs : les Turcs le poursuivent, ils vont l'atteindre, son épouse les voit & frémit. » Cher époux, dit-elle, » rends les armes à ces barbares, re- » çois des chaînes, peut-être un jour » tu pourras les briser & venger ta » patrie. Pour moi dont les foibles » bras sont inutiles à l'état, moi qui » ne puis trouver chez ces infideles » que le déshonneur & l'infamie, cher » Dobozy, si je te fus chere, si ma » vertu mérita ton amour, rends-moi » un dernier service, mets pied à » terre, je descendrai après toi & tu » me plongeras ton épée dans le sein ». Dobozy se sent glacé d'horreur à cette priere, il veut ranimer le courage de son épouse & lui rendre quelque espérance ; cependant les Turcs approchent, l'héroïne saute à terre : » vois, » dit-elle, de quelle main tu veux » que je périsse, de la tienne ou de » celle de ces barbares « ? Dobozy prend son arc, place le javelot mortel

*Istuanf. l.  
VIII.  
Jo. Zermegh.  
rer. gesti. int.  
Ferdin. & Jo.  
l. I. f. 1.*

en tremblant, & le lance en détournant les yeux. Aussi-tôt, dans le délire de sa rage, il se précipite au milieu des Turcs, & reçoit la mort après avoir vengé celle de son épouse.

On compta plus de deux cent mille hommes égorgés ou amenés en esclavage. Les vainqueurs se retirèrent, mais ils laissèrent après eux, pour achever d'exterminer les Hongrois, la famine qui les avoit chassés eux-mêmes. Toutes ces horreurs furent l'ouvrage de ce Soliman, que tant d'historiens ont célébré. On lui présenta les têtes des sept évêques, & les portraits de Louis & de Marie son épouse (45). Le farouche conquérant ne put s'empêcher de plaindre & le

*Paul. Joy.  
in eleg.*

malheureux prince tué à Mohacs, & la princesse plus malheureuse encore qui lui avoit survécu. Tous les courtisans louerent la clémence de l'empereur, & l'histoire a répété cette flatterie.

La Hongrie avoit essuyé de grands revers, mais elle en craignoit de plus grands encore. Plusieurs princes voisins jetoient sur la couronne des regards ambitieux; les Hongrois sembloient avoir oublié leurs malheurs

pour s'occuper d'intrigues & de factions. A la faveur de ces troupes, Jean de Zapola, comte de Scépuse, vaivode de Transilvanie, fut se former un parti : il étoit à la tête des troupes qu'il amenoit au secours de Louis, & que ce prince imprudent n'avoit pas attendues. Le palatin Etienne Batory s'étoit enfui avec la reine : c'étoit un concurrent redoutable, qui, par sa retraite, renonçoit à ses prétentions. Mais un rival bien plus puissant se mit sur les rangs : c'étoit Ferdinand, archiduc d'Autriche.

Ce prince étoit de l'auguste & puissante famille qui va monter sur le trône de Hongrie, pour n'en descendre jamais. Il n'est donc pas étranger au plan de cet Ouvrage, de rappeler en peu de mots l'histoire de cette maison, son origine, ses accroissemens jusqu'à ce que Charles V l'eut élevée au plus haut degré de splendeur & de gloire. Les sentimens sont partagés sur son origine ; quelques généalogistes la font remonter à Guntran le riche, comte d'Altembourg, qui florissoit dans le neuvieme siècle : d'autres vont chercher dans les montagnes de la Suisse, les premiers au-



teurs de cette famille. Des historiens dont les opinions ont été long-temps respectées, trouvent dans les parricides accumulés de la reine Brunehaut de quoi jeter sur leurs conjectures une lueur de vraisemblance; ils donnent à l'infortuné Théodebert un troisième fils, qui échappé au massacre de ses frères, se réfugia d'abord en Allemagne, & depuis, s'étant établi en Suisse, y bâtit le château d'Abbsbourg.

*Tritheme.  
Wolfgang.  
Lazius.  
Théodor.  
Fierdorpius.*

Une opinion plus commune sans être plus certaine, fait descendre les princes Autrichiens d'un noble Romain, qui, en 717, pendant un débordement du Tibre, recueillit ses compatriotes sur le mont Aventin, leur donna un asyle, leur prodigua les secours les plus abondans, & se montra aussi généreux qu'opulent. Cette belle action lui mérita le surnom de *Frangipani*, titre plus glorieux que ceux de *Boucher*, de *Martel*, de *Foudre*, que tant de grands hommes ont eu la folie d'ambitionner. Les enfans de Léon Frangipani soutinrent, les armes à la main, la défense des papes contre l'Italie soulevée; forcés eux-mêmes de chercher

un asyle au-delà des Alpes, ils se retirèrent en Suisse, & jeterent les fondemens du château d'Absbourg, qui est regardé comme le berceau de la maison d'Autriche.

Après la mort de Richard de Cornouailles, qui n'eut que le titre d'empereur sans en avoir l'autorité, l'Allemagne livrée à des divisions intestines, fut deux ans sans maître. Enfin Rodolphe d'Absbourg\* fut préféré à une infinité de concurrens qui se disputoient le trône impérial. Les exploits, les talens, la gloire, avoient seuls réuni, en faveur de Rodolphe, des suffrages qu'il n'avoit ni mendiés avec bassesse, ni achetés à prix d'argent; ce prince eut de violens démêlés avec Ottocar, roi de Bohême. Il triompha également de la bravoure de ses ennemis, de l'indocilité des électeurs & des intrigues de la cour de Rome: il conquît la Bohême & l'Autriche; & plus grand par sa clémence que par ses victoires, il ne daigna pas, lorsqu'il fut tout-puissant, se venger des ennemis qui avoient attaqué son autorité lorsqu'elle étoit chancelante. Il mourut après un règne glorieux, dans la soixante-treizième

\* 30 Août  
1273.

année de son âge, en 1291. Les électeurs craignoient déjà la puissance de cette maison qui, du premier pas, avoit conquis tant de domaines. Adolphe de Nassau fut élu malgré les efforts d'Albert, fils aîné de Rodolphe. Celui-ci prend les armes; mais bientôt la fortune change, les électeurs changent avec elle : Adolphe est vaincu, Albert est couronné\*. Le pape Boniface VIII ne veut pas le reconnaître : un des motifs que le saint pere alléguoit pour justifier son refus, c'est que ce prince avoit perdu un oeil, & qu'il n'étoit pas d'une figure agréable. Le motif véritable de la haine du pontife contre l'empereur, étoit l'amitié qui unissoit Philippe le Bel & Albert.

\* 1298.

Ces princes firent ensemble un traité d'alliance, où on consulta moins les loix de la politique que le sentiment. Boniface, châtié par le roi de France, fut contraint de confirmer l'élection d'Albert. Celui-ci se préparoit lui-même à punir les Suisses révoltés : il s'avança vers les bords de la Ruff. Ce fut là qu'à la vue de toute son armée, il fut assassiné par Jean d'Autriche, prince de Souabe, son

neveu. Cet événement, arrivé en 1308, favorisa la ligue des Suisses, qui jetèrent alors les fondemens d'une république qui, moins puissante mais plus durable que celle de Rome, conservera sa liberté tant qu'elle conservera ses mœurs. Frédéric le Bel, fils aîné d'Albert & duc d'Autriche, se mit en vain sur les rangs; Henri, comte de Luxembourg, fut écarter ce rival & les autres prétendans : il fut couronné. Frédéric alla signaler son courage en Italie contre les Gibelins; il tourna ensuite ses armes contre Louis de Bavière, qui avoit succédé à Henri. Mais il fut vaincu, tomba entre les mains de son ennemi, & mourut en 1329 peu de temps après avoir recouvré sa liberté.

La maison d'Autriche ne remonta sur le trône Impérial qu'en 1437, dans la personne d'Albert II, gendre de Sigismond, dont j'ai déjà parlé: il eut pour successeur Frédéric III, fils d'Ernest, duc d'Autriche & de Styrie. Ce prince résolu de rompre la ligue du corps Helvétique, réclama d'abord le château d'Absbourg dont les Suisses s'étoient emparés. La France & l'Empire se liguerent contre

ces braves républicains , qui versèrent beaucoup de sang dans différens combats, & conserverent leur liberté. L'empereur prit enfin le parti de les laisser vivre dans leurs montagnes, pauvres , indépendans & vertueux: c'est ce prince qui érigea l'Autriche en archiduché\*. Maximilien , son fils, fut élu roi des Romains en 1486, & lui succéda en 1493; il étoit équitable, généreux, ami des arts & des lettres, sans foiblesse avec les grands, sans hauteur avec le peuple. On sait quelles guerres cruelles entre la France & l'Empire furent la suite de son mariage avec la fille de Charles le Téméraire , duc de Bourgogne : il se ligua depuis avec Louis XII contre la république de Venise. L'archiduc Philippe , son fils , épousa Jeanne , héritière d'Espagne ; & c'est de ce mariage que naquit ce Charles V, qui eût asservi toute l'Europe, s'il n'avoit pas eu en tête un homme tel que François I. Ferdinand fut le second fruit de cette union; il avoit des talens pour la guerre & les négociations. Mais la gloire de Charles effaçoit la sienne: l'Europe entière avoit les yeux fixés sur cet empereur.

\* 6 Janvier  
1453.

Le théâtre où Ferdinand vouloit jouer un rôle, étoit moins vaste; la Hongrie & la Bohême étoient le seul objet de son ambition. Il avoit essayé de gagner par ses bienfaits la noblesse de ces royaumes. Les Hongrois qui voyoient la puissance de l'empereur augmenter chaque jour, furent insensibles à ses largesses : ils estimoient Ferdinand, mais ils craignoient le frère de Charles V. Ils se hâtèrent de convoquer la diète. La crainte de voir les Autrichiens ou les Turcs venir dicter un choix odieux, abrégea les délibérations. Jean de Zápola fut couronné l'an 1526, le jour de la fête de Saint-Martin. Les états de Bohême, plus voisins de l'Autriche, n'osèrent se déclarer contre Ferdinand. Ce prince fut couronné à Prague, le 24 février 1527. Maître de ce royaume, l'archiduc résolut de faire valoir ses droits sur la Hongrie. Il avoit épousé Anne, sœur de l'infortuné Louis : c'étoit au nom de cette princesse & en vertu du traité de 1515, que l'archiduc réclamoit la Hongrie. Mais les Hongrois croyoient pouvoir s'affranchir d'un traité conclu sans leur aveu; une armée d'Autrichiens,

*Jo. Dubray.  
lib. 33.*

trichiens , de Bohémiens & d'Alle-  
mans , parut bientôt sur la frontiere ,  
& vint prouver l'équité des préten-  
tions de l'archiduc. Elle entra dans  
Bude sans coup férir. Jean avoit du  
courage , mais il avoit peu de soldats  
& ses finances étoient épuisées : il  
s'enfuit , les ennemis le poursuivent ;  
déjà sur les bords de la Theisse, ils sont  
près de l'atteindre. Jean avoit avec lui  
quelques seigneurs plus attachés à sa  
personne qu'à sa fortune , & un ramas  
de paysans qu'il appelloit son armée.  
Il assemble le conseil. François Bodon  
se leve. Ce général avoit blanchi sous  
les armes , les ennemis connoissoient  
sa bravoure , les Hongrois sa fidé-  
lité ; il portoit l'enseigne royale (46) ;  
on ne pouvoit la confier à des mains  
plus sûres. » Sire , dit-il , pourquoi as-  
» sembler le conseil ? il n'est plus temps  
» de délibérer lorsqu'il faut combattre ;  
» commençons par vaincre , nous con-  
» sulterons après : c'est de notre déses-  
» poir qu'il faut attendre notre salut.  
» Dans cette position cruelle , le plus ré-  
» méraire devient le plus prudent. Loin  
» de l'ennemi j'aurois donné des con-  
» seils , près de lui je ne fais que don-  
» ner l'exemple de l'attaque ». Le com-

Ann. 1527.

bat s'engage , la victoire est long-temps disputée ; les Hongrois font une résistance opiniâtre ; mais Bodon , enveloppé , est forcé de rendre les armes ; la perte de ce général est suivie de la déroute de l'armée ; Jean va chercher un asyle en Pologne ; Ferdinand soumet la Hongrie , entre triomphant dans Albe-Royale , & reçoit la couronne des mains du même prélat qui l'avoit placée sur la tête de Jean. Tout triomphant qu'il étoit , comptant ses plus fiers ennemis au nombre de ses courtisans , il ne put vaincre l'ame altière de Bodon. En vain il lui offrit des richesses & des honneurs , en vain il le menaça de la captivité la plus dure s'il ne renonçoit au parti du roi Jean ; l'inflexible vieillard rejeta les promesses , dédaigna les menaces , languit longtemps dans un cachot , y mourut de misère , & dans ces derniers momens , ne ressentit qu'un seul déplaisir , celui d'apprendre qu'il y avoit dans la Hongrie peu d'ames semblables à la sienne.

Dans ce petit nombre d'amis fideles que Jean trouva dans sa disgrâce , il faut compter Jean Banffy. Ce seigneur vit ses champs ravagés ,

5 Nov.  
527.  
*Op. Tripart.*  
p. 312,

*Petr. de*  
*Rewâ. cent.*  
*J. in script.*  
*Hung. p. 724.*



ses biens livrés au pillage; il brava le  
 courroux de Ferdinand, les conseils  
 de ses amis & les larmes d'une épou-  
 se chérie; elle se jeta à ses pieds :  
 » cher & trop vertueux époux, lui  
 » dit-elle, vois quel est le fruit de ta  
 » fidélité pour un prince malheureux;  
 » d'une si haute fortune, il ne nous  
 » reste plus que le souvenir de l'avoir  
 » possédée! Quel sera le partage de  
 » tes enfans? Qui fait si Ferdinand, ex-  
 » trême dans ses vengeances, ne les  
 » réduira point à la servitude; c'est  
 » donc là l'héritage que tu leur lais-  
 » seras? .... Je leur laisserai ma vertu,  
 » répondit Banffy; cesse de m'exciter  
 » au parjure! Epargne-toi des dis-  
 » cours inutiles & honteux; l'homme  
 » ne peut avoir qu'une épouse &  
 » qu'un roi. Jean a ma foi; cette foi  
 » est aussi sacrée que celle que je t'ai  
 » jurée à toi-même; & j'aurois au-  
 » tant d'horreur de devenir sujet per-  
 » fide, qu'époux infidèle. Tant qu'il  
 » respire, ma vie lui appartient. Ne  
 » crois pas que cette fidélité soit sans  
 » récompense. J'en trouve une dès  
 » cet instant au fond de mon cœur;  
 » l'avenir m'en prépare une autre,  
 » & nos derniers neveux diront: Jean

» fut malheureux, tout l'univers l'abandonna, le seul Banffy lui fut » fidele ». Banffy se trompoit, Jean avoit trouvé en Pologne un ami dont le génie actif trouva des ressources pour réparer ses malheurs.

C'étoit Jérôme Laszky, palatin de Siradie; ce seigneur avoit toute la franchise d'un homme de bien & toute l'adresse d'un politique. » Il ne vous » reste plus qu'un appui, dit-il, c'est » Soliman; je pars, & je lui fais épou- » ser v<sup>o</sup>tre querelle ». Il essuya d'a- bord des dédains à la Porte Ottomane. » Celui qui vous envoie, lui disoit le » visir, n'est pas roi, puisqu'il a été » élu sans l'agrément du sultan. Nous » avons tué Louis, nous nous som- » mes emparés de son royaume, So- » liman s'est assis sur son trône, la » Hongrie lui appartient. En vain » dit-on que c'est la couronne qui fait » les rois. Ce n'est point un amas » d'or & de pierreries qui commande » aux hommes, c'est le glaive. C'est » par lui que nous conserverons ce que » nous avons acquis par lui. C'est lui » seul qui dispose des trônes, & nous » ne connoissons point d'autre droit » que celui-là ». Laszky sentit bien

*Hieron.  
Lasky. hist.  
erc. leg. ad  
Solim. in ad-  
paratū. ad  
hist. Hung.  
Déc. I. mo-  
sum, IV,*

que sa négociation seroit infructueuse, si le roi ne se rendoit tributaire & vassal de la Porte; il promit au visir que Jean feroit hommage de sa couronne au sultan s'il la remplaçoit sur sa tête; Soliman devint plus accessible, & assura qu'on le verroit bientôt en Hongrie à la tête d'une armée pour en chasser les Autrichiens, & y rétablir l'infortuné Jean. On vit bientôt arriver à Constantinople des ambassadeurs de Ferdinand, qui demanderent au sultan qu'il restituât les places qu'il avoit prises au roi Louis; Ferdinand à ce prix lui offroit son amitié. Soliman se leva en fureur, & jetant sur les ambassadeurs un regard de mépris: » que je ne vous arrête » pas davantage, dit-il, je n'assentirai point le divan pour le consulter sur une pareille proposition. » Dites à votre maître que vous avez » vu mon armée prête à entrer en » Hongrie, & moi-même déjà ceint » de mon cimenterre. Les clefs de toutes les villes que j'ai prises sont dans mes mains; je les suspendrai à mon col. Je me rendrai dans cet état à la plaine de Mohacs, déjà célèbre par la défaite de Louis. Que votre

Ann. 1528.

Istuanf.  
l. x.

» maître s'y rende à la tête de ses trou-  
 » pes , une bataille décidera si la Hon-  
 » grie lui appartient ou à Jean mon  
 » vassal. Si je suis vaincu , il me trou-  
 » vera parmi les morts , il me fera  
 » trancher la tête , & les clefs des  
 » villes de Hongrie seront en sa puis-  
 » sance ; si je ne le rencontre point à  
 » Mohacs , je vais droit à Bude ; si  
 » je ne le trouve pas dans cette ca-  
 » pitale , c'est à Vienne que je vais le  
 » chercher ».

Ainsi le destructeur des Hongrois devenoit leur défenseur , & ce peuple malheureux ne redoutoit pas moins sa protection que sa haine. Soliman craignoit d'avoir pour voisin un prince aussi puissant que Ferdinand d'Autriche. Jean offroit de lui rendre hommage & de lui payer tribut. Ecarter un ennemi dangereux , acquérir un vassal fidele , étoient des avantages capables de flatter l'ambition du sultan. Il publia que l'équité seule lui mettoit les armes à la main ; qu'il alloit embrasser la défense d'un prince injustement opprimé. L'Europe n'en crut rien ; mais il ne daigna pas s'informer des jugemens qu'elle portoit sur les motifs

de sa conduite. Ferdinand s'efforça encore de rompre cette négociation. Il n'offroit que son amitié; Jean faisoit des offres plus réelles.

Déjà les Turcs sont entrés dans la Hongrie; ils y renouvellent, comme alliés, tous les ravages qu'ils y avoient faits comme ennemis; Jean va se jeter aux genoux de Soliman, lui baise la main & lui rend hommage d'un royaume qu'il ne possède plus. Le visir veut bien le recevoir parmi ses courtisans, & Louis Gritti au nombre de ses amis. Ce dernier étoit le fruit des amours d'André Gritti, doge de Venise, & d'une courtisane de Constantinople. Ses talens auroient légitimé sa naissance, si la loi n'eût pas été inflexible. Soliman s'empara de Bude, laissa, d'après le traité, fortir la garnison, & la fit massacrer dans sa retraite. Altembourg fut emporté d'assaut; soldats, bourgeois, prêtres, vieillards, femmes, enfans, tout expira sous le glaive des vainqueurs. Ils continuerent jusqu'à Vienne leur marche triomphante; cette capitale fut investie; Ferdinand l'avoit prévu. Il avoit parcouru l'Allemagne mendiant des secours;

*Histoire de  
l'Emp. Ott.  
p. le P. Can-  
timir. l. 111.*

*Ann. 1529.*

les électeurs avoient fourni vingt mille lansquenets , & deux mille chevaux ; Frédéric , comte palatin du Rhin , se renferma dans Vienne avec cette armée. Celle de Soliman offroit un spectacle aussi pompeux que terrible. Les pavillons des officiers étaloient tout le luxe de l'Asie , & les tentes des soldats rangées avec ordre , couvroient un espace de quatre lieues. Mais ce luxe que le paysan admire , que le soldat méprise , n'inspire de terreur ni à l'un ni à l'autre.

Le vainqueur de Rhodes échoua devant Vienne , & ne parut sous ses murs que pour donner aux assiégés le spectacle d'un camp magnifique. Ceux-ci se signalèrent par des prodiges de bravoure. Pendant un assaut général , deux soldats , l'un Allemand , l'autre Portugais , eurent une querelle assez vive , & prirent leurs épées pour juges de ce différent. Tandis qu'ils sont aux mains , l'Allemand apperçoit des Janissaires qui vont arborer l'étendard sur la breche. » Mon camarade , dit-il , c'est contre ces Turcs & non pas » contre nous-mêmes qu'il faut tourner nos armes » ; ils s'embrassent à

*Hist. Vienn.*  
*obseff. ap.*  
*Schardium ,*  
*t. II. p. 237.*  
*Neugebav.*  
*hist. Pol. p.*  
*524.*  
*Siglerii.*  
*Chronol. rer.*  
*Hung. l. I.*  
*.. VI.*  
*Chro. Brass.*

*Histoire de*  
*l'Emp. Ott.*  
*p. Sagred. t.*  
*II. R. 29.*

l'instant, & se précipitent dans la mêlée; l'Allemand pénètre au milieu des assaillans, en renverse plusieurs, & reçoit sur la main un coup de sabre qui fait tomber son bouclier; le Portugais vole à son secours; mais il est blessé au bras & laisse échapper son épée; l'Allemand prend la sienne de la main qui lui reste, & défend le Portugais tandis que celui-ci s'efforce de le couvrir de son bouclier; bientôt ils sont enveloppés, tombent baignés dans leur sang, & meurent en s'embrassant.

L'artillerie jouoit de part & d'autre avec un fracas affreux; des rangs entiers de Turcs étoient renversés tout-à-coup; Soliman même n'étoit pas en sûreté, il vit tomber le pacha de Natolie, & trembla pour lui-même; d'ailleurs la saison étoit si rigoureuse, qu'on trouvoit chaque jour des soldats morts de froid à leur poste. Enfin désespérant du succès de ce siège, il donna le signal de la retraite en mettant le feu à son camp (47), & fit publier que son dessein n'avoit point été de s'emparer de Vienne, mais de soulager les peuples opprimés par Ferdinand; en même temps

M 5.

*Sagredo, t.  
II. P. 32.*

il ordonna à ses soldats de piller les bourgades , de ravager les campagnes & sur-tout d'arracher les vignes, à la perte desquelles il savoit bien que les Allemands ne seroient pas insensibles ; c'étoit ainsi qu'il soula-geoit les peuples. Il fut reçu dans Bude aux acclamations d'une popu-lace moins affligée de ses propres malheurs , qu'éblouie par le faste du sultan. Ce fut là qu'il remit à Jean & le sceptre & la couronne. La plu-part des historiens ont fait tenir à cet empereur un discours philosophique, peu compatible avec son caractère farouche : » ta religion , dit-il , est » ennemie de la mienne, mais nos » cœurs ont un lien commun ; c'est la » loi de la nature , qui ne varie point » comme les opinions des hommes , » c'est cette loi qui m'a ordonné d'em-brasser ta défense. » Etoit-ce aussi la loi naturelle qui lui avoit ordonné de faire égorger une garnison contre la foi d'un traité , de condamner quinze mille prisonniers à perdre la tête, & de massacrer des malheureux paysans qui ne prenoient aucun parti dans les querelles des puissances ?

Soliman s'efforça de persuader au

*Petr. de  
Rew. demon.  
& S. cor. reg.  
Hung. cent.  
VI. p. 719.  
G. Zerm. re.  
gest. inter.  
Ferd. & Jo.  
I. I. f. XI.*



roi Jean qu'en lui laissant Louis Gritty, pour l'aider de ses conseils, il lui faisoit un don plus précieux que sa couronne même. Mais c'étoit un espion qu'il plaçoit auprès de son vassal, pour éclairer sa conduite & prévenir les projets de révolte que sa bonne fortune auroit pu lui inspirer un jour. Jean, qui ne pénétoit pas la politique de l'empereur, reçut avec reconnoissance le ministre ou plutôt le maître qu'on lui donnoit. Il se crut affermi sur son trône; les démêlés de Charles V avec la France nourrissoient sa sécurité. Ce monarque ambitieux préféroit la gloire d'humilier son rival à celle de secourir son frere. Il épuisoit contre François I, les forces qu'il auroit dû employer pour Ferdinand. Celui-ci, sans autre appui que son courage, sans autre ressource que son génie, leve une seconde armée & l'envoie en Hongrie sous la conduite de Roccandolph. Ce général assiege Bude, livre trois assauts, soutient dans son camp des attaques meurtrieres; enfin, craignant de trop affoiblir, par les combats, une armée déjà foible par elle-même, il attend que la famine lui livre ce que

*Jo. Zernegh.  
r. gest. int.  
Ferd. & Joa.  
l. 2.*

Ann. 1530.

ses armes n'ont pu emporter. Il fait occuper tous les passages, saisir tous les convois. Jean, qui n'étoit puissant que par ses alliés, rappella les Turcs dans ses états; ils y causerent de nouveaux ravages. Les habitans ignoroient lesquels il devoient plus haïr, ou des Autrichiens qui venoient les attaquer, ou des Mahométans qui venoient les défendre. Roc-candolph leva le siege de Bude. L'infatigable Soliman reparut encore, parce qu'il ne trouvoit point ailleurs d'ennemis à combattre. Mais aussi malheureux dans les sieges, qu'heureux dans les batailles, il fit devant Alt-Guntz une honteuse retraite. Il avoit perdu beaucoup de monde dans cette expédition; mais le sang ne lui coûtoit rien, & l'immensité de ses états offroit à sa fureur meurtrière des ressources inépuisables, & s'il s'enfuit avec tant de précipitation, c'est que Charles V avoit fait une apparition en Allemagne, & qu'il ne vouloit pas hasarder contre cet empereur la fortune de ses armes. Il ramena à Constantinople trente mille esclaves qu'il avoit pris au hasard & parmi ses alliés & parmi ses ennemis;

Ann. 1532.

*Histoire de  
l'Emp. Ott.  
p. Sagredo,  
l. IV.*

*Histor. chron.  
Pannon. 2.*

*L'h. de Bry.  
Istuanf.*

*l. XI*

*Petr. de  
Rewa. cent.  
VI.*

*Nic. Olah.  
comp. su. æt.  
chron.*

lorsque ces infortunés , épuisés de faim & de fatigue, ne pouvoient suivre la marche de son armée, il les faisoit assommer.

Le calme sembloit renaître, lorsqu'une cause assez légère mit en feu la Transilvanie. Emeric Cibako, évêque de Varadin, vaivode de la province, étoit un homme altier, féroce, n'aimant dans la religion que l'empire qu'elle donne à ses ministres sur les autres hommes, opiniâtre dans ses volontés, implacable dans ses vengeances. Jean Dôce, seigneur puissant dans cette contrée, étoit un de ces esprits mutins qui cherchent moins à établir leur autorité qu'à détruire celle des autres; capable d'un assassinat, mais incapable d'une grande révolution. Il eut avec Emeric une querelle très-vive. Le prélat altier ne s'en tint point aux injures; Jean Dôce reçut un soufflet, & jura de venger cet outrage dans le sang du vaivode. Une rixe légère devint une guerre civile. Gritty espéra qu'à la faveur de ces troubles il pourroit s'emparer de la Transilvanie. Il se fit annoncer comme un arbitre envoyé par Soliman pour concilier les esprits. L'é-

Ann. 1534

vêque recusa un juge qui tenoit sa puissance des mains d'un prince Mahomé-tan. On reprit les armes; Emeric savoit en faire usage, mais son indolence naturelle lui faisoit chercher dans son camp les ressources de la mollesse. Sa tente étoit toujours placée loin du camp, afin que son repos ne fût troublé ni par le bruit des armes, ni par les cris des soldats. Tandis qu'il étoit enseveli dans un sommeil profond, entouré de quelques valets aussi peu vigilans que lui-même, Jean Dôce, suivi de quelques Turcs, entre dans sa tente, lui coupe la tête & court en triomphe la porter à Gritty. La joie qu'il ne put contenir en la recevant, fit soupçonner qu'il étoit l'auteur de cet attentat, & que Jean Dôce n'en étoit que l'instrument. Laszky, ce Polonois à qui Jean devoit sa couronne, étoit alors près de lui. » Vois-tu cette » tête, lui dit le bâtard Vénitien; » fais-tu combien de projets ambi- » tieux elle conçut lorsqu'elle étoit » animée; fais-tu qu'elle fut le siege » de l'orgueil & de tous les vices? Je » fais, répondit le Polonois, qu'Eme- » ric fut votre ennemi, mais son cœur » n'étoit pas seul dévoré d'ambition,

» du moins il n'eût pas fait lâchement  
 » assassiner son rival ». Gritty jura  
 qu'il n'avoit point ordonné la mort  
 du vaivode.

Emeric fut bientôt vengé. En un moment tout s'émeut en Transilvanie. On promene, suivant l'usage antique, dans les bourgs & dans les villes, un glaive ensanglanté. A ce signal, le peuple court aux armes. Gritty se retire à Megesward. Les habitans le reçoivent dans leurs murs, non comme un infortuné à qui on offre un asyle, mais comme un ennemi dangereux à qui on ne peut le refuser. Bientôt la place est investie. Gritty avoit à combattre à la fois & les assiégeans & les assiégés; on l'attaquoit au dehors, on le trahissoit au dedans. Il opposa le courage à la force, & la prudence à la perfidie. Les habitans se lassent enfin de souffrir les horreurs d'un siege, pour sauver les jours d'un homme dont ils desiroient la mort. Ils ouvrent une porte aux Transilvains; Gritty sort par l'autre, résolu de se faire jour l'épée à la main. Il est enveloppé, il se rend; on ne le conduit pas vers les chefs comme un prisonnier, on l'y

traîne comme un coupable. Là il est condamné à perdre la tête ; on le promène autour du camp , exposé aux insultes d'une soldatesque effrénée ; il arrive au lieu du supplice : » hélas , dit-il en soupirant , devois-je mourir sur ce théâtre d'ignominie ! » La cruauté industrieuse des bourreaux ne sert que trop bien la tranquille haine des Transilvains ; le matin on lui coupe les bras , à midi les jambes ; les Transilvains jouissent de ses tourmens , les contemplent de sang froid. La lenteur du supplice , les cris du malheureux , rien ne les touche ; on n'entendit pas un cri de grâce ; la mort étoit la seule qu'il pût attendre , & on ne la lui donna que lorsqu'il alloit expirer ; ce fut à la chute du jour qu'on lui trancha la tête. Aussitôt les Transilvains , suivant une coutume antique & barbare respectée parmi eux , trempent leurs mains dans son sang , & en teignent leur armure. Leur fureur s'assouvit avec plus de plaisir encore dans celui de Jean Dôce ; le cadavre de ce malheureux est déchiré en mille pièces. Emeric est vengé , le crime est puni ; mais les Transilvains ne sont

point satisfaits. Les enfans de Gritty n'ont point été les complices du meurtre du prélat. Ils fuient à travers les bois, on court sur leurs traces, on les atteint. » Nous avons craint, dit » l'un d'eux, de périr entre les mains » des Mahométans, & ce sont des Chrétien- » tiens qui nous donnent la mort ! » Leur innocence, leur jeunesse, leurs larmes, rien ne put attendrir ce peuple féroce ; ils furent décapités.

Tel fut le sort de Gritty. Il avoit espéré qu'Ibrahim lui enverroit des secours ; mais la fin de ce visir n'avoit pas été moins tragique. Sa perte avoit été jurée dans cette prison pompeuse, où d'aimables captives se consolent, en troublant le monde, du déplaisir de ne plus le voir. Soliman revenoit vainqueur des Perses, esclave de ses maîtresses. Roxelane regnoit sur son cœur par ses charmes, & la sultane Validé, par cet empire que la nature donne toujours à une mere, même dans un serail. Le crédit du visir leur faisoit ombre ; les autres femmes n'en étoient pas moins alarmées. Vingt rivales se liguerent contre l'ennemi commun. Soliman fit étrangler son

*Histoire de  
l'Emp. Ott.  
p. Sagredo,  
l. 17.*

*Ann. 1535.*

vifir pour plaire à ses maîtresses (48).

Ainsi le roi de Hongrie perdoit dans Gritty un ministre & un général, & dans Ibrahim un protecteur plus utile. il n'avoit plus d'appui dans le ferrail, où les femmes, intéressées à retenir l'empereur, craignoient que l'amour de la gloire ne l'entraînât loin de Constantinople. Le feu de la guerre embrasoit toujours la Hongrie. La victoire passoit sans cesse d'un parti à l'autre ; les deux princes épuisoient leurs forces sans terminer leurs querelles ; un traité les assoupit, mais ce traité même préparoit pour l'avenir de nouvelles discordes. Ferdinand devoit monter sur le trône de Hongrie après la mort de Jean ; si celui-ci laissoit des enfans, l'archiduc devoit leur donner assez de domaines dans ses états, pour soutenir leur rang & leur naissance. Une pareille convention sembloit faire à Jean un devoir du célibat ; mais des courtisans, qui prévoyoit qu'un jour ils pourroient s'enrichir au milieu des discordes civiles, si ce prince laissoit un rejeton de sa race, lui représentèrent que Soliman, endormi au sein de la mollesse, paroissoit l'avoir aban-



donné; que l'inaction de cet empereur enhardiroit Ferdinand; que celui-ci, impatient de régner, n'attendroit peut-être pas le terme fixé par le traité, pour lui ravir le sceptre; qu'enfin il devoit se fortifier par quelque alliance auguste & puissante; ils tournerent ses vues du côté de la Pologne. Sigismond I, dont nous avons déjà parlé, en faisoit alors le bonheur & la gloire; il avoit abattu l'orgueil de l'ordre teutonique, & terminé, par un traité glorieux, plusieurs siècles de guerre. Les Tartares, vaincus dans trois batailles, n'osoient plus approcher des frontières de la république; les Moscovites avoient éprouvé à Orsa la force de ses armes. Plus grand encore par ses vertus que par ses victoires, il pardonnoit à ses ennemis, & n'étoit implacable que pour ceux de l'état. Ses bienfaits avoient asservi un peuple libre, & jamais son ambition n'abusa d'un despotisme si justement acquis. Sa parole étoit sacrée, ses mœurs simples, sa politique douce. Il avoit élevé le berceau des arts sur les ruines de la barbarie, dans le temps où François I préparoit en France la grande révo-

*Script. Pol.*

lution de l'esprit humain. Mais celui-ci fut mieux secondé par ses successeurs, & le regne des sciences en Pologne ne fut pas de plus longue durée que celui de Sigismond. Ce prince avoit épousé en secondes noces Bonne Sforce, fille de ce Jean Galéas Sforce, duc de Milan, si célèbre par ses démêlés avec la France. Isabelle étoit née de ce mariage. Sa beauté qui lui attiroit tant de jalouses dans son sexe, & tant d'adorateurs dans le nôtre, étoit le moindre de ses charmes. Elle avoit su, même au sein des prospérités, préparer son courage aux plus grands revers. La science du gouvernement n'étoit point une étude pour elle, mais un de ses plaisirs. Ses penchans étoient aussi invariables, que la raison qui les lui inspiroit. Les détails de la misère du peuple, loin de blesser ses yeux, intéressoient son cœur. Sa bouche étoit l'organe des plaintes des pauvres. Sa main étoit le canal des bienfaits de son pere. Elle méritoit un époux plus heureux & plus grand que Jean de Zapola. Le mariage fut conclu. Tous les cœurs volèrent au devant d'Isabelle ; le peuple, quoiqu'épuisé par

*Neugebaver.  
hist. Polon.  
p. 481.*

*G. Zermegh.  
de g. e. Ferd.  
e. Joan. l. II.  
f. XI.*

*Petr. de  
Rewa. cent.  
VI. p. 725.*

*Chron. Bras-  
sov. ad ann.  
1539.*

quinze ans de défaits, oublia sa misère, & lui prodigua des fêtes pompeuses.

Mais tandis que la nation s'abandonnoit aux transports de sa joie, & Jean à ceux de son amour, deux puissans seigneurs de Transilvanie, Maïlat & Balassi, tramoient la trahison la plus noire; leur dessein étoit des'ériger en rois dans cette contrée, de la partager entr'eux, & d'en faire hommage à Soliman. Ce prince sentit bien que cette province lui seroit plus soumise sous l'empire du foible Jean que sous celui de ces perfides, qui tous deux avoient assez d'ambition pour aspirer à l'indépendance, & assez de talens pour y parvenir. Le sultan saisit cette occasion de paroître généreux; il fit remettre à Jean les lettres que ces traîtres lui avoient écrites, & à Bude, comme à Constantinople, on loua la bonne foi de Soliman. Maïlat & son collègue ne songerent plus qu'à soulever le peuple. Ils lui persuaderent que Jean avoit projeté d'abandonner la province sans réserve à Soliman; ils lui inspirerent l'aversion la plus violente pour la domination Ottomane, eux

qui, peu de jours auparavant, avoient négocié avec la Porte, pour lui livrer la Transilvanie. Ils ajouterent que dans le tristes extrémités où la province étoit réduite, Ferdinand étoit le seul prince dont elle pût attendre quelque appui. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer des esprits déjà disposés à la révolte. Jean, qui commençoit à regner par lui-même, se mit à la tête d'une armée, pénétra dans la Transilvanie; il supprima quelques impôts, & l'on s'aperçut qu'Isabelle avoit déjà fait passer dans le cœur de son époux les vertus qui regnoient dans le sien. Cet acte de clémence attira dans son parti les esprits tranquilles qui ne s'étoient point encore déclarés. Bientôt la nouvelle se répand dans l'armée que la reine Isabelle vient de mettre au jour le premier fruit des amours du roi; les cris de guerre se changent en des cris de joie. Si Jean eût été moins aveugle, il auroit pleuré, & sur le sort de la Hongrie, & sur le sort du jeune infortuné qui venoit de recevoir la lumière. Peu de jours après, le roi monta sur son tribunal pour terminer, par la voie de la justice, un

*G. Zermegh.  
d. reb. gest.  
&c. l. II. f.  
XII.*

*Nic. Olah.  
comp. su. et.  
chron.*

différend que deux gentilshommes vouloient terminer par celle des armes. Tout-à-coup il sentit s'éteindre dans son cœur le principe de vie; on le transporta dans sa tente, il se hâta de dicter ses dernières volontés; il eût mieux fait de les ensevelir avec lui dans la nuit du tombeau. Soliman fut le tuteur qu'il donna au jeune prince. *C'étoit*, dit Sagrédo, *confier au loup la garde de la brebis*. Heureusement le roi se souvint que cet enfant avoit une mere. La reine eut part à la tutele; mais il lui donna pour conseil un homme dangereux, qui va jouer un grand rôle sur la scene du monde; c'étoit George Martinusi, surnommé le Moine. A peine avoit-il achevé ce testament qu'il expira. Ce prince n'étoit point né pour le trône où il s'étoit laissé conduire. Des seigneurs puissans, qui vouloient gouverner sous son nom, l'avoient couronné presque sans son aveu; ils l'avoient marié de même. Il choisit pour protecteur son plus grand ennemi, opprima des peuples qu'il aimoit, fit le mal sans être méchant; son indifférence léthargique le fit paroître modeste dans la prospérité, stoïque dans

*Histoire du  
Card. Marti-  
nusi, l. II.  
p. 225.*

*v. 22. Juillet  
2540.*

l'infortune ; il étoit sans vertus & sans vices ; il épousa Isabelle sans la connoître ; il l'adora dès qu'il la connut , & l'amour , dont le feu s'alluma trop tard dans son cœur , parut lui donner un nouvel être. Mais il cessa de vivre lorsqu'il commençoit à régner. A peine eut-il fermé les yeux , que la reine , qui avoit la couronne en sa puissance , la fit poser sur la tête de son fils. Cette cérémonie fut précédée par le baptême du jeune prince. Il reçut sur les fonds le nom d'Etienne Sigismond. Mais ce nom déplut à Soliman : il voulut que le fils d'Isabelle s'appellât Jean Sigismond , en mémoire , disoit-il , de Jean de Zapola son allié & son ami.





## LIVRE QUATRIEME.

UN enfant, une femme, un moine, tels étoient les arbitres du sort de la Hongrie. George Martinusi étoit issu d'une famille illustre, que des circonstances ignorées avoient plongée dans la misere. Elevé chez la mere du roi Jean, on l'y occupoit aux emplois les plus vils. Au sein de l'ignominie, il conserva tout l'orgueil de sa naissance. L'espoir de réaliser un jour des chimeres dont il nourrissoit son ambition, adoucissoit son sort. Indécis sur les moyens qu'il prendroit pour s'élever à une haute fortune, il se jeta dans un cloître. Les religieux du monastere de Saint Paul l'hermite près de Bude, lui confierent un emploi, qui auroit pu flatter la fierté d'une belle ame, celui de rendre aux pauvres une portion de leur patrimoine, en leur distribuant quelques aumônes du couvent. Mais depuis il avoua lui-même que dans l'exercice

Tom. I.

N

Ann. 1540.

*N. Istuanf. hist. de reb. ung. l. XIV.*

*Mic. Sigl. chr. r. Hung. l. 1. chap. 6.*

*Abr. Bacschay. chron. de reb. ung.*

*Petr. de Rcw. de Mon. & S. cor. r. Hung. cent. V.*

*Histoire des tr. de Hongr. p. M. Fum. de Genillé.*

*Ch. des Ord. du Roi.*

*Histoire du minist. du C. Martinuzius.*

*Histoire de l'Emp. Ott. p. le P. Cantimir. l. III.*

*Histoire de l'Emp. Ott. par Sagredo. l. VI.*

*Paul. Jov.*

*hist. lib.*  
**XXXIX.**

*Orig. & oocaf. Transf. aut. Laur. Toppettino de Medgyes.*

*Hist. Cr. Pan, à Th. de Bry.*

## 290 HISTOIRE

de cette fonction, ses mains ne furent pas toujours pures. On l'éleva au sacerdoce, & dès-lors il crut que le chemin de la fortune lui étoit ouvert.

Jean de Zapola venoit d'être détrôné ; George alla en Pologne lui offrir ses services. Dans l'abandon où ce prince se trouvoit, il n'avoit pas le choix des amis. George lui parut un dieu tutélaire ; il en fit son ambassadeur ou plutôt son espion. Le froc étoit alors plus révééré dans ces contrées que la pourpre même ; & ce respect écarta loin du moine les périls attachés au métier hasardeux qu'il avoit embrassé. Des pèlerinages pieux étoient le prétexte de ses courses. Il traversoit les camps, sans qu'on daignât le soupçonner d'un grand projet. Souvent même les soldats lui donnoient des secours qu'il payoit avec des bénédictions.

Jean ne fut point ingrat. Lorsqu'il remonta sur le trône, il admit George à son conseil. Mais c'étoit peu pour lui ; il étoit ambitieux : Jean le nomma évêque de Varadin, & vaivode de Transilvanie. Il étoit avare, Jean le fit grand trésorier. En succédant



à Emeric, il auroit dû se rappeler quel fut le sort de ce prélat ; mais les exemples les plus terribles sont de foibles leçons pour un homme dont les yeux sont fascinés par l'ambition. Toutes ses passions auroient été satisfaites, si elles avoient pu l'être. Son crédit l'emporta sur celui d'une foule de courtisans qui avoient gouverné Jean tour à tour, & ce prince esclave n'eut plus qu'un maître au lieu de cent tyrans. Du reste George avoit l'ame élevée ; il bravoit le péril & ne le cherchoit pas ; il avoit vu des batailles & pouvoit en gagner lui-même ; les fautes des généraux qu'il avoit remarquées, ne l'avoient pas moins instruit que leurs succès. Peu esclave de sa parole, il la donnoit & la violoit avec la même facilité. Il savoit surprendre le secret de son ennemi & cacher le sien. George avoit en un mot tous les talens qui font l'homme célèbre, & nulle des vertus qui font l'homme de bien (49).

Les Hongrois qui détestoient le joug Ottoman, & qui craignoient que la régence n'attirât de nouveaux désastres sur leur patrie, se hâtèrent d'appeller l'archiduc, & grossirent

l'orage en s'efforçant de l'écarter. Ferdinand somma Isabelle d'exécuter le traité conclu par le feu roi, & lui offrit un domaine dans ses états. Isabelle n'avoit jamais cru que la nécessité qui dictoit les traités, pût être un prétexte pour les rompre, & que les loix immuables de l'équité pussent être asservies aux caprices de la fortune. Sa vertu qui la rendoit digne du trône, le lui faisoit quitter sans regret; une douce philosophie lui laissoit entrevoir dans la retraite des jours sereins, des plaisirs sans amertume; là elle se promettoit de veiller elle-même à l'éducation de son fils, loin des importunités des courtisans, & de l'embarras des affaires; il lui sembloit aussi beau d'en faire un honnête homme que d'en faire un roi; & pourvu qu'elle pût avec lui faire le bonheur de quelques vassaux, son ambition étoit satisfaite. Fondée sur ces principes, elle résolut d'abandonner la Hongrie à Ferdinand. Mais George, qui prévit que son regne étoit fini, si l'archiduc montoit sur le trône, s'opposa à l'exécution du traité. » Jamais, dit-il, je ne trahirai les intérêts de mon pupille,

» Je ne respecte point un traité que  
 » Jean signa malgré lui. Tout fer-  
 » ment arraché par la force, est nul  
 » par lui-même. Le feu roi n'a pu  
 » ni dépouiller son fils, ni soumet-  
 » tre la Hongrie à un maître étran-  
 » ger. A-t-il cru disposer des hom-  
 » mes sans leur aveu ? La royauté  
 » n'est pas un bien que l'on quitte à  
 » son gré ; le prince est par son de-  
 » voir attaché à son trône, comme  
 » le soldat à son poste. L'ordre de la  
 » succession a été fixé par le peuple ;  
 » un seul homme n'a pu le détruire.  
 » Tant que je vivrai, mon pupille  
 » régnera, & je saurai contraindre  
 » sa mere à soutenir ses intérêts.

Les créatures de George louèrent  
 le zele avec lequel il défendoit le  
 jeune prince, & blâmerent l'indolence  
 apparente d'Isabelle, qui sem-  
 bloit négliger les droits de son fils.  
 Le ministre avoit le dépôt des finan-  
 ces, les troupes étoient à ses ordres,  
 Soliman étoit d'intelligence avec lui ;  
 il fallut céder. Le comte de Felse,  
 général de Ferdinand, s'empara de  
 Visségrade, mais il fut obligé d'aban-  
 donner honteusement le siege de Bude.  
 L'année suivante, Roccandolph pa-

Ann. 1547. rut à la tête de quarante mille hommes, & marcha droit à la capitale. Isabelle & George y étoient renfermés. L'artillerie joua avec succès; c'étoit sur-tout vers le palais de la reine, qu'on dirigeoit ses coups. Un député vint dans Bude lui renouveler les propositions de Ferdinand; George se chargea de la réponse. On le menaça d'écraser la ville, il répondit qu'il étoit prêt à s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de livrer le prince & la princesse à l'archiduc. En effet, les Autrichiens multiplièrent les batteries vers la porte des Juifs; une partie du rempart s'écroula. Les assiégeans jetterent des cris de joie, & se préparèrent à donner l'assaut le lendemain. Mais au retour de la lumière, ils apperçurent des parapets que George, pendant la nuit, avoit fait élever derrière la breche; ils y monterent. Les assiégés soutinrent le choc avec la contenance la plus fiere; le combat s'engage, les premiers assaillans sont culbutés; d'autres succedent, ils ont le même sort: les cadavres ferment la breche, & les ennemis sont forcés de se retirer. Ils avoient perdu neuf cens hommes,

deux mille étoient blessés; Jérôme de Zara fut emporté sanglant du milieu de la mêlée, & mourut peu de jours après de ses blessures. Négociateur & général, son génie n'avoit pas été moins utile à Ferdinand que son courage. Roccandolph voulut surprendre par une trahison ce qu'il ne pouvoit enlever par la force; il mit dans ses intérêts un certain Bornemisse, qui avoit juré à George une haine éternelle. Ce misérable résolut de perdre sa patrie pour perdre son ennemi. La conspiration étoit formée; plusieurs traîtres ouvrent pendant la nuit une porte aux assiégeans. Ils étoient déjà entrés, lorsqu'aux cris de la sentinelle, accourent Urbain Batiani & Pierre Wichy, à la tête de quelques soldats; ils arrêtent les Autrichiens, soutiennent leur première furie, les font reculer, & les poussent l'épée dans les reins jusqu'à la porte que le traître leur avoit ouverte. C'est le sort des perfides d'être trahis à leur tour. Quelques prisonniers révélèrent le complot de Bornemisse; à la longueur des tourmens qu'on lui fit souffrir, on jugea aisément que George, en vengeance l'état, se

vengeoit lui-même, & qu'il punissoit moins le crime que Bornemisse venoit de commettre, que les outrages qu'il en avoit reçus. Le supplice de ce malheureux fut un spectacle capable d'effrayer ceux qui pouvoient l'imiter.

La reine, moins par la crainte des malheurs dont elle étoit menacée, que par respect pour le traité conclu par le feu roi, vouloit livrer la ville pourvu qu'on assurât aux habitans les traitemens les plus doux. George s'opposoit à cette résolution, mais le peuple murmuroit de la longueur du siège. Telle étoit la situation de Bude, lorsque du haut des remparts on vit flotter au loin les enseignes musulmanes. Soliman envoyoit son visir Sophi Mehemet pacha au secours d'un pupille dont il espéroit dévorer le patrimoine. Roccandolph se fortifia dans son camp, & se rendit maître des passages du Danube; les Turcs l'attaquèrent à plusieurs reprises, & s'emparèrent de l'isle de Sainte - Marguerite, poste dont le général Allemand sentit trop tard l'importance. Ce premier succès enflamma leur courage, ils portèrent le désordre jusques dans le camp

des assiégeans ; ceux-ci pressés d'un côté par les Turcs, de l'autre inquiétés par les habitans de Bude, ne cherchoient plus une victoire honorable, mais une retraite sûre. Un nouveau bruit vint répandre l'alarme parmi eux. On apprit que Soliman s'avançoit en personne à la tête d'une autre armée. Roccandolph effrayé lui-même ne veut point attendre l'arrivée du sultan. La retraite est préparée, elle doit se faire au milieu de la nuit. On se range en silence, on part ; mais tout à coup l'air retentit des hurlemens des Turcs, le bruit continu de la mousqueterie s'unit à celui du canon qui tonne par intervalle ; la frayeur augmente le péril. Dans ce tumulte Roccandolph est blessé ; il veut rallier ses soldats, ils sont sourds à ses cris ; les uns se précipitent dans le Danube, & sont emportés par le courant, d'autres se jettent dans des barques. Quelques corps se rassemblent & veulent faire tête à l'ennemi, mais trompés par la fausse lueur que jette le feu des assaillans, les Autrichiens dirigent leurs coups contre leurs compagnons. Le désordre augmente, les Turcs

pénètrent dans les rangs, la flamme dévore les tentes & se propage en un moment aux deux extrémités du camp; les assiégés sortent de la ville, & redoublent le carnage. Une foule de Turcs poursuit dans d'autres barques les barques fugitives, les atteint, les renverse; le Danube est couvert de cadavres, les débris de l'armée vont chercher un asyle dans Pest. Casson pacha, à la tête de ses Musulmans, y entre confondu avec eux. Cette ville devient un nouveau champ de bataille; soldats, habitans, femmes, enfans, tout ce qui n'est pas Turc est massacré. Vingt-cinq mille Autrichiens, Bohémiens & Hongrois périssent dans cette déroute. Le pont qui joint la ville de Bude à celle de Pest est jonché de morts & de mourans. Roccandolph s'enfuit dans l'isle de Komare, & meurt de sa blessure dans la petite ville de Sumarein.

Soliman arrive, mais trop tard, pour partager l'honneur de la victoire; il veut au moins, pour charmer son dépit, voir couler le sang. Huit cens prisonniers sont conduits à la tête du camp, garottés quatre à quatre; huit cens Janissaires s'avan-



cent & levent leurs sabres, Soliman donne le signal & toutes les têtes tombent. En vain la reine avoit tâché d'émouvoir, en faveur de ces malheureux le cœur du farouche sultan; en vain elle avoit employé ce que les graces ont de plus touchant, ce que l'éloquence a de plus impérieux: Soliman crut avoir fait un effort sublime de clémence en lui accordant la vie de Balthazar Pocani, de Thaisch, de Bursichy, & de quelques autres capitaines d'une naissance illustre.

Le sultan n'étoit point encore entré dans Bude; il fit témoigner à la reine la plus vive impatience d'embrasser ce jeune prince pour lequel il avoit essuyé tant de fatigues; il demanda qu'il fût amené dans son camp. Isabelle étoit mere, la tendresse est toujours inquiète & soupçonneuse; la sienne cherchoit des prétextes pour ne pas confier à un barbare un dépôt si précieux; mais George qui sentoît combien il étoit dangereux d'outrager Soliman, ne voulut point que cet empereur essuyât un refus. Son avis prévalut. Le jeune Etienne, porté dans les bras de sa nourrice, sur un char magnifique, suivi de tous les

seigneurs & d'une foule de soldats, sortit de la ville; Soliman l'embrassa, le ferra dans ses bras: on eût dit que son cœur lui dictoit ces caresses.

« Mes enfans, dit-il à Selim & à Bajazet, aimez Etienne comme votre frere, & songez qu'en succédant un jour à ma puissance, je veux que vous succédiez à ma tendresse pour lui ». Mais tandis qu'il amusoit ainsi la noblesse Hongroise, & une partie de la garnison de Bude, les Janissaires, par son ordre, entroient dans la Ville (50), se rendoient maîtres des portes, désarmoient la bourgeoisie, & établissoient leurs postes dans tous les quartiers. Soliman renvoya le jeune Etienne à sa mere, & fit arrêter tous les seigneurs qui l'avoient accompagné. George fut du nombre des prisonniers. La reine, outrée de cette perfidie, écrivit à Soliman une lettre où l'amour qu'elle avoit pour son fils contenoit l'horreur qu'elle avoit pour Soliman. Elle réclamoit les prisonniers, & rappelloit à l'empereur tous les sermens qu'il avoit faits. Ce prince assemble aussi-tôt son conseil. Mehemet, pacha de Belgrade, parla le premier. C'étoit

Nu. Glab.  
Camp. & a.  
arzon.

un homme cruel qui n'avoit jamais dicté que des ordres sanguinaires : il » faut, dit-il, faire décapiter tous les seigneurs Hongrois, & envoyer la reine » & son fils captifs à Constantinople ».

Rustan pacha , ouvrit un avis plus doux , & prit en main la cause d'Isabelle , d'Etienne & des prisonniers. On loueroit le courage & l'équité de ce Musulman , si l'on ignoroit que la reine avoit acheté son suffrage par de riches présents. Soliman partagé entre ces deux opinions, dit qu'il falloit recourir à l'inspiration du ciel. Les prêtres Musulmans entrèrent dans la principale église de Bude, & implorèrent Mahomet sur les autels mêmes où les prêtres Chrétiens sacrifioient. Soliman ne sortit de cette cérémonie que pour entrer dans son camp. Il fit alors savoir ses dernières volontés à la reine : » le fardeau de l'état tout entier, lui » écrivoit-il , est trop pesant pour » vous. Quand vous auriez assez d'expérience pour gouverner tout le » royaume, auriez-vous assez de force » pour le défendre ? La Hongrie est » encore menacée par Ferdinand ; je » prends pour moi les périls de cette

» guerre, je vous en réserve le fruit.  
 » Allez en Transilvanie, vos jours y  
 » seront plus en sûreté que dans cette  
 » contrée, où le voisinage des Au-  
 » trichiens vous menace chaque jour  
 » de quelque nouveau désastre. Votre  
 » fils sera mon vaivode dans la pro-  
 » vince; vous serez sa tutrice. Pierre  
 » Wichy, à qui votre époux avoit  
 » confié le gouvernement de Témef-  
 » ward, & George, vous aideront  
 » de leurs conseils. Je nomme ce der-  
 » nier grand trésorier, pour ne pas  
 » enfreindre les volontés du feu roi;  
 » & pour vous marquer, ajoutoit le  
 » sultan, à quel point la mémoire  
 » de votre époux m'est chère, je vous  
 » prie de donner au jeune Etienne  
 » le nom de *Jean* que portoit son  
 » pere. Lorsque votre fils, instruit  
 » par vos leçons & par vos exem-  
 » ples, pourra prendre les rênes du  
 » gouvernement, je lui rendrai ses  
 » états, & jusqu'à cet instant, je les  
 » défendrai comme s'ils étoient mon  
 » patrimoine.

Isabelle ne fut pas trompée par ces  
 prétextes spécieux; elle prévint tous  
 les projets du sultan. Mais il falloit  
 céder à la loi du plus fort. La reine

partit emportant avec elle son fils , qui lui étoit plus cher que la couronne ; & sa douleur ne se feroit point exhalée en murmures , si elle n'avoit pas vu sans cesse à ses côtés ce George son collègue & son ennemi. La marche étoit lente , toute la suite de la reine étoit plongée dans une tristesse profonde , un morne silence régnoit autour d'elle ; Isabelle seule s'efforçoit de consoler ceux qui l'accompagnoient dans son exil. Enfin on arriva sur les frontieres de la Transilvanie. La plupart des seigneurs s'opposèrent à son passage , les habitans d'Hermandstadt (51) craignirent d'attirer sur leur ville tous les maux dont Bude avoit été le théâtre. La reine s'arrêta à Lippe. Ce fut là qu'elle fut contrainte d'avoir recours aux prières , pour obtenir le triste honneur d'être reçue dans son exil. Telle étoit la rigueur de son sort , qu'elle employa auprès des Transilvains le crédit du prélat qui la persécutoit. Celui-ci réussit ; il s'empara des finances , acheta des créatures , & se fit un parti puissant , auquel la reine ne put opposer qu'un petit nombre d'amis fideles.

Cependant Soliman étoit encore en Hongrie, où il achevoit d'établir son despotisme. Ferdinand lui envoya de riches présens, & lui demanda l'investiture de ce royaume. Soliman reçut les présens (52), & refusa l'investiture. Il ajouta qu'ayant daigné pardonner à Ferdinand, ce prince devoit être satisfait de sa clémence.

Ann. 1542.

L'archiduc ne retira d'autre fruit de sa démarche, que la honte de l'avoir faite. Il convoqua une diète à Spire. Les électeurs lui accorderent des secours avec répugnance. L'armée s'avança lentement. Les généraux eurent de violens démêlés sur les opérations de la campagne; enfin on investit Pest, place foible & sans défense, avec tout l'appareil de la guerre. On poursuivit les opérations du siège avec négligence, on le leva avec honte, & l'on ne mit d'activité que dans la retraite. Soliman fit ren-

Ann. 1543.

Joh. M.  
Stell. L. L.  
Doct. d.  
Turc. in reg.  
Hung. succ.  
ann. 1543.  
1544.  
Istuanf.  
L. XV.

trer une armée en Hongrie, elle fut arrêtée pendant trois mois par la petite forteresse de Walpon. Le gouverneur étoit résolu de périr les armes à la main sur la breche; mais ses lâches soldats le forcèrent de se rendre. Pour prix de leur perfidie, ils furent mas-

facrés par les Turcs à qui ils s'étoient livrés.

*Nic. Olah.  
C. 1. a. chron.*

La noblesse chercha un asyle dans Ziclos, château devenu célèbre par la captivité du roi Sigismond. Du haut des murs de cette forteresse, les soldats contemploient la fatale plaine de Mohacs. Cette vue abattoit le courage des uns, relevoit celui des autres, & les excitoit à venger la mort de leurs parens égorgés dans cette bataille. Leur défense fut d'abord très-vive; mais lorsqu'ils virent les murs écroulés, les Turcs prêts à livrer l'assaut, malgré l'exemple récent d'une capitulation violée, ils demanderent eux-mêmes à capituler. On leur promit qu'on leur laisseroit la liberté de se retirer, & d'emporter avec eux le peu de bien échappé à tant de ravages. Ceux qui ne possédoient rien sortirent sans être insultés. Mais ceux qui, sur la foi du traité, emportoient leurs richesses, furent massacrés. L'armée victorieuse pénétra plus avant. Bientôt les Cinq-Eglises, Strigonie, Albe-Royale, sont au pouvoir des Turcs. Ces succès n'adoucirent point l'ame sanguinaire de Soliman. Près de Bude, deux

*Petr. de Rew.  
cent. VI.*

*Jo. M. Stell.  
de Turc. succ.*

corps de troupes furent enveloppés par les Turcs. Le sultan leur ordonna de mettre bas les armes, & leur offrit la vie. Les soldats jetterent aussitôt leurs épées, leurs fusils, leurs lances. Le sultan choisit parmi les prisonniers les plus forts & les mieux faits, & fit égorger le reste. On attachâ ensuite à des arbres les malheureux dont il avoit fait choix; ils furent percés à coups de fleches. Il y avoit des prix pour ceux qui montreroient plus d'adresse dans cet exécrable exercice. Le barbare Soliman réserva plusieurs de ses victimes pour ses enfans. Il voyoit avec un plaisir cruel leur sang ruisseler sous les coups des deux jeunes guerriers. Celui qui faisoit la blessure la plus profonde, obtenoit un sourire de son pere pour prix de sa férocité. Il sembloit voir un tigre qui exerce ses petits au carnage. La saison étant déjà avancée, Soliman retourna à Constantinople, jouir des éloges de ses chiaoux, de son divan & de ses maîtresses.

*Ann. 1544.*

L'année suivante, les Turcs ouvrirent la campagne par le siege de Visségrade, dont ils se rendirent maîtres. Ferdinand envoya une nouvelle



ambassade au sultan, & en obtint enfin une treve de cinq ans. Mais tandis qu'il négocioit avec la Porte, il s'efforçoit d'attirer l'évêque de Varadin dans ses intérêts. George se défioit de Soliman que la reine avoit déjà indisposé contre lui, & qui n'eût pas plus respecté la tête d'un évêque que celle d'un visir. Il prévoyoit que si jamais Isabelle remontoit sur le trône, le premier usage qu'elle feroit de son autorité, seroit de se venger des outrages qu'elle avoit reçus de lui; qu'elle apprendroit à son fils à le haïr dès le berceau. Il eut une entrevue avec le comte de Salm, député de Ferdinand; lui promit de faire tous ses efforts pour obtenir l'exécution du traité conclu entre ce prince & le roi Jean, & de rendre au prince Autrichien des états qui par cette convention étoient devenus son patrimoine. Le motif de cette révolution n'étoit point, à l'entendre, le desir de conserver sa haute fortune, mais celui d'écarter loin d'un pays Chrétien un prince ennemi de l'évangile, qui s'étoit fait un jeu de profaner les temples du vrai Dieu. La reine découvrit la trame de

ce complot; elle en avertit Soliman: Ce prince irrité dépêcha sur le champ un de ses officiers, avec ordre de lui amener George mort ou vif. Il lui confia un écrit par lequel il déclaroit cet évêque déchu de toutes ses dignités. Il est ridicule de voir un empereur Turc déposer un évêque; mais il ne l'est pas moins de voir des papes & des évêques déposer des rois. George s'enfuit à Sassebes, aimant mieux être tué sur la breche qu'étranglé à Constantinople. Quelques troupes l'y suivirent; il leur fit prêter serment de fidélité avec plus d'appareil qu'un monarque ne l'exige de son peuple, rassembla dans la ville des munitions de guerre & de bouche, & fit relever les remparts. Mais ces précautions étoient inutiles. Wichy, qui étoit resté fidele à la reine, au lieu de marcher droit à Sassebes, mit le siege devant Chonad. Thomas Varkokzi, qui s'étoit jetté dans le parti du rebelle, accourut au secours de la place assiégée. Ses espions entrèrent dans le camp de Wichy; ils trouverent les sentinelles endormies, les soldats occupés de fêtes bachiques, les armes jettées

pêle-mêle, & les travaux du siège abandonnés. Varkokzi, à la faveur de la sécurité des Transilvains, les tailla en pièces, fit quatre mille prisonniers, laissa deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille, & poursuivit les fuyards. Nicolas Kéréputz, l'un des généraux Transilvains, s'enfuit demi-nud, échappe au carnage, & se présente à la porte d'un château qu'habitoit son épouse. » Tout » est perdu, dit-il, l'armée est vain- » cue, sa déroute est entière. Tu es » vaincu ! & tu reparois devant moi ! » lui dit cette femme digne des beaux » siècles de Rome ; retourne, va laver » ta honte, va venger l'honneur de » ta maison, ou cesse de m'appeller ta » femme. Ce nom est pour moi le » comble de l'ignominie. Si l'on t'eût » rapporté vainqueur, & percé de » coups honorables, je t'aurois bien- » tôt rejoint dans la nuit du tom- » beau ; je serois morte en baisant tes » blessures. Tu aurois soutenu la gloire » de tes aïeux, celle des miens ; je » ne me verrois pas menacée d'une » captivité honteuse. Mais je saurai » la prévenir. Si je ne fais pas com- » battre, je fais mourir. Malheureux ;

*Petr. de Rowe  
cent. VI.*

» cherche dans ta race , cherche dans  
 » la mienne un exemple de ta lâche-  
 » té. Tu fuis , & tu viens pleurer de-  
 » vant moi ! ah ! ce n'étoit pas des  
 » larmes , c'étoit du sang qu'il falloit  
 » répandre. Va , fuis loin de moi , &  
 » sur-tout garde-toi de dire que tû es  
 » mon époux ». Elle le quitta brus-  
 quement , & le temps seul put calmer  
 sa fureur.

Soliman , informé de la défaite de  
 Wichy , envoya en Transilvanie un  
 chiaoux pour menacer les habitans  
 de tous les fléaux de sa colere , s'ils  
 ne prenoient les armes contre Marti-  
 nusi ; mais ceux-ci , persuadés qu'il  
 étoit aussi dangereux d'être les alliés  
 du sultan que ses ennemis , ne firent  
 aucun mouvement. L'empereur fit par-  
 tir trois corps d'armée à la fois , pour  
 envelopper George. La reine prévint  
 qu'elle alloit attirer sur la Transilva-  
 nie le malheur qui la suivoit ; que  
 l'intérêt de sa sûreté alloit offrir aux  
 Turcs un prétexte pour désoler cette  
 province. Trahie par ses officiers ,  
 abandonnée par ses amis , elle se hâta  
 de conclure avec l'audacieux George  
 un traité de paix. Elle écrivit au  
 pacha de Bude , & aux autres géné-

raux de licencier les troupes Hongroises qu'ils amenoient à son secours. Mais la soif du pillage , plutôt que la noble ambition de secourir une infortunée , leur avoit mis les armes à la main ; les Hongrois , les Moldaves , les Valaques continuerent leur marche. La reine conjura George de rassembler des troupes pour écarter loin des frontieres de la Transilvanie , ces dangereux auxiliaires. » Vous les avez mandés , répond » George , c'est à vous de les ren- » voyer ; je fais la guerre aux Maho- » métans , mais je ne tremperai point » mes mains dans le sang des Chré- » tiens ». Il jouoit l'indifférence , mais il sentoît bien qu'il étoit perdu , s'il n'arrêtoit ce torrent prêt à inonder la Transilvanie , & que malgré le traité , Soliman n'attendoit pas sa tête avec moins d'impatience. Il parcourut la province , criant par-tout qu'il s'agissoit de la cause commune ; qu'à la veille des malheurs dont on étoit menacé , tout citoyen étoit soldat. Cinquante mille hommes se rangèrent sous ses drapeaux ; & comme il choisissoit toujours des ennemis dignes de lui , il courut à la rencon-

tre du pacha de Bude, le plus redoutable des trois généraux qui méditoient la conquête de la Transilvanie. Il envoya Quendiférens contre le vaivode de Valaquie. Ce lieutenant n'avoit qu'un petit nombre d'hommes, mais il sut profiter de la situation des lieux, & donner à sa troupe l'apparence d'une armée. Ce préjugé répandit parmi les Valaques une terreur panique ; ils s'enfuirent, & perdirent cinq mille hommes dans cette retraite précipitée.

Ann. 1547.

Au bruit de cette défaite, le pacha de Bude effrayé rentra en Hongrie avec tant de vitesse, qu'il parcourut en un jour le chemin qu'il avoit fait en six. Le vaivode de Moldavie, qui n'avoit point rencontré d'obstacles sur sa route, étoit entré dans la Transilvanie, déjà vainqueur des payfans, des enfans & des femmes ; maître des villages qu'il avoit brûlés, & des villes qui ne s'étoient pas défendues, il contemploit ses conquêtes avec un orgueil ridicule. Délivré des Hongrois & des Valaques, George marcha contre le Moldave. Celui-ci ne l'attendit pas ; il se hâta d'évacuer la province, ravageant tout ce qui

la

se trouvoit sur son passage, & traînant après lui mille esclaves, dont il fit présent à Soliman.

Le sultan étonné des succès du prélat, crut qu'il falloit s'en faire une créature, puisqu'il étoit impossible de le vaincre. Il devint son appui. Cette révolution redoubla, & l'orgueil du moine, & les mauvais traitemens que la reine essuyoit. Sa situation devint si déplorable, que les cœurs les plus farouches en furent attendris. Plus elle devenoit intéressante, plus le moine devenoit odieux. Le peuple résolut d'embrasser la défense d'Isabelle; cette résolution libre eut plus d'effet qu'un ban publié avec tout l'appareil de l'autorité souveraine. George qui se fioit peu aux promesses de la cour Ottomane, renoua ses négociations avec Ferdinand. Ce prince engagea l'empereur son frere à épouser sa querelle, & Charles ordonna à Castalde de se mettre à la tête des troupes Autrichiennes, & d'y joindre quelques régimens Espagnols. Ce général avoit vieilli dans les camps; il avoit fait la guerre en Italie sous le marquis de Pescaire; & ce qui vaut mieux que

Ann. 1549.

tous les éloges, Bayard l'estimoit. Sa marche fut rapide; il arriva sur les bords de la Theisse. Là, ayant assemblé les principaux officiers de son armée: » Voyez-vous, leur dit- » il, cette province qui s'ouvre de- » vant nous, c'est-là que la gloire » nous attend. Vous ne trouverez » point ici, comme en Italie, des » plaisirs pour prix de vos travaux; » mais la mollesse énerve le courage. » Dans le Milanois, vous avez ap- » pris à vaincre les François; ici, » après avoir vaincu les Transilvains » & les Turcs, vous apprendrez à » vous vaincre vous-mêmes. L'espoir » d'un riche butin ne doit point vous » y conduire; cette province désolée » n'offre plus rien à l'avarice, mais » elle offre tout au courage. Que le » Turc opprime les alliés qu'il pro- » tege, vous n'êtes venus ici que » pour les défendre. Soyez, avec les » payfans, doux, humains, équita- » bles; réservez votre fureur pour les » Musulmans. S'ils viennent nous at- » taquer, songez que c'est Ferdinand » qui vous envoie, & qu'il ne faut » pas lui conquérir un désert, mais » une province ». Il disposa tou-



pour le passage ; il se fit avec le plus grand ordre. L'armée marcha vers Debrezin , ou André Battory & Thomas Nadasdy attendoient Castalde pour l'introduire plus avant dans la Transilvanie.

La reine effrayée convoque une diète à Agnetzin ; ses amis y accourent. Isabelle peint , avec les couleurs les plus énergiques , la tyrannie de George , le péril de l'état , la nécessité de le délivrer de cet oppresseur , qui le livre tour à tour à la merci des Turcs & des Autrichiens. Les esprits sont émus , on murmure contre le prélat , on s'échauffe , on va jurer de le chasser de la province. Tout-à-coup George paroît , & l'assemblée se dissipe (53). La reine fuit d'asyle en asyle , poursuivie par le moine. Par-tout elle trouve des cœurs attiédís , une amitié stérile , une compassion impuissante. Le peuple forme des vœux pour elle , & ne fait rien de plus. George s'étoit rendu maître d'Albejule (54) , le château de Dalmen étoit au pouvoir de Castalde : la mauvaise fortune de la reine la contraignit de faire encore sa paix avec l'audacieux ministre.

O 2

Ann. 15501

Celui-ci eut une entrevue avec Castalde. Tous deux s'approchèrent avec une inquiétude réciproque, entourés de soldats bien armés, se craignant, s'observant, s'épiaient, & louant de part & d'autre leur confiance & leur bonne foi. Ce fut là qu'ils prirent des mesures pour conquérir tous les états du feu roi, bien résolus de faire cesser le concert de leurs opérations, quand celui de leurs intérêts ne subsisteroit plus. Tous deux se rendirent à Sassebes, près de la reine. George lui représenta que par une plus longue résistance, elle alloit exposer toute l'Allemagne aux invasions de Soliman; que si l'intérêt de la Hongrie n'avoit aucun pouvoir sur son ame, celui de la religion devoit au moins la toucher : » si Soliman re-  
 » paroît les armes à la main, ajou-  
 » toit-il, ces peuples épuisés se livre-  
 » ront à lui sans défense; il viendra  
 » établir son culte par le fer & par  
 » le feu; on n'aura plus de choix  
 » qu'entre l'Alcoran & la mort. Nos  
 » églises déjà profanées par ce bar-  
 » bare, deviendront des mosquées.  
 » Les prêtres de l'enfer invoqueront  
 » le ciel sur nos autels, souillés par

» leurs sacrifices ; le sang des mar-  
 » tyrs inondera ces provinces , &  
 » toutes ces horreurs seront votre ou-  
 » vrage ».

Dans le temps même où le moine parloit avec tant de chaleur pour la religion , il traitoit secrètement à Constantinople , parce qu'il craignoit que Ferdinand , devenu paisible possesseur de la Hongrie & de la Transilvanie , ne lui ôtât l'autorité dont il avoit joui à la faveur de ces troubles. Castalde , au nom de Ferdinand , offrit à Isabelle les duchés d'Oppelen & de Ratibor en Silésie , en pleine souveraineté ; il offroit de plus la main de Jeanne (55), fille de Ferdinand , pour le jeune Jean Sigismond , avec une riche dot. Mais la jeunesse du prince & de la princesse ne laissoit entrevoir cette alliance que dans une perspective très-éloignée. Cependant l'espérance d'assurer le bonheur de son fils , fit oublier à la Reine tous ses projets de grandeur. Elle accepta les conditions qu'on lui offroit. George s'efforça de rompre le traité , & ne put y réussir. Il demanda qu'on lui conservât la place de vaivode , & sur-tout celle de grand

Ann. 1551.

trésorier de Transilvanie, avec quinze cents chevaux pour sa garde. Les bontés de Ferdinand ne se bornèrent pas aux prétentions de l'ambitieux prélat; il le nomma archevêque de Strigonie, & brigua pour lui la pourpre Romaine. Tandis que Ferdinand l'accabloit de bienfaits, le moine excitoit la reine à anéantir un traité ignominieux, lui représentoit qu'elle alloit dépouiller son fils de son patrimoine; que Ferdinand ne tarderoit pas à enfreindre les riches promesses qui l'avoient éblouie; que sa vie & celle de son fils n'étoient pas en sûreté entre les mains de cet usurpateur. » Le sort en est jetté, répondit la » reine; si Ferdinand manque à sa » parole, la honte sera pour lui, le » malheur pour moi, je serai moins » à plaindre que lui.

Cependant le grand jour approche où la reine doit descendre du trône. Isabelle se rend dans une abbaye célèbre, voisine de Colosward (56), où la diète étoit convoquée. Le peuple attend ce moment en silence: déjà tout est préparé; différentes passions se peignent sur tous les visages; les uns donnent des larmes au sort

*Furnée de  
Genillé, l. 3.*

*Istuanf.*

*l. XVI.*

*F. de Rewa.*

*c. VI.*

*Orig. &*

*Occas.*

*Transf. a. L.*

*Toppelt. de*

*Medgyes. p.*

210.

d'une princesse vertueuse & d'un foible enfant, d'autres s'applaudissent d'une révolution qui peut accroître leur fortune, le reste contemple ce spectacle avec les yeux de la curiosité. La reine entre; sa démarche est noble, ses regards fermes: elle prend toutes les marques de la royauté, & les présente à Castalde. Lorsqu'elle lui remit la couronne, on prétend que George eut l'audace de la demander pour lui-même: » La couronne de Hon-  
 » grie à toi, misérable, dit-elle!...  
 » je l'ôteroïis à mon fils pour la met-  
 » tre sur la tête d'un moine! Je la  
 » remets à Ferdinand: elle étoit le  
 » patrimoine de cet enfant; mon  
 » époux l'en a dépouillé: il faut souf-  
 » crire aux arrêts du sort. Seigneur  
 » Castalde, envoyez à Ferdinand ce  
 » sceptre & cette couronne que nous  
 » avons portés, & que nous porte-  
 » rions peut-être encore, s'il y avoit  
 » sur la terre un tribunal pour juger  
 » les rois.

Le jeune prince frémit à cette vue; il jeta des cris perçans, & étendit ses foibles bras pour retenir ces ornemens, plus chers sans doute à son enfance, que l'autorité dont ils

étoient le symbole. » Mon fils , lui  
 » dit la reine attendrie , penſes-tu que  
 » ta mere auroit voulu t'arracher un  
 » bien qu'elle auroit pu te conſerver  
 » par des voies légitimes & glorieu-  
 » ſes ? Affaillis de tous côtés , jouets  
 » de la tyrannie de Soliman & des  
 » intrigues de George , trahis par nos  
 » ſujets , abandonnés par nos amis ,  
 » ſeuls & déſarmés au milieu d'un  
 » peuple rebelle , errans de retraite en  
 » retraite , l'appui de Ferdinand eſt  
 » le ſeul qui nous reſte. Il nous le  
 » vend bien cher ; il t'enleve un  
 » royaume , & ne te laiſſe qu'une  
 » principauté , mais la vertu ne man-  
 » que jamais de couronnes ; & qui  
 » fait faire des heureux , a toujours  
 » aſſez de ſujets. Oublie ton auguſte  
 » naiſſance , prends des ſentimens  
 » conformes à ton malheur , & ſonge  
 » que cette paix , dont nous ſommes  
 » les victimes , va mettre un terme aux  
 » maux dont ta patrie eſt déchirée.

Caſtalde prit cette couronne , pré-  
 ſent du ciel , ſi l'on en croit les Hon-  
 grois. C'étoit un ancien préjugé con-  
 ſacré parmi ces peuples , que le roi  
 recevoit , avec cet ornement , le gé-  
 nie du gouvernement , & tous les

talens militaires & politiques. Ferdinand, possesseur de la couronne, en devint plus respectable aux yeux du peuple, qui lui jura, ou plutôt à l'ornement qu'il portoit sur sa tête, une fidélité inviolable. On conservoit cependant encore quelque espérance de voir remonter le sang de Jean sur le trône, par le mariage projeté de son fils avec une des filles de Ferdinand.

Soliman avoit été informé par ses espions, peut-être par George lui-même, de la révolution qui venoit de se faire en Hongrie; il ne put contenir sa colère. Isabelle en étoit l'objet: il fit partir quelques troupes légères, avec ordre d'enlever cette princesse. Elle sortoit alors de Coloswar, presque sans suite, dans un appareil conforme à sa fortune. On ne lui avoit donné que quatre cents chevaux pour escorte, tandis qu'on en donnoit quinze cents au moins pour sa garde. Elle étoit portée dans un simple chariot, & renoit dans ses bras son fils presque mourant, à qui sa maladie n'ôtoit point le sentiment de son infortune. Ses pas s'adrescoient vers Cassovie, capitale du comté d'Abanwywar.

Castalde l'accompagna pendant l'espace de quatre lieues , moins peut-être pour l'honorer que pour jouir de sa douleur. Elle fut enfin délivrée de ce témoin importun , dont la vue redoubloit ses chagrins. Sa marche fut plus lugubre encore que dans son premier exil ; car le sort de cette princesse étoit d'être dépouillée & bannie tour-à-tour par ses deux protecteurs. Elle arriva enfin au pied d'une haute montagne qui sépare la Hongrie de la Transilvanie ; là , elle mit pied à terre , gravit long-temps le long des précipices , pendant un orage affreux. Excédée de fatigues , elle s'assit au pied d'un arbre , & promena ses tristes regards sur les états qu'elle venoit de perdre. Puis prenant un poignard , dont elle se feroit percé le sein , si la tendresse pour son fils ne l'eût attachée à la vie , elle grava ces mots sur l'écorce de l'arbre dont le feuillage la couvroit :

*Sic fata volunt . . . . Isabella Regina.*

Ainsi l'ordonne le destin . . . . Isabelle Reine.

Elle laissa sur cette montagne ce monument de sa douleur , & conti-



nua sa route par des chemins écartés & presque inaccessibles, pour tromper les ruses des Turcs qui la poursuivoient. Ce fut dans cet état qu'elle arriva à Cassovie. Le peuple la reçut avec cette compassion orgueilleuse, dont les caresses sont souvent moins supportables que les insultes de la haine. Dégagée de tous les soins du gouvernement, elle ne s'occupa dans sa retraite que de l'éducation de son fils. Les belles espérances que donnoit le jeune prince, les vertus naissantes qui le rendoient digne du trône, consoloient sa mere du regret de ne lui en pas laisser un. Elle sembloit avoir oublié ses disgraces, qui faisoient l'entretien de toute l'Europe. On étoit étonné de l'inaction de la Pologne, qui voyoit d'un œil indifférent la sœur de Sigismond Auguste persécutée en Hongrie. Ce prince avoit essayé d'échauffer les esprits en sa faveur; mais la République n'épousoit ni les intérêts particuliers, ni les passions de ses rois: elle regardoit ce flegme politique comme essentiel à sa constitution. Ce fut cette indifférence raisonnée des Polonois, qui causa depuis la perte de

*Neugebayer,  
hist. Polon.*

*Stanisl. Ori-  
chov. annal.*

*Paul. Pia-  
sec. chion.*

Frédéric Auguste. D'ailleurs, sous le regne de Sigismond, les esprits divisés par des querelles théologiques, étoient plus disposés à combattre pour des docteurs que pour les souverains du monde. Le parti Luthérien, occupé de sa propre défense, s'intéressoit peu à celle de la reine; & le parti Catholique ne rassembloit ses forces, que pour lutter contre celles de la cabale hérétique.

Cependant Soliman, indigné d'avoir été le jouet de Ferdinand, d'Isabelle & de George, rassemble une armée. Il confie au Beglierbey de Grece le soin de sa vengeance; celui-ci passe le Danube, & vient étendre sur les bords de la Theisse un des plus vastes camps qu'on eût vu dans cette contrée; il pénètre plus avant, & paroît sous les murs de Témesswar (57). George se hâte de faire des levées en Transilvanie. Tandis qu'il rassembloit sous ses drapeaux des payfans mal aguerris, le Beglierbey s'emparoit de Bech, & s'efforçoit en vain de dérober la garnison à la fureur des Janissaires. Beczke-reck se rendit sans coup férir, & Chonad prévint par une prompte

Ann. 1152.

soumission l'arrivée des Turcs. André Battory s'enfuit de Lippe , promettant aux habitans de revenir bientôt , & tâchant de leur inspirer un courage qu'il n'avoit pas lui-même. Ceux-ci coururent au-devant des Turcs , & jetterent leurs clefs aux pieds du Beglierbey ; mais la garnison de Solomotz tint ferme , & les conquérans échouèrent devant cette forteresse. Enfin le beglierbey revint vers Témefwar , & commença le siège qu'il avoit différé. Lozonce s'y étoit attendu. Deux officiers Espagnols sortirent de la place à la tête de quelques troupes : c'étoient Dom Roderic de Vigliandrando & Dom Alphonse Perez de Sajavédra. Ils attaquèrent l'avant-garde des Turcs , préluderent par des exploits plus brillans qu'utiles , & rentrèrent dans la place. Elle fut investie le lendemain , mais l'attaque fut aussi molle que la défense fut vive ; les assiégés étoient toujours aggresseurs , & leurs sorties fréquentes & vigoureuses laissoient à peine aux Turcs le temps de réparer pendant la nuit leurs travaux détruits pendant le jour. On attendoit, sans inquiétude & sans impatience , les secours de

Castalde & de George. Ces deux généraux avoient réuni leurs forces, mais leurs esprits étoient divisés. George détestoit Castalde, parce que le mérite lui donnoit de l'ombrage, & Castalde se défioit du moine, parce qu'il savoit que cet homme faux & rusé ne cherchoit qu'à ruiner tour-à-tour les Autrichiens par les Turcs, & les Turcs par les Autrichiens. Sforce Palavicini & Thomas Varcoci avoient apporté dans le camp, avec de nouvelles forces, de nouvelles mésintelligences; & Castalde eût été plus redoutable seul qu'avec tous ses collègues. Il étoit éloquent; il essaya de rapprocher les esprits. On applaudit à ses conseils, mais on ne les suivit pas; & dans le temps même où l'on juroit d'agir tous de concert, George eut un démêlé très-vif avec Castalde sur le plan de la campagne. Les Turcs, à la faveur de ces délais, auroient pu s'emparer de Témesswar; mais les Autrichiens ne s'accordoient point entr'eux, & le beglierbey ne s'accordoit pas avec lui-même. Chaque jour il commençoit des travaux qu'il ne finissoit pas: il se retira.

*Ciacon. in vit.  
pontif. t. 3.*

Cependant le moine apprit que

Paul III, à la priere de Ferdinand, venoit \* de l'élever au rang de cardinal; il reçut cette nouvelle avec froideur. Les grandes dignités dont les politiques sont si avides, leur coûtent tant de peines, d'intrigues & de soins, que dès qu'ils les ont obtenues, elles ne leur causent plus de joie. La vertu seule a le droit de paroître sensible aux honneurs, parce que seule elle les mérite & ne les recherche pas. On s'apperçut bientôt que ce nouveau bienfait de la maison d'Autriche n'avoit pas rendu Martinusi plus reconnoissant.

Ses intrigues sont découvertes, ses desseins sont prévus; on sait qu'il négocie secrètement à la Porte, qu'il doit livrer les alliés aux Turcs, s'ériger un trône en Transilvanie, armer de nouveau Ferdinand contre Soliman, & se rendre indépendant de l'un & de l'autre. La cour de Vienne avertit Castalde de se tenir sur ses gardes, lui défend de s'écarter des frontieres de la Transilvanie. Castalde dissimule & les soupçons qu'on lui suggere, & ceux qu'il a conçus lui-même. Il recherche l'amitié du cardinal, devient le défenseur de ses

\* 12 Octob.  
1551.

*Istuanf.*  
l. XVII.  
*Hist. du Car-*  
*din. Martin.*  
liv. V.

*Fumée de*  
*Génillé, liv.*  
IV.

opinions , caresse son orgueil , adopte ses projets , & respecte même ses caprices. George propose le siege de Lippe ; Castalde l'approuve. Déjà la ville est investie , Castalde envoie quelques éducs pour s'emparer des vivres que les Turcs avoient laissés dans un fauxbourg ; ils y courent , trouvent plusieurs tonneaux de vin , font une fête bachique au milieu des balles qui pleuvent de tous côtés ; le vin échauffe leur courage , & fait disparaître le danger ; ils se précipitent dans le fossé , arrivent au pied de la muraille , & prétendent la franchir sans échelles ; les Turcs les écrasent du haut du rempart. Témoins de cette extravagance , ils durent rendre justice à la sagesse de leur prophete , qui par une loi sévere , & peu suivie de ses croyans , avoit cru prévenir un semblable délire.

Six cens de ces téméraires furent tués , & leur mort fut inutile aux assiégeans. Mais cette perte fut réparée par l'arrivée de Patoski , seigneur Hongrois , qui amenoit quelques troupes au camp de Castalde. Sur sa route il avoit emporté un château , massacré les Turcs qui le gardoient , &

traînoit à sa suite le commandant chargé de chaînes. Celui-ci étoit d'une famille illustre ; le soldat qui l'avoit pris voyant qu'on destinoit à Castalde ce captif, dont il s'étoit promis une forte rançon , le tua d'un coup d'arquebuse. L'impunité de cet attentat prouve que les soldats Hongrois étoient moins disciplinés que les Turcs ; les uns étoient assassins par l'ordre de leurs chefs , les autres malgré leurs chefs même.

L'artillerie joua avec fureur ; l'activité des assiégeans ne put en réparer les ravages , & la breche fut bientôt praticable. Castalde encourage les soldats à l'assaut ; il parcourt les rangs : on croit lire dans ses yeux le présage du succès. Il caresse le simple soldat comme l'officier , rappelle à l'un ses anciens exploits , excite un novice à se signaler par un coup d'essai glorieux , & déclare que celui qui entrera le premier dans Lippe , s'il est gentilhomme , aura une pension de deux cens florins & deux cens vassaux ; s'il est roturier , un revenu de cent florins & cent vassaux. Cette promesse qui devoit assurer le succès de l'entreprise , fut ce qui la fit échouer. Les Espa-

gnols, qui gardoient la tranchée, s'élancent les premiers dans le fossé; le reste des troupes se débande pour les devancer, les rangs sont rompus; l'officier qui veut arrêter les soldats est foulé sous leurs pieds. On voit dans cette attaque le même désordre que dans une déroute; chaque soldat veut emporter les cent florins & les cent vassaux; Hongrois, Autrichiens, Espagnols, tous pêle-mêle se précipitent en tumulte, grimpent à la breche, & sont salués au haut de la muraille par une décharge des plus vives. Trois mille Turcs retranchés derrière des palissades les attendent de pied ferme; on veut reculer, il n'est plus temps. Aldene accourt à la tête de sa troupe; il prétend augmenter les forces des assaillans, il les affoiblit par cette jonction même: ses soldats combattent pour pénétrer aux premiers rangs de leurs compagnons, comme ceux-ci pour pénétrer parmi les Turcs. La breche ne peut plus contenir cette multitude; déjà le brave Aldene est renversé, Dom Enzinellia expire près de lui; Vigliandrando est foulé aux pieds, un soldat l'emporte dans ses bras, san-



glant & convert de blessures. Ferdinand Botto se jette parmi les Turcs, & plante son enseigne sur le retranchement, il tombe frappé d'un coup d'arquebuse; un Turc veut lui enlever son enseigne, il la défend encore; on lui tranche la tête, & les Turcs déploient aux yeux des assiégeans le drapeau teint du sang de ce brave officier. Trois autres enseignes sont défendues avec le même acharnement, enlevées avec le même succès. Fiers de ces avantages, les Turcs sortent de leurs retranchemens, se jettent sur les assaillans; le carnage redouble, les cadavres ferment le passage aux Autrichiens, & roulent avec eux dans le fossé; le reste prend le parti de la retraite.

Castalde avoit été spectateur de cet assaut; il avoit vu la défaite de ses soldats, mais il avoit vu leurs exploits. Il ne devoit accuser de son malheur que lui même, & l'imprudence avec laquelle il avoit trop échauffé par de riches promesses, des troupes qui l'étoient assez par l'amour de leur devoir.» Lâches, s'écria-t-il, » vous fuyez. vous Chrétiens, vous » soldats de Ferdinand. Trois mille

» Turcs auront renversé les forces de  
» la Hongrie, de l'Autriche & de l'Es-  
» pagne. Tournez la tête ; voyez-vous  
» vos enseignes flotter entre les mains  
» des infidèles ? Jetez les yeux dans  
» le fossé , voyez vos amis morts ou  
» expirans les uns sur les autres ; ne  
» semblent-ils pas se ranimer pour  
» vous dire, nos cadavres vous offrent  
» un passage , venez laver votre af-  
» front ; c'est là qu'il faut vaincre ou  
» mourir comme nous ? Je ne suis  
» point injuste, j'ai vu des héros parmi  
» vous. Julien de Carleval a pénétré  
» le premier dans les retranchemens  
» des ennemis , le prix de la valeur  
» lui appartient. Je ne promets plus  
» ni honneurs, ni richesses ; c'est à  
» vous de les mériter, & d'imposer  
» des devoirs à ma reconnoissance.  
» Je ne dis plus qu'un mot, avant la  
» fin du jour j'entrerai vainqueur dans  
» Lippe, ou je mourrai sous ses murs ;  
» & vous verrez les Turcs porter en  
» triomphe la tête de votre général  
» au bout d'une lance, avec celles  
» de tant de braves capitaines que  
» vous avez abandonnés.

L'ordre d'un nouvel assaut est don-  
né ; les échelles sont préparées ; l'ar-

mée s'avance avec ordre, d'un pas lent & plus terrible que sa première fougue. Le général des Turcs, Oliman, doute déjà du salut de la place; il tient six cens chevaux prêts pour sa fuite. Les alliés assiègent toutes les portes, & s'emparent des rives de la Marons qui baigne les murs. Les troupes d'élite montent à la breche en jettant des cris affreux, l'artillerie tonne de tous côtés. Castalde anime les soldats par ses discours, le cardinal par ses exemples; le comte Nadasdy combat près de lui, & porte la principale enseigne. Quoique sûr de sa défaite, Oliman fait ce qu'il peut pour triompher. L'assaut dure quatre heures avec un avantage égal. Parmi les alliés comme parmi les Turcs, l'espérance renaît & dispaçoit tour-à-tour; quelques officiers demandent la retraite, d'autres un instant de relâche. Castalde ne répond que par ces mots: » il faut prendre Lippe ou mourir ». Viglio arrive le premier au haut de la muraille, Salcede le suit & plante son enseigne. A cette vue les alliés se raniment, & les Turcs balancent; on les presse, ils reculent, on les poursuit. Dans ce moment les

valets de l'armée, rangés en bataille, sur une montagne voisine, descendent dans le même ordre que des troupes réglées. Ce spectacle jette une terreur panique parmi les assiégés ; ils croient qu'une nouvelle armée vient seconder les efforts de la première ; ils perdent leurs rangs ; les uns jettent leurs armes, courent dans les rues poussant des cris affreux , & se laissent égorger comme de vils troupeaux ; le reste s'enfuit vers le château. Le pont plie sous la foule, les uns sont écrasés, d'autres jetés dans le fossé par leurs compagnons. Oliman se mêle parmi eux, il est renversé, se relève, retombe & se relève encore ; enfin la multitude l'entraîne dans le château ; on ferme la porte. Il étoit facile aux alliés d'y entrer avec les ennemis , & de s'épargner les périls & les travaux d'un nouveau siège ; mais la fureur du pillage les dispersa dans les différens quartiers de la ville ; d'autres s'amuserent à poursuivre quelques Turcs qui se précipitoient dans le fleuve, & y perdirent la vie avec eux.

Le château fut investi & battu de tous côtés par l'artillerie ; Oliman

demanda à capituler. L'avis de Castalde, celui de tous les généraux, étoit qu'il se rendît à discrétion, & qu'il demeurât au moins prisonnier de guerre. On rappelloit les traités qu'il avoit enfreints, les garnisons qu'il avoit massacrées, les villes qu'il avoit livrées au pillage, les capitaines dont il avoit envoyé les têtes au sultan. On ajoutoit que cet homme dangereux, enhardi par la clémence des vainqueurs, reprendroit bientôt les armes; qu'un ôtage de cette importance pourroit forcer Soliman à conclure un traité avantageux pour Ferdinand. George laissa passer le premier torrent des opinions; & lorsqu'il vit les esprits un peu calmés, il tint le langage d'un héros, représenta combien il étoit beau de pardonner à l'ennemi qu'on avoit vaincu, de se procurer même la gloire de le vaincre une seconde fois; il ajouta qu'en renvoyant à Soliman cet officier sain & sauf, l'empereur, touché d'un procédé si généreux, renonceroit peut-être à ses prétentions sur la Hongrie, ou que du moins ses capitaines traiteroient avec plus de douceur ceux

qui tomberoient entre leurs mains. Toute l'assemblée sentit bien l'intérêt qui dictoit au cardinal des sentimens si nobles ; on ne dissimula point les soupçons qu'on avoit conçus sur son intelligence avec les Turcs. On prévint qu'après avoir fait triompher le parti de Ferdinand , il combattroit bientôt en faveur du parti contraire , pour s'affranchir & de la Porte & de la cour de Vienne. Tous blâmerent secrètement son avis , aucun n'osa le contredire hautement ; il l'emporta. Oliman , suivi de sa garnison , sortit avec armes & bagage. Toute la Hongrie fut étonnée en voyant Castalde laisser échapper une si belle proie. On sera moins surpris de l'ascendant qu'avoit eu George dans le conseil , lorsqu'on en saura la cause. Un vil intérêt avoit fait tout le succès de son éloquence ; il avoit déclaré que tous les biens des habitans de Lippe appartenoient aux vainqueurs.

Une femme d'une beauté rare , que sa vertu rendoit encore plus touchante , avoit vu son époux égorgé sur la breche , sa maison dévorée par les flammes , & tous ses biens donnés

donnés par George à deux capitaines Hongrois , comme le prix de leur bravoure. Tombée du sein de l'opulence dans la plus affreuse misère, réduite à l'humiliation d'attendre sa subsistance de la pitié des hommes , elle court au camp de Castalde ; les sentinelles l'arrêtent, elle demande à parler au général. Ces cœurs farouches sont émus ; on la conduit à sa tente. Elle se jette à ses pieds, il la relève ; elle lui peint son état avec les traits les plus attendrissans ; elle verse des larmes , en fait verser à Castalde lui-même. Il fait venir les deux capitaines qui avoient partagé la fortune de cette veuve, leur ordonne de la lui rendre, & leur assigne, sur ses propres revenus, une somme égale à celle qu'il leur ôtoit. Il est obéi. L'un de ces deux officiers passa bientôt de la compassion à un sentiment plus vif ; l'amour entra dans son cœur ; il eut le bonheur de plaire, & après une foible résistance, la citoyenne lui donna sa main.

Cependant George n'avoit plus de bienfaits à répandre, & ses accusateurs élevoient la voix. On prétendoit qu'il avoit eu une entrevue avec

*Tom. I.*

*P.*

Oliman; qu'il entretenoit avec la Porte une correspondance criminelle. On ajoutoit qu'il devoit livrer l'armée aux Turcs, la faire tailler en pieces, & s'ériger en souverain dans la Transilvanie. Castalde affectoit de ne rien croire de ces bruits populaires, dont il étoit peut-être l'auteur. L'histoire ne peut point prononcer sur ces accusations; il paroît que le système politique du cardinal étoit de passer tour-à-tour du parti de Ferdinand à celui de Soliman; il est probable qu'il eut quelque intelligence avec les Turcs, mais avoit-il résolu de faire massacrer l'armée Autrichienne? Il faut des preuves irrésistibles pour affirmer un fait de cette nature; & la jalousie de Castalde a pu prêter au prélat des crimes qu'il n'avoit pas commis. Cette haine n'éclata que trop dans le zèle docile avec lequel ce général exécuta l'ordre de faire assassiner son ennemi.

Le cardinal étoit à Winitz. C'étoit un château flanqué de quatre tours, entouré de fossés, muni d'artillerie, défendu par une bonne garnison. Cette forteresse ressembloit à une prison d'état, & le cardinal l'appelloit sa



maison de plaifance. C'étoit là qu'il alloit fe délaſſer du fardeau des affaires ; mais l'aſpect menaçant de cette forterefſe attelloit aſſez que ſes inquiétudes l'y ſuivoient. Caſtalde y eut quelques entretiens avec le cardinal ; ſon reſpect ſimulé pour toutes les opinions du prélat, lui inſpira cette confiance aveugle qui ne brave le danger que parce qu'elle ne le voit pas (58). Sforce Palavicini, Marc-Antoine Ferraro, Campegio Monino, Piacintino & Scaramoncia, étoient les inſtrumens ſur leſquels Ferdinand & Caſtalde ſe repoſoient du ſoin de leur vengeance. L'inſtant eſt arrivé. Au point du jour la porte du château s'ouvre ; Dom Lopez, colonel Eſpagnol, entre avec quelques ſoldats, & s'empare des quatre tours. Sforce court à l'appartement du cardinal ; Antoine Ferraro, Secrétaire de Caſtalde, le précède ; il porte dans ſes mains quelques papiers, & ſupplie Martinuſi de les lire & de les ſigner. Le Cardinal les lit tranquillement & prend la plume ; dans cet inſtant Ferraro tire un poignard, & le frappe à la gorge. George étoit robuste, il ſe jette

*Thuanus.*  
*hiſt. l. IX,*  
*ad ann. 1551.*  
*Sleſdam.*  
*commentar.*  
*l. XXIII.*  
*Hiſtoire du*  
*Card. Marti-*  
*nufius, l. VI.*  
*Iſluanſ.*  
*l. XVII.*

19 Dec.  
1551.

sur l'assassin & le fait reculer; Sforce accourt, & fend la tête au prélat d'un coup de cimeterre. *Qu'est-ce ceci, mes freres?* dit George, & il tombe sans vie. Le reste des conjurés entre, & se précipite sur le cadavre du malheureux.

Ainsi périt cet homme qui, né dans la misère, avoit joué un rôle important dans l'Europe. Il se rendit nécessaire aux grands, fut d'abord leur esclave, puis leur égal, enfin leur maître. Il n'eut point d'amis, parce qu'il étoit incapable de l'être lui-même. Il trahit ses alliés & fut trahi par eux. La politique & la religion servirent également à ses desseins. Jamais homme ne fut, avec tant d'art, fasciner les yeux & captiver les esprits de la multitude; avare avec industrie, il s'enrichit par la guerre qui ruine les souverains. Il savoit employer ses ennemis même, & réserver sa vengeance pour le temps où ils lui deviendroient inutiles. Du reste grand général, soldat intrépide, sa prudence n'avoit point l'air de la timidité. Ses retraites étoient aussi honorables que des victoires. C'étoit un grand homme, s'il avoit eu autant de vertus que de talens.

On se saisit de Quendi-Ferens, le dépositaire des secrets de George ; des mains avides se jetterent sur ses trésors. Mais tandis qu'on partageoit ses dépouilles, on laissoit son corps sans sépulture. Ce cadavre souillé de sang, percé de coups, resta soixante-dix jours étendu dans le lieu même où le crime s'étoit commis. Enfin lorsque le calme fut rétabli, lorsqu'on eut dissipé quelques factions qui avoient osé crier vengeance, Castalde le fit inhumer avec pompe dans la cathédrale d'Albejules. Sa cendre y repose près de celle de Jean Huniades Corvin. Ferdinand répandit un long manifeste , par lequel il prétendoit justifier la mort du cardinal ; il l'accusoit d'avoir opprimé la reine Isabelle, d'avoir trahi les intérêts de son pupille. Il formoit ensuite des imputations plus graves, fondées sur des conjectures séduisantes ; Ferdinand prétendoit être le vengeur de la religion. Ce meurtre étoit une action pieuse, inspirée par le ciel pour fermer aux infideles l'entrée de la Hongrie. Le pape Jules III lança tous ses foudres contre les auteurs de cet attentat ; il réclama la succession du car-

Ann. 1551.

Thuanus.  
hist. lib. X.

*Rainald. ad  
a. n. 1552.*

*Histoire des  
troubles de  
Hongr. par  
Mart. Fum.  
de Génillé,  
l. 17.*

dinal , parce qu'il étoit mort sans dicter ses dernières volontés ; mais l'exemple de François Premier & de Charles-Quint avoit appris aux autres souverains à se roidir contre l'autorité de la cour de Rome. Ferdinand laissa tonner le vatican , & prépara contre les Turcs des foudres plus réels. Il fit restituer à Isabelle quelques effets que George avoit enlevés au feu roi. Le desir de rendre la mémoire du prélat odieuse , en décélant ses brigandages , furent peut-être les motifs de cette restitution. La reine , dont la situation n'étoit pas devenue plus heureuse par la mort de son ennemi , quitta le séjour de Cassovie , & se retira en Silésie.





# N O T E S

## DE L'INTRODUCTION.

PAGE 8. (1). Cet usage de convoquer tous les ordres de l'état, en faisant porter dans les villes & les bourgs un glaive ensanglanté, subsistoit encore en Transilvanie dans le milieu du seizieme siecle. *Voy. N. Istuanf. Hist. de reb. Hung. Liv. XII. p. 198. Volf-Gang Bethlen. Hist. Transilv. Liv. II, p. 73, & le premier Vol. de cette Hist. p. 279.* Les Hongrois rapportent l'origine de la servitude parmi eux, à la coutume qu'avoient les Huns de punir, par la perte de la liberté, ceux qui tarديوient trop à se rendre aux assemblées. *Voy. Tripart. Opus Decr. constit. & artic. regum incl. reg. Hungariae à Steph. Werbeuzi, tom. I, part. III, tit. 3.*

Page 14. (2) Quelques historiens prétendent que *Pannon*, petit-fils de Noé, a donné son nom à la *Pannonie*; d'autres veulent que cette contrée doive son nom à une montagne située entre Tata & Javarin, qui s'appelloit autrefois *mons Pannonius*. Depuis, cette montagne devenue célèbre par un temple dédié à Saint-Martin, a pris le nom de l'Evêque de Tours, & on y a bâti la forteresse de Saint-Martinberg. Ce sentiment est celui de Ptolomée, de Dion-Cassius, de Bonfini & d'Ortelius. Hérodote & Pausanias au contraire veulent que *Pæon*, fils d'Endimion, ait communiqué son nom à la Pannonie; mais ils confondent mal-à-propos cette contrée avec la Pæonie. Ce ne

sont pas les seules conjectures qu'on ait hasardées sur l'étymologie du mot Pannonie. Les uns veulent qu'ils viennent de Pan, Dieu des Pasteurs, ou du mot Grec Πας, qui signifie herbage; d'autres du Latin *Panis*; & d'autres encore du mot *Pannus*, étoffe, parce que les habitans portoient des vêtemens de plusieurs couleurs.

La Pannonie étoit terminée à l'orient & au nord par le Danube, dont la rive opposée étoit habitée par les Jasyges, surnommés *Méranastes*. A l'occident, elle étoit bornée par le Norique; & au midi, par la Save & l'Illyrie. Les Romains avoient divisé la Pannonie en inférieure, & supérieure. Celle ci, qui étoit située à l'occident, comprenoit une partie de l'Autriche & de la Styrie, la Carniole, & le Comté de Ciley, & une partie de l'Esclavonie. Dans cette province, en étoit enclavée une autre appelée *Pannonia Valeria*.

La Pannonie inférieure étoit à l'orient; elle comprenoit une partie de la basse Hongrie & de l'Esclavonie. La portion de cette province qui est baignée par les eaux de la Save, est connue dans les historiens sous les noms de *Savia*, de *Pannonia Riparia*, de *Pannonia Bubalia*, de *Pannonia Sirmiensis*, & de *Pannonia Cibaliensis*.

Page 18. (3) *Formâ brevis, lato pectore, capite grandiori, minuis oculis, rarus barbâ, canis aspersus, simo naso, teter colore, originis suæ signa restituens. Jornandès, rerum Goth. cap. XXXV.*

Page 21. (4) Il semble que cette nation barbare étoit destinée par la providence à humilier l'orgueil des deux plus grands Empires du monde. L'empereur de la Chine écrivoit ainsi au Tanjou. *L'empereur prie respectueusement*

*Le grand Tanjou des Huns, &c. Hist. gén. des Huns, tom. I, part. II, pag. 37.*

Page 26. (5) Nicolas Olahus prétend que la victoire avoit été promise à Attila par un hermite dont les Huns découvrirent la retraite ; il habitoit près d'Orléans, sur le haut d'un roc escarpé. On le traîna vers Attila : » qui es-tu, » lui dit le barbare, quel est ton Dieu ? Sais-tu lire dans l'avenir ? Quel sera le sort de mes armées ? Je vais te satisfaire, lui répondit le solitaire : le Dieu des chrétiens est celui que je fers : j'ai vu ses temples profanés par ses adorateurs, & même par ses prêtres ; j'ai vu le vice régner sur le trône, & s'introduire jusques sous la cabane du pauvre ; frappé d'horreur, j'ai cherché dans ce désert un asyle à l'abri du souffle empoisonné que la vertu respire dans le reste du monde. C'est pour punir tant de crimes que Dieu t'a envoyé sur la terre ; tu es l'instrument de sa vengeance, tu vaincras ; mais tu ne devras ta victoire qu'à son courroux. Il viendra un temps où Dieu, touché des larmes de son peuple, brisera dans tes mains les armes qu'il t'a données ». Attila défendit à ses soldats d'insulter ce solitaire, & le fit reconduire avec honneur dans sa grotte. (*Nic. Ol. Metrop. Strigon. Attila, chap. VI*). D'autres disent qu'Attila eut recours aux pronostics usités parmi les Huns. On immola des victimes, & on lui en présenta les os : il les considéra attentivement, & les remit aux augures qui les jetterent au feu. Dès qu'ils furent noircis, on les porta au roi une seconde fois. Il crut lire dans les traces que la flamme y avoit laissées, que la bataille coûteroit beaucoup de sang aux Huns, mais qu'un des généraux ennemis y perdrait la vie. Le barbare appliqua

la seconde partie de cet oracle à Aëtius. Il eût volontiers acheté la mort de cet ennemi par la perte de la moitié de son armée. Il engagea l'action avec fureur ; mais il eût le déplaisir d'apprendre que c'étoit Théodoric qui étoit resté sur le champ de bataille, & qu'Aëtius étoit encore plein de vie. (*Jornandès, de rebus Get. cap. XXXVII. Ouo Frising. Lib. IV, capit. XXVI.* On retrouve une coutume pareille pour découvrir l'avenir, dans l'histoire des Tartares Mogols. (*Histoire générale des Huns, par M. de Guignes, tom. I, part. II, L. IV.*)

Page 40. (6) Sardique étoit située dans la Thrace, sur les confins de la Mœsie. (*Baudran Lex. Geogr. Sanfon. Rom. utr. Imper. desc. Geog.*)

Page 46. (7) Le Norique comprenoit une partie de l'Autriche, la Carinthie, une partie de la Carniole & de la Bavière.

Page 49. (8) Tou-Lun, chef des Tartares Géougen, est le premier qui ait porté le titre de Kam, qui est le même que celui de *Kagan*, qu'on trouve fréquemment dans les historiens du bas-Empire. Tou-Lun le substitua au titre de Tanjou, que portoient avant lui les souverains de Tartarie. Le nom de Kagan qui dans la langue des Turcs & des Khozars, signifie *roi, empereur, autocrateur*, étoit le titre de dignité, non-seulement du chef des Avars, mais même de celui des Russes. *Voyez Mém. de l'Ac. des Insc. t. XXX, p. 241. Hist. des Huns par M. de Guignes, t. I, part. II, p. 337, Com. Acad. Scient. Imp. Petrop. t. IV, p. 281, & rom. VIII, p. 410, 427. Voy. aussi l'Ouvrage qui a pour titre: Origines Hungaricæ, seu Liber quo vera nationis Hungaricæ origo & antiquitas, &c. Autore F. Foris Ottrokosi,*



*v. I, p. 169 & le Glossaire de Ducange.*

*Page 51. (9)* Toute la nation des Avars ne passa point le Tanais. Un essaim de ces barbares chercha une demeure à l'orient de ce fleuve, & pénétra dans les montagnes de la Circassie. On les y retrouve encore aujourd'hui : ils ont conservé leur nom, leurs mœurs & leur indépendance. Les Russes en ont cependant subjugué une partie.

*Page 53. (10)* Au nombre des captives étoit la fille de Cunimond. Sa beauté, dont ses larmes relevoient encore l'éclat, fit une profonde impression sur le cœur d'Alboin. Il ne rougit pas d'offrir à Rosimonde (c'étoit le nom de la princesse) une main dégoûtante encore du meurtre de son père : elle cacha son ressentiment au fond de son cœur, & l'épousa. Le barbare ivre d'amour & de joie, crut qu'elle avoit oublié Cunimond. Il fit plus ; il exigea qu'elle insultât à sa mémoire ; & dans une orgie qu'il célébroit à Vérone, il voulut la forcer à boire dans le crâne de son malheureux père : Rosimonde, indignée de cet outrage ; le fit assassiner.

*Page 67. (11)* Cette ville ; qu'on nomme actuellement le *vieux Bude* ou *Alt Offen*, n'est plus qu'une bourgade à quelques milles de Bude. En fouillant pour construire une Eglise, sous le règne de Mathias Corvin, on y trouva cette inscription rapportée par Lazius : *LEGIO SIC AMBRORUM HIC PRÆSIDIO COLLOCATA CIVITATEM ÆDIFICAVÉRUNT, QUAM EX SUO NOMINE SICAMBRIAM VOCAVERUNT.*

*Page 68. (12)* Schönleben rapporte sérieusement que lorsque le pape Léon consacra cette église, deux évêques morts depuis longtemps sortirent de leurs tombeaux pour assister à cette cérémonie.

*Page 69. (13)* Une partie des Avars se

retira chez les Croates dans la Dalmatie. Il y subsistoient encore dans le X<sup>e</sup>. siècle. *Const. Porphy. de adm. Imp. cap. XXX. Lucius de regno Dalm. & Cro. liv. I, cap. XI.* C'est à cette époque que le pays situé sur les rives de l'Ens (*Anisus*), prit le nom d'*Osterick* ou d'*Austriche*. Les François le lui donnerent, parce qu'il étoit à l'Orient de l'Empire de Charlemagne. Voyez *Danub. Pannonico-Physic. ab Alois. Com. Marfilli, tom. I, pag. 7. Script. Germ. Mézeray. &c.*

La Pannonie inférieure prit aussi un nouveau nom, & fut connue sous celui de *Franco-Chorium*, qu'elle portoit encore dans le XII<sup>e</sup>. siècle. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres., tome XXVIII. J. Lucius de reg. Dalm. & Cro. liv. III, cap. 9.*

Page 71. (14) La plupart des historiens rapportent l'origine du mot Hongrois à celui de *Ugre*, qui dans le dialecte Esclavon signifie marais. Cette dénomination paroît convenir assez à un peuple sorti des Palus Méotides, & qui habite encore actuellement un pays entrecoupé d'étangs & de rivières. (*Script. rerum Hungar. & Moscovitar.*) Un écrivain célèbre, qui a la gloire d'avoir enrichi notre littérature des dépouilles de l'orient, donne une autre origine à ce mot *Hongrois*. Selon lui, les *Onnogours* ou *Hunnugars* faisoient partie des peuples Turcs qui habitoient les bords du Volga. Ils passerent avec les Madgiars en occident, & communiquèrent ensuite leur nom à toute la nation. Voyez *l'Hist. gén. des Huns, par M. de Guignes, tome I, part. II, livres IV & VI.* Orokoski qui a employé beaucoup de savoir & d'érudition à redoubler les ténèbres qui environnent le berceau de la nation Hongroise,

fait venir le nom de ce peuple de deux mots Hébreux qui signifient *camper*, *voyager*. Le lecteur peut consulter sa dissertation dans son ouvrage. *V. Origines Hungaricae*, &c. auteur Francisc. Foris *Otrokocsi*, p. 340.

Page 71. (15) Il paroît que Lébédias est le premier qui ait porté le titre de Vaivode. Le nom de *Lébédias* dans la langue des Turcs, signifie *suppliant*. On le lui donna lorsqu'il vint à la tête de sa nation se mettre sous la protection des Khozars. *Commentar. Ac. Scient. Imper. Petrop. tom. VIII*, p. 426.

Page 72. (16) Glaber ayant été envoyé vers le détroit de Derbend par la cour de Russie, pour marquer les limites de cet empire, on lui montra entre le Caucase & le Tanais les ruines d'une ville qui passoit dans le pays pour être l'ancienne demeure des Hongrois. (*Epistola Theoph. Sigef. Bayer. ad Math. Bel.*) Les écrivains Russes font sortir les Hongrois de la province de *Juhorski*, au-delà de l'Oby & des montagnes que Castaldo, dans sa carte de Russie, appelle *Cingoli de la terra*. Un fait singulier & qui rend cette opinion au moins vraisemblable, c'est que les peuples de cette province ont un langage parfaitement semblable à l'idiome Hongrois. Voyez les *Commentaires du Bar. d'Herbestein sur la Moscovie*, page 53; & la *Description de la Moscovie*, par Alex. Guaguin, chap. I.

Page 72. (17) Les amateurs de généalogie peuvent voir dans Thurocs & Bonfini celle d'Arpad, depuis Salmutz, arriere-petit-fils d'Artila, jusqu'à Noé. (*Thurocs Chronic. Hung. part. II, ch. 1, Bonf. dec. 1, liv. IX.*) Il subsistoit encore en Hongrie, dans le XV<sup>e</sup>. siècle,

des traces de l'inauguration par le bouclier. Les dillias Jajellon, disent les historiens de Pologne, ayant été élu roi par la noblesse de Hongrie, les grands de l'état, suivant l'usage antique, l'éleverent sur leurs épaules pour le montrer à la multitude. (*V. Marr. Cromer. de orig. & reb. gest. Pol. p. 488. Neugebaver, Hist. Pol. p. 309. J. Dlugoff. Hist. Polon. p. 739. Stan. Sarnic. Annal. Polon. p. 1169.*) Un historien de Transilvanie parle d'un canton de cette province, où l'on trouve des traces de cette exaltation. Les habitans qu'il nomme *d'faronner*, paroissent avoir conservé avec autant de soin les mœurs des premiers Hongrois, que les Sicules celles des anciens Huns. Ils sont, dit cet écrivain, brigands, fourbes & menteurs : à peine ont-ils quelque idée de la divinité. Leur cruauté, & le mépris qu'on a pour eux, leur a valu le singulier privilège de fournir de bourreaux toute la Transilvanie. Ils ont la plus grande vénération pour quelques familles qu'ils nomment *Vaivodales* : c'est dans ces familles qu'ils se choisissent des chefs. Lorsque le *Vaivode* est élu, ils le saisissent avec force, & l'élevent en l'air par trois fois, en jettant de grands cris. Par cette inauguration, ils veulent lui faire entendre qu'il va être élevé au-dessus de ses semblables & leur commander. Les Battory ont accordé de grands privilèges à ces ridicules *Vaivodes*. *Voy. Origin. & occas. Transilvanorum, seu eruta nationis, &c. Autor. Laurent. Top. peltino de Medgyes, Vienn. Austr. 1762, lib. II, p. 57.*

Page 76. (18) Tous les historiens ne donnent pas au roi de Moravie le Danube pour tombeau : quelques-uns le font survivre à sa

défaite. Suivant eux ; ce prince infortuné voyant ses rangs enfoncés, ses plus fideles sujets égor-gés, & leur sang ruisselant de toutes parts, s'échappa de la mêlée, & d'une course rapide parvint au pied d'une montagne nommée *Sambri*. Là, il quitta les marques de sa dignité, & jeta même son armure. Fuyant également les yeux de ses ennemis qui l'eussent fait périr, & ceux de ses sujets devant qui il eût rougi de paroître après sa défaite, il pénétra dans une forêt voisine. Seul, à pied, presque nud, il erra plusieurs jours dans les détours infinis de cette immense solitude ; enfin, exténué de fatigues, il parvint près de quelques cavernes, où de pieux Cénobites avoient établi leur demeure. Ces solitaires accueillirent avec plaisir l'inconnu que le ciel leur envoyoit, partagerent avec lui des racines & des fruits sauvages, leur unique nourriture, & sans chercher à pénétrer par quelle singuliere aventure il se trouvoit ainsi jetté au milieu des forêts, l'inviterent à passer quelques jours avec eux.

Plus l'infortuné monarque séjournoit dans cette paisible retraite, plus il sentoit s'alléger le fardeau de ses chagrins. Il voyoit briller sur le front de ses hôtes cette gaieté douce qui naît de la paix de l'ame & du silence des passions ; peu-à-peu il s'accoutumoit à regarder sa grandeur passée, comme un songe. Il obtint des Anachorettes de ne plus se séparer d'eux, se revêtit d'un cilice, & supporta avec un courage étonnant dans un roi, toutes les incommodités d'une vie dure & indigente. Zuentiboldé vécut long-temps encore dans ce lieu sauvage ; enfin, lorsque parvenu à une extrême vieillesse, il sentit s'éteindre dans ses veines le

principe de vie , il assembla ses compagnons près de la nate où il étoit couché , & leur tint ce discours attendrissant que l'histoire nous a conservé.

» Vous avez ignoré jusqu'ici qui j'étois , &  
 » je vous le cacherois encore si je ne croyois  
 » nécessaire de vous le révéler , pour l'honneur  
 » de la vérité & l'instruction des rois. Toute la  
 » Moravie m'a été soumise : chassé de mes états  
 » par une nation barbare , je me suis réfugié  
 » parmi vous. Le ciel m'a fait passer tout-à-coup  
 » du faite des honneurs à l'obscurité la plus pro-  
 » fonde. Ne croyez pas que le faste des cours  
 » égale les douceurs qu'on goûte dans vos re-  
 » traites. Le chagrin & l'inquiétude s'assieient sur  
 » le trône des rois : ils boivent dans des coupes  
 » d'or les soucis amers , & souvent inondent de  
 » larmes la pourpre dont ils sont revêtus. Ce  
 » n'est qu'ici que j'ai trouvé le bonheur : ce  
 » n'est qu'à l'ombre de vos forêts que j'ai joui  
 » d'un sommeil doux & tranquille. Depuis que  
 » j'ai embrassé la vie solitaire , je n'ai éprouvé  
 » qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas embrassée  
 » plutôt. Je sens mon corps se dissoudre ; mes  
 » paupieres vont se fermer pour jamais. Quand  
 » notre Dieu que j'ai servi aura rappelé mon  
 » ame vers lui , enterrez mon corps en ce lieu.  
 » Allez vers mon fils ; s'il vit encore , s'il a été  
 » assez malheureux pour remonter sur le trône  
 » de ses peres , dites-lui ce que vous avez vu ».

*V. Æne. Silvii. Hist. Bohem. cap. 13. Dubrav. Hist. Boëm. lib. IV, Com. Pragens. Annal. ad ann. 894. Les impost. insignes ; ou Hist. de plusieurs hommes , &c. Par J. B. Roccolles , Historiog. de France , tom. I, liv. II.*

Page 81. (12) C'étoit une ancienne croyance

parmi les nations Scythes , que les guerriers étoient servis aux enfers par les ennemis qu'ils avoient tués : aussi, massacroient-ils beaucoup d'hommes dans ce monde , afin de ne pas manquer de serviteurs dans l'autre.

P. 82. (20) Les Hongrois étoient alors divisés en trois classes ; la première étoit celle des hommes libres & nobles : ils composoient le premier ordre de l'état. C'étoit à eux qu'étoit confiée la défense de la Patrie ; jaloux de leurs privilèges, ils n'admettoient parmi eux aucun étranger ; & si, depuis qu'ils sont soumis à la maison d'Autriche , ils ont quelquefois dérogé à cet usage , ce n'est qu'avec une extrême répugnance.

On connut ensuite une autre espèce de nobles en Hongrie : on les appelloit *Udwornic, Udwornici regis, nobiles unius cessionis*. C'étoient des officiers de la cour du roi , à qui , pour récompenser leurs services , on avoit accordé des fiefs dans le domaine de la couronne : ils étoient soumis à la juridiction du Palatin. ( *V. Dec. S. Steph. l. II, cap. 55. Decr. Div. Ladisl. l. III, cap. 5. Sambuc. Ducange. Math. Bel.* ). Ces nobles ne jouirent cependant de tous les privilèges accordés à la noblesse , que sous le regne de Louis I. *Mag. Joh. de Kikullen, Chronolog. Ludov. reg.*

La seconde classe d'hommes en Hongrie , étoit composée de ceux qui , n'étant pas nobles , étoient cependant libres. C'étoient ou des nobles qui , pour quelque crime grave , ayant d'abord été réduits en servitude , avoient été depuis affranchis , ou des étrangers qui s'étoient établis en Hongrie. Ce peuple fier & courageux connoissoit tout le prix des arts qu'il

ne daignoit pas cultiver. Ses rois avoient excité par des privileges & des graces, les peuples voisins à lui envoyer des artisans & des cultivateurs. Les premiers, qu'on appelloit *hospites*, exerçoient différens métiers dans les villes libres; les autres cultivoient les terres sous la protection des seigneurs, à qui ils payoient une redevance annuelle: on appelloit ceux-ci *coloni*.

Il y avoit aussi une différence entre les Hongrois qui ne jouissoient point de leur liberté. Les uns étoient occupés aux emplois domestiques. Leur condition ressembloit assez à celle des *esclaves* chez les Romains. Les autres dont on se servoit pour cultiver les terres, étoient des *serfs* attachés à la *glebe*; on les appelloit *villani* *jobagiones*. Ils étoient vendus avec le fonds dont ils faisoient partie.

Les serfs que les seigneurs léguoient aux églises en mourant, s'appelloient *dusnici*: ils étoient obligés de payer une certaine somme à l'église, le jour qu'on célébroit l'anniversaire de la mort de leur maître. *Werbeuzi. Math. Bel. Ducange, &c.*







# N O T E S

D U

## LIVRE PREMIER.

**P**A G E 87. (1) Le peuple veut toujours que la naissance des hommes célèbres ait été annoncée par des prodiges. Les historiens Hongrois racontent que le duc de Geysa, pere d'Etienne I, avoit résolu de faire dans ses états, la grande révolution qui fut achevée par son fils ; mais que dieu lui envoya un ange, qui lui dit d'un ton sévère : » des mains fumantes encore du » sang des hommes, ne sont pas faites pour » établir une religion pacifique ; il naîtra de toi » un fils à qui cette gloire est réservée, & qui » détruira de fond en comble l'édifice de satan. » Ne prétends point à l'honneur d'être apôtre : » il te suffit d'être prosélite, & d'écouter les » leçons de celui que dieu va t'envoyer ». Ils ajoutent que l'ange disparut, que le duc se prosterna, que saint Adalbert vint en Hongrie, & obtint la permission de prêcher l'évangile. *Ann. Eccles. Hung. Aut. Melch. Inchofer p. 224.*

*Page 88.* (2) La Hongrie perdit peu en perdant Émeric dans un siècle où l'on étoit plus jaloux de se faire admirer des hommes que de leur être utile, & où les exemples d'une dévotion extraordinaire étoient aussi communs que ceux d'une vertu véritable étoient rares, Émeric se laissa entraîner par le goût dominant ; au lieu de s'instruire à la cour d'Étienne dans le

grand art de gouverner, on le vit quitter tout-à-coup un pere qui le chériffoit, une épouse jeune & belle dont il étoit aimé, pour se vouer à un genre de vie qui, tout austere qu'il est, n'eût point justifié Emeric aux yeux des hommes d'avoir renoncé à faire leur bonheur. Il couroit de pèlerinages en pèlerinages, dénué de tout, & n'ayant d'autre trésor qu'un morceau de la vraie croix, dont l'empereur Basile III lui avoit fait présent. Il estimoit plus ce trésor que tous les biens auxquels il avoit renoncé. Après sa mort, il s'opéra plusieurs miracles sur sa tombe. Voici ce que raconte à ce sujet un anonyme, qui ne seroit pas plus digne de foi quand il se seroit nommé. Un certain Conrad, après s'être souillé par une infinité de débauches, alla à Rome demander au pape l'absolution de ses crimes. Le pontife lui ordonna de porter une chaîne de fer pendue au col, avec sa confession tracée en gros caractères. Ce supplice cruel pour l'amour-propre, devoit durer jusqu'à ce que, par un miracle, la chaîne se brisât d'elle-même, & que la confession fût effacée. Conrad alla visiter les tombeaux des saints, celui même de Jésus-Christ, & le prodige ne s'opéra point. Mais lorsqu'il approcha du tombeau d'Emeric, ses fers tombèrent, & ses yeux chercherent en vain les caractères ignominieux qui exposoient la longue suite de ses crimes. L'auteur des annales d'Hildesheim, dit qu'Emeric fut tué à la chasse par un sanglier. *Voyez Histor. Sanct. Emeric. ex quod. mns. cod. per Surium descript. Annal. Hildesheim. Annal. Ecclesiast. regn. Hung. Aut. Melch. Inchofer. Annales regn. Hung. Aut. G. Pray, S. J.*

Page 89, (3) Les historiens ne sont pas

d'accord au sujet de Gisele. Les uns veulent qu'elle ait été sœur de l'Empereur Henri II, d'autres, qu'elle ait été sa niece. Ces derniers lui donnent pour pere Guillaume, frere de saint Sigismond, duc de Bourgogne, qui après la fin tragique de ce prince, se refugia auprès de l'empereur, & épousa Gertrude, sa sœur & mere de Gisele. Après la mort de Gertrude, ajoutent les mêmes historiens, Guillaume épousa la sœur de St. Etienne; de cette nouvelle union naquit Pierre, qui fut le second roi de Hongrie. Au reste, Gisele, suivant la coutume de ces temps, enrichit & dota plusieurs églises, & mourut avec le renom de princesse très-humaine & très-vertueuse. *Annal. Eccles. regn. Hung. Aut. Melch. Inchofer.*

Page 90. (4) *Le roi élira un Palatin après avoir pris l'avis des grands du royaume. Le palatin aura la premiere voix dans les assemblées. Pendant la minorité des rois la régence lui est décernée, & tous les Hongrois doivent lui obéir comme à celui qu'il représente. Dans la guerre, le commandement de l'armée lui appartient. Dans les discordes civiles, il sera médiateur entre le roi & le peuple. Si le prince tombe en démence, s'il est absent de ses états, le palatin remplira toutes les fonctions royales, répondra aux ambassadeurs, &c. Vid. Tripartit. opus decret. Constitut. & Artic. regum incl. regn. Hung. in III tom. divis. Aut. Steph. Werbeuzi, Vienn. Austr. 1628. tom. II, pag. 141 & 183.*

Les prérogatives énormes de cette charge, donnerent de l'ombrage à la maison d'Autriche : après la mort d'Etienne Battory, en 1535, les fonctions n'en furent plus exercées

que par des lieutenans. En 1554, on la rétablit en faveur de Thomas Nadasdi. Depuis cette époque, elle a été exercée, tantôt par des palatins, tantôt par des lieutenans. *Voyez Gasp. Jongell. Catalog. Palat. reg. Hung. in script. reg. Hung. tome II.*

Page 90. (5) Les anciens historiens ont vanté la sagesse des ordonnances d'Etienne I. On en jugera par l'exposé que j'en vais faire. Le premier livre de son décret ressemble plutôt au mandement d'un évêque, qu'à l'édit d'un roi. Etienne y traite de la foi catholique, de l'excellence des ecclésiastiques, du respect qui leur est dû, de la miséricorde, de la charité envers des étrangers, de la chasteté & des autres vertus. Le législateur casuiste traite aussi de l'oraison & des dispositions qu'il y faut apporter. Le second livre du décret d'Etienne I est plus intéressant, & je vais indiquer en substance les chapitres les plus importants.

Chapitre I. L'église est sous la protection royale, & les rois sont ses vengeurs. Ch. II. Les prêtres ont un pouvoir absolu dans le gouvernement des choses ecclésiastiques, & à cet égard, les magistrats comme le peuple doivent lui obéir. Ch. III. Aucun juge ne pourra recevoir le témoignage d'un laïque contre un clerc, & celui-ci ne pourra être cité qu'à un tribunal ecclésiastique. — Le roi de Hongrie accorderoit par-là au clergé un ascendant très-dangereux. Il faut convenir cependant qu'il en a moins abusé en Hongrie qu'en Danemarck & en Suede, où on l'a vu détrôner des rois foibles, & faire la guerre aux rois puissans. Ch. IV. Les ecclésiastiques sont les plus laborieux & les plus utiles de tous les hommes. . . Chap. VII.

Défense de travailler le dimanche, sous peine de confiscation des instrumens. Chap. VIII. Si quelqu'un refuse d'aller à l'église le même jour, qu'il soit fustigé & qu'on lui arrache la barbe. Ch. IX & X. Ceux qui n'observeront pas les jeûnes prescrits par l'église, seront enfermés dans une prison pendant huit jours. — En Pologne, vers le même temps, on arrachoit les dents à celui qui mangeoit de la viande le vendredi. Ch. XI. Celui qui aura refusé de se confesser au lit de la mort, sera privé des honneurs de la sépulture ecclésiastique. Chap. XII. Les évêques connoîtront de toutes les fautes contre les canons; si le coupable refuse de se soumettre à la peine qu'ils lui auront infligée, ils le déféreront au tribunal du roi, qui fera exécuter la sentence. Chap. XIII. Un homme libre qui en a tué un autre, paiera douze pieces d'or, (*pensas auri*). Si c'est un esclave qu'il a tué, il en rendra un autre ou en rendra le prix au maître de l'esclave. L'un & l'autre homicide jeûnera selon les canons. Ch. XIV. Un comte qui aura tué son épouse, en sera quitte pour quelques jours de jeûnes, & pour cinquante bœufs qu'il donnera aux parens de la défunte. Un homme d'armes paiera dix bœufs, & un homme du peuple, cinq pour une pareille faute. Chap. XV. Le parjure sera puni par la perte de la main, ou par une amende de cinquante ou de douze bœufs, suivant les facultés du criminel. Chap. XVI. L'auteur d'un assassinat prémédité, paiera cent-dix pieces d'or, dont cinquante appartiendront au roi, dix aux juges, & cinquante aux parens du mort. — Il est singulier que le Licurgue chrétien, qui faisoit arracher la barbe à celui qui refusoit d'aller à

l'église les dimanches , ait établi des peines si légères contre l'homicide. Les bestiaux qui faisoient la richesse de la Hongrie , étoient , si je puis m'exprimer ainsi , la monnoie des grands crimes. . . . Chap. XIX. Le témoignage des esclaves ne fera point reçu contre leurs maîtres ; loi barbare qui livroit ces malheureux à la discrétion de leurs tyrans. Chap. XX. Aucun homme libre ne pourra plus être réduit en servitude. Chap. XXI. Défense aux seigneurs de se dérober réciproquement leurs hommes d'armes par violence ou par artifice. . . . Ch. XXV. Si un homme d'armes enleve une fille malgré ses parens, il leur donnera dix bœufs. Si un homme du peuple commet le même crime, il donnera cinq bœufs. — Cette loi absurde par sa mollesse, ouvroit un libre champ aux desirs effrénés de tout homme qui, moins avare que libertin, préféroit une belle fille à dix bœufs. Ch. XXVI. Celui qui aura séduit l'esclave d'un autre, aura la barbe & les cheveux arrachés, & sera battu de verges : si cette esclave meurt des suites de sa grossesse, il en rendra une autre. — Ainsi, aux yeux d'Etienne c'étoit un plus grand crime d'enlever une esclave à son maître, qu'une fille à ses parens. Chap. XXVII. Tout homme libre qui épousera une esclave, deviendra esclave lui-même. Chap. XXVIII. Si un homme marié s'enfuit hors du royaume, sa femme peut prendre un autre époux ; mais le fugitif, lorsqu'il sera de retour, ne pourra prendre une autre épouse sans le consentement de l'évêque. — Dans les premiers siècles de l'église, le divorce étoit toléré. Les loix Romaines d'un côté, de l'autre les mœurs des barbares, étoient un obstacle

obstacle à ce que l'indissolubilité du mariage fût observée dans toute son intégrité. Un article exprès du concile de Vormes, permet à celui qui aura été forcé de changer de patrie, de prendre une nouvelle épouse, si la première n'a pas voulu le suivre. Les chapitres XXXI & XXXII sont consacrés à régler les peines décernées contre les forciers, forcieres & enchanteurs, &c. .... Chap. XXXIV. Que dix villages se réunissent pour faire bâtir une église, qu'on les dote de deux menfes, de deux serfs, d'un cheval, d'une jument, de six bœufs, de deux vaches, &c. le roi se charge de l'habillement des prêtres, & de tout ce qui concerne le service divin. .... Chap. XXXVI. Si un Seigneur dont le serf aura tué celui d'un autre, ne veut pas s'accommoder avec le maître du mort, le meurtrier sera vendu, & le prix partagé entre les deux seigneurs. — Ainsi, l'homicide restoit impuni. Chap. XXXIX & XL. Un serf qui aura commis un vol, donnera cinq bœufs ou aura le nez coupé; au second, il paiera la même amende ou aura les oreilles coupées; au troisième, il sera puni de mort. .... Chap. XLIII. Tout homme qui appellera sans raison du jugement de son seigneur à celui du roi, paiera dix pièces d'or à ce seigneur. Chapitre XLIV. Un comte qui aura volé son homme d'arme, lui rendra le double de ce qu'il aura pris. .... Chap. XLVI. Celui qui aura tué un homme avec une épée, sera égorgé avec le même fer. Chap. XLVII. Celui qui aura blessé ou mutilé un homme avec une épée, recevra une blessure pareille. .... Chap. L. Le témoignage d'un serf constitué en dignité, sera reçu lorsqu'un seigneur aura été assassiné par

son serf, ou un comte par son homme d'arme.  
 Chap. LI. Que l'église soit fermée à tout homme  
 qui aura conspiré contre le roi ou le royaume,  
 qu'il soit excommunié. La même peine est dé-  
 cernée contre celui qui ayant eu connoissance

de la conspiration, ne l'auroit pas révélée,  
 Chap. LII. Les ecclésiastiques auront la dîme  
 de tous les biens : défense de les frauder, sous  
 des peines sévères. Chap. LIII. Si quelqu'un  
 dit à un courtisan : *j'ai entendu le roi dire qu'il*  
*vouloit vous perdre*, qu'il périsse. Chap. LV.  
 Si quelqu'un de ceux qu'on appelle *Udwornic*,  
 commet un vol, il sera puni comme les hommes

libres, mais il ne pourra témoigner contr'eux.  
 — Je ne m'arrêterai point à faire sentir l'ab-  
 surdité, les contradictions & l'injustice de  
 la plupart de ces loix, il suffit de les citer. Au  
 reste, le temps a aboli celles qui étoient in-  
 justes, & a respecté celles qui étoient dictées  
 par la saine politique.

Page 92. (6) Ce qui aigrit sur-tout l'esprit  
 des Hongrois, ce fut la source des malheurs  
 d'Aba; c'est l'espece de confiance que ce prince  
 accordoit à des infortunés, que leur naissance,  
 dans ces temps barbares, sembloit avoir des-  
 tinés à passer leurs jours dans l'opprobre & la  
 misère. Les simples habitans de la campagne  
 étoient souvent admis à sa table, & le roi sem-  
 bloit vouloir les venger par sa familiarité, de l'in-  
 justice & des préjugés de son siècle; c'est peut-  
 être là la principale cause de l'acharnement  
 avec lequel les historiens ont déchiré sa mé-  
 moire. Les nobles qui lui eussent pardonné ses  
 autres vices, se révolterent & s'unirent à ses  
 ennemis pour le détrôner. Les députés qu'ils  
 envoyèrent vers l'empereur pour l'inviter à hâter



sa marche , ne formoient d'autre imputation contre le roi que la bassesse de ses goûts , & sa prédilection pour les gens de la campagne. (*Quòd nobiles contemneret , & cum rusticis ignobilibus ederet , equitaret , & assidue loqueretur.* Thurocs. Chron. cap. XXXVII). L'empereur répondit à cette harangue qu'un tel procédé étoit indigne d'un gentilhomme , (*ista enim consuetudo non est nobilis viri , sed ejus oppositi*). D'autres temps , d'autres mœurs : notre siècle a vu la fille des Césars & leur digne successeur , se confondre dans la foule ; aller chercher , jusques sous la chaumière , la vertu indigente , qui semble fuir avec autant de soin l'aspect des rois , que les rois évitent le sien. Aba est aussi connu dans les histoires sous le nom d'Ovon & d'Albon.

Page 100. (7) On prétend que la requête des Hongrois étoit conçue en ces termes : *qu'il nous soit permis , suivant l'usage de nos peres , d'adorer les idoles , de lapider les évêques , d'exterminer les prêtres , d'égorger les clercs , de pendre les décimateurs , de détruire les églises & de briser les cloches.* Tandis que les vieillards présentoient au roi cette affreuse & presque-incroyable demande , le peuple crioit , *fiat , fiat.* M. Joh. Thur. Chr. Hung. cap. XLVI.

Les divinités auxquelles les Hongrois étoient si attachés , étoient , suivant le pere Inchofer , *Zeuta , Diceneus , Comosicus , Zamolxis.* Voy. Annal. Eccles. regni Hung. Aut. Melc. Inchofer S. J. tom. 1.

Page 104. (8) Belgrade est située au confluent de la Save & du Danube ; elle tire son nom des deux mots *Beli-grad* , qui , en langue Slavone , signifient *blanche-ville* : les Hongrois

### 364 Notes du Livre premier.

I'appellent *Nandor-feyr-var*, & les Allemands *Grichisch-Weissenburg*: en latin, on dit *Alba-Græca* & *Alba-Bulgarica*. Les favans & les géographes ont cru long-temps que cette ville étoit l'ancienne *Taurunum*. M. Danville a prouvé toute la fausseté de cette assertion, (*Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles-Lettres. tom. XXVIII*). La ville de *Taurunum* étoit placée dans la Pannonie inférieure, quelques milles au-dessus du confluent de la Save & du Danube. Il paroît que Belgrade a été bâtie sur les ruines de *Singidunum*, qui terminoit la Mœsie du côté de la Pannonie. On conjecture que le nom de ville Grecque, qui a été donné à cette place, vient de ce que sous le regne de Charlemagne & de Louis le Débonnaire, c'étoit la première ville de l'empire d'Orient. En effet Bonfini, en décrivant les conquêtes de ce prince, dit qu'il s'arrêta à Belgrade, de peur de paroître insulter les frontieres de l'empire d'Orient, *ne Orientalis imperii fines lædere videretur*. Ant. Bonfin. Dec. 1, l. IX.

Page 106. (9) Presbourg est la capitale de la haute Hongrie, & du comté qui porte son nom. Elle est située sur la rive septentrionale du Danube, vers l'endroit où ce fleuve se divisant en plusieurs bras, embrasse les îles du grand & du petit Schut: cette place est très-ancienne. Il paroît qu'elle fut bâtie par les Jaziges Métaustes; elle portoit autrefois le nom de *Pofonium* & de *Pisonium*; c'est ce qui a fait croire à quelques auteurs, que les fondemens de Presbourg furent jetés par Pison, qui commandoit pour les Romains dans les deux Pannonies, & que ce général avoit construit ce fort pour tenir en respect les peuples d'au-

delà du Danube. Presbourg est aussi appelé par Lasius, & quelques autres géographes, *Flexum*; mais ils confondent mal-à-propos Presbourg avec Altembourg, dont la position répond mieux à celle de *Flexum*. Il paroît que Presbourg a toujours servi de bornes entre l'Autriche & la Hongrie.

*Hic ubi Posonium consurgit turribus altis,  
Limes Teutonicis Hungaricisque viris.*

Lib. V. itinerar. in Script. Germ.

Page 108. (10) Les historiens Hongrois rapportent une fable bien digne du temps où elle a été imaginée. Les princes Geyfa & Ladillas s'étoient arrêtés dans une forêt, près du lieu où campoit leur armée. Comme ils s'occupaient à régler le plan de la bataille, tout-à-coup Ladillas fut frappé d'une lumière soudaine, & eut une vision. Il lui sembla voir une créature céleste, qui, portant en ses mains une couronne d'or, la posoit sur la tête de son frere. Geyfa accepta l'augure, & fit vœu de bâtir une église dans cette forêt, s'il remportoit la victoire. Dès qu'il fut monté sur le trône, son premier soin fut d'élever un monument de sa reconnaissance envers le dieu des batailles. Mais comme il étoit incertain du lieu de la forêt qu'il devoit choisir, il en vit sortir un cerf miraculeux; de chaque rameau de son bois jaillissoient des rayons de lumière. » Vos yeux vous trompent, » dit Ladillas; ce n'est point un cerf, c'est un ange; ces rameaux rayonnans, ce sont ses aîles, & le lieu où il s'arrête est celui où il veut que vous bâtissiez un temple. Geyfa, jeta dans ce lieu les fondemens d'une église &

d'une ville qu'il appella Varzen, du nom d'un saint solitaire qui habitoit cette forêt. Par la suite, cette ville s'agrandit & devint considérable. Un siége épiscopal y fut établi, & les prélats de cette ville ont joué quelquefois un rôle dans l'état. Varzen devint le berceau des lettres en Hongrie, mais leur enfance fut longue. On y formoit des *clercs*, au lieu de former des savans; & l'art de disputer sur des choses intelligibles, étoit seul cultivé. Après la bataille de Mohacs, cette ville en proie à tous les malheurs qui désolèrent la Hongrie, vit tous ses habitans oublier leurs paisibles controverses pour de sanglantes querelles. Bientôt les Turcs y laissèrent des monumens de leur barbarie, détruisirent les écoles; & lorsque la ville fut rentrée sous la domination Hongroise, elle sentit que les savans lui étoient inutiles & n'eut plus que des soldats.

*Page 111. (11)* Le pays occupé par les Valaques, embrasse une grande partie de l'ancien domaine des Daces & des Gètes. Il comprend la Valachie proprement dite, nommée aussi *Istria* & *Transilpina*, la Moldavie & une partie de la Transilvanie. Il y a peu de peuples dont l'origine ait autant divisé les savans, que celle des Valaques. Reyherdoff veut que Flaccus, général Romain, dont parle Ovide, leur ait donné son nom. (*Ov. de Pont. lib. IV, Eleg. 9.*) Mais au temps où ce poète écrivoit, la Dace n'avoit point encore été subjuguée, & Flaccus ne pouvoit communiquer son nom à une nation qui ne lui étoit point soumise. Cependant c'est une opinion presque générale parmi les Valaques, qu'ils descendent des Romains: ils se vantent d'être les restes de ces lé-

gions vaillantes, qui auroient rendu le regne de Trajan immortel par la conquête de la Dace, si le nom de cet empereur n'eût point encore été plus célèbre par ses vertus. *Su noi sentem Rumeni*, disent-ils, & nous aussi, nous sommes Romains. Voilà un de ces préjugés qui devroient élever l'ame des peuples, & qu'il est plus intéressant d'accréditer dans leur mémoire que de détruire. Il faut l'avouer cependant, le souvenir de leurs ancêtres n'a pas fait éclore parmi les Valaques plus de vertus, que les statues de Pompée & d'Epaminondas n'en font naître maintenant dans Rome & dans la Grece.

Le pape Innocent III, écrivant à Joannice, roi des Bulgares, qui étoit d'une famille Valaque, lui disoit *qu'il avoit appris que ses ancêtres étoient originaires de Rome*. Une certaine analogie qu'on retrouve entre la langue latine & celle des Valaques, semble être d'accord avec leur vanité, pour attester qu'ils sont une colonie Romaine.

Mais est-il vraisemblable qu'une contrée qui a été tant de fois balayée, si j'ose le dire, par des nations barbares, n'ait pas vu s'éteindre dans ces sanglantes révolutions, jusqu'à la dernière famille de ses anciens conquérans. Cette réflexion a fait naître à plusieurs écrivains, l'idée de chercher une autre origine au mot *Valaque*. Bonfini le fait venir des deux mots grecs *Βάλαν*, *aris*, à cause de l'adresse de ces peuples à lancer des fleches. Mais cette étymologie n'est qu'ingénieuse, & n'est appuyée sur aucune preuve solide. Les bornes d'une note ne me permettent pas de discuter les autres conjectures qu'on a hasardées sur ce sujet : je m'arrête à la plus probable.

Il paroît que le nom de *Blaques* ou de *Valaques* n'est particulier à aucune nation. Les historiens Bisantins désignent sous ce nom, des gens uniquement occupés au soin des troupeaux. Anne Comnene le donne à une horde de jeunes pâtres qui erroient à l'aventure dans la Bulgarie. (*Ann. Comm. AL. liv. VIII*). Nicetas appelle aussi Valaques, les habitans du mont Hœmus. Thurocs emploie ce terme dans le même sens, lorsque décrivant la retraite précipitée des peuples de la Pannonie à l'approche d'Attila, il ajoute : *dimissis armentis, solis Walachis ipforum qui erant pastores spontè in Pannoniâ remanentibus*. C'est ce genre de vie agreste & grossier, qui fit encore donner le nom de Valaques aux montagnards de la Croatie : on les appelle *Valaques noirs* ou *Morlaques*. *Ce sont des hommes sauvages, dit Pallade, qui, par leur aspect, & sur-tout par leurs mœurs, ressemblent plus à des bêtes féroces qu'à des hommes ; ils n'ont d'autre nourriture que le lait de leurs troupeaux. Ils passent les jours entiers dans des cavernes, d'où ils ne sortent que pour fondre sur les voyageurs qu'ils dépouillent & tuent impitoyablement : ils ne connoissent point de profession plus noble que celle de vivre de rapines & de brigandages.* (*Pallad. Fusc. Patav. de sit. Or. Illir. lib. I*). Je ne puis m'empêcher d'observer ici que les auteurs Grecs étant les premiers chez qui on trouve le nom de Valaques ; il est naturel de faire dériver ce mot de Βλαξ, *oisif, méprisable*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le nom de Valaques ne doit avoir été donné aux peuples qui le portent, qu'après qu'ils se furent fixés dans la Dace. Ils habiterent d'abord entre

le Volga & le Jaik, & faisoient partie des nations Turques dont nous avons parlé. Le titre de *vaivode* que porte le prince qui les gouverne, en est une preuve. (*Voyez note 15 de l'introduction*). Ils s'établirent sur les bords du Danube, sous l'empire de Constantin Monomaque, c'est-à-dire, quelque temps avant le règne de Salomon : de-là vient sans doute que dans les chroniques Hongroises ils sont désignés par le nom de *Chuni* ; on fait que c'est une dénomination vague, que les historiens appliquent indifféremment aux peuples sortis des palus Mœotides. Sidonius & Grégoire de Tours s'en servent pour désigner les Huns. Ptolomée, dans sa Sarmatie Européenne, fait mention d'un peuple qui portoit le même nom & qu'il place sur les bords du Nieper.

On ne doit point confondre les Valaques ainsi que le font la plupart des historiens, avec les Cumans, qui, vers le même temps, quittèrent les rives du Jaik, s'emparèrent de la Moldavie; & depuis, ayant été appelés en Hongrie, s'établirent entre le Danube & la Teisse.

Page 112. (12) Ladislas avoit donné un décret, d'après les vues d'une assemblée des états, tenue à Sabloc l'an 1092; je ne citerai que les articles qui peuvent servir à peindre les mœurs de ce siècle. Par ce décret, il paroît que le mariage étoit encore permis aux prêtres Hongrois. Dans le chap. I, on établit des peines contre les prêtres qui se marioient deux fois, & contre ceux qui épousaient des veuves ou des femmes *répudiées*. Dans le chap. II, on condamne le prêtre qui vivra avec sa servante comme si elle étoit sa femme, à la vendre &

à en porter le prix à l'évêché : l'histoire ne dit point si ce casuel forma un revenu considérable pour les évêques. Le chap. X leur attribuoit aussi le prix de tous les Juifs qu'on vendoit pour avoir épousé des Chrétiennes. Le ch. XIII établit une loi terrible contre l'adultère. Celui qui surprend sa femme dans l'instant où elle le déshonore , est le maître de la tuer. Mais si parmi les parens de son épouse il s'en trouve quelqu'un qui veuille venger sa mort & rétablir sa mémoire , le meurtrier est alors obligé de prouver qu'elle étoit coupable , & ce procès est instruit avec les formalités judiciaires. Cependant , par le chap. XX , l'époux outragé pouvoit traduire sa femme devant le juge , & alors elle étoit punie suivant les canons. Par le chap. XXXIV, les évêques étoient chargés du châtiment des forcieres & des filles de joie.

Le second livre des décrets de Ladislas, renferme plusieurs loix pour prévenir ou punir le vol. Par le chap. VI , un juge prévaricateur perdoit tous ses biens , & la vie, le plus précieux de tous : il étoit vendu comme un esclave. Le chap. VIII adoucissoit la peine portée par saint Etienne contre celui qui tuoit son semblable avec un glaive , & ne le condamnoit qu'à la perte de ses biens s'il étoit riche , & à celle de sa liberté s'il étoit pauvre. Chap. XII. Celui qui aura commis un vol , sera puni du dernier supplice : s'il se réfugie dans une église , on le tirera de cet asyle sacré , & il sera privé de la vue. On ne crevera qu'un œil à celui qui aura dérobé une oie, ou une poule. Par le chap. XII , un clerc coupable du même larcin, en sera quitte pour quelques coups de discipline. Le chap. XVII condamnoit un comte



à perdre son rang & ses honneurs, s'il avoit souffert que sans la permission du roi, on vendit des chevaux ou des bœufs à l'étranger.

Le livre troisieme est consacré à établir des loix pénales, & à régler l'administration de la justice. Ladislas fut mis après sa mort au nombre des saints,

*Page 114.* (13) Coloman avoit d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; on prétend même qu'il a possédé l'évêché de Varadin, mais ce fait n'est pas prouvé. Les tyrans sentent comme les bons rois, la nécessité des loix. Coloman voulut en publier aussi. Il donna un décret par lequel il établit la maniere de rendre la justice, & de citer son adversaire au tribunal. Il regle que toutes les fois que le roi entrera dans un comté, on lui présentera un cheval de bataille, qu'il paiera s'il est tué dans un combat. Il décerne des peines contre ceux qui retiennent, vendent ou achètent des serfs fugitifs. Enfin, dans ce décret, Coloman assujettit à plusieurs loix aussi humiliantes que sévères, les Juifs d'Hongrie. Sous son regne, il se tint un concile national à Strigonie, ou le clergé fit plusieurs réglemens relatifs à la discipline ecclésiastique. On y ordonna que les clercs se serviroient dorénavant de la langue latine; qu'ils ne pourroient être élevés aux ordres, s'ils n'avoient une connoissance suffisante des lettres. On y défend aux évêques de conférer les ordres à un moine, & aux prêtres d'accepter aucun salaire pour célébrer la messe, pour inhumer, baptiser, &c. Il paroît par les actes de ce concile, que les prêtres étoient encore dans l'usage de se marier, & que le divorce

étoit permis dans certains cas. *Vide Decretum Colomanni, Reg. Nep. Belæ. I. in oper. tripartit.*

Page 121. (14) Depuis la conversion de saint Étienne, les Chrétiens que la piété portoit à visiter la tombe de J. C. au lieu de s'exposer aux périls de la mer, passèrent par la Hongrie. L'espece de fâche avec lequel le bon roi accueilloit ces pieux voyageurs, en accrut prodigieusement le nombre. Les croisés prirent depuis le même chemin, & commirent tant de ravages dans ce malheureux royaume, qu'on les y craignoit presque autant que les Tartares. *V. Grabr. Rodolph. Cluniac. Monach. Hifior. Lib. III, cap. 1.*

Page 123. (15) Geyfa II accorda en 1143 un asyle aux Saxons, dont la postérité subsiste encore en Transilvanie. *Vetus Chronic. Mur. Eccles. Brassov. Inscript.*

Page 123. (16) Dans les premiers temps de la monarchie, le roi jugeoit lui-même les contestations de ses sujets. Chacune des deux parties, sans emprunter le secours d'une personne étrangere, dont l'intérêt n'est jamais d'éclaircir l'affaire, exposoit les raisons sur lesquelles elle fondeoit ses prétentions. Le roi écoutoit l'un & l'autre avec bonté, pesoit leurs moyens avec droiture, & terminoit le procès par un jugement contre lequel on n'eût osé murmurer, parce que c'étoit l'équité qui l'avoit dicté. Cette maniere de juger a quelque chose d'impofant & de respectable dans sa simplicité. On croit voir un pere de famille appaisant les querelles de ses enfans. Béla III est le premier qui ait introduit en Hongrie la coutume d'instruire les

procès par écrit. Son but, par ce changement, étoit de faciliter les jugemens des procès & de réprimer quelques abus. Mais si le motif de cette innovation étoit beau, les suites en furent funestes. L'art de la chicane se glissa en Hongrie sous les rois successeurs de Béla ; & ces princes , en voulant donner plus de pompe & d'appareil aux tribunaux , ne firent que donner des entraves à la justice , & ménager des ressources à la mauvaise foi.

Quoique la division de la Hongrie en *comtés* eût déchargé le roi de l'administration de la justice , cependant la cour se réserva la connoissance des affaires les plus importantes : elles étoient d'ordinaire discutées devant le *palatin*, le *comte de la cour* ou le *chancelier*. Ces trois officiers avoient le titre de juges ordinaires du royaume, (*judices regni ordinarii*). Les comtes étoient les juges des nobles : & terminoient les contestations qui s'élevoient entr'eux. Ils furent d'abord électifs, & personne ne pouvoit se dispenser de remplir les fonctions de cette charge , dès qu'elle lui avoit été déferée. Celui qui étoit élu devoit se choisir un *vicomte* pour rendre la justice en son absence. Au-dessous du comte , étoit un officier qu'on nommoit *Bilochus* ; son emploi étoit de juger les accusations de vol & de rapt , en présence du comte , *ad pedes ipsius comitis*. Il y avoit dans chaque tribunal un officier chargé de faire exécuter les sentences : il étoit appelé *Pristaldus*. Lorsque les procès étoient de peu d'importance , le juge les terminoit sur le champ , sans observer aucune formalité : c'étoit ce qu'on appelloit *judicium ad praudam*.

Le jugement de dieu , adopté par toutes les

nations de l'Europe, le fut aussi par les Hongrois. Le *duel* sur-tout étoit la maniere de terminer un procès, qui plaisoit le plus à ce peuple belliqueux. Il croyoit que comme la bonne foi & l'honneur sont d'ordinaire les compagnes du courage, un homme brave étoit incapable d'une trahison. Mathias Corvin & son successeur Ladislas, abolirent le *combat judiciaire*; ou du moins le restreignirent au seul cas où l'on ne pourroit découvrir la vérité par un autre moyen. *V. Math. Reg. Decr. VI. ann. 1486. art. 18. Uladisl. Reg. Decr. 1. ann. 1492. art. 37.*

On se servoit aussi en Hongrie quelquefois du *serment sur les reliques des Saints*; c'étoit pour l'ordinaire à Varadin, sur la tombe de S. Ladislas, que se faisoient ces sortes de sermens. La vénération profonde qu'ont les Hongrois pour ce saint roi, l'aspect imposant d'un peuple innombrable, la précaution que l'on avoit de faire toujours confesser l'accusé avant qu'il jurât, enfin la voix menaçante du prêtre qui lui crioit de ne pas profaner le temple par un parjure, devoient faire une impression profonde sur son ame, & devoient le forcer à dévoiler la vérité.

Enfin le *jugement de dieu par le fer chaud & l'eau bouillante*, fut aussi accueilli en Hongrie. Ce fut vers l'an 969 que cette absurdité religieuse fut reçue par le duc Geyza & les chefs de la nation. Thurocs fait mention de plusieurs procès jugés de cette maniere. L'auteur du livre-qui a pour titre *Ritus explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, nous a conservé trois cent quatre-vingt-neuf décisions de cet étrange tribunal, rendues dans la seule ville de Varadin; il est affligeant pour l'humanité de

penfer qu'au moins la moitié de ceux qui furent condamnés , étoient innocents. *Yrgolin*, du village de *Fon* , accusa une femme nommée *Chéka* de l'avoir voulu empoisonner : elle étoit vieille , infirme , & ne pouvoit porter la barre de fer mystérieuse qui rendoit ces sortes d'oracles. *Moda* , son fils , effrayé du péril de sa mere , prend le fer brûlant ; sa tendresse lui fait oublier la douleur ; il parcourt un long espace tenant le fer en main , & tout le peuple s'écrie que sa mere est innocente.... En 1217, un habitant du village de *Bel* vint se soumettre à l'épreuve ordinaire , pour prouver que sa sœur qui venoit d'être enlevée , n'étoit point complice de son ravisseur , & qu'on lui avoit fait violence. Le coupable ne comparut point , il aima mieux vivre avec l'objet qu'il adoroit , que de se brûler les mains.

On ne peut lire sans horreur que *Gabriel*, du village de *Folth* , après avoir vu son fils massacré sous ses yeux par quatre habitans de *Bagya* , fut contraint de s'exposer comme eux à l'examen du *fer judiciaire* ; que les assassins en furent quittes pour une somme modique qu'ils lui payerent ; qu'il fut lui-même obligé de satisfaire le juge , & que les meurtriers de son fils partagerent avec ce malheureux pere , un champ qu'ils lui contestoient. L'indignation redouble lorsqu'on voit *Scégen* demander vengeance contre un scélérat qui a enlevé sa fille ; cette infortunée , élever la voix en rougissant , & prendre le ciel à témoin de son innocence ; enfin le pere condamné comme calomniateur , parce que le fer avoit rougi ses mains. Cette méthode ridicule qui dispensoit les juges des recherches laborieuses , & favorisoit leur

pareille, s'appliquoit à tous les cas possibles. On s'en servoit pour découvrir à qui appartenoit un terrain contesté, si tel homme étoit libre ou esclave, si une femme étoit fidelle à son époux, &c. C'étoit dans les seules villes épiscopales que se faisoit l'épreuve par le fer chaud & l'eau bouillante. Nitria & Presbourg obtinrent cependant le même privilège; l'épreuve se faisoit en présence du clergé, de la noblesse & du peuple. Cette cérémonie étoit moins civile que religieuse. L'évêque bénissoit le *fer judiciaire*, puis le lieu où le feu devoit être allumé. Ensuite il célébroit la messe, donnoit la communion à l'accusé, & lui demandoit s'il étoit innocent ou coupable. Celui-ci répondoit presque toujours avec beaucoup d'intrepidité, que sa conscience ne lui reprochoit rien; enfin on marchoit en procession vers la place publique où le feu étoit allumé. C'étoit-là que l'accusé recevoit le fer chaud, & le portoit l'espace d'environ neuf pas; on lui enveloppoit la main, on y apposoit le sceau de l'église; & si au bout de trois jours il ne paroissoit aucune trace de feu, alors l'accusé étoit déclaré innocent. Charobert proscrivit cet usage ridicule, qui ne fut cependant entièrement aboli que sous le regne suivant. Ce prince, frappé à son avènement au trône, des vices de l'administration de la justice, ordonna qu'à l'avenir les procès seroient instruits suivant les formalités observées en France; & quoique nos formes judiciaires ne soient pas sans abus, elles furent acceptées avec enthousiasme comme un chef-d'œuvre d'ordre & de clarté: on les observe encore aujourd'hui en Hongrie.

La justice criminelle eut aussi ses révolutions

dans ce royaume. J'ai déjà observé que la plupart des crimes s'expioient par une simple amende.

Saint-Ladislas, à la vérité, décerna des peines très-sévères contre les voleurs ; mais les délits beaucoup plus graves restèrent impunis : tant il est vrai que les droits de la propriété sont souvent plus chers aux hommes, que l'honneur & que la vie même ! La mollesse des loix penales invitoit à les braver. Enfin la multitude des abus ouvrit les yeux aux rois sur l'insuffisance des loix. A une indulgence outrée, succéda une sévérité qui ne l'étoit pas moins. On cita les grands criminels au tribunal du roi (*judicium regale*). On posoit une lance sur la tête de l'accusateur & sur celle de l'accusé ; ils plaidoient leur cause eux-mêmes. Celui sur lequel on abaissoit la lance étoit condamné à mort, & le jugement s'exécutoit sur le champ en présence de ceux qui l'avoient porté. Cette coutume, quoique barbare, avoit quelques bons effets ; elle épargnoit aux coupables les misères d'une prison rigoureuse ; & en rendant les juges témoins du supplice des coupables, elle les rendoit plus attentifs à ne pas répandre le sang d'un innocent. On avoit instruit des chiens à poursuivre les voleurs dans les bois : ils suivoient les coupables à la piste, les atteignoient, les arrêtoient. Il étoit défendu, sous des peines très-sévères, de troubler leur chasse. *Nullus perturbet aut impediat canem trassantem, aut homines trassantes cum illo ad sequendum latrones, aut ad capiendum malefactores*. Lorsque la cour fut devenue plus sédentaire, alors le roi réunit au palatin le soin de punir les criminels. Cet officier parcouroit les différentes provinces ; montoit sur une colline, & jugeoit

les malfaiteurs qu'on lui amenoit des villages voisins. On sent qu'une justice aussi expéditive, étoit susceptible de beaucoup d'abus ; c'est ce qui engagea les Hongrois à l'abolir en 1492. *Voy. Decret. 1, Uladisl. art. 35.*

*Page 126. (17)* Les historiens ne sont point d'accord sur la date de la mort de Béla III ; il y en a qui le font mourir en 1190, quelques-uns en 1196, & d'autres enfin en 1199.

Béla III avoit épousé Marguerite de France, fille de Louis le jeune & sœur de Philippe Auguste. Elle avoit été d'abord mariée à Henri, fils d'Henri II, roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Vexin. (*Gesta Ludov. reg. fil. Ludov. Gross. reg. in script. hist. Franc. p. 158.*) Après la mort du prince Anglois, Marguerite se retira auprès de Philippe-Auguste, son frere. Elle ne tarda pas à être demandée par les Ambassadeurs du roi d'Hongrie. Philippe, après avoir pris l'avis des grands du royaume, déféra aux desirs de Béla, & fit partir la princesse avec une pompe digne de sa naissance. (*Rigord. de gest. Philip. August. Franc. reg. in script. hist. Franc. p. 177.*) Béla avoit fait vœu d'aller combattre les infidèles, mais la mort le surprit lorsqu'il étoit prêt à passer en Palestine. Marguerite se crut obligée de satisfaire aux pieux engagemens de son mari. Elle consacra tous ses biens à l'expédition de la Terre Sainte ; elle suivit même les croisés en Asie, & leur donna pendant ce voyage long & pénible, l'exemple d'un courage au-dessus de son sexe. Mais la ferveur se ralentit bientôt dans l'armée. En vain Marguerite reprocha-t-elle aux croisés leur peu de constance ; en vain



tâcha-t-elle de verser dans tous les cœurs la sainte fureur dont elle étoit animée. La plupart revinrent dans leur patrie, & laissèrent Marguerite à Ptolémaïde, où elle mourut en 1596. *Anonymi Galli chronol. edit. cum histor. Franco-Meroving. synopsis. p. 998.*

Page 139. (18) Pesth est une des plus anciennes villes de Hongrie. On prétend que ses fondemens furent jettés par une légion Romaine; elle est située sur la rive orientale du Danube, vis-à-vis de Bude, à laquelle elle communique par un pont de bateaux. C'est la capitale d'un comté qui porte son nom. Etienne I se plut à favoriser les accroissemens de cette ville; mais depuis elle fut en proie aux différens partis qui désolèrent la Hongrie. Les Tartares la renversèrent de fond en comble: ce ne fut qu'après des travaux souvent interrompus par les révolutions qui changeoient la face de l'état, qu'elle parvint à relever ses ruines. Près de cette ville est la plaine de Rakos, où les états s'assembloient autrefois pour élire le roi & le palatin. Sigismond tenta en vain de construire un port de pierre sur le Danube, entre Pesth & Bude. On ne sait si on doit attribuer le peu de succès de ce travail au délabrement des finances de l'empereur, à l'inexpérience des architectes, ou aux obstacles que la nature opposoit à cette entreprise. Il reste encore quelques vestiges de cet édifice. Ce fut sous le regne de Mathias Corvin, que Pesth atteint son plus haut degré de gloire. Ce prince avoit dans les fauxbourgs de cette ville, une maison de plaisance, dont il préféroit le séjour à celui de Bude même. Il y fixa un conseil de Justice, l'orna de plusieurs beaux édifices, & paya par

ses soins généreux l'enthousiasme avec lequel les habitans avoient embrassé son parti. Pesth est habité par des Hongrois, des Allemands, des Rasciens & des Slavons. La différence de caractère, d'intérêts & de mœurs, a souvent fait naître parmi eux des querelles sanglantes, qui ont fini par attirer sur Pesth & sur ses habitans, des châtimens rigoureux. Au carnaval de l'année 1775, un magistrat donna un soufflet à un bourgeois. Cette insulte fut le signal d'une guerre intestine, qui coûta la vie à plusieurs personnes des deux partis. La cour de Vienne a fait faire le procès à l'extraordinaire aux coupables, au mois de Juin 1776. Le magistrat a été condamné à terminer ses jours dans le fort de Spieglberg, sept particuliers à avoir la tête tranchée, quarante-neuf aux travaux publics, un nombre d'autres à la chaîne & à balayer les rues pendant trois mois; quelques-uns à des peines pécuniaires; & la ville même à perdre ses murailles & le nom de ville. *Voyez l'Hist. de cette ville dans la notice de la Hongrie, par Mathias Bel, tom. II.*

Page 143. (19) Strigonie que les Allemands appellent *Gran*, & les Hongrois *Segran*, est située sur la rive gauche du Danube. L'archevêque a le titre de primat & de chancelier de Hongrie. Ce prélat jouit des plus grands privilèges: dès le XI<sup>e</sup>. siècle il avoit le pas sur le palatin, & dans les anciens diplômes, son nom se trouve immédiatement après celui du roi. Il a eu de tout temps le droit de couronner les rois de Hongrie. Au couronnement de Maximilien II, le palatin Thomas Nadasdi voulut disputer cette prérogative à l'archevêque de Strigonie. Mais la mort de Nadasdi & la suppression

sion de l'office de palatin , terminerent la querelle en faveur de l'archevêque Nicolas Olahus, qui fut élu *lieutenant du royaume*. Dans le temps où l'on n'étoit point encore dans l'usage de mettre sur la tête des reines de Hongrie, la couronne de saint Etienne : c'étoit l'évêque de Vesprin qui étoit chargé des cérémonies de leur inauguration : Marie , fille de Sigismond , est la première qui ait été couronnée par l'archevêque de Strigonie.

La ville est dans la plus belle situation ; des vignobles & des campagnes fertiles que le Danube arrose & féconde, l'environnent. La citadelle est placée sur une roche escarpée. On y remarque la cathédrale bâtie par saint Etienne, & l'une des plus riches du royaume. Strigonie est recommandable par ses bains d'eau chaude. Une inscription trouvée dans les environs de cette ville , nous apprend que sous le regne de Valentinien & de Valens , les Romains avoient élevé près de-là une place , dont les vestiges furent depuis totalement détruits par les Tartares.

JUDICIO PRINCIPALI DOMINORUM NOSTRORUM VALENTINIANI, VALENTIS ET GRATIANI, PRINCIPUM MAXIMORUM , DISPOSITIONE ETIAM ILLUSTRIS VIRI , UTRISQUE MILITIÆ MAGISTRI EQUITIS, COMITIS, FOSCANUS PRÆPOSITUS LEGIONIS PRIMÆ MARTIORUM, UNA CUM MILITIBUS SIBI CREDITIS HUNC BURGUM, CUI NOMEN , COMMERCIIUM , QUÆ CAUSA ET FACTUS EST A FUNDAMENTIS, ET CONSTRUXIT ET AD SUMMAM MANUM OPERIS IN DIEBUS XLVIII , CONSULATUS DIVI NOSTRI GRATIANI AUGUSTI BIS , ET PROBI VIRI CLARISSIMI FECIT PERVENIRE. *Vid. Nic. Olah. Art.*

*chiepisc. Strigon. Hungaria cap. VII. Georg. Werner. de admir. Hung. aquis Bonfin. dec. 1. Petr. de Revâ de sacr. cor. reg. Hung. comm.*

*Page 143. (20)* Colocza est aussi appelée *Colocz & Colonitz*. Cette ville capitale du comté de Bath, est située sur la rive droite du Danube, à vingt lieues de Bude vers le sud : elle tire son nom des *statues colossales* que les Romains avoient élevées dans les environs. Jean Matolay dit avoir vu près de cette ville, des débris de colonnes dont le diamètre annonçoit une hauteur prodigieuse : il prétend que c'étoient les ruines d'un temple élevé par Etienne I au dieu des chrétiens. Il ajoute que peut-être le roi de Hongrie s'étoit servi de plusieurs beaux morceaux d'architecture & de sculpture, qui décorent un temple dédié aux faux-dieux, dont il avoit renversé les idoles. Les archevêques de Colocza ont tenu un rang, non-seulement parmi les prélats de Hongrie, mais parmi les généraux. On en voit peu vers les siècles de barbarie, qui dans les guerres civiles ou étrangères, n'aient porté les armes avec honneur. Ugolin étoit la terreur des Tartares ; Benoît I fut celle des hérétiques. Mais le plus célèbre des archevêques de Colocza, est Paul Tomory, qui étoit généralissime de l'armée Hongroise à la fatale journée de Mohacs.

*Page 143. (21)* Le sceau étoit confié au palatin comme au premier officier de la couronne. Lorsque le palatin citoit un Hongrois à la cour du roi, il lui envoyoit le sceau, ce qu'on appelloit *sigillum mittere*. Il y a dans les décrets des rois de Hongrie, des peines décrétées contre ceux qui refusoient de se rendre à

cette assignation. Lorsque le palatin quittoit la cour, il étoit obligé de remettre le sceau à celui que le roi nommoit pour remplir les fonctions de sa charge. *S. Ladisl. dec. lib. III, chap. 3.*

Suivant le récit de Guillaume de Nangis, les Tartares craignant de mesurer leurs forces avec celles de la Hongrie, sacrifierent, suivant leur usage, aux esprits infernaux, pour savoir quelle seroit l'issue de leur entreprise. L'oracle répondit que les Tartares seroient vainqueurs, & que les Hongrois divisés entr'eux par des querelles intestines, ne leur opposeroient qu'une faible résistance. La famine, ajoute le même auteur, fut si grande, que les Hongrois se virent obligés de manger des chats & les alimens les plus vils. Quelques uns même se nourrirent de la chair de leurs compagnons. *Gest. S. Ludov. Franc. reg. descript. per Fr. Guillerm. de Nangis, in script. hist. Franc. p. 415.*

Page 149. (22) Les payfans & les nobles ayant été obligés de cultiver la terre avec leurs bras, on appella cette nouvelle maniere de labourer, *les charrues de Ladislav*, & cette expression est passée en proverbe en Hongrie.

## L I V R E S E C O N D.

Page 152. (23) Les papes ont prétendu long-temps que la Hongrie étoit un fief relevant du saint siege. A les en croire, Etienne I, en recevant le titre de roi, s'étoit déclaré leur vassal. Il paroît cependant par la lettre du pape Sylvestre II au roi de Hongrie, que ce pontife avoit en vue un domaine spirituel, lorsqu'il se servoit de ces expressions modérées ; *l'église re-*

*garde ceux qui lui sont soumis, comme ses enfans & non comme ses esclaves.* L'empereur Henri III ayant, ainsi que je l'ai raconté, remplacé Pierre l'Allemand sur le trône, fit présent au tombeau du chef des apôtres, d'une lance, d'une couronne, & des autres marques de la dignité royale. Cette offrande qui n'étoit au fond de la part de l'empereur, qu'un monument de sa piété & de la victoire, fut regardée à Rome comme un nouvel aveu de la suzeraineté du saint siége sur la Hongrie. On voit par la lettre de Grégoire VII à Salomon, que le saint pere attribuoit les malheurs de ce roi, à l'injure qu'il avoit faite à la noble seigneurie de saint Pierre, en rendant hommage à l'empereur Henri IV le jour de son couronnement. Le même pape écrivoit à Geyfa : » Votre » concurrent, en se soumettant au roi d'Alle- » magne, a attiré sur lui le courroux céleste. » Le seigneur voyant l'injustice faite au prince » des apôtres, a fait passer en votre puissance » le sceptre de Hongrie, en sorte que si Salo- » mon a eu quelque droit auparavant, il s'en » est privé par cette usurpation sacrilège. Le saint pere exhortoit ensuite le prince Hongrois à bien recevoir le légat qu'il devoit lui envoyer, & à lui rendre hommage. *Greg. l. II, ep. 13, 63, 70.*

Les rois de Hongrie eurent même la foiblesse de reconnoître l'empire de la cour de Rome. André II écrivoit au pape Innocent III : » Nous donnons avis à votre sainteté, que les » états & le peuple d'Halitz, soumis à notre » empire, nous ont supplié de leur donner notre » fils Coloman pour roi. . . . Mais comme il » seroit très-préjudiciable à nos intérêts & aux » vôtres,

» vôtres , que nous fussions obligés d'attendre  
 » l'arrivée d'un légat à *laere*, nous vous prions  
 » de donner à l'archevêque de Strigonie , les  
 » pouvoirs nécessaires pour oindre le jeune  
 » prince , & recevoir le serment de fidélité qu'il  
 » doit à la sainte église Romaine ». (*Epist.*  
*Andr. reg. ad Innoc. pontif. in libr. privil.*  
*Eccles. Rom.*) On sait que la Hongrie n'étoit  
 pas le seul état sur lequel la cour de Rome con-  
 servoit les mêmes prétentions. Les rois de Na-  
 ples , de Sicile , d'Aragon , de Sardaigne , de  
 Jérusalem , d'Angleterre & d'Ecosse , étoient  
 compris dans la liste des feudataires de saint  
 Pierre , conservée au Vatican. Les empereurs  
 même y furent inscrits ; témoin ce distique si  
 connu , que les Italiens écrivirent au-dessous  
 du tableau qui représentoit le couronnement de  
 l'empereur Lothaire II par le pape Innocent II.

*Rex venit ante fores , jurans prius urbis honores ;  
 Post homo fit papæ sumit quo dante coronam.*

Page 153. (24) Casimir étoit fils de Ladislas  
*Loketek*, roi de Pologne : il succéda à ce prince  
 en 1333 , & fit oublier par la manière dont il  
 gouverna , les désordres de sa jeunesse. Il mou-  
 rut en 1370 , avec le surnom de *grand* , & peu  
 de rois furent plus dignes de le porter.

Page 154. (25) Vissegrade est un château  
 bâti sur une montagne escarpée , dont le pied  
 est baigné par le Danube : les Allemands l'ap-  
 pellent *Plindénbourg*. Sa position répond au  
 lieu que l'itinéraire d'Antonin nomme *felicis*  
*locus*. Le nom de Vissegrade est formé de deux  
 mots Slavons , qui signifient *château élevé*. La

ville s'étend depuis le bas de la colline jusqu'au fleuve. Plusieurs rois de Hongrie y ont fait leur résidence : ils y avoient un palais plus remarquable par son immensité que par le goût avec lequel il étoit bâti. Charobert en préféroit le séjour à celui de ses autres maisons de plaisance. Mathias Corvin ajouta encore à la splendeur de cet édifice. Ce prince, le premier des rois de Hongrie, & peut-être le seul qui ait chéri les arts, embellit les jardins de ce palais de plusieurs statues de marbre, de bassins, de chûtes d'eau, & des autres ornemens que le luxe a multipliés depuis, mais qui passoient alors pour un excès de magnificence.

C'est dans le château de Visségrade qu'étoient conservés les ornemens qui servoient au sacre des rois. Les précautions qu'on avoit prises pour la sûreté de la couronne, sont un monument du respect des Hongrois pour elle. Deux grands du royaume, choisis par la diète & non par le roi, veilloient sur ce précieux dépôt. Ils faisoient serment de ne le remettre qu'à la nation assemblée pour le couronnement d'un roi. La garnison & le gouverneur lui-même leur obéissoient. La couronne étoit placée dans la partie la plus inaccessible du château. Ce lieu étoit environné de fortes murailles ; on ne permettoit pas aux étrangers d'approcher de la porte ; & les gardiens même ne pouvoient y entrer, que lorsque le devoir de leur charge les y obligeoit. La couronne fut souvent enlevée dans les différentes révolutions dont la Hongrie a été le théâtre. Depuis Jean Zapola, Visségrade a perdu pour jamais ce trésor. C'est à Presbourg que les ornemens royaux sont actuellement conservés. Cette époque fut celle de la



décadence de cette place. Prise & reprise par les Turcs, elle vit s'écrouler ses murailles qu'on ne répara jamais. Le spectacle des ruines de ce château inspira ces vers à un poète Hongrois :

*Inspice natales Vice-gradi & funera : dices  
Destruxisse homines , sed potuisset deos.*

Vissegrade est à cinq lieues de Strigonie & huit de Bude. *V. Math. Bel. in notitiâ. Hungar. Nicol. Olahi. Hungar. cap. VI. Gener. Com. Petr. de Rewa. S. Coron. Duumvir. Comment. de Sanct. Cor.*

Page 170. (26) Si l'on en croit les historiens qui ont tracé ce tableau épouvantable, on compta à Florence soixante mille morts, quatre-vingt-dix mille à Lubeck, cent quarante mille à Bâle. Ils ajoutent que dans cette grande ville, il ne resta que trois familles exemptes de la mortalité. Ils racontent encore que dans un cloître, on trouva une liste de cent vingt-quatre mille trente-quatre cordeliers morts de la peste. Dans le même temps, comme s'il étoit resté trop d'hommes sur la terre, on fit périr au milieu des flammes la plupart des juifs d'Allemagne ; & peu de temps après, on découvrit la poudre à canon, & l'on en fit usage.

Page 174. (27) Le palatinat de Russie portoit le titre de royaume depuis l'an 1246. Cette contrée a été soumise depuis l'origine de la monarchie à la couronne de Hongrie : Eméric, fils de saint Etienne, portoit le titre de duc de Russie (*dux Ruifforum*). Les Russes, au rapport de Bonfini, se rasoient la barbe à la mort des rois de Hongrie. Ils ne pouvoient donner une marque plus sensible de l'attachement qu'ils

avoient pour leurs maîtres. Ce peuple suivoit le *rit grec*, & l'on fait combien, dans tous les temps, les Grecs ont été attachés à leur barbe, qu'ils regardent comme le plus bel ornement que l'homme ait reçu de la nature. *Les Grecs*, dit Guillaume de Tyr, *entretiennent leur barbe avec le plus grand soin ; & c'est parmi eux le comble de l'insulte, que de leur en arracher la moindre parcelle.* Chez les Catholiques même, la perte de la barbe étoit une marque d'asservissement. On lit dans les historiens ecclésiastiques, que les habitans de Spolette & de Riéti s'étant donnés au pape Adrien I, déposèrent leur barbe sur l'autel de saint Pierre. On touchoit la barbe de ceux qu'on vouloit adopter, pour marquer qu'on acquéroit sur eux la puissance paternelle ; & on rasoit les moines en leur donnant l'habit, afin de leur montrer qu'ils avoient renoncé aux biens & aux honneurs du siècle. Il existe dans l'histoire un monument non moins authentique de la vassalité des Russes. Au couronnement de Béla IV, Daniel Romanowitz, duc de Russie, menoit le cheval du roi en signe de vasselage. (*Pray. Bonfini. Thurocs*). C'est sur ce royaume de Russie, & sur les provinces de Halitz ou de Galicie & de Lodomérie, qui en font partie, que la maison d'Autriche a fait valoir ses prétentions dans la dernière guerre. Ces deux provinces avoient aussi été érigées en royaumes. Dès le XII<sup>e</sup>. siècle, les rois de Hongrie portoient les titres de rois de Halitz & de Lodomérie, & l'on trouve les sceaux de ces deux royaumes dans les plus anciens diplômes.

Le royaume de Halitz s'étendoit fort avant dans la Podolie. Il doit son nom à un château

bâti sur la montagne de Halitz , près des rives du Dniester. *Halicz mons altus terræ Haliciensis, argillosus qui à fluvio Dniester alluitur, cui arx super imposita est, qui & arci & regioni nomen dedit.* (Jo. Dlugos. seu Longini hist. Polon. tom. I. lib. I). La Lodomérie comprenoit une grande partie de la Volhynie. Alexandre Guaguini, dans sa chorographie de Pologne, dit, que la province de Galicie ou Halicz est la partie de la Russie qui confine à la Hongrie & à la Transylvanie; lorsque la Russie fut démembrée, ajoute le même auteur, les provinces de Halicz & de Lodomérie (noms qu'elles reçurent de leur capitale) échurent au royaume de Hongrie.

Les autres royaumes qui ont été annexés à la couronne de Hongrie en différens temps, sont la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, Rama, la Servie, la Cumanie, la Bulgarie, la Bosnie & la Rascie.

La Croatie & la Dalmatie furent érigées en royaumes par le pape Grégoire VII, en 1075, en faveur de Zwonimir, prince de Croatie & de Dalmatie. La première de ces provinces fut subjuguée par Ladislas I, & la seconde par son fils Coloman.

Rama, petit district de la Servie, tire son nom de la rivière de Rama, qui se jette dans celle de Naro; celle-ci va se perdre elle-même dans le golfe Adriatique. Béla II est le premier qui ait porté le titre de roi de Rama.

La Bosnie & la Rascie font aussi partie de la Servie. La première tire son nom de la Bosna, qui va se jeter dans la Save, près d'Arki; la seconde tire le sien de la Rasca, qui se jette dans la Morave.

*Page 179. (28)* Le crédule Bonfini, dans la troisième décade de son histoire, rapporte de bonne foi une fable qu'une tradition ancienne avoit conservée en Hongrie. Trois ans après ce combat, plusieurs Hongrois passèrent sur le champ de bataille; ils y trouverent un monceau de cadavres défigurés qu'on n'avoit pas enterrés. Ils furent surpris, & on le seroit à moins, d'entendre une voix s'élever du milieu de ces morts. Ils s'approchèrent, & un des cadavres leur dit que la vierge Marie, pour qui il avoit toujours eu une dévotion particulière, avoit obtenu de dieu que son ame ne paroîtroit pas devant son tribunal avant qu'il fût confessé; que depuis trois ans il attendoit qu'il passât quelque confesseur, mais qu'il ne s'en étoit pas encore présenté. Bonfini ajoute toujours sérieusement qu'on alla chercher un prêtre dans le village voisin, que le squelette se confessa, & cessa de parler.

*Page 180. (29)* Ziska sentant sa mort approcher, fit venir ses soldats: *Mes amis*, leur dit-il, *quand j'aurai fermé les yeux, ne cherchez point à éterniser votre amitié pour votre général par un vain tombeau. Mais écorchez-moi, donnez mon cadavre aux bêtes féroces, & faites de ma peau un tambour. Tant que vous vous en servirez pour vous exciter aux combats, soyez sûrs que les ennemis n'oseront vous tenir tête, & que le souvenir de Ziska les mettra en fuite.* *Æne. Silvi. Hist. Bohem. l. XLVI.*

*Page 182. (30)* Sigismond mourut à Znaïm en Moravie, le 9 Décembre 1437, âgé de 70 ans. Il fut inhumé dans l'église cathédrale de Varadin. Il n'eut point d'enfans de son ma-

riage avec Marie de Hongrie. Après la mort de cette princesse, il épousa, en 1402, Barbe, fille de Herman, comte de Cilley. De ce mariage naquit Elisabeth, fiancée à Albert, duc d'Autriche, en 1417, & mariée au même prince en 1422.

Barbe de Cilley empoisonna les jours de Sigismond par le scandale de sa conduite, & les intrigues sourdes qu'elle tramoit dans sa cour. Elle conspira plusieurs fois contre ses jours. On n'avoit pu même mettre un frein à ses fureurs, qu'en la privant de la liberté. Mais les apparences mensongeres d'un repentir joué avec art, avoient toujours obtenu sa grace. Cette princesse donnoit à la cour l'exemple de tous les vices; elle avoit commencé par céder aux instances des hommes, elle finit par leur en faire; chaque jour elle changeoit d'amant; elle donnoit des leçons publiques d'athéisme, & chassoit avec ignominie toutes les femmes de sa suite qui osoient afficher la vertu. Elle mérita le nom de *Messaline* d'Allemagne. On ne sait qui l'on doit plus mépriser, ou de la princesse qui commettoit de pareils excès, ou du prince qui les souffroit. *Bonfin. dec. III. lib. VII.*

Page 183. (31) Albert I mourut d'une dysenterie causée par un melon qu'il avoit mangé avec trop d'avidité. *Wolfg. Laz. Comment. rer. Vienn. l. III. p. 107.*

Page 189. (32) Ulric étoit frere de Barbe de Cilley, & par conséquent oncle de la reine Elisabeth.

Page 205. (33) *Non posse enim cum Turcâ, tanquam totius Christianitatis hoste, pacem fieri, sine consensu papæ, & nulla omnino esse vincula quæ Christianos obstringant, ut Infidelibus fidem servare teneantur.* (*Mich. Sigler. in chro-*

*nolog. rerum. Ungar. lib. I. c. 5).* Quelques auteurs ont prétendu que les Chrétiens, en signant le traité de paix, avoient remis aux Turcs une *hostie consacrée* pour gage de leur fidélité, & qu'Amurath, au fort de la mêlée, la tira de son sein, en priant le dieu des Chrétiens de le venger de la perfidie de ses disciples; d'autres disent que cet empereur fit attacher le traité au bout d'une lance, & le fit porter aux premiers rangs de son armée, afin que les Chrétiens ayant devant leurs yeux cette preuve éclatante de leur parjure, craignissent le courroux du ciel, & perdissent courage.

Page 207. (34) Cette ardeur aveugle & bouillante, qui méprise les conseils de la prudence, & nuit plus aux succès d'une bataille que la lâcheté même, s'étoit emparée de toute l'armée. L'évêque d'Agria voyant Huniade protéger les ailes de son armée par un rang de chariots, lui dit avec hauteur : *Ce n'est point avec des chariots, mais avec de bons soldats, qu'on couvre les flancs d'une armée.*

Page 210. (35) Ladislas avoit demandé du secours à Drakul, Vaivode de Valachie. Drakul lui envoya quatre mille cavaliers commandés par son fils. « Je vous fais présent aussi, lui » écrivoit-il, d'un cheval d'une agilité surprenante; j'en ai donné un pareil à mon fils; » vous en aurez besoin l'un & l'autre; car vous » serez vaincus ».

L'épithaphe de Ladislas est digne de remarque.

*Romulide Cannas, ego Varnam clade notavi;*

*Discite, mortales, non temerare fidem.*

*Me nisi pontifices jussissent rumpere fœdus,*

*Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.*

LIVRE TROISIEME.

Page 223. (36) Jaycza, Gaitia, Jaitia, Jaicz. Cette ville est située sur la rive de la Worwacz, qui va se jeter à quelques milles de-là dans la Save. C'étoit la capitale du petit royaume de Bosnie. La nature n'avoit laissé rien à faire à l'art pour la défense de Jaycza. Elle étoit environnée d'eau de tout côté, & des rochers escarpés lui servoient de remparts. Mahomet II s'en étoit emparé depuis quelque temps, & avoit fait écorcher vif le despote Erienne. Les Chrétiens à la vérité ne traitoient pas avec plus d'humanité les Infideles qui tomboient dans leurs mains. Il y avoit alors un Vaivode en Transilvanie, qui, pour divertir ses convives, faisoit quelquefois empaler une douzaine de Turcs autour de la table du festin. D'autres fois, il ordonnoit qu'on enlevât aux prisonniers la peau de dessous les pieds. On y semoit ensuite du sel, & l'on faisoit aussitôt approcher des chevres qui, léchant ce sel, faisoient expirer les malheureux Musulmans dans des tourmens horribles..... Mais c'étoient des Turcs. *V. Bonfin. decad. III. L. X.*

Page 229. (36) Dans cette entrevue des rois de Boheme & de Hongrie, il se passa une scene ridicule & superstitieuse. Chacun des deux princes avoit près de lui son bouffon. Le Hongrois étoit Catholique & d'une taille médiocre, le Bohémien hérétique & d'une taille gigantesque. Sur la fin d'un repas splendide, un courtisan proposa de faire décider par ces deux cham-

pions, lequel des deux cultes étoit préférable : qu'ils entrent en lice, dit-il, qu'ils luttent ensemble, & les deux royaumes adopteront la religion de celui qui demeurera vainqueur ; car certainement le ciel, intéressé à ce combat, accordera la victoire au champion de la vérité. Les rois & les deux cours applaudirent à cette proposition ; le légat du saint siege en murmura, mais on ne l'écouta point. On fait un cercle ; les deux athletes s'avancent, s'observent, se menacent, s'animent, s'approchent & se saisissent enfin ; tandis qu'ils se serrent, se pressent, entrelacent leurs bras, les spectateurs les encouragent du geste & de la voix, chacun espere pour son culte ; les Bohémiens se fient sur la taille de leur athlete, les Hongrois sur la force du leur, tous sur la protection exclusive du ciel. Enfin le Hongrois enleve son adversaire, & va le jeter à terre ; un Bohémien s'avance pour prévenir la chute de son compatriote, un seigneur Hongrois frappe le Bohémien ; aussi-tôt de part & d'autre les glaives étincellent, & le festin alloit finir par un combat, si l'autorité des deux rois n'eût réprimé la fureur des deux partis. (*Ant. Bonfin. rer. Ungar. dec. IV. lib. II*). Il n'est pas rare dans l'histoire de voir des questions de religion ou de droit public, décidées par un combat singulier. En 942, les jurisconsultes Allemands eurent à la diete de Stella, une dispute très-vive sur le droit de représentation. Il s'agissoit de savoir si les enfans d'un homme mort avant son pere, devoient être admis à la succession de ce dernier, avec leurs oncles. On ne trouva pas de moyen plus sûr pour décider la question, qu'en faisant combattre deux champions. Heureuse-



ment pour les neveux , leur défenseur abatit son adversaire , & ils ne furent point privés de la succession de leur aieul.

Page 237. ( 37 ) Ce traité fut confirmé par celui d'Olmütz , le 7 Décembre 1478. *Dubrav. l. 31. Henel. ab Hennenf. ann. Siles. p. 361. Dlugloss. l. 13. du Mont. T. III, P. II, p. 61.*

Page 239. ( 38 ) Mathias étoit généreux , grand dans ses procédés : son abord étoit gracieux , ses discours enjoués , ses reparties vives & délicates. Sa gaieté le suivoit même au milieu des affaires. Les bons mots sembloient couler de sa bouche , sans que son esprit y eût part. Il y avoit à la cour un noble d'une avarice sordide ; ses trésors étoient son idole. Ce seigneur avoit eu de violents débats , même en présence du roi , avec ses freres sur le partage de leur patrimoine. Ils moururent , mais trop tard au gré de leur impatient héritier. L'avare aussitôt se couvre d'un vieux manteau noir , laisse croître sa barbe , & affecte tout l'extérieur d'un deuil véritable. Le roi le rencontre dans ce lugubre appareil , & lui demande quel est le sujet de sa tristesse ; *la mort de mes freres* , répond le courtisan , en feignant de pleurer. *C'est sans doute parce qu'elle a été trop lente* , reprend le roi , *& que l'ignorance des medecins a mal secondé votre impatience.*

Il avoit épousé Béatrix , fille naturelle de Ferdinand d'Aragon , roi de Naples. Cette princesse allioit les graces à la majesté ; sa taille étoit élégante & noble , ses charmes effaçoient ceux de toutes les dames de la cour ; douce & affable , elle avoit su renverser la barriere que l'étiquette a mise entre les reines & le peuple. On fut indigné à la cour de voir toutes les da-

mes de sa suite s'asseoir sans son ordre : n'en foyez point étonnés, dit le roi, ce manque de respect est un trait d'amour-propre ; elles s'asseyaient pour se cacher, de peur qu'on ne compare leur taille à celle de la reine.

La flatterie lui étoit odieuse ; mais la louange vraie & délicate chatouilloit son orgueil. Un charlatan se présenta un jour à lui, loua indistinctement & les vertus que le prince avoit & celles qu'il n'avoit pas, célébra ses exploits, & lui en attribua de plus héroïques encore ; enfin il le loua sur sa beauté même. Le prince écouta patiemment sa harangue : *si cet éloge*, dit-il, *est une critique indirecte de ma conduite, si tu me loues du bien que je n'ai pas fait pour m'exerciter à le faire, je reçois des conseils ; mais crains bien que tu ne sois qu'un bas flatteur, car tu as loué ma beauté, & tu me voyois.* V. Galeoti. Martii. de dist. & fact. Math. reg. C. III. VII. XIII. in Script. rer. Ung. On vante son goût pour les beaux-arts, & la magnificence avec laquelle il récompensoit ceux qui y excelloient ; ce fut sur-tout aux mathématiciens & aux poètes qu'il prodigua ses bienfaits. Mais quels étoient ces beaux génies dont la bienfaisance encourageoit l'effort ? C'étoient des astrologues qu'il consultoit la veille d'une bataille ou d'un assaut, pour savoir quel sort le ciel réservoir à ses armes. De pareils savans n'étoient guere dignes des faveurs d'un si grand roi. Les poètes ont paru les mériter à plus juste titre. L'un d'eux fit les vers suivans, lorsqu'il vit Mathias entrer triomphant dans Vienne.

*Discite, mortales, nimium non fidere muris  
Munia quid valeant, capta Vienna docet.*

*Strenua quid possit virtus & dextera regis ,*

*Exemplo monstrat clara Vienna suo.*

*O miranda nimis placidi clementia regis !*

*Lædere non novit ; vincere cuncta solet.*

Un autre poëte grava ces vers sur le tombeau de son bienfaiteur :

*Corvini brevis hæc urna est, quem magna fatentur*

*Fasta fuisse deum , fata fuisse hominem.*

Cette épitaphe a depuis été imitée par Pope, pour honorer la cendre d'un homme qui en étoit plus digne que Mathias ; car un grand philosophe est presque toujours au-dessus d'un grand roi. C'étoit Isaac Newton.

Malgré ses hautes qualités, Mathias n'étoit pas sans défaut. Il étoit rarement maître des mouvemens de son indignation ; lorsque l'effervescence de son sang avoit troublé sa raison, il étoit capable des plus grands excès. Il écrivit un jour aux habitans de Bude, ces mots tracés par la fureur : *Mathias, Dei gratiâ, Hungarorum rex bonum manè, cives ! Ad regem omnes si non venietis, capita perdetis. Bude, rex.* « Citoyens, je vous donne le bon jour ; si vous » ne vous rendez sur le champ auprès du » roi, vous serez tous décapités. A Bude : le » roi ». Cette maniere de souhaiter le bon jour est un peu tyrannique.

Page 242. (39) Béatrix, disent historiens, avoit suivi Mathias au congrès d'Olmütz. Elle y conçut pour le roi de Bohême une passion que ni la raison, ni le temps, ni l'absence ne purent étouffer. Ce feu qu'elle ne put dissimuler même pendant la vie de son époux, éclata à la mort

de Mathias ; & l'on vit à l'empressement avec lequel elle sollicita les suffrages de la diete en faveur de Ladislas, que c'étoit un motif plus puissant encore que l'ambition qui la faisoit agir. Ladislas, tant qu'il ne fut point paisible possesseur du trône, flatta son amour. Mais bientôt changeant de ton & de langage, il refusa de lui donner la main, sous prétexte qu'elle étoit stérile. Béatrix, outrée de dépit, porta ses plaintes au pape, qui fut sourd à ses prieres. On ne sait qui devoit plus rougir, ou du roi qui violoit ainsi ses engagements, ou de la princesse qui se servoit d'un si étrange moyen pour les lui faire tenir. Béatrix quitta la Hongrie, en chargeant d'imprécations le roi, les Hongrois & le pape. Elle ne devoit se plaindre que de la nature, qui lui avoit ravi ses charmes. Elle se retira d'abord en Italie, puis dans l'isle d'Ischia, qui avoit déjà servi de retraite à un prince de sa maison ( Ferdinand II ), chassé de ses états par les François. C'est dans cette isle que l'infortunée Béatrix, après avoir été témoin des derniers malheurs de sa famille, mourut dans l'amertume & dans les larmes, l'an 1508. *Voy. Dubrav. Hist. Boic. l. 31. Ludov. Tuberon. comment. de temp. suis. l. II. Istuanf. l. III. Hist. ecclesiast. l. XI.*

Ladislas épousa, en 1502, Anne de Candale, fille de Guillaume, comte de Candale, & de Catherine de Foix, laquelle étoit fille de Gaston, comte de Foix, & de Magdelaine de France, fille de Charles VII, promise à Ladislas le Posthume. Anne de Candale mourut en 1506, en couche de Louis II.

Page 246. (40) On ne peut concevoir jusqu'à quel excès de ridicule les historiens de

ce temps-là ont poussé la superstition. En voici un exemple plus frappant encore que celui que je viens de citer. Dusburg, dans son histoire de l'ordre Teutonique, après avoir dit que les chevaliers entrèrent dans une province habitée par des Hérétiques, qu'ils brûlèrent tout, villes, villages, arbres, moissons; que depuis les vieillards décrépits jusqu'aux enfans au berceau, ils n'y laisserent pas un seul homme vivant, cet historien ajoute: *Et reversi sunt gaudentes, plaudentes, Et laudantes clementiam Salvatoris.*

Page 246. (41) Jean Albert étoit mort en 1501. Alexandre son frere lui avoit succédé. Celui-ci mourut en 1506. Les Polonois élurent alors Sigismond, cinquieme fils de Casimir IV.

Page 248. (42) Louis II étoit né le premier Mai 1506. Il fut couronné roi de Hongrie, du vivant de son pere, le 4 Juin 1507. L'histoire ne s'est pas contentée de rapporter les principales actions de sa vie; elle a aussi offert à la crédulité des siècles à venir, des prodiges enfantés par celle du peuple Hongrois. Avant la bataille de Mohacs, dit un historien contemporain, un fantôme hideux, décharné, les yeux ardens, les jambes torses, demande à parler au roi de Hongrie; il essuie un refus, il insiste; Louis envoie un seigneur de la cour pour le recevoir, il crut que la riche parure de ce seigneur le feroit prendre pour le roi lui-même. » Tu n'es pas le roi, dit le fantôme d'une voix terrible; Louis ne veut pas m'entendre, qu'il tremble, il périra bientôt ». On dit aussi que lorsqu'on présenta au roi ses armes, il changea de couleur; ce qui fit mal augurer aux soldats du succès de cette bataille. Les historiens rapportent que ce prince étoit né sans épiderme, mais

que l'art des medecins repara ce defaut de la nature.

*Page 251. (43)* Quoique la Hongrie n'ait été convertie à la foi que dans le onzieme siecle, son clergé n'y a rien perdu du côté de la puissance & des richesses. Lorsque saint Etienne se fit baptiser, il y avoit déjà près de 700 ans que Constantin, par la loi qu'il publia en 321, avoit permis de tester en faveur des églises, & avoit ouvert par-là une vaste carrière à la libéralité des fideles. Les Hongrois réparèrent bientôt, par leurs pieuses donations, le tort sensible qu'ils avoient fait à l'église, en adoptant si tard l'évangile. Ce fut sur-tout pendant les croisades que le clergé de Hongrie, comme celui de toute l'Europe, mit la dernière main à l'édifice immense de sa fortune. On vit avec étonnement des gens qui prêchoient l'humilité & le mépris des richesses, décorés des titres pompeux de comtes, de barons, & regorgeant d'or. On vit les descendants de ces fiers conquérans, dont la renommée s'étoit étendue des rives du Tanais à celles du Tibre, se priver de leur héritage pour le consacrer à l'entretien de quelques moines indolens; heureux encore ceux qui, après avoir donné tous leurs biens, conservoient assez de raison pour ne pas se donner eux-mêmes; & la corde au col, demander humblement à être admis parmi les serfs de l'église!

L'énorme puissance du sacerdoce ouvrit enfin les yeux des monarques de l'Europe. Dans quelques états on voulut mettre un frein à l'avidité des prêtres, en les empêchant d'acquérir des fiefs & des terres. Mais de tous les princes, celui qui a montré plus de fermeté à réprimer les entreprises du clergé, c'est Othon IV. Cet em-

pereur , au rapport de Guillaume le Breton , le jour de son couronnement , fit une ordonnance qui interdisoit aux prêtres la possession des immeubles. Depuis il porta ses vues plus loin , & son dessein étoit même de leur ôter les dîmes. Il vouloit , à l'exemple de Charles Martel , distribuer à ses soldats les biens de l'église. On peut en juger par ce fragment de la harangue qu'il fit aux chefs de son armée , avant de livrer la célèbre bataille de Bovines.

» Le jour que mon front fut ceint du diadème  
» Impérial , je publiai cette loi , & j'ordonnai  
» qu'on l'observât dans tout l'univers Chrétien.  
» Que le clergé se borne à la possession des  
» dîmes & des offrandes , qu'il abandonne les  
» châteaux & les terres à des mains capables de  
» les défendre & de les cultiver , afin que le peu-  
» ple ne soit plus privé de sa subsistance , ni le  
» soldat du prix de son sang.

» Maintenant que le clergé refuse de se con-  
» former à mes ordres suprêmes , ne m'est-il  
» pas permis d'appesantir mon bras ? Ne puis-  
» je pas lui ôter avec les terres , les dîmes dont  
» il jouit ? Si Charles-Martel , en leur enlevant  
» autrefois les dîmes , eut la bonté de leur laisser  
» les terres , n'ai-je pas le droit de les priver  
» de l'un & de l'autre ?..... Qui pourra m'empê-  
» cher , pour abaisser l'orgueil des prêtres &  
» punir leur hauteur , de les contraindre de se  
» contenter des prémices & des offrandes qu'on  
» porte à l'autel. Il seroit sans doute plus juste  
» de voir ces revenus immenses & ces habita-  
» tions délicieuses au pouvoir d'un guerrier va-  
» leureux , qu'aux mains de cette espèce d'hom-  
» mes qui ne semblent nés que pour jouir du  
» fruit des travaux de leurs concitoyens , qui

» croupissent dans la mollesse & dans l'oisiveté,  
 » dont la vie est inutile au reste du monde, dont  
 » l'unique travail est de passer les jours à table  
 » & dans les plaisirs, & dont l'embonpoint scan-  
 » daleux décele à chaque moment l'intempé-  
 » rance ».

Illo quippè die, quo me diademate primum  
 Reddidit insignem patrum pater Imperiali,  
 Hanc promulgavi legem, in scriptis que redactam  
 Jussi per totum servari firmiter orbem.  
 Ecclesiæ decimas oblataque munera tantum  
 Possideant, villas nobis & prædia linquant,  
 Vivat ut hinc populus, habeatque stipendia miles.  
 Nunc quia lege mihi Clerus non parer in istâ,  
 Nonne gravare manum, nunquid non debeo magnas  
 Cum villis decimas illis auferre licenter?  
 Nunquid non possum legem super addere legi  
*Tudite* Caroli, villas qui noluit illis  
 Tollere? si decimas ipsis tulit ille, mihi non  
 Villas cum decimis auferre licebit eisdem?

. . . . .

Nonne licet nobis hâc Clerum lege ligare,  
 Rebus ut oblati contenti primitiisque,  
 Jam discant humiles magis esse, minùsque superbi?  
 Quàm satius, quàm commodius, me jura novante,  
 Impiger hæc tam culta novalia miles habebit,  
 Et villas tot deliciis opibusque fruentes,  
 Quàm genus hoc pigrum, fruges consumere natum,  
 Otia quod ducit recto quo marcet & umbra;  
 Qui frustra vivunt; quorum labor omnis in hoc est,  
 Ut Baccho Venerique vacent, quibus inflat obesis  
 Crapula colla toris, oneratque abdomine ventres!

(*Guillermi Briton. Armoric. Phillippid. liv. X.  
 a. P. Pithæo. edit. p. 31.*)



Mais Othon fut vaincu à Bovines , & l'on ne manqua pas d'attribuer au courroux du ciel irrité de l'impiété de ce prince , la victoire due à la valeur de Philippe-Auguste. Il ne paroît pas que les rois de Hongrie aient fait aucune tentative pour diminuer la puissance de l'état ecclésiastique. Le clergé avoit prévenu les reproches qu'on eût pu lui faire sur son indolence. Il avoit senti que chez une nation amollie , les biens peuvent donner de la considération ; mais que chez un peuple guerrier , la profession des armes peut seule sauver du mépris. J'ai déjà observé que les prêtres étoient dans l'usage de se marier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à les réduire aux ennuis du célibat , mais on ne put leur faire abandonner la profession des armes : tant il est vrai que l'homme renonce plus difficilement au droit de détruire son semblable , qu'à celui de lui donner l'être ! En vain Charlemagne , en qualité de chef temporel de l'église , avoit condamné cet abus ; en vain les papes & les conciles avoient défendu aux évêques de porter les armes , à moins que ce fût contre les Infidèles : rien ne put contenir leur humeur belliqueuse. On les vit toujours paroître dans les camps , donner aux soldats l'exemple de la bravoure , & quelquefois aussi celui de la cruauté , & souiller du sang de leurs frères des mains qu'ils auroient dû élever vers le ciel pour lui demander d'accorder la paix aux nations.

Chez presque tous les peuples barbares , les pontifes étoient dispensés d'aller à la guerre. Il est singulier que dans la religion la plus sainte & la plus pure , on voie , durant plusieurs siècles , des prélats au milieu des camps. On trouve la cause de cette singularité dans l'es-

prit du gouvernement féodal. En recevant des terres, les ecclésiastiques se trouvoient obligés au service militaire auquel ces terres étoient assujetties. Un article du décret donné par Ladislas le Posthume en 1454, oblige tous les prélats à servir dans l'armée avec un nombre d'hommes proportionnel à leurs revenus.

*Les archevêques, évêques, prélats & autres qui possèdent les principales dignités ecclésiastiques, sont tenus de servir dans notre armée, avec leurs bannieres & le nombre de lances qu'ils nous doivent, ainsi qu'ils avoient coutume sous le regne de Sigismond. (Ladislas. Posthum. regis decret. art. III.)* Les prélats avoient une milice épiscopale, composée de gentilshommes qui tenoient des fiefs de l'église, & juroient de combattre pour sa cause. Les obligations de ces vassaux étoient les mêmes, que les devoirs de ceux que la loi ripuaire appelle *milites ecclesiastici*.

Après la bataille de Mohacs, le désordre augmenta en Hongrie. Les seigneurs les plus puissans s'emparèrent des évêchés; & l'on comptoit, en 1534, sept évêques qui n'avoient pas la moindre teinture de lettres, & n'avoient point reçu de l'église le caractère auguste du sacerdoce. C'étoient les évêques de Varadin, d'Agria, des Cinq-Eglises, de Nitria, de Javarin, d'Albejule & de Chonad. Le peuple parut ne pas s'appercevoir de cette révolution. Il lui importoit peu que des guerriers fussent évêques, ou que des évêques fussent guerriers.

Page 252. (44) La ville de Mohacs est située dans le comté de Baraniwar, à deux lieues de Bath. La Corasse baigne ses murs, & va se jeter près de-là dans le Danube.

Page 257. (45) Marie étoit, ainsi que nous

l'avons dit, petite fille de Maximilien, & fille de Philippe I, roi d'Espagne. Elle ne voulut jamais se remarier, quoiqu'elle fût recherchée par les plus puissans princes. Son frere Charles V. lui donna le gouvernement des pays-bas.

*Page 265. (46)* Les Hongrois avoient coutume d'ôter les éperons à celui qui portoit l'en-seigne royale le jour d'une bataille, afin de lui ôter les moyens de fuir pendant l'action. François Bodon, à l'exemple de plusieurs nobles, s'étoit emparé de l'évêché d'Albejule, qu'il posséda jusqu'à ce que Ferdinand fut devenu paisible possesseur de la Hongrie.

*Page 273. (47)* Les historiens Turcs débitent, au sujet de ce siege, une fable fort accréditée parmi eux. Ils racontent que Soliman, inquiet du succès de son entreprise, crut voir en songe Mahomet; que le prophete lui dit que le ciel étoit irrité contre lui, & qu'il ne pourroit fléchir son courroux, qu'en offrant quarante mille béliers en sacrifice. Dans l'état de disette où étoit l'armée, il étoit impossible de trouver un nombre si prodigieux de victimes. Le vizir Ibrahim, à qui Soliman fit part de sa vision, lui représenta qu'il ne falloit pas prendre à la lettre le discours du prophete, & que sans doute les quarante mille béliers dont le ciel exigeoit le sang, désignoient qu'un pareil nombre de guerriers perdrait la vie sous les murs de Vienne. Les mêmes historiens ajoutent qu'après sa retraite, le sultan fit la revue de son armée, & qu'il la trouva diminuée de quarante mille hommes. Il se ressouvint alors de son songe, & prononça contre ses successeurs les plus terribles malédictions, si jamais ils entreprennent le siege de Vienne. On prétend que la

crainte de cette imprécation a empêché longtemps les Turcs de rien entreprendre sur la capitale de l'Autriche, & qu'ils lui attribuerent la défaite qu'ils essuyèrent en 1683, sous les murs de cette ville.

*Page 282. (48)* Quelques historiens donnent à la chute du vizir Ibrahim une cause très-légère, mais qui n'est pas sans vraisemblance. On avoit présenté à Roxelane un collier de pierreries; le prix de ce bijoux l'effraya. Ibrahim, moins opulent, mais plus magnifique, l'acheta pour sa femme. Celle-ci affecta de paroître aux yeux de la sultane avec cette parure. Roxelane, de concert avec ses rivales, jura la perte du vizir. La calomnie fut tramée avec art. Il n'en falloit pas beaucoup pour séduire l'empereur. Il fit étrangler Ibrahim pendant la nuit même où cet officier veilloit à la sûreté de son maître. Soliman étoit secrètement jaloux de la gloire dont le vizir s'étoit couvert dans différentes expéditions; peut-être l'envie qui rongeoit son cœur n'attendoit-elle que cette occasion pour immoler sa victime. La mort de ce vizir apprend à ses pareils qu'il est dangereux d'être trop utile à un despote.

## *LIVRE QUATRIÈME.*

*Page 291. (49)* M. Bechet, chanoine d'Ufez, a donné une histoire du cardinal Martinuzzi. Il en fait un patriote, un héros, un homme de bien, & presque un saint: cependant cet historien raconte assez naïvement tout ce qui sert à prouver le contraire. Il loue sa bonne foi, & ne dissimule pas les traités qu'il a violés; il vante le zèle désintéressé de ce prélat pour son

pupille, & ne cache pas que la veuve de Jean & son malheureux fils languissoient dans l'exil & l'indigence, tandis qu'il étoit au faite des grandeurs & au sein des richesses. Il annonce dans sa préface qu'on verra dans le cardinal un homme qui ne travailla que pour la paix, & cependant il dévoile toutes les intrigues de cet ambitieux. L'éloge comme la satire doivent être fondés sur des faits. Il paroît que M. Becher cherchoit à rendre le prélat intéressant, afin de rendre plus odieux les auteurs de sa mort. Le meurtre me fait horreur comme à lui. On devoit punir juridiquement ce prélat, & non pas le faire assassiner. On entrevoit dans l'histoire du cardinal le dessein de flatter les vues & les penchans du prince Ragotski, à qui cet ouvrage est dédié.

Page 300. (50) Les Janissaires entrèrent dans la ville sous prétexte d'admirer les morceaux rares de peinture & de sculpture qu'on rencontroit dans cette ville, comme si les yeux des Turcs avoient été faits pour contempler les chefs-d'œuvre des arts.

Page 303. (51) Hermanstadt, que les Hongrois appellent *Cében* ou *Czében*, & les Latins *Cibinium*, est la ville capitale de Transilvanie. Elle est située sur la rivière de Cében, qui va se jeter à quelques milles de-là dans l'Alt. Hermanstadt n'est commandée par aucune montagne, & est bien fortifiée. Elle fut fondée par Herman de Nuremberg, qui avoit suivi Gisele, épouse d'Etienne I, en Hongrie. Herman bâtit en Transilvanie un château, à qui il donna son nom. C'est ce qu'atteste l'ancien sceau de la ville d'Hermanstadt: SIGILLUM CIVIUM DE VILLA HERMANNI. Les habitans sont Saxons,

l'évêque est suffragant de l'archevêque de Colocza. Elle est à dix lieues d'Albejule. C'est près de cette ville qu'est le détroit de la *Tour Rouge*, où les Turcs furent défaits en 1493.

Page 304. (52) Il est peut-être intéressant pour l'histoire des arts, de rappeler que parmi ces présents il y avoit une coupe d'or enrichie de diamans, dont le couvercle étoit surmonté d'un horloge qui marquoit, outre les heures, la marche & toutes les révolutions des corps célestes. Cette machine, qui paroissoit alors miraculeuse, faisoit partie de la succession de l'empereur Maximilien.

Page 315. (53) Martinusi avoit fait dans son chariot une marche forcée; ses partisans le suivoient à cheval; en traversant un ruisseau, sa voiture fut renversée; les seigneurs de sa suite lui dirent qu'il falloit retourner sur ses pas; que cet accident étoit d'un mauvais augure, & que le ciel sembloit l'avertir que la même chute menaçoit sa fortune. A cette absurdité, George répondit par une autre. Ce *char*, dit-il, n'est pas celui qui regle ma destinée; elle suit le cours du *char* radieux que vous voyez briller au firmament. Cette anecdote prouve qu'en Transilvanie, dans le seizième siècle, les grands n'étoient pas moins superstitieux que le peuple.

Page 315. (54) Albejule. Cette ville subsistoit avec splendeur du temps des Romains, sous le nom d'*Apulum*. C'est ce dont une infinité d'inscriptions qui y ont été trouvées, ne permettent pas de douter. Elle étoit située dans les environs de *Zarmize-Gethusa*, ou *Ulpiana-Trajana*, capitale de la Dace, ville florissante, qui n'est plus qu'un village. Quelques savans ont cru que le nom d'Albejule venoit de Julie, femme de Sévere,

vere, & mere de Caracalla. Mais il est plus simple d'en rapporter l'origine à Gyula, un des sept chefs qui commandoient les Hongrois lors de leur établissement sur les bords du Danube. Tous les historiens Hongrois s'accordent à dire que ce Gyula s'étant égaré à la chasse, trouva les ruines d'une ancienne ville fondée par les Romains, mais alors couverte de buissons, & devenue le repaire des serpens; qu'il en releva les débris, en fit la métropole de sa tribu, & fit, pour sa splendeur, tout ce qu'un barbare pouvoit faire. Les Allemands l'appellent *Veissenburg*, & les Hongrois *Gyula-feir-var*. c. à. d. ville blanche de Gyula. *V. Danub. Pann. phys. a Aloï. com. Marsili. tom. II. p. 136. tab. 60. Gruter. fol. 467. Append. ad res Hung. in Script. rer. Hung. p. 622. Mém. de l'Ac. des Inscrip. & bell. Lettr. tom. XXVIII. p. 451.*

Page 317. (55) La princesse Anne de Hongrie, sœur de Louis II, & femme de Ferdinand I, mourut à Prague le 27 Janvier 1547, après avoir donné le jour à la princesse Jeanne.

Jeanne étoit née le 24 Janvier. Elle fut le quinzieme fruit du mariage de Ferdinand avec Anne de Hongrie. Elle épousa, en 1565, François-Marie de Médicis, grand duc de Toscane, & fut la mere de Marie de Médicis, reine de France.

Les autres enfans de Ferdinand I & de Anne de Hongrie, furent 1°. Elisabeth, archiduchesse, née le 9 Juillet 1526, mariée en 1543 à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. 2°. Maximilien II, Empereur, né le premier Août 1527. 3°. Anne, archiduchesse, née le 7 Juin 1528, mariée le 4 Juillet 1546 à Albert V, duc de Baviere. 4°. Marie, archiduchesse, née le 15 Mai

1530, mariée en 1546 à Guillaume duc de Juliers. 5°. Madeleine, archiduchesse, née le 14 Août 1532. 6°. Catherine, archiduchesse, née le 25 Septembre 1533, mariée en 1549 à François de Gonzague, duc de Mantoue, & en 1553 à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. 7°. Ferdinand, archiduc d'Autriche, comte du Tirol, né le 14 Juin 1529. 8°. Eléonore, archiduchesse, née le 2 Novembre 1534, mariée en 1561 à Guillaume de Gonzague, duc de Mantoue. 9°. Marguerite, archiduchesse, née le 16 Février 1536. 10°. Jean, archiduc d'Autriche, né le 10 Août 1538. 11°. Barbe, archiduchesse, née le 30 Avril 1539, mariée en 1565 à Alphonse II, duc de Ferrare. 12°. Charles II, tige de la branche d'Autriche-Stirie, de qui descend l'auguste Marie-Thérèse. 13°. Ursule, archiduchesse, née le 24 Juillet 1541. 14°. Hélène, archiduchesse, née le 7 Janvier 1543.

Page 318. (56) Colosward, en Latin *Claudiopolis*, en Allemand Klausenburg, est une des villes les plus célèbres & les plus anciennes de Transilvanie; elle est située sur le petit Samos. C'est-là que s'assemblent les états de Transilvanie. Les habitans sont Saxons & Hongrois. Du temps de Reichersdoff, on lisoit encore cette inscription sur une des portes de cette ville.

## J. M. N.

TRAJANO PRO SALUTE IMP. ANTONINI ET  
M. AURELII CÆS. MILITES CONSISTENTES  
MUNICIPIO POSUERUNT.

Page 324. (57) Temeswar, autrefois *Zurobara*, est située sur le Temes, dont elle emprunte son nom. Ce fleuve, après avoir arrosé de fertiles campagnes, se divise en deux rivières, dont l'une se jette dans le Danube, non loin de Bel-



grade, & l'autre, après avoir formé plusieurs îles, va confondre les eaux avec celles de la Theisse.

Le beglierbey avoit sommé Lozonçe de se rendre. Sa lettre étoit remplie de menaces, celle du gouverneur ne fut pas moins fiere ; il lui conseilloit de se retirer & d'évacuer la province. On prétend que le Turc lui répondit par ces vers de Virgile :

.... *Ante leves pascentur in æthere cervi ;  
Et freta destituent nudos in littore pisces.*

Ceci prouve du moins que ce musulman avoit lu Virgile.

Page 339. (58) Le cardinal Martinusi étoit un homme assez important pour que le peuple imaginât des présages de sa mort. La veille de cet attentat, son aumônier se trompa au sacrifice de la messe ; renversa le calice, & répandit sur l'autel la liqueur sacrée. Tous les spectateurs furent épouvantés ; Martinusi ne vit que la mal-adresse du prêtre. Pendant la nuit un orage affreux renversa les arbres, ébranla les maisons ; le peuple fut frappé de terreur, Martinusi ne vit qu'un phénomène très-naturel. Une observation moins absurde, c'est que les meurtriers du cardinal & leurs complices périrent tous malheureusement. Les Turcs firent souffrir à Palavicini des tourmens affreux ; Ferraro fut pendu à Alexandrie ; Campegio Monino perdit la tête à Saint-Germain en Piémont ; Scaramoncia fut écartelé en Provence ; Piacentino, après avoir perdu dans un combat singulier la main droite dont il avoit frappé le cardinal, fut tué par un sanglier, sous les yeux mêmes de Ferdinand.



# TABLE DES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

---

## A

- A** BA est élu roi de Hongrie, *pag* 92. Sa popularité, 362. Sa mort, 93.
- ADULTERE.** Comment puni, 370.
- AETIUS**, (*Flavius Gaudentius*) gouverneur des Gaules, force Attila à lever le siège d'Orléans, 25. Livre une sanglante bataille aux Huns, 26.
- AGRIA**, 200, 203.
- ALAINS**; (les) leurs mœurs, 3. Ils adoroient une épée, 4. Ils sont dispersés par les Huns, *ibid.*
- ALBERT**, archiduc d'Autriche, est élu roi de Hongrie, après la mort de Sigismond, 182; à quelles conditions, 183. Il est élu empereur, *ibid.* Il meurt laissant la reine Elisabeth enceinte, *ibid.* Troubles à l'occasion de l'élection d'un nouveau roi, 184-5.
- ALBOIN**, roi des Lombards, défait les Gépides, 48. Fait alliance avec les Avars, leur cède le pays qu'il possède sur les bords du Danube, & part, à la tête des Lombards, dans le dessein d'envahir l'Italie, 59.
- ALDENE**, 330.
- ALTEMBOURG**, 271.
- ALT-GUNTZ**, 276.
- ALT-OFFEN**, ou le vieux Bude, 347.
- AMURATH II**, empereur des Turcs, forme le siège de Belgrade, qu'Huniade le force de lever, 194.

196. Ses troupes sont entièrement défaites , 197. Il envoie de nouvelles troupes en Hongrie, qui sont également défaites par Huniade, 204. Il fait la paix avec Ladislas IV; conditions du traité, *ibid.* Belles paroles de ce prince, avant de livrer la bataille de Varna, où les Chrétiens sont défaits, 207.

**ANDRÉ I**, s'enfuit en Pologne pour éviter la tyrannie de Pierre l'Allemand, 93. Il revient en Hongrie, & se met à la tête des Hongrois qui s'étoient révoltés, 95. Il fait crever les yeux à Pierre l'Allemand, & est élu en sa place, 97. De quel moyen il se sert pour pénétrer les sentimens de Béla son frere, 98. Les Hongrois se révoltent contre lui, & donnent la couronne à Béla, 99. Sa mort, 100.

**ANDRÉ II**, (*le Jérusolomitain*) fils de Béla III, se révolte contre son frere Emeric, 126. Lui demande grace, 127. Est couronné après la mort de Ladislas II, 129. Il est élu chef des Croisés, 130. Aventure tragique dont sa cour est le théâtre, 131. Stoïcisme d'André, 132. Il prend Daniëtte, 133. Il revient en Hongrie, *ibid.* Loix qu'il promulgue, 134, 135.

**ANDRÉ III**, (*le Vénitien*) dernier roi de Hongrie, de la race de Saint Etienne, est proclamé, lorsqu'il étoit encore en Italie, 150. Albert, duc d'Autriche, le force à épouser Agnès sa fille, *ibid.* André contraint les Grands d'approuver son mariage, 151.

**ANDRÉ**, fils de Charles-Robert; Félicien Zaach tente de l'assassiner, 154. Son pere l'envoie en Italie, 157. Il épouse la princesse Jeanne, héritière du royaume de Naples, *ibid.* Celle-ci s'oppose à son couronnement, 158. André met le pape dans ses intérêts, 159. Il est assassiné à Averse, *ibid.*

**ARPAD**, est élevé sur un bouclier par les Hongrois & les commande dans leur émigration, 72.

**ATHANARICK**, roi des Visigoths, vaincu par les Huns, 10.

**ATTILA**, roi des Huns; son portrait, 17, 32, 33. Il soumet les Acatziri, 19. Fait assassiner Bleda son frere, 20. Etendue de son empire, 21. Il prétend épouser la sœur de Valentinien III, empereur

- d'Occident , 23. Assiege & prend Orléans , 25.  
 Il est forcé d'abandonner cette conquête , 25 ;  
 livre aux Romains la bataille de Châlons , 26.  
 Passe en Italie , 27. Prend Aquilée , *ibid.* Repasse  
 les Alpes , 30. Sa mort , 31. Ses obseques , 32.  
**AUTRICHE** , ( histoire abrégée de la maison d' )  
 258 & suiv.  
**AVARES.** ( les ) peuple de la Tartarie , détruit par  
 les Turcs , 49.  
**AVARES.** ( les ) C'est sous ce nom que les Sogors  
 ont été connus en Europe , 50. Ils envoient une  
 ambassade à Justinien , 51. Ils enlèvent la Panno-  
 nie inférieure aux Gépides , 53. Les Lombards leur  
 redent le pays qu'ils possédoient près du Danube ,  
 54. Ils ravagent l'empire d'Orient , 57 & suiv. Ils  
 viennent en France , 61. Ils sont battus par Pris-  
 cus , 63. Ils sont vaincus & dispersés par Charle-  
 magne , 67.

## B

- BAIAN** , chef ou kan des Avars ; comment il reçoit  
 l'ambassadeur de l'empereur Tibere , 56. Renvoie  
 avec dédain les présens de l'empereur Maurice , 57.  
 Ses conquêtes , *ibid.* Il leve le siege de Zurule , 60.  
 La peste fait d'horribles ravages dans son camp , &  
 l'oblige à conclure la paix avec l'Empereur , 62.  
**BANKBAN** , palatin de Hongrie , régent du royaume  
 pendant l'absence du roi André II , 131. Le comte  
 de Moravie , frere de la reine , viole son épouse ,  
 132. Il tue la reine qui avoit favorisé les amours  
 du comte , *ibid.* Il obtient sa grace du roi , 133.  
**BANFFY** ; ( Jean ) attachement inviolable de ce sei-  
 gneur pour Jean de Zapola , 266.  
**BATOR** , ( Opus ) 108.  
**BATTORI** , ( Etienne ) vaivode de Transilvanie , dé-  
 fait les Turcs , 238.  
**BAVIERE** , ( Léopold , duc de ) tué dans un combat  
 contre les Hongrois , 78.  
**BÉATRIX** , reine de Hongrie , femme de Mathias  
 Corvin , prend les sentimens les plus vifs pour La-  
 dislas , roi de Bohême , 397. Fait élire ce prince roi  
 de Hongrie , après la mort de son mari , 241. In-  
 gratitude de Ladislas ; malheurs de Béatrix , 398.

**BÉLA I**, s'enfuit en Pologne pour se soustraire à la tyrannie de Pierre l'Allemand, 93. Il tue le duc de Poméranie dans un combat singulier, 94. Il défait André I son frere en bataille rangée, 99. Il est élu en sa place, *ibid.* Sagesse de ce prince, 100. Sa mort, 101.

**BÉLA II**, ou l'*Aveugle*, roi de Hongrie, est proclamé après la mort d'Etienne II, 117. Harangue de la reine au peuple, 118. Il gouverne ses sujets avec sagesse, 119.

**BÉLA III**, roi de Hongrie, purge son royaume des brigands qui l'infestoient, 123. Epouse Marguerite de France, sœur de Philippe-Auguste, 378. Divise la Hongrie en comtés, 124. Son éloge, *ibid.*

**BÉLA IV**, roi de Hongrie, fils d'André II; sa tyrannie, 136. Ravages affreux des Tartares sous son regne, 141 & suiv. Béla se retire dans une isle du golfe Adriatique, 145. Il bat les Autrichiens, 147. Sa mort, *ibid.*

**BELGRADE**, 104, 194, 216, 249, 364.

**BILOCHUS**; quel étoit l'emploi de cet officier, 373.

**BODON**, (François) 265, 405.

**BONIFACE VIII**; prétend disposer de la couronne de Hongrie, 152.

**BORICH**, fils naturel de Coloman, se fait un parti dans le royaume, & présente la bataille à Béla II, 118. Il est vaincu, 119. Il se retire dans le camp des Croisés, & trouve un asyle dans la tente du roi de France, 121.

**BOTTO**, (Ferdinand) brave officier, tué au siege de Lippe, 331.

**BOUCLIER**. L'inauguration par le bouclier étoit en usage chez les anciens Hongrois, 72; a subsisté long-temps en Hongrie & en Transilvanie, 350.

**BUDE**, 255, 265, 271, 275, 293, 294.

**BULGARES**; (les) leur origine, 77. Ils s'emparent de la Moésie, *ibid.*

## C

**CASTALDE**, général Autrichien, commande en Transilvanie, 313. Discours qu'il tient à ses troupes, 314. Il fait le siege de Lippe & s'en empare, 328 & suiv. Belle action de ce capitaine, 337.

CESARINI, (*le cardinal Julien*) légat du S. Siege, engage Ladislas le Posthume à violer le traité qu'il avoit fait avec les Turcs, 205. Singuliere doctrine de ce prélat, au sujet de la foi qu'on doit aux infidèles, *ibid.*

CHARLEMAGNE détruit entièrement la nation des Avars, 69.

CHARLES-ROBERT, ou *Charobert*, prince de la maison d'Anjou; le pape lui donne la couronne de Hongrie, 152. Répugnance des Hongrois à le recevoir, 153. Un de ses favoris veut l'assassiner & le blesse légèrement, 154. Charles est surpris par le vaivode de Valaquie, *ibid.* Ses conquêtes, 155. Il abolit l'épreuve par le *fer chaud* & l'*eau bouillante*, 376.

CHARLES II, *le Petit*, roi de Naples, est déclaré roi de Hongrie, 177; assassiné bientôt après, *ibid.*

CHARUES de *Ladislas*; ce que l'on entend par ce mot en Hongrie, 363.

CHIENS instruits à poursuivre les voleurs dans les forêts, 377.

CIBAKO, (*Emeric*) évêque de Varadin, est assassiné par Jean Dôce, 277.

CILLEY, (*Ulric, comte de*) embrasse le parti de la reine Elisabeth contre Ladislas Jagellon, 189. Il est fait prisonnier; réception que lui fait le roi de Pologne, 190. Il veut assassiner Ladislas Corvin, 219. Il est massacré par les Hongrois, *ibid.*

CLÉMENT VI, excommunie les assassins d'André, roi de Naples, 161. Nomme des commissaires pour instruire leur procès, *ibid.* Se déclare le protecteur de la reine Jeanne, 163. Cette princesse lui vend le comtat d'Avignon, 171. Expédient singulier auquel il a recours pour justifier Jeanne, 173.

COLOMAN, fils aîné de Geysa, est couronné, 112. Opprime ses peuples, 113. Fait crever les yeux à son frere Almaus, *ibid.* Avoit été d'abord destiné à l'état ecclésiastique, 371. Décrets de ce prince, *ibid.*

COMMENTIOLE, favori de l'empereur Maurice, battu par les Avars, 62.

COMTÉS. Division de la Hongrie en comités,

124. Quelle étoit anciennement la juridiction des comtes, 373.

CONRAD I, empereur d'Allemagne, tué par un chef des Hongrois, 83.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, passe par la Hongrie, à la tête des Croisés, 121.

CORVIN. (*Jean Huniade*) Voyez HUNIADÉ.

CORVIN, (*Ladislas*) fils de Jean Huniade, condamné à mort par Ladislas le Posthume, 219.

CORVIN, (*Mathias*) fils de Jean Huniade, est envoyé prisonnier à Vienne par Ladislas le Posthume, 220. Les Hongrois le choisissent pour roi, *ibid.* Portrait de ce jeune prince, 221. Il rachète la couronne de Hongrie, qui étoit dans les mains de l'empereur Frédéric III, 222. Il s'empare de Jaycza & de plusieurs autres places, 223. Il est couronné à Albe-Royale, 225. Il soumet la Transilvanie & la Moldavie, *ibid.* Il est surpris par Etienne, vainqueur de Moldavie, qu'il met en fuite, 226. Ses guerres avec le roi de Bohême, 227 & suiv. Il a une conférence avec George Podzebraski, 229. Réponse qu'il fait au légat du S. Siege, qui lui conseilloit de faire arrêter les deux fils du roi de Bohême, 230. Belles réponses de ce prince, 232, 233. Il conclut la paix avec Podzebraski, 233. Il fait de vains efforts pour s'assurer la couronne de Bohême, 234. Il défait les troupes des rois de Pologne & de Bohême, 236. Signe un traité avec ces princes, 237. Il s'empare de Vienne, 239. Il y meurt, 240.

CORVIN, (*Jean*) fils naturel de Mathias, aspire à lui succéder, & excite des troubles en Hongrie, 241.

COURONNE des rois de Hongrie, 222.

CROATES; temps de leur établissement en Croatie, 65.

CROISADES; contre les Sarrafins, 121, 372; contre les Hussites, 180; contre les Turcs, 244.

CROISÉS; ravages horribles qu'ils commettent en Hongrie, 121, 372.

CUMANS, (les) introduits en Hongrie sous Béla IV, 138, 369. Ils sont défaits par Ladislas III, 149.

CUNEGONDE, fille de Béla IV, épouse Boleslas V, roi de Pologne, 137.

## D

- DACE, (la) conquise par les Gépides, 35; cédée par Zenon aux Ostrogoths, 43. Conquise par les Hongrois, 73; par les Valaques, 366.
- DIVINITÉS des anciens Hongrois, 74, 363.
- DOBOZY; (*Michel*) mort malheureuse de cet officier & de son épouse, 256.
- DÔCE, (*Jean*) 277.
- DURAS, (*Charles de*) soupçonné d'être l'auteur du meurtre d'André, frère de Louis I, roi de Hongrie, 167. Il est mis à mort par ordre du roi, 168.
- DUSINICI; nom donné à certains serfs, 354.

## E

- ELISABETH, mere de Marie, reine de Hongrie, gouverne sous le nom de sa fille, 177. Fait assassiner Charles le Petit, roi de Naples, qui s'étoit fait couronner, *ibid.* Est mise à mort par le ban de Croatie, *ibid.*
- ELISABETH, veuve d'Albert, & mere de Ladislas le Posthume, s'oppose à l'élection de Ladislas, roi de Pologne, 185. Fait couronner son fils avec la couronne de S. Etienne, 187. Elle se retire en Autriche avec son fils, 194. Son armée est défaite par Huniade, 198. Elle meurt quelques temps après avoir conclu un traité de paix avec le roi de Pologne, 203.
- EMERIC, (ou *Henri*) duc de la Russie rouge, meurt au moment où Etienne I son pere veut lui céder ses états, 88, 355. Miracle qui s'opere sur sa tombe, 357.
- EMERIC, (ou *Henri*) succede à son pere Béla III, 126. Son frère André se révolte contre lui, & lui présente la bataille, 126. Il s'avance au milieu des deux armées, & force les rebelles à mettre bas les armes, 127. Son mariage avec Constance d'Aragon, 129. Sa mort, *ibid.*
- ENSEIGNE ROYALE, 265, 405.



**ERDELEU** ; nom donné à la Transilvanie , 73.

**ERDÖD** , ( *Thomas d'* ) archevêque de Strigonie , prêché une croisade contre les Turcs , 244. Suites funestes de son zèle , 245.

**ERMENRICK** , roi des Ostrogoths , vaincu par les Huns , 9.

**ESCLAVAGE** ; origine de l'esclavage parmi les Hongrois , 343.

**ETIENNE** , ( *Saint* ) fils de Geysa , convertit les Hongrois , 87. Quatre nobles forment le dessein de l'assassiner ; il leur pardonne , 89. Le pape Silvestre II lui accorde le titre de roi , 90. Conseils qu'il donne à son fils , *ibid.* Précis des décrets de ce prince , 358.

**ETIENNE II** , roi de Hongrie , succede à Coloman son pere , 114. Epouse la fille de Robert Guiscard , *ibid.* Donne du secours au duc de Ruffie. Hardiesse des barons de Hongrie , *ibid.* Il déclare la guerre à l'empereur d'Orient , & est vaincu , 116. Il attirè les Valaques dans ses états , *ibid.* Il est étouffé par ces barbares , 117.

**ETIENNE III** , surnommé *le Pieux* , fils de Geysa II , monte sur le trône après la mort de ce prince , 123. Guerres qu'il soutient contre ses oncles Ladislas & Etienne , qui lui disputent le trône , *ibid.*

**ETIENNE IV** , fils de Béla IV , monte sur le trône après la mort de son pere , 148. Ses expéditions contre les Bohémiens & les Bulgares , *ibid.*

**ETIENNE** , *usurpateur* , prend les armes contre Etienne III son neveu , 123. Sa mort , *ibid.*

**EVEQUES** ( les ) de Hongrie ménagent un accommodement entre Salomon & Geysa , 101. Les évêques de Hongrie portent les armes , & commandent les armées , jusqu'à ce que la maison d'Autriche soit montée sur le trône , 141 , 143 , 163 , 208 , 244 , 251 , 254 , 394 , 403. Ils étoient obligés au *service militaire* envers les rois de Hongrie , 404.

## F

**FERDINAND** , archiduc d'Autriche , épouse la princesse Anne , fille de Louis I , roi de Hongrie , 246. Après la mort de Louis II , il dispute la couronne à Jean de Zapola , 264 ; bat ses troupes , & le

force à se retirer en Pologne , 265. Il conclut , avec Jean , un traité par lequel la couronne de Hongrie lui est assurée après la mort de ce prince , 282. Il somme la reine Isabelle d'exécuter les conditions de ce traité , 292. Les troupes qu'il avoit envoyées en Hongrie sont défaites par les Turcs , 297. Son armée est obligée de lever le siege de Pesth , 304. Isabelle lui cede la Hongrie , 317 & suiv.

**FLAGELLANS** , ( secte des ) 148.

**FORGATS** , ( *Blaise* ) assaille Charles *le Petit* , roi de Naples & de Hongrie , 177. Il est tué lui-même par ordre du ban de Croatie , *ibid.*

**FRANCO-CHORIUM** ; nom donné à la Pannonie , 348.

**FRÉDÉRIC** , duc d'Autriche , donne du secours à Béla IV contre les Tartares , 140. Il exige une somme énorme pour se dédommager des frais de la guerre , 144. Il est tué dans un combat qu'il livre aux Hongrois , 147.

**FRÉDÉRIC III** , empereur , à qui la reine Elisabeth avoit confié la couronne de S. Etienne , la rend aux Hongrois moyennant mille écus d'or , 222.

## G

**GEORGE** , évêque de Javarin , tué dans un combat contre les Tartares , 143.

**GEYSA** , chef des Hongrois , pere de S. Etienne , se fait baptiser , 86 , 355.

**GEYSA I** , fils de Béla I , dispute la couronne à Salomon , 101. Se réconcilie avec ce prince , & lui pose lui-même la couronne sur la tête , 102. Reprend les armes de nouveau , 105. Met en fuite Salomon , & est couronné , 108. Sa mort , 110.

**GEYSA II** , roi de Hongrie , son éducation , 120. Il accorde un asyle aux Saxons , 372. Sa mort , 123.

**GISELE** fait crever les yeux au jeune Vazul , à qui Etienne I vouloit céder ses états , 89. Fait couronner roi de Hongrie Pierre l'Allemand , 91.

**GLAIVE ENSANGLANTE**. Les Huns convoquoient la nation en faisant promener dans les villages un

glaise ensanglanté, 8. Cet usage s'est perpétué en Transilvanie, 279, 343.

**GRITTY** ; ( *Louis* ) son origine & sa faveur auprès de Soliman II, 271. Il est soupçonné d'avoir fait assassiner l'évêque de Varadin, 279. Vengeance horrible que les Transilvains exercent sur ce malheureux, 280.

## H.

**HENRI l'Oiseleur**, empereur d'Allemagne ; sages réglemens qu'il fait dans ses états, pour arrêter les ravages des Hongrois, 83. Il taille en pièces ces barbares, 84.

**HENRI III**, empereur d'Allentagne, rétablit Pierre l'Allemand sur le trône de Hongrie, 93.

**HENRI IV**, empereur d'Allemagne, donne du secours à Salomon son beau-frère, 101, 109.

**HONGRIE**, ( grande ) ou pays des Baschkirs, 3.

**HONGROIS**, ( les ) ou Madgiars ; quelle est leur véritable origine, 71, 348. Ils habiterent d'abord au nord des Palus Méotides, *ibid.* Ils sont chassés par les Patzinaces, 72 ; traversent la Russie & s'emparent de la Dace, 73. Leurs mœurs & leur portrait, 74. Leurs ravages en Allemagne, 78, 82 ; en Italie, 79, 82. Ils étoient divisés en trois classes, 353.

**HORVAT**, ( *Jean* ) ban de Croatie, fait périr la reine Elisabeth, 177. Fait mettre en prison la reine Marie, *ibid.*

**HUNENGREVE**. Retranchement construit par les Allemands dans la Westphalie, pour s'opposer aux ravages des Hongrois, 83.

**HUNIADE**, ( *Jean* ) vaivode de Transilvanie, fait élire Ladislas Jagellon, roi de Hongrie, après la mort d'Albert, 185 ; fait lever aux Turcs le siège de Belgrade, 196 ; soumet la Servie, la Moldavie & la Bulgarie, 197. Il marche contre Ladislas le *Posthume*, 198. Il fait des propositions de paix qui sont rebutées, 198. Discours qu'il tient à ses troupes, 199. Il défait entièrement les ennemis, 200. Il défait de nouveau les Turcs dans plusieurs combats, 204. Il conclut avec Amurath II un traité

de paix, 205. Il s'élève avec force contre le légat du pape, qui vouloit engager le roi à violer le traité, 206. Il livre aux Turcs la sanglante bataille de Varna, que l'imprudence du roi lui fait perdre, 207. Il rallie les troupes, & fait une belle retraite, 209. Il est choisi pour gouverner pendant la minorité de Ladislas le *Posthume*, 211. Il force l'Empereur à lui remettre ce jeune prince, *ibid.* Il se jette dans Belgrade, assiégée par Mehemet II, 216. Il oblige le sultan à lever le siège, 217. Mort de ce grand homme & son éloge, *ibid.*

**HUNS**; (les) fable sur leur origine, 1. Quelle fut leur première demeure, 2. Ils s'emparent du pays des Alains, 3. Franchissent les Palus Méotides, 5. Leurs mœurs, 6. Ils défont les Ostrogoths & les Visigoths, 9, 10. Terreur qu'ils inspirent en Europe, 11; ils sont défaits par les troupes de Théodose II, 13; s'emparent de la Pannonie, 15. Forcent l'empereur Théodose II à leur payer une pension annuelle, 18. Leurs conquêtes sous le regne d'Attila, 19 & suiv. Ils sont dispersés après la mort de ce conquérant, 35.

**HUS**; (*Jean*) son supplice, 179.

**HUSSITES**; (les) leurs mœurs, 227.

## I

**ISABELLE**, fille de Sigismond I, roi de Pologne, épouse Jean de Zapola, 284. Portrait de cette princesse, *ibid.* Elle accouche d'un fils, 286. Mort de Jean, 287. La reine fait couronner son fils sur les fonds de baptême, 288. Elle se retire dans Bude, qui est aussi-tôt assiégée par les Allemands, 294. Soliman II fait lever le siège, & demande à voir le jeune prince, 299. Isabelle le lui envoie; ses inquiétudes sur le sort de son fil, *ibid.* Elle se retire en Transilvanie, 303. Elle convoque une diète à Agnerzin, 315. Elle cede la Hongrie à Ferdinand, 317. Elle remet la couronne & le sceptre à Castalde, général de l'Empereur, 319. Discours de la reine à son fils, 320. Elle se retire à Cassovie, 321. Inscription qu'elle grave sur une montagne de Transilvanie, 322. Elle se retire en Silésie, 342.

## J

JAYCZA, 223, 224, 293.

JEANNE, fille de Robert, roi de Naples, épouse André, fils de Charobert, roi de Hongrie, 157. Après la mort de son pere elle s'oppose au couronnement d'André, 158. Elle le fait assassiner, 159. Elle épouse Louis de Tarente, 162. Elle met le pape dans ses intérêts, 163. Elle forme le projet d'abandonner ses états; sa harangue aux Napolitains, 165. Elle se retire en Provence, 166. Les Provençaux se saisissent de sa personne, 169. Elle vend le comtat d'Avignon au pape, 171. Elle revient à Naples, *ibid.* Maniere étrange dont le pape la justifie du meurtre de son mari, 173. Elle fait la paix avec le roi de Hongrie, 174.

JUGEMENT DE DIEU par le *duel*, 374; par les *Reliques des Saints*, *ibid.*; par le *fer chaud* & l'*eau bouillante*, 375 & suiv.; abolie par Charobert, 376.

JUGEMENT ROYAL; ce que c'étoit, 377.

JUGES ORDINAIRES du royaume, 373.

JUHORSKI, (la province de) regardée comme le berceau de la nation Hongroise, 349.

JUSTICE; comment administrée en Hongrie, dans les premiers temps de la monarchie, 373 & suiv.

## K

KAM, titre de dignité du chef des Tartares-Geougen, 346.

KÉRÉPUTS; (*Nicolas*) sa lâcheté, 309. Héroïsme de sa femme, 310.

KUTHEN, chef des Cumans, mis à mort par les Hongrois, 140.

## L

LADISLAS I, fils de Béla I, prend les armes contre Salomon, 106. Son humanité après la victoire, 107. Il défie Salomon à un combat singulier, 109. Il est couronné, 111. Ses victoires, 112. Vision de ce prince, 365. Décrets de ce prince, 369. Il est mis au nombre des saints, 371.

LADISLAS , *Usurpateur* , se révolte contre Etienne III , s'empare du trône , & meurt quelques mois après , 123.

LADISLAS II , est couronné après la mort d'Emeric son pere , 129.

LADISLAS III , succede à Etienne IV son pere , 149. Il remporte une grande victoire sur Ottocar II , roi de Boheme , *ibid.* bat les Cumans , *ibid.* Ravages des Tartares sous son regne , 150. Il est excommunié , *ibid.* Il est tué par les Cumans , *ibid.*

LADISLAS IV , *Jagellon* , roi de Pologne , est appelé à la couronne de Hongrie , malgré les efforts de la reine Elisabeth , 185. Son entrée dans Bude , 187. Réception gracieuse qu'il fait au comte de Gilley , 190. Il veut se retirer en Pologne ; discours qu'il tient aux grands de Hongrie , 191. On veut lui persuader qu'Elisabeth a dessein de l'assassiner ; sa réponse , 192. Au défaut de la couronne de Saint Etienne que la reine avoit enlevée , on le couronne de celle qui décoroit les reliques de ce saint roi , 193. Il fait la paix avec la reine Elisabeth , 203. Il viole le traité de paix fait avec les Turcs , par le conseil du légat du Saint Siege , 205. Il livre aux Turcs la bataille de Varna , où il est tué , 208. Son épitaphe , 392.

LADISLAS V , *le Posthume* , fils d'Albert , roi de Hongrie , est couronné par la faction de la reine Elisabeth , quelques mois après la mort de son pere , 187. Sa mere se retire avec lui en Autriche , 194. Ses troupes sont défaites par Huniade , 200. Il est élu d'une voix unanime après la mort de Ladislas IV , 211. Il fait périr sur un échafaud Ladislas Corvin , 219. Les Hongrois se révoltent ; il se retire à Prague , où il meurt , *ibid.*

LADISLAS VI , fils de Casimir IV , roi de Pologne , est élu roi par les états de Boheme , après la mort de Podzebraski , 234. Il est proclamé roi de Hongrie après la mort de Mathias Corvin , 241. Son ingratitude envers Béatrix , qui l'avoit fait élire , 242. Il conclut à Vienne un traité d'alliance avec l'archiduc d'Autriche & Sigismond I , roi de Pologne , 246. Il fait rédiger le corps des loix Hongroises , 247. Sa mort , *ibid.*

**LASZKY**, ( *Jérôme* ) palatin de Siradie, va à Constantinople négocier pour Jean de Zapola, 268.

**LEBEDIAS**, premier *vaivode* ou chef des Hongrois, 71, 349.

**LÉEL**, chef des Hongrois, tue l'empereur Conrad I, qui l'avoit fait prisonnier, 81.

**LIPPE**, 328, 336.

**LODOMERIE**, 388.

**LOMBARDS**; ( les ) leurs mœurs, 46. Ils s'emparent de la Pannonie, *ibid.* Leur départ pour l'Italie, 53.

**LOSŒNE**, général Hongrois, tué dans un combat contre les Valaques, 179.

**LOUIS I**, surnommé *le Grand*, fils de Charles-Robert, roi de Hongrie, soumet les Saxons & les Valaques, 156. Il met en fuite les Tartares, *ibid.* Il passe en Italie pour venger la mort d'André son frere, assassiné par ordre de Jeanne, reine de Naples, son épouse, 163. Sa réponse au légat du pape, qui lui déclaroit que le Saint Pere prenoit la reine sous sa protection, 164. Il fait mettre à mort Charles de Duras, accusé d'être l'auteur du meurtre d'André, 168. Entre en triomphe dans Naples, 169. La peste l'oblige à regagner ses états, 170. Il repasse en Italie, 172. Il est blessé au siège d'Averse dont il s'empare, *ibid.* Il signe la paix, & refuse une somme considérable que Jeanne lui offroit pour l'indemniser des frais de la guerre, 174. Il défait les Lithuaniens, *ibid.* Il est élu roi de Pologne, 175. Il fait un traité d'alliance avec Charles V, roi de France, *ibid.* Il abolit entièrement l'épreuve par le feu & l'eau bouillante, 176. Gloire de son regne, *ibid.*

**LOUIS II**, fils de Ladislas VI, succede à son pere en Hongrie & en Bohême, 248. Révolution qui s'étoit faite dans les mœurs des Hongrois sous ce regne, *ibid.* Louis maltraite les ambassadeurs de Soliman II, 249. Les Turcs prennent Belgrade, *ibid.* Louis perd la vie à la malheureuse journée de Mohacs, 254. Présages sinistres qui sembloient lui annoncer la perte de cette bataille, 399. Ce prince étoit né sans épiderme, 400.

**LOUIS le Jeune**, roi de France, prend la croix, 121.

Passé en Hongrie , & refuse de remettre à Geyfa II, Borich , son compétiteur au trône , qui s'étoit réfugié dans sa tente ; *ibid.*

## M

MADGIARES. ( les ) *Voyez* HONGROIS.

MADELEINE DE FRANCE, fille de Charles VII, promise à Ladillas *le Posthume* , 219.

MARGUERITE DE FRANCE, sœur de Philippe - Auguste, épouse Béla III, 378. Elle suit les Croisés, & meurt à Ptolémaïde , 379.

MARIE D'AUTRICHE, épouse Louis II, roi de Hongrie, 246. Après la bataille de Mohacs, elle se retire dans les Pays-Bas, 405.

MARIE, est proclamée roi de Hongrie après la mort de Louis I son pere , 176. Epouse Sigismond, électeur de Brandebourg, 177. Charles *le Petit*, roi de Naples, qui lui disputoit la couronne, est assassiné, *ibid.* Elle est arrêtée par le ban de Croatie, & bientôt après mise en liberté, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

MATHIAS, archevêque de Strigonie, tué dans un combat contre les Tartares, 143.

MATHIAS CORVIN. *Voyez* CORVIN.

MARTINUSI, ( George ) surnommé *le Moine* ; son origine, 289. Jean de Zapola le fait évêque de Varadin, 290. Il le nomme tuteur de son fils, 287. George s'oppose au dessein que la reine Isabelle avoit formé de céder la Hongrie à l'archiduc Ferdinand, 292. Il défend Bude contre les Impériaux, 294. Il négocie secrètement avec Ferdinand, 308. Le sultan veut faire arrêter George, il s'enfuit à Sassebes, *ibid.* Il se réconcilie avec la reine, 310. Il force les Moldaves & les Valaques à évacuer la Transilvanie, 311. Son entrevue avec Castalde, 316. Il est fait archevêque de Strigonie, 318. Il ose aspirer à la couronne, 319. Il est fait Cardinal, 327. Il est assassiné, 339. Son cadavre reste soixante-dix jours sans sépulture, 341. Le pape réclame sa succession, 342. Sort malheureux de ses assassins, 343, 411.

MOHACS, 252, 404.



## DES MATIERES. 427

- MEHEMET II**, prend Constantinople, 215. Il fait le siege de Belgrade, 216. Huniade le force de lever le siege, 217.
- MORAVIE**; (grande) nom donné à la Hongrie, 77.
- MORAVIE**, (le comte de) frere de la reine de Hongrie, viole la femme du palatin Bankban, 131. Vengeance terrible du palatin, 132.

### N

**NITRIA**, 109.

### O

- OLIMAN**, gouverneur de Lippe, rend cette place aux généraux de Ferdinand, 336.
- OSTROGOTHS**, (les) s'emparent de la Pannonie après la retraite des Huns, 37.
- OTHON DE BAVIERE**, est élu roi de Hongrie, 152. Il est fait prisonnier en Transylvanie, & renonce à la couronne, *ibid.*

### P

- PALATIN**; (le) quels étoient les prérogatives & les devoirs de cette charge, 90, 357, 358.
- PANNONIE**; les Huns s'y établissent, 15. Elle est envahie par les Ostrogoths, 37; par les Gépides, 45; par les Lombards, 46; par les Avars, 54; cédée aux Slaves, 75. Les Hongrois s'y établissent, 77. Limites de la Pannonie, 344.
- PAPES** (les) ont prétendu que la Hongrie étoit un fief relevant du Saint-Siege, 383, 384, 385.
- PODZÉBRASKI**, (*George*) roi de Bohême, retient le jeune Mathias Corvin, élu roi de Hongrie, prisonnier à Prague, & en tire une forte rançon, 220. Ses guerres avec la Hongrie, 227 & suiv. Il conclut un traité de paix avec Mathias, 233. Sa mort, 234.
- PESTH**, 139, 298, 304, 379.
- PIERRE**, surnommé l'*Allemand*, monte sur le trône après la mort d'Etienne I, 91. Ses cruautés forcent les Hongrois à le déposer, 92. L'empereur Henri III le fait couronner de nouveau, 93. Les Hongrois

- se révoltent une seconde fois contre Pierre, le déposent & lui crevent les yeux, 96.  
 PREMISLAS OTTOCAR, duc de Bohême, épouse Constance de Hongrie, fille de Béla III, 129.  
 PRESBOURG, 106, 364.

## Q

QUENDI - FERENS, 312, 341.

## R

- RAKOS; ( la plaine de ) les états s'y assembloient autrefois pour élire un roi, 379.  
 RAMA, ( royaume de ) 389.  
 REINES DE HONGRIE; ( les ) la cérémonie de leur couronnement se faisoit par l'évêque de Veszprém, 380.  
 RENAUD, évêque de Nitria, tué à la bataille d'Agria, 143.  
 ROBORELLI, ( *Laurent* ) légat du Saint Siège, conseille au roi Mathias Corvin de faire arrêter les fils du roi de Bohême, 230. Réponse du roi de Hongrie, 231.  
 ROCCANDOLPH forme le siège de Bude, qu'il est ensuite forcé de lever, 275. Fait de nouveau le siège de Bude, & n'est pas plus heureux, 294. Il reçoit une blessure mortelle, 298.  
 ROMANOWITS, ( *Daniel* ) duc des Russes, au couronnement de Béla IV, menoit le cheval du roi, en signe de vasselage, 388.  
 ROUGAS, chef des Huns, marche vers Constantinople, 14. Est tué d'un coup de foudre, *ibid.*  
 ROYAUMES dont les rois de Hongrie ont pris le titre, 389.  
 RUSSIE ROUGE, ( la ) a appartenu dès les premiers temps de la monarchie à la couronne de Hongrie, 387. Les Russes se coupoient la barbe à la mort des rois de Hongrie, 388.

## S

SAJAVEDRA, ( Dom Alphonse Perez de ) 325.

**SALOMON**, fils d'André I, se fait couronner roi de Hongrie par le secours des Allemands, 101. Ses victoires sur les Bohémiens & les Bulgares, 103. Il est vaincu par le duc Geyfa, & s'enfuit en Allemagne, 108. Il fait de vains efforts pour remonter sur le trône, 109 & suiv.

**SCANDERBERG**, (*George*) 211.

**SCEAU** (le) du royaume de Hongrie, enlevé par les Tartares, 143, 382.

**SÉ-KELS** ou **SICULES**, (les) sont un reste des anciens Huns, 36, 37.

**SE-KEL**, (*George*) excite des troubles en Hongrie, 245. Supplice horrible de ce malheureux, *ibid.*

**SERVIE**; temps de l'établissement des Serves dans cette contrée, 66.

**SICAMBRIE**, ou le vieux Bude, 347.

**SIGISMOND**, électeur de Brandebourg, épouse la princesse Marie, 177. Délivre cette princesse, qui avoit été privée de sa liberté par Jean Horvat, *ibid.* Est élu après la mort de Marie pour roi de Hongrie, *ibid.* Est élu empereur, 178. Il se fait couronner roi de Bohême, 180. Leve le siège de Prague, & fait publier une croisade contre les Hussites, *ibid.* Il reçoit la couronne de Lombardie à Milan, 181. Il reçoit les ornemens impériaux à Rome, 182. Sa mort, *ibid.* Ses femmes, 391.

**SLAVES**, (les) s'établissent dans la Pannonie, après la dispersion des Avars, 75. Ils en sont chassés par les Hongrois, 77.

**SOGORS**, (les) sont chassés de leur pays par les Turcs, 50. *Voyez* AVARES.

**SOLIMAN II**, s'empare de Belgrade, 249. Il vient en Hongrie avec une puissante armée, 250. Il gagne sur les Chrétiens la célèbre bataille de Mohacs, qui le rend maître de toute la Hongrie, 254. Réponse de ce prince aux ambassadeurs de Ferdinand, 269. Jean de Zapola lui fait hommage de la Hongrie, 271. Soliman s'empare de Bude, *ibid.* Il met le siège devant Vienne, 272. Il est forcé de le lever, 273. Imprécations qu'il prononce contre ceux de ses successeurs qui voudroient se rendre maîtres de Vienne, 405. Soliman fait recon-

noître Jean de Zapola roi de Hongrie, 274. Discours qu'il tient dans cette occasion, *ibid.* Il revient en Hongrie; échec qu'essuient ses armes, 276. Prend sous sa protection le fils & la veuve de Jean de Zapola, 288. Ses troupes font lever aux Impériaux le siège de Bude, 297. Il envoie le jeune prince & sa mère en Transilvanie, 301. Conquêtes & cruautés du sultan, 306. Succès de ses troupes en Transilvanie, 325.

STRIGONIE, 143, 146, 380. Prétératives de l'archevêque de Strigonie, 380. Antiquité de cette ville, 381.

## T

TANJOU; titre de dignité du chef des Huns, 7.

TARTARES, (les) viennent en Hongrie, 138. Ils prennent Vatzén, 139. Ils ravagent la Hongrie sous le regne de Béla IV, 141, 383.

TARTARES-GEOU-GEN. Voyez AVARES.

TÉMESWAR, 325.

THÉODORIC L'AMALE, roi des Ostrogoths, donne du secours à l'empereur Zénon, contre Basiliscus, 42. Il passe en Italie à la tête de sa nation, 44.

THURINGE, (*Burchar*, duc de) tué dans un combat qu'il livre aux Hongrois, 78.

TOMORY, (*Paul*) cordelier & archevêque de Colocza, général de l'armée Hongroise, perd la bataille de Mohacs, où il est tué, 254.

TRANSILVANIE; d'où vient ce mot, 73.

TURCS, (les) peuple de la Tartarie, défont les Avars, 50.

TURCS, (les) ravagent la Servie & la Transilvanie, 183. Prennent Constantinople, 215.

## U

UDVORNIC, nom donné à certains nobles, 353.

UGOLIN, archevêque de Colocza, se distingue & est tué à la bataille d'Agria, 143.

URAN, (*Jean de*) gouverneur de Belgrade, est assiégé par Amutath II, 194. Discours qu'il tient à sa garnison, 195.

## V

**VALAQUES**, (les) diverses opinions sur l'origine de ces peuples, 367. Ils sont appelés en Hongrie par Etienne II, 111.

**VARADIN**, 145.

**VARKOKZI**, (*Thomas*) surprend & taille en pièces un corps de Transilvains, 301.

**VARNA**, (bataille de) 207.

**VATZEN**, 139.

**VENCESLAS**, appelé par quelques historiens Ladislas IV, est élu roi de Hongrie, après la mort d'André III, 152. Renonce à la couronne, *ibid.*

**VENISE**, doit son origine aux ravages des Huns, 29. Le doge Pietro Tribuno met en fuite la flotte des Hongrois, 80.

**VERBEUZI**, Jurisconsulte, rédige le corps des constitutions Hongroises, 247.

**VIENNE**, (siège de) 271. Beau trait de deux soldats de la garnison, 273.

**VIGLIANDRANDO**, (*Dom Roderic*) se distingue à la défense de Témefwar, 325, 331.

**VINITHAIRE**, roi des Ostrogoths, vaincu par les Huns, 9.

**VISSEGRADE**, 154, 385.

## W

**WALPON**, 304.

## Z

**ZAACH**, (*Félician*) forme l'exécration d'assassiner Charles-Robert & la famille royale, 153. Il blesse le prince, 154. Est tué par Potoski, *ibid.*

**ZAPOLA**, (*Jean de*) comte de Scepus & valvode de Transilvanie, défait les troupes de George Sé-kei, 245. Est proclamé roi de Hongrie, 264. Est vaincu par Ferdinand, qui lui dispute la couronne, 265. Se retire en Pologne, 266. Négocie avec la Porte, 268. Rend hommage de son royaume au sultan, 269. Il conclut avec Ferdinand un traité qui assure à ce prince la couronne de Hongrie après sa mort, 282. Epouse Isabelle, fille de

- Sigismond, roi de Pologne, 28. Sa mort, 287.  
 ZICLOS, 178, 305.  
 ZISKA, chef des Hussites, dâit les Impériaux à Auska, 180. Fait lever Sigismond le siege de Prague, *ibid.* Sa mort, 181. Ses dernieres paroles, 290.  
 ZUENTIBOLDE, roi des Slaves, est vaincu par les Hongrois, 76. Se retire dans une forêt, où il est accueilli par des Polonoises, 350. Discours qu'il leur tient avant de mourir, 352.

*Fin du Tome Premier.*

---

## ERRATA.

- P**AGE xij, leur courtisan, lisez le courtisan de ses sujets.  
 Page 38, ligne dern., Théodmir, lisez Theodémir.  
 Page 43, ligne 15, la Dacie, lisez la Dace.  
 Page 105, ligne 10, les ducs Geysa & Ladislas, lisez le duc Geysa & Ladislas.  
 Ibid. ligne 24, les ducs, lisez les princes.  
 Page 147, ligne 24, de sa retraite, lisez de la retraite de Béla.  
 Page 155, ligne 19, reçut, lisez & reçut.  
 Page 156, ligne 21, d'Etienne V, lisez d'Etienne IV.  
 Page 187, ligne 23, à Ladislas, lisez au roi de Pologne.  
 Page 236, ligne 19, les liguees, lisez les lignes.  
 Ibid. ligne 29, & partie, lisez & la partie.  
 Page 371, ligne 20, le traité, lisez la capitulation.  
 Page 326, ligne 11, Varcocsi, lisez Varkokzi.  
 Page 328, ligne 6, éducs, lisez heyducs.  
 Page 333, ligne 14, Nadasydy, lisez Nadasti.  
 Page 377, ligne 34, réunit, lisez remit.  
 Page 379, ligne 5, en 1596, lisez en 1196.

41 #





UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06548 4779

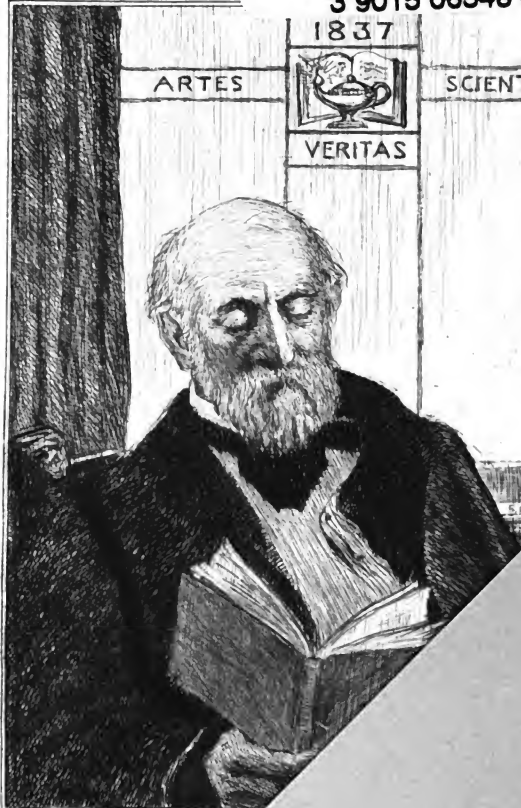
1837

ARTES



SCIENTIA

VERITAS



UNIVERSITY  
HOEN

A 535353

